

## DE L'ASPECT ÉTHIQUE DES ORIGINES GRECQUES DE LA MONNAIE

---

A pratiquer les travaux modernes relatifs à l'économie grecque antique, on s'aperçoit que, sur les points les plus importants, notre vocabulaire s'avère inapte à exprimer les réalités antiques. Le vocabulaire économique s'est adapté à l'économie industrielle et capitaliste à tel point que des mots anciens entraînent aujourd'hui avec eux des représentations exclusivement modernes, si bien qu'en les utilisant pour traduire des mots grecs ou caractériser des aspects de la vie économique grecque, on va au-devant de malentendus graves. Ainsi des mots « capital », « capitalisme » : on niera l'existence d'un capitalisme antique si l'on prend ce terme dans son acception actuelle — mais on reconnaîtra certains aspects capitalistes au grand commerce grec : n'est-ce point que le terme est impropre dès qu'on quitte l'économie moderne ? D'où nécessité d'un travail de définitions exigeant un effort d'analyse et de compréhension des réalités antiques, travail qu'il nous faut mener à l'aide de l'outil très imparfait (à cet égard) qu'est notre langue. C'est dans cet esprit que le présent essai veut tenter de préciser l'idée que se faisaient de la monnaie, cet objet central du capital et du capitalisme tels que nous les concevons, les Grecs anciens, et particulièrement les Grecs contemporains de son invention.

Nous touchons ici du doigt ces difficultés de vocabulaire. Pour nous, Occidentaux modernes, le sens immédiat de « monnaie » est celui d'un *signe*, concrétisé dans une pièce de métal ou une coupure symbolique de papier, ayant double fonction d'instrument d'évaluation et de mesure et d'instrument de circulation et d'échange, et tirant cette double valeur d'une décision de l'État et d'un consensus tacite des usagers. Ce sens immédiat, pratique, correspond au sens de l'allemand *Münze*. Mais l'économiste donnera une définition plus large : « la monnaie, c'est *toute chose* qui, par la convention tacite ou expresse des hommes, se trouve investie de la double fonction d'intermédiaire des échanges et d'intermédiaire des évaluations, ou de cette seconde fonction seulement, la première ne pouvant être imaginée tout à fait

isolément de la seconde, qui peut, au contraire (monnaie de compte), très bien exister sans la première<sup>1</sup> a. Ce sens correspond à celui de l'allemand *Geld*. Pour le français, tout est monnaie, au sens large comme au sens étroit. Pour l'allemand, tout est *Geld* sans doute, mais avec possibilité de distinguer entre *vormünzliches Geld* (ou *vormünzliche Geldform*) et *Münzgeld*, possibilité qui nous fait défaut, à quoi nous remédierons tant bien que mal en parlant de monnaie-*Geld* et de monnaie-*Münze*<sup>2</sup>. Ces précisions se justifient du fait que, si la monnaie-*Geld* ou les *vormünzliche Geldformen* sont des faits de civilisation universels, en revanche l'apparition de la monnaie-*Münze* est un phénomène historique unique que nous devons à l'archaïsme grec. Il semble donc que, si l'on veut comprendre les aspects de l'économie grecque comportant intervention de la monnaie-*Münze*, il faille d'abord s'attacher à pénétrer l'idée que les Grecs en avaient et, pour ce, s'efforcer d'en saisir les origines.

On connaît la doctrine orthodoxe<sup>3</sup> : pour pallier les inconvénients du troc, l'homme ressent la nécessité d'adopter un objet ou un produit tel qu'on puisse lui reconnaître une valeur déterminée pour servir de moyen d'échange. C'est le premier *Geld*, qui peut revêtir des formes diverses et éventuellement coexistantes. Seul l'usage lui donne sa valeur, et non un critère intrinsèque. Peuvent être *Geld* des produits alimentaires, des animaux domestiques (le bœuf homérique, *pecunia*), des objets de parure (*Schmuckgeld*), des outils (*Gerätegeld*), et surtout le métal, qui présente d'innombrables avantages. Son adoption est le palier qui — par l'intermédiaire du métal ouvré (anneaux, trépieds et bassins homériques, ancres chypriotes, *obeloi*, *pelekeis*, etc.), du métal pesé (qui suppose l'existence d'un système pondéral) et du métal en lingots de formes diverses — conduit au *Münzgeld* sous la pression de deux tendances : le rendre plus maniable et en garantir qualité et

1. R. GONNARD, *Histoire des doctrines monétaires*, I (1935), p. 10. Moins précis, mais rétablissant l'ordre logique des fonctions : H. DENIS, *La monnaie* (1951), p. 19.

2. Dans un texte littéraire, on traduirait *Geld* par argent, *Münze* par monnaie. Il n'en saurait être question ici.

3. Cf., entre autres : N. SVORONOS, *Leçons numismatiques. Les premières monnaies*, *Rev. belge de num.*, LXIV (1908), p. 293 et suiv., 433 et suiv. ; LXV (1909), p. 113 et suiv., 389 et suiv. ; LXVI (1910), p. 125 et suiv. (trad. fr. d'un mémoire publié en grec dans le *Journ. int. d'arch. num.*, IX (1906), p. 147 et suiv.) ; K. REGLING, s. v. *Geld*, *Pauly-Wissowa*, VII (1912), coll. 970 sqq. ; Id., s. v. *Geld*, *Eberts Reallexikon der Vorgeschichte*, IV (1925), coll. 204 et suiv. (plus récent et non confiné à la préhistoire méditerranéenne) ; Id., *Münzkunde*, in GERCKE-NORDEN, *Einleitung*..., II, 2 (1930), p. 1 et suiv. (très bref) ; A. SEGRÉ, *Metrolgia e circolazione monetaria degli antichi* (Bologne, 1928), p. 189 et suiv. ; E. BABELON, *Les origines de la monnaie*... (1897), est vicilli.



quotité par l'estampille (d'un particulier, d'un sanctuaire ou de la cité). Tout cela, qui combine habilement le rationnel et l'empirique, est suffisamment connu pour qu'il soit inutile d'y insister plus longuement. Soulignons simplement l'idée centrale : de par ses origines et sa préhistoire, la monnaie (en général) serait un instrument essentiellement économique, commercial.

Mais cet aspect économique du problème est-il exclusif et tout est-il rationnel dans cette obscure élaboration de l'instrument monétaire ? C'est la question à laquelle B. Laum chercha naguère à répondre dans deux livres qui firent scandale, mais représentent une étape capitale de la recherche<sup>1</sup>. S'étant convaincu que, contrairement à l'opinion courante, ce n'étaient pas les pratiques commerciales encore peu développées qui avaient donné sa valeur d'étalon des biens au bœuf homérique, Laum, après avoir noté que, dans Homère, le bœuf est non pas moyen, mais objet d'échange, constatait que, dans les évaluations et les sacrifices homériques, on retrouve même unité (le bœuf) et mêmes multiples (100, 12, 9) et était par là amené à établir un lien entre les deux ordres de faits et à conclure, du fait du primat du sacré, que c'étaient les exigences du culte et non du commerce qui avaient donné naissance à l'estimation des biens : c'est par la fixation d'un rite sacrificiel (*nomos*)<sup>2</sup> et donc par la détermination précise de l'offrande que se serait élaborée la notion du *type normal d'un bien* et que serait apparue la possibilité de le remplacer par un autre bien. Par le *nomos*, l'autorité aurait pour la première fois défini un bien et garanti sa qualité, et ce bien aurait servi de moyen de paiement (et d'échange, car le culte grec est caractérisé par le marchandage) entre mortels et immortels. Telle serait la première forme de la notion de monnaie-Geld. Mais, parallèlement, cette notion pénètre les rapports humains. Car, après avoir été sacrifiée au dieu, la victime est partagée entre les

1. B. LAUM, *Heiliges Geld. Eine historische Untersuchung über den sakralen Ursprung des Geldes* (1924) ; *Über das Wesen des Münzgeldes* (1929). Une série d'articles récents n'apporte pas grand'chose de nouveau par rapport à ces deux ouvrages : *Über den Ursprung der altrömischen Geldbezeichnung « pecunia »*, *Finanzarchiv*, XII (1950-1951), p. 352 et suiv. ; *Vieh-geld als Prototyp des Sozialgeldes*, *Ibid.*, p. 462 et suiv. ; *Über die soziale Funktion der Münze. Ein Beitrag zur Soziologie des Geldes*, *Ibid.*, XIII (1951-1952), p. 120 et suiv.

2. Laum rend *nomos* par *Verteilsordnung* : « règlement de partage », « répartition ». La sémantique de *nomos* a été récemment précisée par E. LAROCHE, *Histoire de la racine « nem- » en grec ancien* (*Études et commentaires*, VI (1949) : le sens le plus ancien qu'on saisisse est bien celui de rite, d'ordre régulier et nécessaire, de règle. Mais il faut renoncer à l'idée communément reçue (et suivie par Laum) que de *νέμω* « distribuer » procède *νόμος* « part », bien qu'il y ait correspondance et influence réciproque entre les deux termes. Cf. p. 14 et suiv., 173 et suiv. ; *infra*, p. 226 et suiv.

hommes, et Laum a mis l'accent sur le caractère primitif de *réttribution pour service rendu* (*timè*, entendu matériellement) de ces partages, dont le souvenir historique le plus net serait le dixième des sacrifices versé aux prytanes athéniens<sup>1</sup>. Nous ne pouvons ici suivre Laum dans tous les détours de sa pensée, analyser avec lui les phénomènes de substitution par lesquels la victime première, elle-même substituée dans certains cas à l'homme (vengeance, mariage), mais rare et chère, verrait préciser sa fonction d'étalon, tandis qu'elle s'effacerait dans bien des cas derrière d'autres offrandes, parfois symboliques, mais déclarées équivalentes (fait très important, car l'offrande symbolique n'a pas de valeur réelle, mais *fonctionnelle*); ni rechercher avec lui comment les *prāmonetāren Geldformen* se développeraient autour des sanctuaires et dans une atmosphère sacrée, et dégager les rapports formels qui les uniraient à la *Viehwährung* primitive; ni suivre, enfin, le chemin qui conduirait de la victime première à son dernier substitut, l'effigie frappée au coin sur le *nomisma*<sup>2,3</sup>. Les interprétations de Laum restent d'ailleurs sujettes à de nombreuses et sérieuses réserves. Mais on en retiendra deux idées fondamentales et justes : 1° qu'aux origines de la monnaie-*Geld*, il faut faire leur part aux notions de *réttribution* et d'*acquiescement* qui prennent toute leur valeur dans un contexte sociologique et religieux, et non commercial; 2° que si, dès les origines, la rétribution et l'acquiescement (d'homme à dieu et d'homme à homme) se firent à l'aide de biens de valeur réelle et codifiée, la pratique de la substitution a mis l'accent sur l'*aspect fonctionnel* de l'objet utilisé. Il semble que nous soyons là aux sources de deux ordres de faits étroitement liés : d'une part, le fait que, si les Grecs ont connu des monnaies-*Münzen* de haute valeur réelle, la monnaie-signé, dépourvue de valeur intrinsèque, n'en a pas moins

1. Les origines du rituel sacrificiel olympien ont été remises en question par K. MEUL, *Griechische Opferbräuche*, in *Phyllobolia v. d. Mühl* (Bâle, 1946), p. 185 et suiv., qui y voit un rituel de mise à mort, de partage et de consommation d'une bête, avec offrandes propitiatoires à la victime elle-même. Théorie très solidement étayée, mais qui laisse malheureusement dans l'ombre le problème de l'adaptation réciproque du rituel et du panthéon. L'accent y est également mis sur le *partage* entre les ayants droit, sur la *réttribution* : il n'y a donc pas contradiction avec l'hypothèse fondamentale de Laum.

2. La loi de Solon sur l'équivalence sacrificielle mouton-médimne-drachme (PLUTARQUE, *Solon*, 23) est une belle illustration des idées de Laum sur la réglementation des offrandes. L'interprétation sacrée du passage, abandonnée depuis quelques années au profit d'une interprétation politique (censitaire), a été récemment réhabilitée avec raison par VAN DER OUDENRIJK, *Mnemosyne*, V (1952), p. 19 et suiv.

3. Laum expédiait rapidement la question des sens respectifs de *nomisma* et *chréma*(a), rendant le premier par « das was gilt » et n'attribuant pas de valeur spécifique au second — ce qui est exact. Cf. *infra*, p. 214 et suiv.

subsisté tout au long de l'histoire grecque (type : la monnaie de fer *spartiate*)<sup>1</sup> ; d'autre part, le fait que la pensée grecque semble avoir hésité (nous le verrons dans un instant) entre deux conceptions antagonistes de la monnaie : le réalisme chrysohédonique et le pur nominalisme.

Si Laum a fourni une contribution capitale à notre compréhension des origines de l'économie monétaire, il n'en reste pas moins que, le jour où elle apparaît (à partir du VII<sup>e</sup> siècle, plus ou moins tard, suivant les lieux), la monnaie-*Münze* est un instrument économique d'évaluation et d'échange, et que, s'il en est ainsi, elle n'a sans doute fait que se substituer à des *vormünzliche Geldformen* ayant déjà eu même fonction. Si l'on peut raisonnablement admettre que la rétribution religieuse par le sacrifice, la rétribution et l'acquittement sociaux (passage de la vengeance au *Wergeld*, du mariage-rapt au mariage-achat) sont antérieurs à des échanges économiques assez complexes pour exiger une technique plus perfectionnée que le troc, si l'on peut donc admettre que la notion d'un étalon des valeurs s'est élaborée dans un milieu qui n'était pas celui du négoce, il reste que cette notion d'étalon dut commencer à se laïciser très tôt et que les nécessités des échanges (quelque modestes qu'ils fussent) durent contribuer, dès l'époque mycénienne sans doute, puis à l'époque archaïque, à infléchir l'évolution dans un sens de plus en plus détaché des impératifs religieux et sociologiques<sup>2</sup>. Mais les liens ne se rompirent jamais entre le sacré et la monnaie : le rôle des sanctuaires comme instituts d'émission, de dépôt et de crédit jusqu'aux basses époques, le faux monnayage toujours compris comme sacrilège et puni de mort, l'influence des idées morales (donc religieuses) sur les conceptions monétaires — tout cela le prouve à suffisance. Si Laum a péché par excès en tournant le dos aux exigences d'une vie économique même rudimentaire<sup>3</sup>, il est cer-

1. Dont Laum souligne que, si elle a subsisté, c'est moins parce qu'elle était une monnaie d'usage interne que parce qu'elle était profondément fondée en éthique et en religion.

2. Il est impossible de se prononcer avec certitude sur la valeur exacte de certains objets considérés comme des *vormünzliche Geldformen* (que Laum maintenait résolument dans le domaine sacré) et de préciser quand et dans quelle mesure tels objets, dont la valeur de substituts sacrificiels est vraisemblable, furent également utilisés pour faciliter des échanges profanes ; trépieds, haches, ancres, broches, *pelanoi* sont chez eux dans les sanctuaires — certains ont eu une destinée monétaire fort longue : où se situe le passage de l'un à l'autre domaine ?

3. Cf. HEICHELHEIM, *Wirtschaftsgeschichte des Altertums*, II, p. 916 et suiv., 995 et suiv. Le grand mérite de Laum reste d'avoir, le premier, rompu décidément avec le rationalisme économique pour envisager les origines de la monnaie d'un point de vue sociologique. Depuis lors, cette voie a été suivie et la recherche étendue à un domaine plus vaste que le domaine

tain que le rationalisme des économistes modernes ne saurait rendre compte des caractères les plus originaux de la civilisation grecque : la monnaie métallique est le fruit de l'expérience et du génie des Grecs de l'archaïsme ; ce n'est pas ce que nous en avons fait qui nous fera comprendre comment elle est née.

Quittons les théories modernes pour faire un retour sur la spéculation philosophique antique. Or, nous retrouvons sous la plume d'Aristote, d'autant plus significatives qu'elles se manifestent ici dans la pensée d'un seul homme, les contradictions opposant les travaux modernes. Il nous semble indispensable de redonner *in extenso* les deux textes du stagyrite relatifs à la monnaie :

*Politique*, 1257 a-b : « C'est ce commerce<sup>1</sup> qui, dirigé par la raison, a fait concevoir la ressource de la monnaie (*nomisma*). Il n'était pas commode de transporter au loin des denrées ou autres productions pour en rapporter d'autres, sans être sûr d'y trouver celles qu'on y cherchait, ni si celles qu'on y portait conviendraient. Il pouvait arriver ou qu'on n'eût pas besoin du superflu des autres, ou qu'ils n'eussent pas besoin du vôtre. On convint donc de se donner et de recevoir en échange quelque autre chose qui, outre sa valeur intrinsèque, eût la commodité d'être plus maniable et d'un transport plus facile, tel que du métal, soit du fer, soit de l'argent, soit tout autre, qu'on détermina d'abord par son volume ou par son poids, et qu'ensuite on marqua d'un signe distinctif de sa valeur quantitative (*χαρακτήρα τοῦ πόσου*) pour s'en épargner la mesure. La monnaie ayant donc été inventée pour le besoin du commerce, il en est né une nouvelle manière de commercer et d'acquérir, assez simple au début, puis, avec l'expérience, plus raffinée, lorsqu'on eut compris d'où et comment on en pouvait retirer le plus grand profit possible. C'est ce profit pécuniaire que suppose la *chrématistique* (*ὁ δὲ δοκεῖ ἡ χρηματιστικὴ μάλιστα περὶ τὸ νόμισμα εἶναι*), ne s'occupant que de chercher d'où vient l'abondance des richesses ; elle est génératrice de l'opulence et des richesses (*πλούτου καὶ χρημάτων*) ; car on fait communément consister les richesses dans la grande abondance d'argent monnayé. Mais l'argent n'est que fiction et convention légale (*ἄλλος ... καὶ νόμος*). Que change l'avis des usagers, il perdra toute utilité et ne procurera plus rien de ce qui est nécessaire à la vie. En aurait-on des masses qu'on ne trouverait plus, grâce à lui, la nourriture la plus indispensable. Il est absurde d'appeler

sacral où s'était confiné Laum. Parmi les travaux récents : W. GERLOFF, *Die Entstehung des Geldes und die Anfänge des Geldwesens*, 2<sup>e</sup> éd., 1943 (une 3<sup>e</sup> en 1947 : non vid.) ; W. ARDREAE, *Ursprung, Formen und Arten des Geldes*, *Schmollers Jhb.*, LXXII (1952), p. 411 et suiv. ; cf., du même : *Geld und Preis*, *Finanzarchiv*, VIII (1940-1941), p. 331 et suiv.

1. Celui qui consiste à procurer à chacun de quoi subvenir à ses besoins, après la dissolution de la propriété familiale primitive, et non celui qui consiste à acheter pour revendre plus cher, qui n'est concevable qu'en économie monétaire.

richesses un métal dont l'abondance n'empêche pas de mourir de faim... (suit le mythe de Midas). »

*Éthique à Nicomaque*, v. 5, 6 et suiv. : « Dans les relations d'échange qui ont pour cadre la communauté<sup>1</sup>, le droit de réciprocité maintient la société civile en se basant sur la proportion et non sur l'égalité. Cette réciprocité entre les rapports fait subsister la cité. Car, ou bien on cherche à infliger au coupable le mal causé par lui, faute de quoi il apparaît qu'il n'y a qu'un état d'esclavage, ou bien on cherche à rendre le bien pour le bien ; sinon il n'y a plus d'échange de services ; or, c'est par ce genre d'échanges que l'union des citoyens est sauvegardée. 7. Voilà la raison qui fait élever un temple des Charites accessible à tous : on veut inspirer l'idée de reconnaissance, car, rendre grâce, n'est-ce pas précisément cela ? En effet, il nous faut payer de retour le gracieux bienfaiteur et nous mettre à être à notre tour gracieux envers lui. 8. Or, ce qui constitue cet échange proportionnel, c'est l'union en diagonale. Prenons, par exemple, un architecte A, un cordonnier B, une maison C, une chaussure D ; il faut que l'architecte reçoive du cordonnier le travail de celui-ci et qu'il lui donne en échange le sien. Si donc, premièrement, est réalisée cette égalité proportionnelle, si, deuxièmement, la réciprocité existe, les choses se passeront comme nous venons de le dire. Faute de quoi l'égalité sera détruite et ces rapports n'existent plus. Car rien n'empêche l'œuvre de l'un de l'emporter sur l'œuvre de l'autre. Il faut donc les rendre égales. 9. Ceci existe aussi dans les autres arts ; ils disparaîtraient si ce que fait la partie agissante, en quantité et en qualité, n'était supporté par la partie qui subit dans les mêmes conditions. Il ne peut exister de communauté de rapports entre deux médecins ; en revanche, la chose est possible entre un médecin et un laboureur et, de façon générale, entre gens différents et de situation dissemblable. Toutefois, il est indis-

1. Nous suivrons la récente traduction de M. VOILQUIN, Paris (Garnier), s. d. [1951], quitte à nous en séparer sur quelques points, que nous signalerons. A commencer par ces premiers mots : *ἐν ταῖς κοινωνίαις ταῖς ἀλλοτριαῖς*, que M. Voilquin traduit par « dans les relations et les échanges ». Nous pensons qu'il convient de mettre en relief l'idée de *κοινωνία*, qui va jouer un grand rôle dans la suite du passage, avec la double valeur abstraite et concrète qu'a « communauté » en français. Il faut, du reste, replacer avec soin ce passage dans l'ensemble du livre V de l'*Éthique*, où Aristote insiste sur la correspondance entre justice et égalité, mais en distinguant l'égalité proportionnelle ou géométrique et l'égalité absolue ou arithmétique. Le ch. 3 a démontré que la justice sociale distributive doit être fondée sur l'égalité proportionnelle (donc hiérarchisée) ; le ch. 4, que la justice corrective des relations contractuelles ne peut être fondée que sur l'égalité arithmétique, sans considération de personnes (donc égalitaire). Ici, Aristote en revient à l'égalité proportionnelle pour assurer la justice dans les relations sociales non soumises à correction judiciaire. Distinction importante : seule la justice du tribunal doit être égalitaire, tandis que la justice sociale dans la cité doit rester soumise au principe aristocratique de la hiérarchie sociale. Ceci est dans la logique de l'idéal politique d'Aristote, qui précise en V, 6, 4, qu'il cherche à distinguer, d'une part, le juste en soi et, de l'autre, le juste selon la cité (τὸ πολιτικὸν δίκαιον). Cf. encore V, 7, 6. On verra plus loin combien cette notion de l'égalité proportionnelle est profondément ancrée dans la pensée grecque.



pensable, auparavant, de les rendre égaux. 10. Aussi faut-il que toutes choses soient en quelque façon comparables quand on veut les échanger. C'est pourquoi on a recours à la monnaie qui est, pour ainsi dire, un intermédiaire (μέσση). Elle mesure tout, la valeur supérieure d'un objet et la valeur inférieure d'un autre, par exemple combien il faut de chaussures pour équivaloir à une maison ou à l'alimentation d'une personne. Il faut donc, en maintenant le rapport entre l'architecte et le cordonnier, un nombre proportionnel de chaussures pour équivaloir à une maison ou à l'alimentation d'une personne, faute de quoi il n'y aura ni échange ni communauté de rapports. Ce rapport ne serait pas réalisé s'il n'existait un moyen d'établir l'égalité entre des choses dissemblables. 11. Il est donc nécessaire de se référer pour tout à une mesure commune (ἐνὶ τῷ πάντι μετρεῖσθαι), comme nous l'avons dit plus haut. Et cette mesure, c'est précisément le besoin que nous avons les uns des autres (ἡ χρεία), lequel sauvegarde la vie sociale; car, sans le besoin et sans besoins semblables, il n'y aurait pas d'échanges, ou les échanges seraient différents. La monnaie est devenue, en vertu d'une convention (κατὰ συνθήκην), pour ainsi dire, un moyen d'échange pour ce qui nous fait défaut (ὁπάλλαγμα τῆς χρείας). C'est pourquoi on lui a donné le nom de *nomisma*, parce qu'elle est d'institution (νόμος), non pas naturelle (οὐ φύσει) et qu'il est en notre pouvoir, soit de la changer, soit de décréter qu'elle ne servira plus. 12. En conséquence, ces échanges réciproques auront lieu quand on aura rendu les objets égaux. Le rapport qui existe entre le paysan et le cordonnier doit se retrouver entre l'ouvrage de l'un et celui de l'autre. Toutefois, ce n'est pas au moment de l'échange qu'il faut adopter ce rapport de proportion; autrement, l'un des extrêmes aurait doublement la supériorité dont nous parlions tout à l'heure; c'est au moment où chacun est encore en possession de ses produits. A cette condition, les gens sont égaux et véritablement associés parce que l'égalité en question est en leur pouvoir; par exemple, un paysan A, une certaine quantité de nourriture C, un cordonnier B et le travail de celui-ci D, qu'on estime équivaloir à cette quantité. Si l'on ne pouvait établir cette réciprocité, il n'y aurait pas de communauté sociale possible. 13. Quant au fait que c'est le besoin qui maintient la société comme une sorte de lien, en voici la preuve: que deux personnes n'aient pas besoin l'une de l'autre, ou qu'une seule n'ait pas besoin de l'autre, elles n'échangent rien. C'est le contraire si l'on a besoin de ce qui est la propriété d'une autre personne, par exemple du vin, et qu'on donne son blé à emporter. Voilà pourquoi ces produits doivent être évalués. 14. Pour la transaction à venir, la monnaie nous sert en quelque sorte de garant, et, en admettant qu'aucun échange n'ait lieu sur-le-champ, nous l'aurons à notre disposition en cas de besoin. Il faut donc que celui qui dispose d'argent ait la possibilité de recevoir en échange de la marchandise. Cette monnaie même éprouve des dépréciations, n'ayant pas toujours le même pouvoir d'achat. Toutefois, elle tend plutôt à être stable. En conséquence, de quoi il est nécessaire que toutes choses soient évaluées (τεταμῆσθαι); dans

ces conditions, l'échange sera toujours possible, et par conséquent la vie sociale. Ainsi la monnaie est une sorte d'intermédiaire qui sert à apprécier toutes choses en les ramenant à une commune mesure. Car, s'il n'y avait pas d'échanges, il ne saurait y avoir de vie sociale. Il n'y aurait pas d'avantage d'échanges sans égalité, ni d'égalité sans commune mesure. Notons qu'en soi il est impossible, pour des objets différents, de les rendre commensurables entre eux, mais, à raison du besoin qu'on en a<sup>1</sup>, on y parvient d'une manière satisfaisante. Il suffit de trouver un étalon, quel qu'il soit (ἢ δὲ τι εἶναι); d'où le nom de *nomisma* donné à la monnaie. Elle soumet tout, en effet, à une même mesure; tout s'évalue en monnaie, etc. »

Ces deux textes ne font pas un accord parfait. Le premier est net et dogmatique — sinon dépourvu de contradictions internes; le second, de démarche plus subtile, aboutit à des conclusions difficiles à résumer. Mais l'antinomie est plus apparente que réelle, et, dans la mesure où elle existe, nous pensons qu'elle tient moins à une inconséquence qu'à une incertitude de la pensée grecque.

Notons d'abord que ce sont là deux digressions insérées dans deux ouvrages d'ordre différent. Dans la *Politique*, Aristote étudie la *chrématistique* et l'enrichissement par la monnaie, dont une brève définition s'imposait. Il s'en tient très à la surface des choses, concluant un peu vite de l'usage quotidien de la monnaie à son origine. Dans l'*Éthique*, le raisonnement relatif moins à l'origine de la monnaie qu'à sa *nature* éclôt dans le contexte d'une discussion de l'idée de *justice*: on passe de l'opinion vulgaire, rapidement glissée dans la *Politique*, à l'analyse personnelle, elle aussi représentative, nous allons le montrer, des idées antiques. Or, le début du § 14 de l'*Éthique* nous met sur le même plan que la *Politique*: la monnaie y est moyen d'échange, « garant des transactions à venir ». Mais ce qui est affirmation première dans la *Politique* (« c'est le commerce qui a fait imaginer la ressource de la monnaie... La monnaie a été inventée pour le besoin du commerce ») est point d'aboutissement dans l'*Éthique*. Reconstituons ici un raisonnement dont le caractère peu rigoureux du texte risque d'obscurcir la démarche.

1: Nous avouons ici une incertitude sur le sens du texte. M. Voilquin traduit πρὸς τὴν χρεια par « pour l'usage courant ». C'est la traduction que l'on adopterait si la phrase était détachée de son contexte. Mais la notion de χρεια = « besoin » vient d'être longuement exposée et nous pensons que c'est à elle qu'Aristote revient dans cette conclusion un peu désordonnée. C'est pourquoi, évoquant l'emploi de πρὸς dans des expressions telles que πρὸς βίαν « par force », πρὸς ἀνάγκην « par nécessité », πρὸς τὴν δύναμιν « selon son pouvoir », nous préférons entendre πρὸς τὴν χρεια par « selon le besoin », « à raison du besoin qu'on éprouve », ce besoin dont il vient d'être question — et conserver ainsi toute sa force à cet intéressant aspect de la pensée d'Aristote. Cf. *infra*, p. 219.

Soulignons fortement que, contrairement à ce qui se passe dans la *Politique*, la pensée de l'*Éthique* ne se situe pas sur le seul plan économique (abstraction moderne<sup>1</sup>), mais sur le plan plus compréhensif de l'éthique sociale : c'est sans référence à l'économie que s'amorce la démonstration. La société, dit en substance Aristote, est un système de *rapports* caractérisés par leur *réciprocité proportionnelle* : elle ne subsiste que par l'échange des services ; mais, pour que cet échange puisse avoir lieu, il faut que soit sauvegardée l'*égalité proportionnelle* entre les parties et donc que soit trouvée une *commune mesure* susceptible d'établir dans quelle *proportion* le service de l'un peut être *comparé* à celui de l'autre. C'est ici qu'est introduite la notion de monnaie : Aristote n'a pas parlé encore en termes de commerce. Sans doute ces rapports réciproques qui sont la société sont-ils dans bien des cas des transactions économiques, mais point dans tous : le philosophe s'exprime d'abord en termes de police et de reconnaissance. Si nous entrevoyons déjà le négoce et ses nécessités, on nous maintient encore sur le plan des rapports sociaux dans leur généralité. Aussi, lorsque la notion de monnaie apparaît au § 10, ne saurait-on lui appliquer la définition de la *Politique* : bien plutôt, elle est, en ce point du raisonnement, l'*instrument d'évaluation d'une justice sociale rétributive* ; elle sert à *maintenir la réciprocité des rapports sociaux sur le plan de la justice*<sup>2</sup>. Même si Aristote ne le dit pas explicitement, cela ressort de la démarche de sa pensée comme du contexte.

A partir du § 10, Aristote s'installe sur le plan de ce que nous appelons l'économie, ou, pour rester en conformité avec la pensée grecque, c'est à partir de là qu'il porte plus précisément l'éclairage sur cet aspect particulier des rapports de réciprocité sociale que sont les transactions commerciales — sans oublier cependant qu'elles ne sont qu'un aspect du tout qu'est la *koinônia*<sup>3</sup>. Or, à chaque étape du raisonnement général correspond une étape parallèle du raisonnement particulier consacré aux nécessités du commerce. Si, à la base des rapports sociaux, règne une nécessité (qui est l'essence même de la

1. A une exception près, toutefois : le livre II de l'*Économique pseudo-aristotélicienne*. Cf. VAN GRONINGEN, *Aristote. Le second livre de l'Économique* (Leyde, 1933), p. 55 et suiv.

2. Sur l'idée de justice aux origines de la monnaie, dans un sens légèrement différent du nôtre : W. ANDRAE, *Schmollers Jhb.*, LXXII (1952), p. 415. Andrae, comme Laum, a surtout insisté sur la justice distributive. Aristote ne s'y réfère pas, dans ce texte.

3. C'est ce qu'a négligé GERLOFF, *op. cit.*, p. 12, mettant les deux textes d'Aristote sur le même plan et s'attribuant plus ou moins la découverte (p. 156-157) de ce qu'Aristote avait fort bien vu, à savoir que la monnaie n'était devenue moyen d'échange économique que parce qu'elle avait été d'abord étalon des relations sociales.

société), cette nécessité, transposée sur le plan de notre Économie, c'est le *besoin*. Si l'échange des services dans l'union diagonale est l'expression de cette nécessité sociale, les *échanges* commerciaux sont l'expression de ce besoin. Si la justice exige que les services soient évalués, de même les biens soumis à échange doivent être *évalués*, en fonction d'une *commune mesure* qui est précisément le besoin qu'on en a, et qui s'exprimera *conventionnellement* en termes de monnaie. Et, ici, Aristote est très précis : *ce n'est pas la monnaie en soi qui est la commune mesure, c'est le besoin* ; la monnaie n'est qu'un étalon conventionnel destiné à exprimer en termes quantitatifs la valeur du besoin. La pensée d'Aristote est ici curieusement parente de celle de Marx, lorsque celui-ci écrit : « Ce n'est pas la monnaie qui rend les marchandises commensurables : au contraire. C'est parce que les marchandises, en tant que valeur, sont du travail matérialisé, et, par suite, commensurables entre elles, qu'elles peuvent mesurer toutes ensemble leurs valeurs dans une marchandise spéciale et transformer cette dernière en monnaie, c'est-à-dire en faire leur mesure commune<sup>1</sup>. » Parenté plus dialectique que foncière, dira-t-on, car, si l'on substitue à la notion marxiste de *travail matérialisé* la notion aristotélicienne de *besoin matérialisé*, on enlève à la pensée de Marx son ferment révolutionnaire. Sans doute. Mais Aristote a effleuré ce qui devait être un jour la pensée de Marx en écrivant au § 8 qu'il « faut que l'architecte reçoive du cordonnier le travail de celui-ci et qu'il lui donne en échange le sien » pour que soit « réalisée cette égalité proportionnelle » dans la réciprocité, « faute de quoi l'égalité sera détruite..., car rien n'empêche alors l'œuvre de l'un de l'emporter sur l'œuvre de l'autre... » (cf., également, § 12). Aristote a pressenti la valeur sociale du travail, mais ne pouvait l'utiliser à la façon de Marx, parce que, dans l'économie sociale de la cité classique, communauté de consommateurs, la notion de travail productif n'avait pas la portée universelle qu'elle a dans la civilisation occidentale moderne (ou qu'elle avait dans la pensée d'Hésiode)<sup>2</sup>. En revanche, quoi de plus universel que le besoin ?

En se limitant aux transactions commerciales, Aristote ne perd pas pour autant de vue sa préoccupation majeure : la *justice*. Car, ici encore, il démontre que l'évaluation grâce à la monnaie des biens échangés est la condition nécessaire de ce maintien de l'égalité dans la réciprocité sans laquelle il n'est point de communauté sociale possible<sup>3</sup>. Si

1. MARX, *Capital*, éd. Soc., I, p. 104.

2. Cf. *infra*, p. 224 et n. 1.

3. PLATON, *Politique*, 289 e, définissait les commerçants : τὰ τε γεωργίας καὶ τὰ τῶν ἄλλων

nous tenons compte du fait que l'honnêteté n'est qu'un aspect de la justice sociale, nous reconnaitrons qu'au terme de cette seconde partie de l'analyse, nous pouvons appliquer à la monnaie, instrument et garantie des transactions économiques, la définition que nous risquons ci-dessus : *la monnaie est, pour Aristote, l'instrument d'évaluation d'une justice sociale rétributive.*

Pour plus de clarté, nous résumerons la pensée d'Aristote dans le tableau suivant :

Aspect général : éthique sociale	SOCIÉTÉ Étapes générales du raisonnement	Aspect particulier : économie
Nécessité des rapports sociaux	I Facteur de cohésion	Besoin
Échange de services	II Réciprocité	Transactions commerciales
Évaluation des services	III Égalité propor- tionnelle	Évaluation des biens
	IV Étalon conven- tionnel : MONNAIE	

Mais la conception aristotélicienne de la monnaie n'est pas épuisée encore. La monnaie est un instrument conventionnel (κατὰ συνθήκην; νόμος... οὐ φύσει; ἐξ ὑποθέσεως) : cela est affirmé dans les deux textes, mais surtout dans la *Politique*, qui souligne résolument *la vanité de la monnaie*. Si l'on s'en tient à l'aspect le plus original de sa pensée, on peut dire qu'Aristote attribue à la monnaie *une valeur essentiellement fonctionnelle*. Mais ce nominalisme n'est pas pur de toute contradiction : Aristote fait incidemment sa place au réalisme, reconnaissant

τεχνῶν ἔργα διακομίζοντας ἐπ' ἀλλήλους καὶ ἀνισοῦντας. Le chanoine Diès traduisait : « jouant, entre l'agriculture et les autres arts, le rôle de transmetteurs et de compensateurs ». A la lumière du texte d'Aristote, on attribuera une nuance différente à ἀνισοῦντας, à quoi nous aidera Platon lui-même, qui souligne aussitôt que, ce rôle des marchands, c'est grâce à la monnaie qu'ils le jouent : « ... changeant monnaie contre denrée et monnaie contre monnaie » — et l'on traduira : « assurant entre les produits de l'agriculture et ceux des autres arts les échanges et le respect de l'égalité, ... en échangeant monnaie contre denrée, etc. ».



une valeur intrinsèque à la monnaie dans la *Politique*, constatant dans l'*Éthique* (§ 14) que la monnaie se conduit au fond comme toute marchandise et peut subir des dépréciations. « Quoiqu'elle tende plutôt à être stable », ajoute-t-il. Affirmation importante, dans laquelle il faut voir, plutôt que la constatation d'un état de fait, un retour obstiné à un nominalisme ne s'embarrassant pas des fluctuations des cours : attitude semblable de Xénophon, affirmant dans les *Revenus* que, si l'abondance de l'or (non monnayé à Athènes) en fait baisser la valeur, il n'en est pas de même de l'argent<sup>1</sup>, au contraire. Nous tiendrons d'autant moins rigueur aux philosophes grecs de s'être dérobés aussi sommairement devant le problème le plus délicat que pose la monnaie, celui de la contradiction entre sa valeur réelle d'objet matériel et sa valeur fonctionnelle idéale, que cette défaite souligne ce fait capital : qu'ils ont mis exclusivement l'accent sur la valeur fonctionnelle de la monnaie<sup>2</sup>, non point pour en nier la valeur réelle — ce qui était impossible — mais pour la condamner en condamnant la *chrématistique*, particulièrement sous son aspect de thésaurisation monétaire<sup>3</sup>.

1. XÉNOPHON, *Revenus*, 4 : l'auteur propose de pousser à fond l'exploitation des mines du Laurion, parce que, dit-il, la valeur de l'argent est stable, quelle que soit la quantité qu'on en jette sur le marché. Absurdité, disent les économistes. VON DER LIECK, *Die xenophonische Schrift von den Einkünften*, Diss. Cologne, 1933, p. 45-49, a toutefois montré que ce qui serait vrai aujourd'hui ne l'était peut-être pas dans le monde grec du IV<sup>e</sup> siècle, où la production totale de l'argent ne semble pas avoir été considérable, la demande toujours supérieure à l'offre, et que, par conséquent, l'idée de Xénophon n'était pas absurde.

2. Cf. encore [PLATON], *Eryxias*, 400 a-c.

3. PLATON, à plusieurs reprises, condamne l'usage des métaux précieux au nom de la vertu (*Lois*, 679 b-c, 742 a et suiv. ; *Rép.*, 416 c-417 a), réservant, pour l'usage interne, une monnaie fonctionnelle sans valeur intrinsèque, dont il reconnaît au passage la nécessité quotidienne. Cette attitude antichrysohédonique n'est qu'un aspect de l'idée générale — et ancienne, puisqu'on la trouve chez Solon (cf. ARISTOTE, *Ath. Pol.*, XII, 2) — selon laquelle les biens ne sont utiles que si leur usage est réglé par la sagesse (*Ménon*, 87 e-88 e ; *Euthydème*, 280 b-281 e). Celle-ci n'étant pas donnée à tous, au conseil désintéressé de l'*Euthydème* d'avoir à se tenir à une juste mesure, répond le souci du *Politique* (421 d-422 a) d'interdire également et la richesse et la pauvreté. On notera aussi la désinvolture (voulue et plaisante) avec laquelle Platon traite la monnaie dans le *Politique*, 288 d et 289 b, groupant sous le même chef « tout ce qui est de l'ordre monnaie, sceau, empreinte quelconque », qui « se rangeront les uns dans l'ornementation, les autres parmi les instruments, à male peine, je l'accorde, mais au bout du compte, en tirant bien, ils cadreront... ». Platon sait bien qu'il n'y a rien de commun entre un statère et un bibelot, mais, en les balayant d'un même revers de main, il affiche le commun mépris où il les tient. Comme le remarque le P. DES PLACES (Introduction aux *Lois*, éd. Budé, p. xxxii et suiv.), « il y a peut-être certaines hauteurs de morale où l'on perd de vue le réel et ses élémentaires nécessités », et c'est pourquoi Platon est de moins d'intérêt qu'Aristote, qui, sans doute, place le problème monétaire sur un plan moral, mais du moins pas transcendantal. Platon aurait cependant souscrit au raisonnement de l'*Éthique* à *Nicomaque*, car on en trouve les prémisses dans la *République* (369 b et suiv.) : c'est le besoin que les hommes ont les uns des autres qui constitue le fondement de la

Si Aristote constate donc au passage que la monnaie a une valeur intrinsèque — ce que prouvait l'âpreté de ses contemporains à en accumuler — si, d'autre part, il accueille l'opinion commune selon laquelle la monnaie a été inventée pour pallier les inconvénients du troc — ce que l'usage quotidien devait fatalement conduire à penser — en revanche, l'analyse la plus pénétrante à laquelle il se soit lui-même livré l'a conduit à n'attribuer à la monnaie qu'une valeur fonctionnelle et donc conventionnelle, abandonnée au libre arbitre des hommes, et, d'un autre côté, à voir en elle d'abord l'instrument d'une rétribution sociale fondée en justice et non limitée au domaine du commerce — à voir, d'un mot, dans la monnaie « non une chose, mais un rapport social », pour citer une dernière fois Marx.

Ces deux idées : monnaie-rétribution et monnaie-fonction, sont celles que nous avons retenues des conclusions de Laum. Laum, cependant, n'a pas étudié Aristote, et, inversement, Aristote est étranger aux considérations sacrales de Laum. N'y aurait-il pas coïncidence fortuite entre les deux théories ? Et, bien plus, la réflexion d'Aristote a-t-elle des racines dans la pensée grecque antérieure ? Peut-elle nous permettre de mieux saisir l'idée que se faisaient de la monnaie les Grecs contemporains de son invention ? Les conclusions des philosophes ne sont-elles pas l'aboutissement de spéculations gratuites inspirées par leur désapprobation des mœurs de leur temps ?

Or, nous contrôlerons la profondeur de l'inspiration aristotélicienne, nous en rejoindrons les sources par delà quatre siècles, en confrontant l'éthique monétaire du stagirite avec l'éthique économique prémonétaire d'Hésiode. De l'une à l'autre, nous retrouvons mêmes thèmes, mêmes préoccupations. Aristote vit dans un monde où la pratique monétaire s'est laïcisée, où elle est devenue une technique de l'échange et de l'enrichissement par l'échange : il ne reconnaît cependant pas

cité ; la diversité des capacités et des métiers rend nécessaires les échanges, et les échanges la monnaie (371 b). Cela ne dépasse pas la doctrine orthodoxe. Mais, Socrate demandant où se trouve, dans la cité, la source de l'injustice (371 e), Adeimantos répond qu'elle ne saurait être ailleurs que dans les relations d'échanges qu'entraîne la division du travail (372 a), dont on vient de nous dire qu'elles avaient déterminé l'invention de la monnaie. Malheureusement, ce raisonnement n'est pas poursuivi. Lorsque PLUTARQUE, *Lyc.*, 9, et *Apoph. Lac.*, p. 902 (cf. *Χάνονος, Lac. Pol.*, VII, 5), dit que Lycurgue interdit l'usage de l'or et de l'argent et imposa comme métal monétaire un fer impropre à tout usage, en précisant que c'était pour écarter la thésaurisation et le vol, ces idées procèdent de la philosophie du IV<sup>e</sup> siècle, et notamment de Platon : la mesure attribuée à Lycurgue n'est que celle que Platon prétend imposer à sa cité. Sur les séquences historiques de ces théories à l'époque moderne, cf., au hasard d'une lecture, Benjamin CONSTANT, *Journal intime*, mai 1804 (éd. Mistler, Monaco, 1945, p. 183, et la note de l'éditeur, p. 286, n. 63), à propos de Fichte et de Schlegel, et des doctrines autarciques contemporaines.

dans cette technique, nous l'avons montré, l'essence même du fait monétaire, qu'il justifie par un souci de justice sociale. Hésiode, lui, vit dans un monde qui ne connaît pas encore la pratique monétaire (même s'il connaît des instruments prémonétaires et, déjà, l'attrait de la *chrématistique* : cf. *T. J.*, v. 686), mais dans un monde où les relations sociales sont faussées par l'absence précisément d'un instrument capable d'assurer le respect de la justice dans les rapports de réciprocité dont parle Aristote. Il n'est pas inutile de le montrer dans le détail.

Remarquons d'abord que l'ordonnance générale du poème est déterminée par les deux mêmes thèmes que celle du passage de l'*Éthique* : *Justice et Travail* — ce que nous avons distingué chez Aristote sous « domaine général de l'éthique sociale » et « domaine particulier de l'économique ». La correspondance, certes, n'est pas parfaite, étant donnée la différence des époques : Aristote raisonne sur la monnaie, qu'Hésiode ne connaît pas, et sur une économie commerciale dont les premiers linéaments se font à peine jour dans les *Travaux*. Mais, *mutatis mutandis*, les deux thèmes sont les mêmes de l'un à l'autre texte.

Dans le domaine général de l'éthique sociale, là où Aristote souligne la nécessité d'une commune mesure destinée à assurer la justice, Hésiode déplore, en sa génération de fer, l'absence d'une telle garantie, déplore la démesure, les sentences torses, les faux serments, la mauvaise foi des puissants : si les rois sont des « mangeurs de présents », n'est-ce point parce qu'entre le roi-juge et le *laos*-plaideur n'existe pas cette commune mesure assurant l'égalité, et l'assurant antérieurement au cas particulier envisagé ? Sans doute Hésiode invoque-t-il à grands cris la justice, mais c'est une aspiration du cœur, une donnée (bafouée) de la conscience — une divinité lointaine, et non une réalité juridique codifiée, formalisée, ce qu'il n'appartiendra qu'aux générations suivantes de réaliser — à ces générations mêmes qui concevront et répandront l'institution monétaire. Rappelons Aristote : « ou bien on cherche à infliger au coupable le mal causé par lui, faute de quoi il apparaît qu'il n'y a plus qu'un état d'esclavage ; ou bien on cherche à rendre le bien pour le bien, sinon il n'y a plus échange de services ; or, c'est par ce genre d'échanges que l'union des citoyens est sauvegardée ». C'est le monde hésiodique qui s'évoque à nous.

Nous nous arrêterons un peu plus longuement au domaine particulier de l'éthique économique : la même correspondance s'y dégage d'Aristote à Hésiode. Nous avons montré que, pour Aristote, la mon-

naie, en tant qu'instrument économique, est avant tout destinée à sauvegarder la justice entre les deux parties. Hésiode, s'il ignore la monnaie, n'ignore pas les transactions commerciales, sans, du reste, préciser leur technique. Mais elles apparaissent exceptionnelles : c'est là le fait d'une économie non encore parfaitement dégagée de l'autarcie familiale<sup>1</sup>. Sans doute y a-t-il des transferts de biens : l'emprunt est courant entre voisins, de biens de consommation (v. 349 et suiv., 397 et suiv., 478) ou d'instruments de travail (v. 408, 453) ; mais il exige une grande probité de part et d'autre et, répété, confine à la mendicité (v. 394 et suiv.) : le paysan méfiant qu'est Hésiode met son point d'honneur à l'éviter. L'échange de dons est, d'autre part, un aspect capital des mœurs du temps (v. 354 et suiv.). Tout cela est conforme à la justice. Mais ce ne sont pas moyens de s'enrichir : or, c'est là la fin que se propose Hésiode. Comment l'atteindre ? Hésiode ne dissimule pas les méthodes couramment employées : « La richesse ne se doit pas ravir : donnée par le ciel, elle vaut bien davantage. On peut gagner une immense fortune par la violence avec ses bras ; on peut la conquérir avec sa langue, ainsi qu'il arrive souvent, quand le gain dupe l'esprit de l'homme et que l'effronterie prend le pas sur le sentiment de l'honneur<sup>2</sup>... Le crime est pareil de qui maltraite un suppliant, un hôte ; de qui monte dans le lit d'un frère pour s'unir, furtif, à sa femme, répugnante faute, etc... » (v. 320 et suiv. Tr. Mazon). On notera le dernier trait : Hésiode, comme Aristote, situe sur le même plan l'injustice dans les relations sociales et l'injustice dans les rapports économiques : « le crime est le même », et il n'est possible que parce que, sur l'un et l'autre plan, le monde hésiodique ignore cette

1. Trois cas d'achat dans les *Travaux*, portant sur des biens de grande valeur dont l'acquisition n'était pas quotidienne : un fonds (v. 341), une femme (v. 405-406), un bœuf (v. 436-437). Ajoutons le passage sur le commerce maritime, où le poète ne nous donne de précisions techniques que *nautiques*. Nous hésitons à traduire ἐμπορίη par « commerce » (v. 646), comme on le fait généralement. Il ne semble pas que ce terme ait une valeur très différente de celle de ναυτιλία (v. 618, 649) ; on notera le parallélisme entre les v. 618 : Εἰ δέ σε ναυτιλίας δοσιπεφύλου ἱμερος αἰρεῖ et 646 : Εὖτ' ἂν ἐν' ἐμπορίην τρέφας ἀειόρροον θυμόν, que nous traduirions : « Si un cœur léger te porte à l'embarquer. » Ceci dit, c'est pour traduire de ses surplus et non pour courir les aventures que s'embarque le paysan d'Hésiode. Plutôt que de voir là le premier exemple d'ἐμπορία = « commerce », disons que nous sommes aux origines de l'évolution qui devait fixer ce terme sur ce sens. Discussion des divers termes servant à désigner le commerçant ap. HASEBROEK, *Stoas und Handel*, p. 1 et suiv. ; KNOX-RINGA, *Emporos* (Amsterdam, 1926), *passim* ; FINKELSTEIN, « ΕΜΠΟΡΟΣ, ΝΑΥΚΑΗΡΟΣ and ΚΑΠΗΛΑΟΣ : a prolegomena (sic) to the study of Athenian trade, *Class. Philol.*, XXX (1935), p. 320 et suiv. C'est un anachronisme du même ordre que de traduire χρῆματα (v. 686) par « argent ». Disons : « richesses ».

2. Cette protestation trouve son prolongement dans l'éloge de Solon aux Muses de Piérie.

commune mesure qui assure l'égalité entre les hommes<sup>1</sup>, faute de laquelle l'injustice risque de se glisser dans toutes les relations. Il n'est donc qu'un moyen de s'enrichir sans y tomber : le *travail*<sup>2</sup>. On saisit là le souci commun à Hésiode et à Aristote : pour le poète d'une époque qui ignorait l'instrument monétaire, comme pour le philosophe appliquant, au terme d'une longue évolution, sa dialectique à découvrir le sens profond de la monnaie, une même exigence s'impose : celle de la *justice dans l'égalité*. On ne parlera pas ici de coïncidence fortuite.

Telles semblent être les conclusions que l'on peut déduire de l'analyse de ces deux textes chronologiquement extrêmes. Ce qui se passe entre les deux est difficile à déterminer. L'étape capitale est toutefois plus proche d'Hésiode que d'Aristote : un siècle environ après Hésiode, l'instrument monétaire est créé et prend son essor. Ce n'est pas là un phénomène isolé, et il faut y voir — pour conserver la distinction que nous avons observée — l'aspect particulier de ce vaste mouvement général que constitue la normalisation des rapports sociaux. Les générations des législateurs, des Dracon, des Phidon, des Solon, de tant d'autres, apportent des réponses diverses (mais dans un même sens général) aux aspirations de l'époque d'Hésiode : c'est l'époque de l'élaboration de cette réalité aux aspects multiples qu'est le *nomos* ; c'est l'époque où est conçu, et déjà retouché au milieu de tâtonnements que nous ne pouvons plus que deviner, l'instrument qui devait fixer sur lui le nom de *nomisma*.

Ce lien entre l'élaboration de la législation et celle de la monnaie

1. Autre rapprochement : le propos d'Aristote au § 12 : « Ce n'est pas au moment où se fera l'échange qu'il faut adopter ce rapport de proportion... c'est au moment où chacun est encore en possession de ses produits. A cette condition, les gens sont égaux et véritablement associés parce que l'égalité en question est alors en leur pouvoir », ne trouve-t-il pas son illustration dans la constatation d'Hésiode : « On peut conquérir la fortune avec sa langue, ainsi qu'il arrive souvent, quand le gain dupe l'esprit de l'homme et que l'effronterie prend le pas sur le sentiment de l'honneur » ? Les deux textes soulignent le danger d'une transaction sans étalonnage préalable.

2. Ce n'est que dans ce contexte qu'on peut comprendre le v. 311, souvent cité isolément : « Travailler n'est pas honteux, mais il y a honte à ne rien faire. » Oublions notre morale, qui attribue au travail une valeur éthique propre : pour Hésiode le travail n'a pas de valeur en soi. Il n'est qu'un *moyen* ; la *fin*, c'est la richesse qui permet d'« éviter la faim ardente » (v. 363, 394 et suiv.) et peut s'acquérir par divers moyens (v. 320 et suiv.). Mais le travail dans l'autarcie est le seul qui soit conforme à la justice et susceptible d'assurer l'arété (v. 289). Mieux vaudrait pouvoir s'en passer, mais les Dieux s'y opposent (v. 42 et suiv.). On conçoit que l'éthique hésiodique du travail, particulière à son époque d'économie prémonétaire, évolua du jour où la monnaie permit de subsister et de s'enrichir sans courir les risques d'injustice que dénonce le poète, et que, par conséquent, il est illégitime de citer le v. 311 pour illustrer les idées de l'époque classique sans y apporter les tempéraments nécessaires.



apparaît toutefois nettement dans ce qu'on sait des réformes soloniennes. Quelques incertitudes qui subsistent sur de nombreux points, il est incontestable que l'œuvre de Solon tenta d'apporter une solution au problème d'une injustice sociale contre laquelle les élégies du législateur protestent avec des accents qui rappellent ceux d'Hésiode<sup>1</sup> : si on voulait la caractériser d'un mot, on en dirait qu'elle fut une œuvre d'équité. Elle le fut par la *seisachthie* et par les réformes judiciaires, et, si nous ne pouvons aller jusqu'à dire que la réforme monétaire fut exclusivement une œuvre d'équité, elle aussi<sup>2</sup>, il ressort cependant de Plutarque (*Solon*, 15) qu'elle comporta cet aspect éthique : « la mine ne valait que 73 drachmes : elle fut portée à 100, de sorte que les débiteurs, en payant une égale valeur numérique, mais effectivement moindre, gagnèrent beaucoup, sans rien faire perdre aux créanciers ». La réforme apparaît là comme un effort pour rétablir l'« égalité dans la proportion » que les dettes, l'hectémorie, la contrainte par corps avaient fait disparaître, comme un moyen de rétablir un équilibre social fondé en justice<sup>3</sup>.

*Nomos, nomisma*... Les mots ont leur prix pour nous. Revenons à l'étude de M. Laroche, qui va nous permettre de préciser le « climat » général de cette évolution : le philologue apporte ici d'importants éléments d'appréciation à l'historien. Analysant la sémantique du verbe *nomazo* (dont Laum, nous l'avons dit, a tiré des conclusions qui ne paraissent pas viables), M. Laroche note que, « parallèlement à l'idée théologique d'un partage des sorts, une idée connexe gagne la pensée politique proprement dite : la distribution des biens matériels, la répartition des droits civiques constituent l'essentiel de la justice. La fonction du législateur humain est, en somme, comparable à celle du père des Dieux et des Hommes. On sait que la clé de voûte est la notion de mesure<sup>4</sup> dans laquelle se résument tous les préceptes de la sagesse publique et privée : Hésiode, *T. J.*, 224 : δίκην οὐκ ὀλίγον ἐναι-

1. D'Hésiode à Solon, le parallélisme de l'expression dissimule toutefois une assez profonde évolution de la pensée, comme l'a souligné W. JAEGER, *Solons Economie*, S. B. A. W. Berlin, 1926, p. 77 et suiv., qui parle à ce propos de vin nouveau et de vieilles outres.

2. C'est bien une utilisation de la monnaie comme instrument de rétribution ou de pénalisation sociales qui ressort des données de PLUTARQUE, *Solon*, 23, qui n'en parle pas comme d'un moyen d'échange, mais comme de l'instrument d'évaluation des amendes, des tarifs sacrificiels (cf. *supra*, p. 212, n. 2), des récompenses accordées aux vainqueurs des jeux et à ceux qui tuaient des loups.

3. Sur la notion d'égalité proportionnelle dans la pensée de Solon, cf. EHRENBURG, s. v. *Isonomia*, P. W., Suppl. VII (1940), col. 294. Sur l'importance de cette notion dans la pensée politique grecque en général, cf. HIRZEL, *Themis, Dike und Verwandtes* (1907), p. 276 et suiv.

4. Les passages soulignés le sont par nous.

par, « les hommes n'ont pas su dispenser la justice avec droiture ». Or, à chacun selon ses mérites et ses capacités, telle est la règle du législateur ; les poésies gnomiques abondent en formules où *νέμεω* est lié au vocabulaire de la mesure, de l'égalité, de la proportion<sup>1</sup>. A côté de *νέμεω*, « distribuer, attribuer », nous avons « *νέμεσις*, nom abstrait indiquant l'action et signifiant sous sa forme la plus ancienne « action d'imputer à quelqu'un », « fait de rendre responsable »... [*Νέμεσις* ne représente] pas encore un sentiment de culpabilité, mais introduit un jugement moral, l'appréciation de l'acte..., un jugement de valeur<sup>2</sup> ». *Νέμος*, dont la différenciation sémantique apparaît très étendue dès le VII<sup>e</sup> siècle, nous maintient dans le même milieu. « La poésie de... Solon marque un tournant dans l'histoire de *νέμος*. A l'emploi banal et, somme toute, assez terne qu'on observe dans les vieux textes » (rite, ordre régulier et nécessaire) « se substitue tout à coup une conception supérieure et solidement articulée des grandes notions fondamentales du droit et de la morale... Les *νέμοι*, ou lois humaines, ne sont que le reflet d'une loi divine... Le *νέμος*, « arrangement », « dosage » correspond bien au verbe *νέμεω* « je dispose », « je dose », attesté par plusieurs textes : il s'oppose, d'autre part, à l'*ἄσπετος*, absence d'ordre, déchaînement des forces. C'est la preuve que *νέμος* s'applique aussi bien à la vie pratique qu'aux considérations morales ou politiques<sup>3</sup> »... « Le mot s'est développé en grec en même temps que l'idée d'ordre chez les Hellènes », et des exemples que l'auteur tire des divers domaines de la musique, de la religion, de la morale et de la politique, nous retiendront ceci, qui rejoint particulièrement nos réflexions, qu'« en morale *νέμος* est le principe abstrait d'où l'on tirera les prescriptions du devoir. Ce n'est pas la justice (*δική*), c'est plus que la force (*βία*) ou que la tradition (*θέμις*), c'est une hiérarchie de valeurs reconnue dans tout le corps social en même temps que les actions concrètes que cet ordre impose<sup>4</sup> » : n'est-ce point l'exigence fondamentale qu'Aristote pose au début de son analyse du fait monétaire ? Enfin, « tout le champ sémantique du *νέμος* ancien » est couvert par le verbe *νομίζω*, qui « désigne l'acte par lequel on donne à un être son importance et sa valeur. Seul un terme aussi abstrait que « valoriser » traduirait adéquatement l'ensemble des emplois<sup>5</sup>... ».

1. Laroche, *op. cit.*, p. 14 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 93.

3. *Ibid.*, p. 173 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 177 et suiv.

5. *Ibid.*, p. 222.

Nous retrouvons donc, à chaque étape de l'enquête de M. Laroche, les conceptions éthiques dégagées ci-dessus (appréciation, rétribution, imputation, égalité, proportion, etc.) : tout le domaine de cette « racine NEM- », domaine qui déborde sans doute largement celui de l'économie monétaire, mais auquel appartient, après tout, νόμισμα, est pénétré de ces idées.

Venons-en à νόμισμα lui-même. Νομίζω, a écrit M. Laroche, « couvre tout le champ sémantique de νόμος » : νόμισμα étant aussi ancien que νομίζω, on pourrait s'attendre à ce qu'il en soit de même pour lui. Or, il n'en est rien : le « champ » du substantif est bien plus étroit que celui du verbe<sup>1</sup>. L'exemple le plus ancien (Alcée) nous cantonne dans un aspect particulier de νόμος, celui d'« ordre », de « discipline militaire », notion que d'autres textes anciens permettent d'élargir à celle d'« institution légale » ; « doublet poétique de νόμος », dit justement M. Laroche. Entre ce sens premier, large mais vague et n'ayant pas toutes les résonances de νόμος et de νέμω (pour autant que les textes nous permettent de nous en rendre compte), et le sens précis, technique, de « monnaie », on ne pourrait relever qu'une étape sémantique intermédiaire — attestée, du reste, postérieurement à la fixation monétaire du terme, puisqu'elle nous est donnée par Aristophane, *Thesmophoriazousai*, v. 348 — celle de « mesure officielle ». N'étaient les conclusions auxquelles nous a mené l'analyse des données aristotéliennes et hésiodiques, conclusions confirmées par celles de M. Laroche sur les sens de νέμω, νόμος et νομίζω, nous pourrions nous étonner de ce que la pièce de monnaie n'ait acquis de nom spécifique que près de deux siècles après son invention et de ce que l'« étape intermédiaire » ne soit attestée qu'un demi-siècle plus tard encore. Mais ce que nous avons vu nous détourne de nous abandonner à cet étonnement. Si la conception aristotélienne de la monnaie est bien celle d'un instrument d'évaluation au service d'une justice sociale rétributive (considérée plus particulièrement à l'époque classique dans le domaine commercial), si le caractère même de l'époque hésiodique est d'avoir manqué d'un tel instrument et d'en avoir éprouvé le besoin, qui devait être satisfait un siècle plus tard, nous ne pouvons échapper à l'impression que notre ignorance du nom de la monnaie avant les environs de 450 est due à une grave lacune dans notre information textuelle<sup>2</sup>. Quoi qu'il en soit, nous avons quelque mal à ad-

1. LAROCHE, *op. cit.*, p. 231 et suiv.

2. Cf., du reste, LAROCHE, p. 232 : « Pour combler l'hiatus » (entre l'invention de la monnaie et l'emploi monétaire de *nomisma*), « on peut supposer que la rareté des textes en prose

mettre que, si certains aspects sémantiques essentiels des mots relevant de la racine NEM- correspondent de façon aussi frappante à ce que nous pensons être l'aspect éthique du fait monétaire, le substantif νόμισμα, utilisé précisément pour désigner ce fait, n'ait pas porté en lui également toute cette richesse sémantique, même si sa spécialisation technique entraîna un appauvrissement. Appauvrissement certain, puisque Aristote, en nous donnant la définition la plus profonde de l'idée de νόμισμα, n'avait pas conscience que le mot portât en lui-même toute sa démonstration. Mais enfin, si νομίζω signifie « apprécier l'importance et la valeur de quelqu'un ou de quelque chose », on voit mal pourquoi νόμισμα, qui se fixa sur la monnaie, c'est-à-dire sur l'instrument d'appréciation par excellence, n'aurait pas eu, à ses origines et parallèlement à νομίζω, le sens d'« acte par lequel on apprécie l'importance ou la valeur », avec toutes les références à νόμος que comporte νομίζω, avant de prendre celui d'« instrument à l'aide duquel on apprécie la valeur d'un service ou d'un objet ». Pour préciser notre pensée, il nous semble que le substantif νόμισμα, avant de désigner la pièce de métal monnayé elle-même, c'est-à-dire l'étalon officiel d'une valeur définie, dut d'abord servir à exprimer la valeur attribuée officiellement à cette pièce — son *cours*, si l'on veut. De même qu'Aristophane parle du *nomisma* des cotyles, on parla peut-être avant (et après) le <sup>ve</sup> siècle du *nomisma* de la drachme : nous trouverions un parallèle excellent en allemand, où *gelten*, « valoir », « avoir cours », a fini par fixer son substantif *Geld* sur les instruments monétaires.

Nous manquons certes d'éléments de preuve. Mais il nous semble que nos conclusions restituent à νόμισμα une richesse de sens que la pratique ne laissait plus guère transparaître. On trouvera cependant une confirmation de ce qui précède dans le passage connu d'Aristote, *Constitution d'Athènes*, X, 1, où il est dit que Solon procéda à une νομισματικὴ ἀρχή. Ne discutons pas du bien-fondé du terme ἀρχή : le passage est confus et contradictoire et l'opération solonienne fut,

du <sup>ve</sup> siècle, le manque d'inscriptions expliquent l'absence de νομισματα ». Nous touchons là un fait capital : on n'a, pour la période de l'enfance de la monnaie et de l'économie monétaire, que des textes lyriques. Si large que soit la place qu'y tiennent les affaires publiques, elles y sont envisagées d'un point de vue plus subjectif, voire passionnel, qu'objectif, et encore moins technique... Dans tous les cas où l'on peut admettre qu'il s'agit de monnaie (et on n'en est pas toujours sûr), c'est χρήματα qui est utilisé. Mais on peut se demander si ce terme correspond à l'usage prosaïque courant, que nous ignorons faute de textes, s'il n'est pas un terme large employé par les poètes pour désigner une réalité prosaïque précise (combien d'exemples de cet ordre ne pourrait-on relever dans notre langage poétique classique français), et, en dernière analyse, s'il n'a pas dû cette fortune à ses vertus prosodiques.

en réalité, une dévaluation de la drachme<sup>1</sup>; retenons simplement qu'il y eut une modification τοῦ νομισματος. On a généralement traduit par « monnaie » : mais qu'est-ce que l'augmentation ou la diminution d'une pièce de monnaie? On attendrait une précision telle que : augmentation ou diminution du poids, du titre, de la valeur. De la *valeur* : c'est précisément là le sens que nous pensons pouvoir attribuer à νόμισμα, et si nous restituons ce sens dans le passage en question, une des obscurités du texte disparaît : Solon modifia conjointement les poids, les mesures et la *valeur*, ou le *cours* des monnaies.

Concluons. Si la monnaie (*nomisma*, *Münze*) n'est plus pour nous que l'instrument indispensable de la technique de l'évaluation, de la rétribution et de l'échange, si nous ne pouvons plus concevoir une opération commerciale sans le secours (même idéal) de la monnaie-*Münze*, si les Grecs classiques s'étaient déjà fort avancés sur cette voie, ce n'est pas de ce point d'aboutissement qu'il faut juger du point de départ. Aux origines, nous discernons une exigence morale, l'aspiration à une garantie de la justice dans les relations sociales envisagées sur un plan très général : garantir la justice, c'est-à-dire assurer une appréciation de la valeur d'un acte ou d'un bien qui soit conforme aux principes de l'égalité et de la proportion ; juger un acte, fixer le prix d'un bien, c'est-à-dire se référer à une mesure admise de tous en vertu d'une convention fondée en équité : mesure-*nomos* ou mesure-*nomisma*.

Mais ce qu'il faut fortement marquer en terminant, c'est que, dans le processus au terme duquel se trouvent définies les règles de cette appréciation, l'irrationnel et le rationnel s'interpénètrent étroitement : l'esprit de géométrie et la pensée religieuse concourent et dans la conception et dans l'application de la notion de mesure. Nous nous sommes surtout exprimé en termes d'éthique : ne perdons pas de vue que, si la pensée morale grecque s'est progressivement laïcisée, elle ne s'est jamais totalement libérée d'une emprise religieuse s'exprimant dans une large mesure en termes de rituel. C'est ce qu'a parfaitement vu Laum qui, s'il a eu raison de voir dans le rite une des origines de l'idée d'étalon, a cependant eu tort de ne pas dépasser le niveau du rite, de le traiter comme un fait religieux en soi et non comme l'expression d'une réalité religieuse supérieure et indépendante<sup>2</sup>. L'idée de

1. Intéressante tentative d'interprétation *ap. JOHNSTON*, Solon's reform of weights and measures, *Journ. Hell. St.*, LIV (1934-1935), p. 180-184.

2. La puissance du rite en tant que norme éthique, parallèlement et conjointement à l'appréciation rationnelle des faits, est cependant exprimée avec une vigueur surprenante



justice est aux origines une idée religieuse dans la mesure où cette aspiration immanente à l'âme humaine ne se trouve pas satisfaite dans l'ordre social et où le recours au divin est la seule ressource des faibles ; elle reste une idée religieuse dans la mesure où elle conserve l'empreinte de cette impulsion première et où sa satisfaction apparaît comme le triomphe, toujours menacé, d'une puissance divine bénéfique. Mais la réalisation même partielle de la justice inscrit celle-ci dans les réalités temporelles et, par là, l'offre en nourriture à la pensée rationnelle, qui tend à la détacher de plus en plus de son contexte religieux, sans toujours opérer ce détachement de façon radicale. C'est dans cette évolution qu'il faut replacer le fait monétaire. Les nécessités du négoce ont, certes, contribué à accélérer le processus de rationalisation en faisant de l'instrument de justice sociale l'instrument d'une technique profane<sup>1</sup>, puis le levier d'un ordre de spéculations où la justice n'avait plus rien à voir. Point assez toutefois pour que l'exigence morale première s'effaçât entièrement de la pensée grecque et qu'Aristote ne remplaçât instinctivement, et comme poussé par la nostalgie d'une économie anachronique, son raisonnement sur la nature de la monnaie dans un développement sur la justice.

Édouard WILL.

par TINTONIS : « Il me faut juger cette affaire, Cynos, aussi exactement qu'avec le cordeau et la règle, rendre équitablement leur dû aux deux parties (ισόν τ' ἀμφοτέροισι δόμεν) en recourant aux devins, aux oiseaux et aux autels brûlants, pour m'épargner la honte d'une faute » (v. 543-546, trad. Carrière, éd. Budé) : au point de l'évolution que représente Théognis, le recours au rite n'apparaît déjà plus que comme une garantie supplémentaire de l'appréciation rationnelle des faits fondée sur un *nomos* codifié — un recours pieux aux sources sacrées du *nomos* : la soudure entre pensée religieuse et pensée rationnelle n'en est que plus nette.

1. On donnera ici la parole aux métrologistes et aux numismates, qu'il ne s'agit pas de débouter de leurs justes droits ; mais Laum avait raison d'insister sur les risques qu'il peut y avoir à aborder l'étude des origines monétaires par le biais de la métrologie. Il n'est pas question de nier ce que les systèmes monétaires doivent aux systèmes pondéraux : mais la métrologie, qui explique la *forme* de la monnaie et l'économie interne des systèmes monétaires, n'explique pas à elle seule la *naissance* de la monnaie, ni par conséquent son *essence*.

## MÉLANGES

---

### ENCORE MAHOMET ET CHARLEMAGNE

Si éprouvées qu'elles aient été, au cours du dernier quart de siècle, par le feu convergent des tirailleurs postés en tous pays, les idées de Pirenne sur l'économie du haut Moyen Age continuent de dominer la discussion. Preuve de leur fécondité, et bel hommage au génie du savant belge dont l'ombre reste présente, même si les disciples eux-mêmes abandonnent un à un leurs retranchements.

Simultanément, nous viennent de Scandinavie une remarquable étude de S. BOLIN, professeur à Lund<sup>1</sup>, et, de France, un brillant tableau où M. LOMBARD, à propos de la naissance de l'art mosan, sillonne la carte d'Europe de « routes » commerciales, entre le VIII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle : prélude à l'active accélération des échanges en quoi Pirenne voyait à tort une expansion sans antécédents, partie à nouveau de rien<sup>2</sup>. Le moment n'est certes pas encore venu d'une mise au point, même provisoire. Signaler quelques faits acquis, ponctuer l'analyse de nombreux points d'interrogation, voilà tout ce que peut faire la présente note bibliographique.

Les deux remarquables études qui en sont le prétexte s'attaquent toutes deux au second volet du diptyque peint par Pirenne. Du premier, c'est-à-dire de l'arrière-plan « mérovingien », les historiens récents se sont assez peu occupés. Mettons à part l'ouvrage de l'érudit américain Lewis sur la Méditerranée byzantine, et qui vaudrait à lui seul une étude critique. Il reste, pour l'Europe barbare, à mettre en œuvre les données récentes de l'archéologie et de la numismatique. L'historien ne peut ni ignorer ni accepter, sans un tri sévère, les renseignements accumulés par E. Salin sur « les échanges et les grands courants de circulation » dans la Gaule mérovingienne<sup>3</sup>. Pas plus ne peut-il passer sous silence l'œuvre des numismates, enfin débarrassés de la hantise de l'or, qui a vicié, à notre sens, les études antérieures de Pirenne, de Marc Bloch et de M. Lombard. La circulation

1. Mohammed, Charlemagne and Ruric, *The Scandinavian Economic History Review*, t. I (1953), p. 5-39.

2. La route de la Meuse et les relations lointaines des pays mosans entre le VIII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, dans *L'art mosan. Journées d'études*. Paris, 1953 (Bibliothèque générale de l'École pratique des Hautes-Études, VI<sup>e</sup> section), p. 1-28 et une carte hors texte.

3. *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*, t. I (Paris, 1950), p. 120-204.

monétaire est maintenant considérée comme un tout ; le passage de l'or à l'argent, entre 650 et 700, n'est plus le signe d'un effondrement de civilisation, comme le croyait Pirenne, ni même d'un épuisement définitif des stocks d'or de l'Occident, comme l'affirmait naguère encore M. Lombard — à un moment où l'orfèvrerie franque, saxonne et peut-être scandinave atteignait son apogée, pareille affirmation semble paradoxale — mais d'une adaptation des signes monétaires à la tendance déflationniste et thésaurisatrice que provoquait le ralentissement progressif des échanges, avec son double corollaire : baisse des prix, appréciation des signes monétaires<sup>1</sup>. Ainsi l'extraordinaire expansion des *sceattas* anglo-saxons<sup>2</sup> — et peut-être frisons — entre 650 et 750, préludant à la réforme du monnayage franc sur la base du denier carolingien, présenterait-elle la preuve que l'outil monétaire, loin de se raréfier, pouvait désormais, mieux que le *triens* d'or de valeur trop élevée, servir à solder les achats, même de denrées de luxe, et améliorer peut-être les échanges de produits pondéreux.

Encore ne faut-il pas en conclure que tout monnayage d'or disparaît alors de l'Occident barbare, tandis qu'auraient commencé à y circuler en abondance, par l'établissement d'un circuit nouveau dont M. Lombard a reconstitué le mécanisme hypothétique, les *dinârs* musulmans. D'une part, en effet, les monnaies d'or de Charlemagne, dont on s'était plu à faire des curiosités anachroniques et vite abandonnées, ont connu, notamment en Italie, une frappe plus régulière et plus longue qu'on ne le croyait ; et de même le sou d'or de Louis le Pieux, traditionnellement représenté comme une sorte de « médaille » (le mot est de Prou) sans signification économique, semble avoir été adopté comme étalon des échanges en pays frison, ainsi qu'en témoignent les nombreuses imitations de faible aloi qui en ont circulé sur le pourtour de la mer du Nord<sup>3</sup>. Cela ne signifie pas, pour autant, que la monnaie d'or omayyade, puis abbasside, ait pris en masse le chemin de l'Europe carolingienne. L'absence de toute trouvaille monétaire sur le continent n'est pas compensée par le célèbre mais unique *dinâr* d'Offa de Mercie, auquel, dans l'attente d'éléments nouveaux, nous aimerions que l'on fit un sort : preuve éclatante de relations économiques directes entre l'Angleterre saxonne et l'Espagne musulmane, sur la base du commerce des esclaves, du cuivre et de l'étain ? Voire. C'est aller bien vite en besogne, car l'Espagne, jusqu'au x<sup>e</sup> siècle, a vécu sur un monnayage d'argent, l'émission des pièces d'or

1. Étude capitale, trop négligée des historiens, que celle de P. LE GENTILHOMME, Le monnayage et la circulation monétaire dans les royaumes barbares en Occident, vi<sup>e</sup>-viii<sup>e</sup> siècles, *Revue numismatique*, 5<sup>e</sup> série, t. VII (1943), p. 46-112, et t. VIII (1944), p. 13-59.

2. Signalons les études, dont certaines en cours de publication, de C. H. V. SUTHERLAND, dans *The Numismatic Chronicle*, 6<sup>e</sup> série, t. II (1942), p. 42-70, et de P. V. HILL, dans *The British Numismatic Journal*, t. XXVI (1949-1951) et XXVII (1951-1953).

3. Pour le monnayage de Charlemagne, note de Ph. GRIERSON, La trouvaille monétaire d'Ilanz, *Gazette numismatique suisse*, t. IV (1953), p. 46-48 ; pour Louis le Pieux, du même, *The Gold Solidus of Louis the Pious and its Imitations*, *Jaarboek voor Munt- en Penningkunde*, t. XXXVIII (1951), p. 1-41.

et leur circulation demeurant confinées aux provinces orientales de l'Islam.

Il reste, pour en finir avec la circulation de l'or, à résoudre l'irritante énigme du *mancus* que, depuis Marc Bloch, on identifie toujours, et dans tous les cas, au *dindr* abbasside. Équation douteuse, tant qu'elle n'aura pas été corroborée par des découvertes archéologiques. Dans les abondantes mentions textuelles qui en sont conservées, le *mancus* peut être soit monnaie réelle, correspondant bien à une pièce musulmane (certaines équivalences de poids ou de valeur, notamment dans des textes italiens, laissent à penser que tel est parfois le cas), soit monnaie de compte, dont on ne sait encore ce qu'elle représente, soit tout autre chose encore, bijoux ou lingots. Quand tel grand seigneur anglo-saxon lègue à une église quatre bracelets d'or valant chacun 300 *mancus*, n'y voyons pas plus la preuve de l'alignement de l'économie anglaise sur le *dindr* que, par exemple, deux siècles et demi plus tôt, dans les lois d'Ethelbert de Kent, le calcul du *vergeld* en *scillings* ne signifie l'existence outre-Manche d'une circulation monétaire fondée sur le sou d'or byzantin : n'est-il pas à peu près établi que, avant 600, les royaumes saxons ne connaissaient ni monnayage propre, ni circulation de monnaie d'or, même franque<sup>1</sup>?

C'est encore à la numismatique, considérée dans son ensemble or-argent, que fait appel M. Bolin, et c'est de ses leçons qu'il tire les conclusions les plus valables de son étude. La constatation capitale, et qui vient renforcer la critique, déjà fort avancée, des théories de Pirenne, ressort d'une neuve étude sur les variations de la valeur relative de l'or et de l'argent dans le monde musulman entre le VII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. Parti des environs de 1/10, le rapport argent-or s'élève brusquement au cours du VIII<sup>e</sup> siècle, atteignant jusqu'à 1/17 vers 850 : c'est que l'abondance de l'extraction de l'argent dans les domaines orientaux du califat abbasside avilit gravement la valeur du métal blanc. Dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle, au contraire, s'amorce un mouvement inverse. La conquête de la Nubie, dont M. Lombard a déjà signalé l'importance économique, amène un afflux de l'or dont la valeur, par rapport à l'argent, s'affaisse à son tour et ramène notre rapport à 1/12 ou même plus bas<sup>2</sup>.

Or, la courbe ainsi dessinée se calque exactement sur celle des variations de la teneur en argent du denier carolingien : progressivement renforcé par Pépin et Charlemagne, puis Louis le Pieux, jusque vers 825, allégé sous Charles le Chauve, s'effondrant enfin au début du X<sup>e</sup> siècle. La courbe ascendante correspond à la période où, l'argent s'avalissant de par sa trop grande abondance, il faut, pour maintenir le pouvoir d'achat du denier, y inclure

1. Ph. GRIERSON, *The Canterbury (St. Martin's) Hoard of Frankish and Anglo-Saxon Coin-Ornaments*, *The British Numismatic Journal*, t. XXVII (1953), p. 31-51.

2. Précisons que, paru en 1953, cet article était rédigé en 1939. L'auteur, qui annonce une étude plus développée, n'a pu, dans un texte aussi ancien — à la cadence où avancent les travaux, quinze ans représentent un décalage certain — tenir compte des résultats obtenus depuis ; sur plus d'un point, ses conclusions sont dorénavant dépassées.

une plus grande quantité de métal blanc ; la courbe descendante se dessine quand, l'or étant plus abondant, la valeur relative de l'argent s'élève d'autant. Par là se confirme un double fait, partiellement entrevu des érudits jusqu'à présent : d'une part, c'est bien sur le système monétaire du monde islamique que s'aligne le monnayage carolingien, preuve qu'il vivait en symbiose avec les pays d'Orient plus fortunés, et non à l'écart de leurs grands courants d'échanges ; d'autre part, bien que ne connaissant d'autre signe monétaire que des pièces d'argent, c'est en définitive au *dinâr* que s'accroche l'empire franc comme étalon suprême des valeurs<sup>1</sup>. Ces faits sont peut-être moins surprenants qu'ils ne paraîtraient à première vue.

De toute façon, ces constatations nous obligent à concevoir l'existence, la persistance ou même l'accélération, en pleine période carolingienne, des échanges internationaux. Le problème des « routes » empruntées par ce commerce se pose alors, et c'est celui que, sans grandes différences dans les conclusions, étudient parallèlement MM. Bolin et Lombard, invoquant tour à tour textes, monnaies et documents archéologiques. Sans entrer dans le détail de leur argumentation, nous nous bornerons à quelques observations sur les points où ils nous semblent avoir oublié la prudence qu'exige la mise en œuvre d'une documentation défectueuse.

L'un et l'autre invoquent d'abord le célèbre texte du géographe arabe Ibn Khurdâdbeh (IX<sup>e</sup> siècle) décrivant les itinéraires que sillonnaient alors les Juifs rhodanites. Le développement ayant été recopié par tous les géographes ultérieurs, il semble bien s'agir de « routes » durables et dont il serait téméraire de nier l'importance. Faisons-nous grief à M. Lombard d'avoir repris, sans fournir de preuve à l'appui, la vieille interprétation : rhodanite = rhodanien, formulée au siècle dernier, mais abandonnée par les orientalistes depuis soixante-dix ans, depuis qu'ils ont remarqué qu'en Iran, pays d'origine d'Ibn Khurdâdbeh, le mot *rhadan* signifie simplement commerce ? Le seul fait que l'ancienne traduction contribue à faire du sillon Rhône-Saône-Meuse l'axe principal d'un commerce — dont, au demeurant, on ne sait s'il était sillonné par de quotidiennes caravanes, ou emprunté par quelques colporteurs à la belle saison — ne nous paraît pas une preuve suffisante de son exactitude. Allons plus loin : mettons en garde les historiens contre une utilisation imprudente des géographes arabes. Le texte en question n'était pas ignoré de Pirenne, bien au contraire ; or, il en tirait des

1. L'alignement du monnayage carolingien sur le système monétaire arabe a déjà été affirmé tant par M. Lombard que par M<sup>me</sup> Renée DOEHAERD (*Le monnayage des Carolingiens*, Annales, Économies, Sociétés, Civilisations, 1951). Les valeurs nouvelles et moindres du denier franc, dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle, avaient fait l'objet d'explications différentes et tout aussi ingénieuses : M<sup>me</sup> Doehaerd, notamment, a pensé qu'à partir du règne de Charles le Chauve, le denier franc s'intégrait au système de mesures des peuples scandinaves, pour faciliter le paiement des « tributs » que les souverains carolingiens durent payer alors aux Normands. Son explication et celle de M. Bolin ne sont pas forcément contradictoires.



conclusions diamétralement opposées : ce qui subsistait d'échanges internationaux étant entièrement entre les mains de colporteurs orientaux, sans participation de *negociatores* indigènes, il y voyait la preuve d'une régression économique, tandis que MM. Bolin et Lombard intègrent le trait dans le tableau d'une accélération générale des échanges. D'où il s'ensuit — et M. Bolin l'avoue lui-même — qu'un texte isolé ne prouve rien et ne peut avoir de réelle signification pour l'historien que s'il est corroboré par les données de l'archéologie et par celles de la numismatique : nous y reviendrons dans un instant.

Avant d'abandonner les géographes arabes, dont bien d'autres notations sont précieuses, disons — afin que nul ne l'oublie — qu'aucun de leurs dires ne peut être accepté sans une sévère critique. Tous, ou presque, suivant en cela le respect de l'autorité et le goût du plagiat qui sont typiques du Moyen Age, occidental ou oriental, s'inspirent pour bonne moitié de Ptolémée, dont ils recopient pieusement le texte : s'ensuit-il pour autant que leurs indications restent valables pour le moment où ils écrivaient ? Ptolémée savait le rôle que jouait, dans le commerce antique, l'étain de Bretagne ; nos géographes irâqiens, traduisant sur ce point Ptolémée, ne nous doivent pas amener à conclure qu'au IX<sup>e</sup> siècle les produits des mines de Cornouaille et de Devon alimentaient les marchés de Bagdad. Une fois éliminé ce qui n'est que démarquage des géographes antiques, reste encore à apprécier la valeur des renseignements « originaux » fournis par la littérature arabe ; elle est fondée sur des récits de voyageurs, plus ou moins véridiques ; elle vise à étonner le lecteur par la description de pays « étranges », dans tous les sens du mot. Aux renseignements exacts se mêlent d'in vraisemblables fables : Sinbad le Marin et Tartarin de Tarascon y ont collaboré. La critique de ces textes est à peine amorcée ; c'est la tâche la plus urgente peut-être des historiens que de combler sur ce point le retard d'un siècle que l'étude des textes historiques orientaux a sur celle des textes occidentaux. Si l'on avait exercé sur eux le dixième de la patience — et parfois rebutante — érudition dont on a entouré le plus banal des diplômes carolingiens, nous serions certes plus avancés.

Le malheur est que les trouvailles monétaires ne sont pas en elles-mêmes d'interprétation plus facile : l'aveugle et le paralytique équivalent-ils à un homme valide ? M. Lombard a pointé sur sa carte toutes les trouvailles de *dirhems* en Europe. S'il s'agit de trouvailles isolées, leur date d'enfouissement ne peut être déterminée, ce qui ne permet pas de préciser leur signification économique. Seuls les trésors abondants se prêtent à une datation rigoureuse, mais leur importance pour la détermination des courants commerciaux est beaucoup moindre, comme nous le verrons dans un instant. Un coup d'œil sur la carte fait apparaître un contraste saisissant : l'empire franc proprement dit, entre Pyrénées et Elbe, est vide de toute trouvaille, ou presque, tandis qu'un réseau serré de points entoure les fleuves russes, les grandes plaines forestières de l'Europe orientale, les rives de la Baltique

et de la mer du Nord. Tout se passe — la remarque n'est pas neuve — comme si les grands « courants » commerciaux, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, ont contourné la masse continentale de l'Europe vers l'Ouest, n'y pénétrant qu'en quelques points : Venise et la plaine padane ; Marche d'Espagne ; réseau fluvial rhénomosan, et peut-être — encore que la « route » hardiment dessinée de Prague à Kiev ne soit corroborée que par de faibles indices — plaines de l'Europe centrale. Impression partiellement fallacieuse : l'absence de monnaies d'argent musulmanes dans l'Empire carolingien ne signifie pas nécessairement qu'elles n'y parvenaient point ; car la monarchie franque a inauguré la politique — suivie ensuite dans toute l'Europe féodale — qui interdisait la circulation des monnaies étrangères : leurs acquéreurs étaient contraints de les porter aux ateliers monétaires, où elles étaient transformées en deniers. Ainsi, de par son système monétaire plus évolué, l'Europe occidentale a conservé moins de traces de ses activités commerciales que les régions plus arriérées de Russie et de Scandinavie.

Du moins, l'abondance des trouvailles dans ces derniers pays prouve-t-elle que Rorig, personnification plus ou moins légendaire des Varègues de Russie, fut le chaînon essentiel qui permet à M. Bolin de relier Mahomet à Charlemagne, alors que Pirenne faisait de ces grands noms les deux pôles d'une antithèse irréductible ? La démonstration, dans la mesure où elle se fonde sur les données archéologiques, aurait gagné à plus de nuances. Les plus importantes trouvailles des pays baltes se présentent sous forme d'énormes trésors — l'un d'eux ne contient pas moins de 11.000 pièces. A qui fera-t-on croire qu'ils représentent le fonds de roulement d'actifs négociants, lesquels auraient vivifié, par leurs transactions en chaîne, jusqu'aux provinces les plus éloignées de l'Europe occidentale ? Bien plutôt produits du pillage et des tributs que les Vikings, dont on sait que les raids ont atteint la Caspienne, imposaient aux populations slaves de la Russie du Sud comme aux Khazars de la basse Volga et de l'Oural. Trésors qui n'auraient pu vivifier l'économie européenne que s'ils avaient été ensuite remis en circulation. Leur enfouissement même prouve qu'il n'en a rien été. Certes, dans le cas des Scandinaves comme dans celui de bien d'autres aventuriers, pillage et commerce ne sont pas inconciliables ; ce sont même industries complémentaires. La localisation des produits du pillage jalonne donc les voies du commerce. Mais elle ne doit nous abuser ni sur l'ampleur de ces échanges ni sur celle de la redistribution des biens qu'amenaient tributs et butin.

Ceci pose une nouvelle énigme, qu'il serait vain d'esquiver. Dans cette même Scandinavie, les trouvailles de monnaies franques cessent brusquement entre 830 et 850. Arrêt du commerce frison, que paralysent désormais les raids des Vikings ? Certes. Mais ces raids ont dû nécessairement ensuite ramener en Scandinavie d'énormes butins et les tributs imposés aux monastères, aux églises, aux comtes et souverains francs, tout comme, quelques générations plus tard, les Varègues écumaient les rives de la mer Noire et de la Caspienne. Or, de ceux-là, on ne trouve nulle trace monnayée. Serait-ce

que les contributions des pays francs eussent été converties en lingots avant de reprendre le chemin du Nord?

Une dernière remarque nous semble s'imposer. Devant les difficultés dont nous n'avons pu donner qu'une incomplète idée, il est tentant de suppléer à l'insuffisance des données textuelles et archéologiques par un rassemblement de toutes ces données, empruntées à une période plusieurs fois séculaire. Le tableau qu'on parvient à broser en est plus poussé, plus saisissant, plus complet; mais il n'a plus que la valeur d'un « montage » photographique, dont l'historien, attentif au changement temporel, donc à la chronologie, risque de ne pas se satisfaire. Certes, ni M. Bolin ni M. Lombard ne négligent le facteur temps dans leur discussion. Mais le premier, notant une différenciation des trésors monétaires après le milieu du x<sup>e</sup> siècle, ceux des pays du Nord n'ayant plus que des *dirhems* anciens (la série s'arrête à 930), ceux de la mer Noire continuant à recevoir du Kkwarezm des pièces nouvelles, en tire des conclusions erronées sur l'interruption ou le ralentissement du commerce transcontinental: ne faudrait-il pas dire au contraire qu'au pillage, qui a drainé vers le Nord des masses énormes d'argent musulman, succède un intercoups plus régulier, mais moins rémunérateur, et donc moins perceptible dans les trésors monétaires? Quant à la carte si belle qu'a dressée M. Lombard, on ne peut se défendre à son égard d'une certaine méfiance, puisqu'elle dessine d'un coup les « relations lointaines des pays mosans entre le viii<sup>e</sup> et le xi<sup>e</sup> siècle ». Des quatre foires qu'elle signale en Angleterre, aucune n'existait, naturellement, au viii<sup>e</sup> siècle. A moins que nous ne nous trompions lourdement, une seule est effectivement attestée, par le témoignage irréfutable du *Domesday Book*, dans le dernier quart du xi<sup>e</sup> siècle. Les trois autres n'apparaissent dans les textes qu'au moment où elles servaient aux transactions sur la laine anglaise en vue d'alimenter les métiers des Pays-Bas; et cela ne semble pas antérieur au xii<sup>e</sup> siècle.

Pour que les hypothèses de travail et les vues d'ensemble, dont nous n'avons pas assez dit les immenses mérites, portent désormais leurs fruits, il faut passer maintenant au patient et ingrat travail d'analyse: critique et filtrage de toutes les sources documentaires ou narratives orientales; répertoire, datation, analyse de toutes les trouvailles monétaires, anciennes ou récentes; étude typologique de tous les objets d'art, dans des cadres chronologiques rigoureux. Que MM. Bolin et Lombard, qui se sont attelés dès longtemps à cette tâche, n'hésitent pas à nous en livrer les résultats au fur et à mesure qu'ils les auront obtenus, sans attendre d'en pouvoir donner une synthèse harmonieuse. Car c'est par tâtonnements successifs que l'historien tente d'appréhender la réalité.

Édouard PERROY,  
Professeur à la Sorbonne.

## CIRCUITS DE L'ARGENT ET MILIEUX D'AFFAIRES AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

La circulation des métaux précieux aux temps modernes a été mainte fois étudiée. Et, d'abord, par les contemporains eux-mêmes, soit « économistes », soit commis de la monarchie administrative attentifs à « la balance du commerce<sup>1</sup> ». Tous en savaient l'importance, rendue plus sensible au XVIII<sup>e</sup> siècle, par la coïncidence de trois phénomènes : stabilité de la monnaie en France à partir de 1726, afflux de métal consécutif au progrès de l'extraction en Amérique, haut degré de perfection et de diffusion auquel est parvenue la technique de la lettre de change<sup>2</sup>, permettant de « faire des fonds » sur n'importe quelle place — rencontre dont des travaux récents ont dégagé la signification<sup>3</sup>. Ainsi est-on renseigné en gros sur les sources des métaux et sur le sens des grands courants qui, depuis l'Amérique, en assuraient la distribution dans le monde occidental et par delà. Mais aussi sur le contraste majeur qui se crée dans ce monde occidental : une France toute tournée vers l'Espagne et vers le métal blanc, dont la politique de l'argent se lit en clair, de la Succession d'Espagne à l'affaire des piastres mexicaines d'Ouvrard, en passant par le Pacte de Famille<sup>4</sup>; tandis que l'Angleterre, sans négliger l'argent — avec ses « asientistes » ou son implantation au Honduras — réussit à détourner à son profit une partie de l'or portugais, l'or du Brésil<sup>5</sup>. Opposition qui domine tout le siècle et la première moitié du suivant, pratiquement jusqu'à la découverte des mines d'or de Californie et au Second Empire.

Si l'argent du Mexique et du Potosi est l'un des principaux moteurs du commerce dans le monde, il est vital pour l'économie française. Cela se manifeste de la façon la plus directe sur le plan intérieur, où l'intensité des échanges est rythmée par l'arrivée des galions à Cadix : c'est l'argent de « la flotte » qui commande, concurremment avec le prix des grains

1. A ce sujet, P. HARSIN, *Les doctrines monétaires et financières en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1928.

2. Cf. H. LÉVY-BRUHL, *Histoire de la lettre de change en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1933, et R. DE ROOVER, *L'évolution de la lettre de change (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1953.

3. En particulier, les réflexions de Marc Bloch sur les mutations monétaires (*Annales E. S. C.*, 1953, n° 4), qui soulignent le lien entre stabilisation monétaire et diffusion de la lettre de change ou du billet à ordre.

4. A l'appui, divers mémoires de l'agent de Choiseul, l'abbé Beliard, surtout celui de 1762 traitant de la navigation et de l'extraction des piastres (Bibl. nat., dép. manuscrits, vol. 10766). Cf. P. MURET, in *Rev. d'Hist. mod. et contemp.*, 1902-1903.

5. Cf. V. M. GODINHO, *Le Portugal, les flottes du sucre et les flottes de l'or* (*Annales E. S. C.*, 1950, n° 2).

et le prix des matières premières, l'activité des foires internationales comme celles de Bordeaux ou Beaucaire, des foires régionales comme celles de Pézenas et Montagnac<sup>1</sup>. Et non moins en ce qui concerne les relations extérieures impliquant une sortie de numéraire : commerce du Levant, où, sans être aussi considérables qu'au siècle précédent, puisque les exportations de produits français ont beaucoup augmenté, les envois d'espèces par Marseille continuent, cependant, à la cadence d'un million de livres par an, et parfois bien davantage<sup>2</sup>; trafic de Barbarie, dans lequel l'apport de monnaie forme la base de toute opération et que, partant, la Compagnie d'Afrique doit constamment alimenter en piastres<sup>3</sup>; expéditions pour l'Inde et la Chine, dont la première étape est obligatoirement Cadix, où l'on charge les lingots et les piastres qui, convertis en roupies ou en taels, serviront à payer les retours<sup>4</sup>. Ainsi, un vaste mouvement d'ouest en est emporte l'argent, d'Amérique jusqu'en Extrême-Orient par l'Europe et la Méditerranée — sans compter l'autre route, du Mexique à la Chine par les Philippines; en lui s'ébauche une conjoncture à l'échelle mondiale.

Aussi bien ne s'agit-il pas ici de reprendre des problèmes d'une pareille ampleur, mais seulement d'analyser, dans ce cadre général, certains mécanismes, ou le rôle de certains milieux d'affaires, à l'aide de quelques exemples, du Midi de la France principalement.

\* \* \*

I. — Savoir d'où vient l'argent ne suffit point, encore faut-il voir comment il vient, c'est-à-dire comment on se procure ces indispensables piastres « mexiques et perouliennes ». Sans s'attarder, toutefois, à distinguer le licite de l'illicite. Que le rêve mercantiliste à la Colbert, la conception de la

1. Les exemples foisonnent; on n'en retiendra que deux. En juin 1729, aux négociants languedociens, qui se plaignent de la rareté du numéraire en foire de Pézenas et sur les places de Marseille et Lyon et l'attribuent « à la détention des effets de la flotte, dont il sont très persuadés que la livraison seule pourra ranimer la confiance et la circulation nécessaire dans le commerce », le contrôleur général Le Peletier des Forts répond qu'en effet il n'y aura pas d'amélioration « tant que les effets des gallions ne seront pas délivrés ». En 1740, « le renvoy à l'année prochaine du départ de la flotte de Cadix a porté un grand préjudice à cette foire (de Beaucaire) tant par le manque de confiance qu'une pareille conjoncture ne peut manquer d'opérer dans ce commerce, que par la diminution considérable des ventes de toutes les marchandises qui sont ordinairement destinées pour le chargement de cette flotte » (A. D. Hlt C 2332 et 2309).

2. Cf. P. MASSON, *Hist. du commerce français dans le Levant au XVII<sup>e</sup> siècle*, p. 492-497, et *Hist... au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 506-508. Sur cette « fuite » d'argent qu'était le trafic du Levant, H. HAUSER, *La pensée et l'action économiques du cardinal de Richelieu*, 1944, p. 79-82.

3. P. MASSON, *Hist. des établissements et du commerce français dans l'Afrique Barbaresque*, p. 532-537. Et surtout l'étude décisive de F. REBUFFAT à paraître prochainement dans *l'Hist. du commerce de Marseille*.

4. Voir, plutôt que les ouvrages vieilliss d'A. Martineau, Holden FURBER, *John Company at work. A study of European expansion in India in the late eighteenth century*. Harvard et Oxford, 1951, notamment p. 28-30 et 43-50.



« guerre d'argent » ramenant l'importation des devises à un simple problème de balance des comptes, ne puisse répondre de tout — notamment lorsque le royaume de Charles III s'équipe en manufactures concurrentes — que la contrebande, l'interlope, comme l'on dit à l'Amérique, joue un rôle essentiel, cela est bien connu. Et peu nous importe au demeurant ! Si le monde espagnol transsude l'argent de toutes parts, contentons-nous de relever, parmi des voies infiniment diverses, les axes majeurs.

Le moyen le plus familier consiste à prendre l'argent à sa source européenne. Ce que font les grandes maisons étrangères établies à Cadix, anglaises : celles de James et Edward Gough, de George Browne ; françaises : celles de Jolif, Magon et Lefer, Lecouteux Lenormand et C<sup>ie</sup>, Delaborde frères, Casaubon et Behic, Joseph Ollivier, Verduc Vincent et C<sup>ie</sup>, Bugarel et Combemale, Gilly frères et Fournier frères (connue par la suite sous la raison Simon et Arnail Fournier) — ces deux dernières fondées par des Montpelliérains et des Nimois<sup>1</sup>. Les piastres figurent dans leurs opérations ordinaires à côté des vins, des grains, des soies, des barilles, de la cochenille, etc..., au même titre qu'eux, marchandise comme eux. Cette pratique de l'argent-marchandise — tant de barres, tant de « pignes » (lingots), tant de marcs de piastres — n'a souvent rien de commun avec la banque au sens précis du terme ; elle traduit une sorte de vulgarisation, comme d'un objet de consommation courante, dont la production augmente et que l'on transporte d'autant plus aisément que son prix de revient diminue. Malgré règlements et interdictions, il y a, en effet, beaucoup de métal disponible pour l'exportation, soit que ces négociants participent à l'armement de vaisseaux de registre, soit qu'ils s'arrangent avec les capitaines des galions, qui ne déclarent aux autorités guère plus de la moitié de l'argent qu'ils apportent. Ensuite, on transborde la nuit de navire à navire, ou l'on recourt à des « metedores », recrutés parmi les « cadets des meilleures maisons du pays », « para pasar por alto », c'est-à-dire pour jeter les sacs de métal par dessus les remparts sur le bord de mer, d'où les chaloupes les conduisent aux vaisseaux mouillés en rade<sup>2</sup>. Grâce à ces procédés, employés ou à Cadix même ou au Puerto de Santa Maria, véritable entrepôt de la contrebande situé à l'intérieur de la baie<sup>3</sup>, Gough, Jolif, Lecouteux, par exemple, font des envois de piastres aux frères Roux, de Marseille, tout au long du siècle<sup>4</sup>.

D'autres les prennent avant leur arrivée dans les eaux européennes, à ces

1. Liste très incomplète, bien entendu ; ce sont les noms qui reviennent constamment dans les correspondances dépouillées sur le trafic des piastres. Seuls, Magon et Lefer figurent déjà dans la série donnée, pour le XVII<sup>e</sup> siècle, par A. GIRARD, *Le commerce français à Séville et à Cadix au temps des Habsbourg*. Paris, 1932, p. 549.

2. E. W. DAHLGREN, *Le commerce de la mer du Sud jusqu'à la paix d'Utrecht*. Paris, 1909, p. 42, et A. GIRARD, p. 180, qui utilise le même texte. Système analogue pratiqué à Lisbonne pour l'or du Brésil (cf. GODINHO, *art. cit.*, p. 191).

3. GIRARD, p. 171-175.

4. Ch. commerce Marseille, fonds Roux, 415 (classement provisoire, ainsi que pour les numéros cités *infra*).

relâches sur la route des galions que sont les îles de l'Atlantique ; c'est le cas des étrangers installés aux Canaries, qui détournent au passage quelques parties de piastres et en adressent aux maisons françaises ou hollandaises de Sainte-Croix de Barbarie<sup>1</sup>. Ou encore plus en « amont », dans la mer Caraïbe, ou au Rio de la Plata. Il existe un courant irrégulier, mais notable, des Antilles, de Saint-Domingue surtout, vers les ports français. Deux exemples le montrent. D'abord, celui du trafic auquel se livrent les Guizot ; Paul Guizot, parti pour Saint-Domingue en 1726 et devenu propriétaire d'une plantation à Fort-Dauphin, puis rentré en 1740 dans son Languedoc natal, à Saint-Geniès-de-Malgoirès (diocèse d'Uzès), finance des envois d'argent que lui fait sa belle-sœur, la veuve Louis Guizot, « négociante au Cap », à la consignation de Pierre Pellet ou Philippe Nairac, à Bordeaux : en 1742, 1.000 piastres lourdes sur le *Brillant* ; en 1745, 200 sur le vaisseau du roi le *Juste*, commandé par M. de l'Étanduère<sup>2</sup>. Petite spéculation de caractère familial, que beaucoup d'autres familles ont dû pratiquer, surtout en temps de guerre, lorsque sacs ou sachets de piastres ou d'indigo se transportent plus aisément que les barriques de sucre et les boucauts de café<sup>3</sup>. L'autre cas est différent ; c'est un négociant du Cap, Pierre Millot, qui expédie des piastres, en 1775, sur la *Marianne*, capitaine Allary, à la maison Roux, de Marseille ; celle-ci les vend sur place et, du produit, fait remise à Jean Waters, banquier à Paris<sup>4</sup>. Or, envoi d'argent et remise en papier s'effectuent pour le compte de Gough de Cadix ; il s'agit donc ici du grand circuit international ; les Antilles s'y trouvent incluses. Du reste, Curaçao le prouve mieux encore, qui fournit au grand marché d'Amsterdam une part notable de son approvisionnement en métal<sup>5</sup>. Le fait, il est vrai, se comprend plus facilement pour Curaçao, toute proche de la côte colombienne et l'un des principaux centres de la contrebande, que pour Saint-Domingue, dont les échanges avec les Espagnols sont, en apparence, bien réduits, sauf

1. Ceci ressort du copie de lettres (1738-1742) d'un négociant montpelliérain — un Bugarel, probablement — établi à Santa-Cruz de Tenerife : il a des intérêts sur des vaisseaux venant de La Havane ou de La Vera-Cruz, qui lui remettent des piastres. Ce document sera étudié en détail ailleurs.

2. C. HUGUESIN, Les papiers privés et l'Amérique française (*Rev. d'Hist. de l'Amérique française*, septembre 1953).

3. Sur ce problème, R. PARES, *War and Trade in the West Indies*. Oxford, 1936 (notamment chap. VII).

4. Fonds Roux, 444.

5. Cf. J. G. VAN DILLEN, Amsterdam marché mondial des métaux précieux au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle (*Rev. hist.*, 1926, t. CLII), qui cite un texte du XVIII<sup>e</sup> : les Hollandais trafiquent avec les Espagnols « secrètement, ou pour mieux dire, directement par le moyen de l'île de Curaçao, qui n'est pas fort éloignée de Carthagène ». — A l'appui, la correspondance de Jacques Fesquet, d'Amsterdam, avec la Compagnie d'Afrique (Ch. commerce Marseille, L III /382) : 23 décembre 1743 : « Il vient d'arriver un V<sup>au</sup> de Curaçao avec quelques parties de piastres », ce qui en fera baisser le prix ; 26 juillet 1745 : « Le malheur a voulu que 5 de nos V<sup>aux</sup> hollandais venant de Curaçao qui en avoient de fortes parties ont été pris par les Espagnols sous prétexte de contrebande », d'où hausse.

quant au détail. Faudrait-il croire que la cohabitation dans une même ile suffit à tout expliquer, ou, plus simplement, la position géographique au débouché du golfe de l'argent? Voilà, quoi qu'il en soit, une route clandestine. A laquelle correspond celle, bien plus méridionale, de la Plata, où l'on rencontre les mêmes gens. A preuve cette lettre de Gough à Roux, du 1<sup>er</sup> décembre 1769, annonçant l'arrivée à Cadix du vaisseau *Santo Temor de Dios*, venant de Buenos-Ayres « avec les parties d'argent que Pablo Thompson du dit lieu vous a consignez dans lesquels vous avez intérêt... » — il s'agit de 3.000 piastres « fortes vieilles perouliennes coupez<sup>1</sup> ». Illustration de l'interlope anglais, mais aussi de la persistance d'une capture : depuis la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, une partie de l'argent du Potosi est détournée vers la Plata par Salta, Tucuman et Cordoba<sup>2</sup>; les Portugais en profitent également, car les flottes allant de Rio de Janeiro à Lisbonne portent des piastres de même provenance<sup>3</sup>.

Il y a, d'autre part, la méthode inverse : au lieu d'aller prendre l'argent à la source, le recevoir dans les ports français — dans ceux, surtout, qui sont en relation constante avec l'Espagne, par suite soit de leur proximité, soit de l'importance particulière d'un produit d'échange. En Languedoc, les patrons catalans et majorquins négocient sans cesse piastres et quadruples à l'embarcadère ou dans les tavernes, à Sète particulièrement, où ils ont des complices assurés dans la petite colonie d'une trentaine de familles de marins et de pêcheurs, leurs compatriotes<sup>4</sup>. Mais trafic bien difficile à saisir. Sauf à la faveur d'un accident, comme, en 1777, lors de l'échouage à l'entrée du port d'Agde du chebeck *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, capitaine Gerónimo Ribera y Noguera, de Majorque; parmi les marchandises sauvées figure « un group d'or et d'argent monnayé d'Espagne » : le consul de S. M. Catholique arrive sur les lieux, grande comédie par-devant notaire, serments, aveux, rétractations, et, au bout de huit jours, Ribera finit par convenir qu'il a chargé clandestinement ces espèces à Majorque et à Mataro<sup>5</sup>. Cela, c'est de la contrebande artisanale, fait de « gens illitrés » pour la plupart. Il en va différemment à la foire de Beaucaire, occasion d'un afflux annuel de monnaies étrangères<sup>6</sup>; et, d'abord, de piastres, bien entendu, apportées par des barques catalanes qui remontent le Rhône. Certes, chiffrer exactement cet apport est chose à peu près impossible; la statistique du change en foire, dressée par le directeur de la Monnaie de Montpellier,

1. Fonds Roux, 414.

2. Cf. F. BRAUDEL, Une route clandestine de l'argent, in *A travers les Amériques latines* (*Cahier des Annales*, n° 4, 1949).

3. GODINHO, *art. cit.*, p. 191.

4. Lettre de l'intendant à Joly de Fleury (1782) citée dans notre article : Sète et l'Espagne. Une entreprise d'émigration au XVIII<sup>e</sup> siècle (*Mélanges Lucien Febvre*).

5. Ravaille, notaire (étude Coutelou aux A. D., Hlt, reg. 92, fol. 61-62).

6. Espèces ou matières en provenance d'Italie, notamment, qui sont converties à la Monnaie d'Aix — au début du siècle, du moins (A. D., Hlt C 2304).

qui en était chargé, est très sujette à caution, non seulement parce que, la plupart du temps, elle donne le montant global, sans distinguer entre l'or et l'argent, et confond toutes sortes de pièces, y compris les écus de France, mais surtout parce que beaucoup de devises passent d'acheteur à vendeur sans être présentées au change<sup>1</sup>. Mais, à défaut d'évaluation valable, quelques textes rendent bien la réalité. En 1737, par exemple, « l'augmentation du prix des Piastres en Espagne n'a pas peu contribué au mauvais succès de cette foire, en détournant des achats les marchands espagnols, par la perte réelle que leur auroit coûté le change de leurs espèces... » ; en 1773, même jeu, la foire a manqué de numéraire : « Les Catalans surtout viennent... sans argent et demandent une prolongation de terme pour le passé » (c'est-à-dire pour les paiements échus), parce qu'on a « baissé au change le prix des piastres. Ils en apportoient beaucoup qu'ils changeoient avec bénéfice. Ils se voyent privés de cet avantage aujourd'hui. Aussi ont-ils diminué leurs convois, car il y a moins de barques cette année... ». Plus significatif encore, l'incident survenu en 1775 : un brigadier et quatre employés des fermes d'Espagne ayant paru en foire, où « la seule curiosité les avoit, dirent-ils, attirés », les opérations furent comme suspendues par leur présence ; à peine les marchands espagnols changèrent-ils en deux jours pour 40.000 livres de piastres « en cachette et avec beaucoup de précautions » ; mais, dès que les autorités eurent forcé ces employés de la Ferme à se rembarquer et à « se retirer dans leur poste qui étoit suivant leurs patentes de longer les côtes d'Espagne », les piastres se montrèrent, on en changea pour 100.000 livres en une demi-journée et les affaires se traitèrent avec entrain<sup>2</sup>.

Autre exemple, celui des ports bretons, qui reçoivent des quantités appréciables de métal blanc, même lorsque les expéditions malouines à la mer du Sud ont complètement cessé. Ici, rien de diffus ou d'obscur ; il s'agit de la contre-partie à l'exportation des toiles de Bretagne, ces fameuses « bretagnes » qui emplissent les correspondances du temps : « Les toiles attirent l'argent, parce qu'elles sont transportées aux lieux mêmes d'où il vient<sup>3</sup>. » Quoique les négociants soient parfois gênés par la difficulté de trouver du

1. Voici ces chiffres à titre indicatif :

Période 1727-1736 : total, 687.887 ; moyenne par foire, 68.788.

Période 1737-1765 : total, 313.939 ; moyenne par foire, 10.825.

Période 1766-1778 : total, 1.810.714 ; moyenne par foire, 139.285.

Le creux marqué de 1737-1765 est, évidemment, en rapport avec un taux de change jugé trop bas. On note, en 1737, que « la diminution du change cette année provient de l'augmentation des piastres que Sa Majesté C. vient d'ordonner ; on prétend qu'il en a été donné beaucoup en paiement pendant la foire qui n'ont point été portées au change attendu que les négociants qui en avoient ont trouvé qu'il y auroit trop de perte ». A partir de 1766, au contraire, on change beaucoup plus, parce que le nouveau directeur de la Monnaie consent « des sacrifices sur ses droits de fabrication en payant les matières au-dessus du tarif... » (A. D., Hlt C 2301-2308, 2329) ; mais, certainement, on ne change pas tout.

2. A. D., Hlt C 2308, 2310, 2327 et 2399.

3. BOULAINVILLIERS, *État de la France...* extrait des mémoires dressés par les Intendants... t. II, 1727, p. 13, cité par DAHLGREN, p. 78.

fret disponible<sup>1</sup>, il y a des navires français ou espagnols, à Saint-Malo ou dans la « rivière » de Morlaix, pour charger les bretagne et rapporter des piastres le cas échéant. La maison Magon, qui envoie les ballots de toiles par centaines, notamment à Proharam et à Deuz de Lisle et C<sup>ie</sup>, du Puerto de Santa-Maria — par où ils pénètrent en fraude des droits à l'intérieur de l'Espagne plus commodément que par Cadix — en tire des « pignes » et des espèces qu'elle utilise sur place ou fait vendre à Paris<sup>2</sup>. Ce genre d'opération n'est, d'ailleurs, pas limité aux armateurs ; l'argent remonte jusqu'aux centres de fabrication des bretagne : La Peuzière Le Cocq — marchand-entrepreneur ou « capitaliste » ? — de Vitré, spéculé sur les piastres, non seulement dans sa province, mais à Marseille, où la demande est toujours importante. Et même le trafic dépasse de loin le cadre breton. De l'intérieur du royaume, de Paris, de Beauvais, d'Orléans, de Dijon, négoce et noblesse de robe prennent des participations dans les expéditions de toiles des Magon et dans les retours en piastres. Plus largement encore, c'est un élément majeur de la spéculation internationale auquel s'intéressent presque toutes les places occidentales ; et, en particulier, les Juifs portugais qui y sont établis : Abraham Peixoto, Raphaël Mendes, Gabriel de Silva, David Lameyra, de Bordeaux, — Abraham et Jacob Franco, Salomon et Elias Paz, Jacob Mendes Dacosta, Abraham Osorio, Joseph Salvador, de Londres, — Moses Chaves, Daniel Henriques de Souza, Nunez frères, Joseph Telles Dacosta, d'Amsterdam ; ce sont des noms qui reviennent constamment dans la correspondance Magon<sup>3</sup>.

Ainsi de la diversité des voies liées au commerce maritime, dont ce ne sont là que des « échantillons ». Il semble, toutefois, que le trafic pyrénéen joue un rôle au moins aussi important. Les chemins de montagne se révèlent étonnamment perméables aux piastres, aux deux extrémités de la chaîne surtout. A l'ouest, elles sont introduites dans le Labourd, la Bigorre et le Béarn, soit par les marchands béarnais et bigourdans, soit par les ouvriers saisonniers — tuiliers et charbonniers principalement — qui apportent d'Espagne le produit de leurs échanges ou de leur travail, comme sous Louis XIII et Louis XIV, où on les obligeait à déposer l'argent aux Monnaies de Pau, de Morlaas et de Saint-Palais<sup>4</sup> ; soit par les contrebandiers

1. Cf. H. Séz, *Le commerce de Saint-Malo au XVIII<sup>e</sup> siècle d'après les papiers de Magon* (*Mémoires...* de J. Hayem, 9<sup>e</sup> série, 1925).

2. Copie de lettres et journal du Grand-Livre sont à cet égard d'une grande richesse — que nous ne faisons qu'indiquer ici — principalement entre 1726 et 1740.

3. Lettre de La Peuzière à Roux (fonds Roux, 356) du 28 mars 1735 : « Vous m'avez appris l'heureuse arrivée du n<sup>o</sup> hollandais la Constance Galère... en lequel M<sup>r</sup> Claude Le Ribault du Port S<sup>te</sup> Marie a chargé à votre consignation 400 p<sup>tes</sup> Mexiq... Je vous prie les garder..., n'ayant pas dessein faire employ si tôt ven le rabais des marchandises qui diminueront encore si tost la flotte partie pour laquelle j'en ai de rendue en Espagne. » — Sur le rôle des Vitréens en Espagne, les études de Frain de La Gaulayrie citées par A. Girard, *op. cit.*, p. 547.

4. Numismatique du Béarn, par G. SCHLUMBERGER et Ad. BLANCHET, 1893, p. 22, et Th. LEFEBVRE, *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*, p. 693.



de la montagne. Bayonne est le grand foyer de cette activité. Son importance dans les relations commerciales avec l'Espagne s'est beaucoup accrue depuis la guerre de la Ligue d'Augsbourg<sup>1</sup>; c'est par elle qu'entre, notamment, une bonne partie des laines d'Aragon, qui vont alimenter les manufactures françaises, dont celles de la région de Carcassonne<sup>2</sup>. Route des laines, route des piastres, du tabac et des marchandises étrangères également, c'est tout un : « en général, le commerce de Bayonne est absolument un commerce de contrebande<sup>3</sup> ». Bayonne reçoit l'argent, du Guipuzcoa par le Pas de Béhobie et Saint-Jean-de-Luz, ou par Vera (au pied du col d'Ibardin) et Olhette, de la Navarre par Ainhoa et Saint-Jean-Pied-de-Port, régions qui entretiennent des bandes bien organisées, voire des villages entiers adonnés à la contrebande, tel Cerbera; tandis qu'un autre courant alimente Pau par Jaca et Canfranc<sup>4</sup>. Mais elle en reçoit tout autant par mer, depuis les petits ports de Guétaria, Motrico, Deva, Lequeitio et Vermeo, et surtout depuis Saint-Sébastien, Bilbao et Santander; ces deux derniers sont essentiels, aboutissement de l'ancien axe de Medina del Campo à Bilbao, qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, se prolongeait jusqu'aux Flandres, puis s'est rompu pour suivre « le détour français<sup>5</sup> ». De toutes parts, les piastres convergent vers cette place, où vont naître l'homme de la Banque de Saint-Charles, Cabarrus, et les hommes de la Banque de France, Laffitte et Basterrèche.

A l'est, le métal pénètre par le Perthus, et surtout par la Cerdagne, d'où la majeure partie descend sur Perpignan par le Conflent, le reste allant vers le pays de Foix et Toulouse par la vallée de Carol; Montlouis est le centre du trafic. Il arrive en paiement du bétail fourni à l'Espagne, ou des grains du Languedoc, ou encore des marchandises envoyées par les marchands du Roussillon et de Cerdagne — « telles que les soieries, draperies du Languedoc, bonneteries et autres de ce genre; un seul négociant de Montlouis... a expédié depuis la foire de Beaucaire dernière pour deux cent soixante dix mille neuf cent deux livres de ces espèces de marchandises, dont le paiement ne lui a été fait qu'en piastres<sup>6</sup>... ». Mais, en fait, la contre-valeur des pro-

1. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 409-410. Pendant la guerre, « le Roi ayant établi à travers la France la liberté du transit sans payer de droits pour les marchandises d'exportation avec sortie par Bayonne ou par Marseille, les marchandises étrangères en profitèrent au même titre que les françaises, évitant par là les risques de mer. Bayonne devint le grand entrepôt du commerce d'Espagne... »

2. Cf., par exemple, les comptes d'achats de laines 1726-1739 de Marcassus (manufactures de la Terrasse et d'Hauterive) (A. D., Hlt C 1281).

3. Rapport du directeur des Fermes de Bayonne, de Sauve, du 16 décembre 1788 (A. N., F 12/1889). Du même document sont tirées les précisions suivantes.

4. Sur la vieille route de Canfranc, si importante au XVI<sup>e</sup> siècle, F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, p. 375.

5. F. BRAUDEL, p. 377, 382, 392.

6. Rapport de M. de L'Épinay, fermier général, Montlouis, 23 juin 1785 (F 12/1889), qui ajoute au sujet des piastres : « Il n'y a pas de semaine qu'il n'en passe par cette dernière ville pour descendre en Roussillon près de cinquante à soixante mille... ; hier j'ai vu arriver vingt et un mulets qui portoient chacun 4.000 de ces piastres. On estime qu'il en passe

duits ne représente guère que le tiers des espèces importées ; « les deux tiers en sus sont procurés par les lettres de change fournies par nos banquiers et négocians français sur les places de Cadix, Madrid et Barcelone ; c'est dans cette ville où toutes les piastres sont entreposées et de là suivent leur route pour cette frontière... ». L'opération se déroule ainsi : en échange du papier reçu, les Catalans dirigent les espèces sur Riba, Puigcerda et Veibex, avec des « albaras » ou acquits à caution — naturellement, les « aduanistes » délivrent de faux albaras moyennant une honnête rétribution ; puis on les introduit en France par les premiers villages de Cerdagne, Err, Osseja, Palau, Pont de Llivia, Nahuja, Estavar et La Tour de Carol<sup>1</sup>. Une partie de ces piastres reste dans le commerce régional, beaucoup sont fondues à la Monnaie de Perpignan<sup>2</sup>, d'autres sont envoyées aux hôtels de Montpellier, Toulouse, Limoges, ou aux banques lyonnaises.

Au centre, enfin, Toulouse reçoit également de l'argent, quoique en moindre quantité, non seulement par la vallée de Carol et le pays de Foix, mais aussi par le Couserans et le Val d'Aran. Lorsque, à deux reprises, en 1757 et 1772, le gouvernement décide de fermer son Hôtel des Monnaies par mesure d'économie, le négoce toulousain proteste que « toutes les valées frontières d'Espagne forment ensemble plusieurs branches de commerce » qui procurent à la place un numéraire évalué, pour l'année 1756, à 2 millions et demi de livres, et que la suspension de la frappe entraînera la paralysie des affaires<sup>3</sup> ; et, par deux fois, il obtient satisfaction.

Cette perméabilité pyrénéenne ne signifie nullement, du reste, que les régions intéressées soient riches en numéraire. Au contraire, à peine les cols franchis, l'argent est jeté dans la circulation et s'en va dans diverses directions, notamment vers Bordeaux, Limoges et Paris. Le plus gros, toutefois, est canalisé par l'isthme méridional et emporté dans un incessant mouvement d'ouest en est, de Bayonne à Marseille — le grand consommateur —

par la seule route de Montlouis à Perpignan pour trente à quarante millions... Ce commerce se fait avec une fidélité et une bonne foy singulière ; ces convois considérables ne sont escortés que par les seuls muletiers. »

1. Rapport de Paris, du 4 octobre 1785 (*Ibid.*).

2. D'où l'importance de cet atelier quant au volume et à la rapidité de la frappe : « L'écu fabriqué à Bayonne, à Perpignan, est mis dans la circulation trois jours après que la piastre dont il provient est entrée en France », comme le dit un texte publié par Ad. BLANCHET, L'atelier de Perpignan vers 1790 (*Rev. numismatique*, 4<sup>e</sup> série, t. V, 1901, p. 398-401).

3. « ... les S<sup>rs</sup> Belot et Cassaignard négocians de cette ville, le S<sup>r</sup> Lacaze négociant de St Bât et le S<sup>r</sup> Marcaillou négociant d'Aix en Foix, portoient à la monnoye plus de 30.000 L d'espèces... plusieurs négocians de St Giron, S<sup>r</sup> Gaudens et autres lieux, qui étoient venus à la foire St André, tenant actuellement en cette ville, avoient porté des espèces pour les changer à la monnoye, et faire ensuite leurs achats des marchandises propres au commerce qu'ils font avec les Espagnols ; ils en ont été empêchés par la signification du susdit arrêt ; d'où il suit que la cessation du travail de cette monnoye a déjà occasionné une cessation d'affaires dans le commerce » (mémoire du 10 décembre 1757, A. D., Hlt C 1797-1798). Par ailleurs, maigre allusion dans M. BARON, *La Monnaie de Toulouse*, thèse de droit, Toulouse, 1917.

sur quoi se greffe un courant ascendant, vers Lyon et au delà. Cela se fait avec beaucoup de régularité ; les maisons toulousaines envoient des piastres de leur propre place ou transmettent les envois de leurs correspondants de Bayonne. Soit par le canal du Midi, jusqu'à Agde ou Sète, le transport étant un peu plus long, mais moins onéreux que par terre : Joulia et Authier, de Toulouse, expédient ainsi à Roux, par l'intermédiaire de Pierre Bousquet, d'Agde, avec ordre à celui-ci de charger sur le premier bateau en partance pour Marseille. Soit, lorsque l'on est pressé, et c'est le cas le plus fréquent, par la route, en ballots ou barils soigneusement cerclés. Le service des messageries<sup>1</sup> est, d'ailleurs, organisé autant pour « le charroi de la finance » que pour le transport des personnes et des paquets. A preuve les contrats conclus par l'entreprise Jean Coste, de Montpellier<sup>2</sup> : en prenant à ferme, en 1765, le service « des carosses et diligences » de Montpellier à Narbonne et Toulouse, Coste « avait un traité fait avec Laporte de Toulouse dans lequel il était engagé à voiturier de Toulouse à Lyon et sous sa responsabilité toutes les piastres qu'il recevrait de Bayonne moyennant le prix de seize livres par quintal... », et il en passait aussitôt un autre « avec Bourrelly Puech<sup>3</sup> dans lequel il était soumis à faire trouver ses charrettes aux jours indiqués à Toulouse à l'effet de charger la finance<sup>4</sup> ». Quant aux négociants qui n'ont pas d'accord particulier avec l'entrepreneur, ils se procurent aisément des relais à Montpellier — les maisons Bonneville et Hugounenc, Gourgas, Pèrier et Sans, par exemple<sup>5</sup> — pour réexpédier leurs « barrils de finance ». Cette ville a ainsi une double fonction : elle est à la fois centre de toutes les caisses publiques de la province et plaque tournante pour le métal, qu'elle oriente vers Marseille, Lyon et Paris<sup>6</sup> ; serait-ce l'un des secrets de sa puissance au XVIII<sup>e</sup> siècle comme de sa « mort » au XIX<sup>e</sup>?

1. Type de lettre qui revient constamment. A. Marie aîné, de Toulouse, écrit à Roux frères, 17 mars 1787 : « J'ai remis hier à la messagerie de Montpellier deux ballots finance d'Espagne RF N° 79 à 80. Ils sont de l'envoy de Mrs Casanave et Caubarrus (sic) » (fonds Roux, 344).

2. Origine de la puissante société de roulage Coste Bimar et Glaize, qui jouera un grand rôle en Languedoc jusqu'en 1848. Cf. J. BARDOUX, *Souvenirs de Montpellier au temps des diligences*, Clermont-Ferrand, 1948.

3. Importants financiers et munitionnaires montpelliérains.

4. A. D., Hlt, Trib. de commerce de Montpellier, liasse 84 (sentence du 25 vendémiaire an IV).

5. Compagnie d'Afrique L 111/381.

6. Jusqu'au Premier Empire, comme l'atteste un cahier de notes 1803-1806 (A. D., Hlt U, classement provisoire 2388) anonyme, mais qui paraît émaner de la maison F. Durand et fils, l'une des plus grosses de la place ; il contient des fragments de correspondance avec F. Durand de Perpignan, Fittler Darnal et C<sup>ie</sup>, Chicat Mevholon et C<sup>ie</sup>, Bodin frères de Lyon, des tarifs de transport de Perpignan à Montpellier et Lyon, des comptes de vente d'or et d'argent à la Monnaie de Perpignan, à Marseille, Lyon et Paris, et aussi cette note elliptique qui indique des fournitures faites à la Banque de France : « La Banque par sa lettre du 30 vend. d<sup>r</sup> (an XIII) nous limite p<sup>r</sup> les \$ à 5,26 ou 28 c/. contre n. remb<sup>t</sup> sur elle à 10 ou 20 j. au pair et sous une commission de 1/4 % ».

Une correspondance de la fin du siècle permet de voir de façon précise le mécanisme et l'importance de cette circulation isthmique, celle de Joulia frères, Authier et C<sup>ie</sup> avec les Roux<sup>1</sup>. Les deux maisons étaient en rapport depuis longtemps, depuis 1747 au moins ; elles spéculaient ensemble sur les blés de Languedoc, sur les laines d'Espagne ou de Barbarie. Et, surtout, elles se livraient de compte à demi à un « arbitrage » d'effets de commerce : les Roux envoyant des lettres de change sur Toulouse et sur Paris à Joulia-Authier, qui les négociaient avec avantage, car, naturellement, le papier payable à Toulouse se négociait mieux dans cette ville et, d'autre part, celui sur Paris perdait, en général, moins à Toulouse qu'à Marseille ; les partenaires adressant, en retour, des lettres ou billets sur Marseille achetés sur leur place — principalement les effets tirés par les fabricants de la région de Carcassonne en paiement de leurs fournitures de draps pour le Levant<sup>2</sup>. Le compte présentait dans chacune des deux villes un bénéfice variable, d'autant plus élevé à Marseille que le cours d'achat du papier sur Toulouse était plus bas, et plus haut celui du papier payable dans la place, et réciproquement à Toulouse ; quand les cours étaient trop rapprochés, on suspendait l'opération jusqu'à la reprise d'une hausse et d'une baisse simultanées et favorables ; on négociait aussi de temps en temps des lettres sur Madrid ou d'autres villes d'Espagne. Mais encore fallait-il qu'il y eût du papier dans chaque sens pour assurer cette « navette ». Or, précisément, Joulia-Authier se plaignent, en 1784, que le papier sur Marseille « semble avoir tari » et proposent d'effectuer une partie des retours en piastres<sup>3</sup> ; les Roux acceptent, ayant un grand besoin de numéraire, car ils sont alors les fournisseurs de la Compagnie d'Afrique. Et l'on peut suivre ce trafic, non sans quelques lacunes, pour la période allant de novembre 1785 à avril 1790. La maison toulousaine expédie par Agde ou par Montpellier : de novembre 1785 à mars 1787, quarante-quatre caisses de 3.500 à 4.000 piastres, formant un total d'environ 160.000 pièces pour une valeur (au prix moyen de 5 livres 7 sols) de l'ordre de 857.000 livres ; de mars à fin août 1787, vingt caisses, soit 72.800 piastres ; de septembre 1788 à avril 1790, trente-six

1. Fonds Roux, 340, 341, 342 et surtout 343, qui contient vingt-six lettres du 19 novembre 1785 au 28 avril 1790. Il s'écoule entre le départ d'une lettre de Toulouse et le départ de la réponse de Marseille, au plus court quatre jours, au plus long six, rarement sept, en moyenne quatre jours et demi. Mais cela ne donne qu'une idée approximative du délai d'acheminement du courrier, car il y a un intervalle variable entre réception et réponse.

2. Ceci, ainsi que les exemples donnés plus loin, illustre bien la thèse de R. DE ROOVER (*op. cit.*, p. 129-134) sur la lettre de change, à savoir que la négociation est un change et non une pratique de l'escompte.

3. Lettre du 15 mai 1784 : si « la disette du papier sur Marseille continue, il faudra bien prendre q.q. expédient pour vous retourner vos fonds, je n'en vois pas d'autre que celui d'un envoi de finance par la messagerie... ». Joulia y avait pensé, du reste, dès 1778, à l'instar de certains confrères : « Je m'aperçois que M. Brethous neveu (i. e., de Léon Brethous le négociant bayonnais?) et Dandaule suivent régulièrement cette opération, il n'est point de semaine qu'on ne fasse partir pour eux de barrils de finance qui sont envoyé à Montpellier... »

caisses (de 2.000 à 2.500 seulement, semble-t-il), soit environ 81.000 pièces.

L'opération porte donc sur de fortes quantités, condition indispensable pour qu'elle soit rentable. Elle est caractérisée, en effet, par la tension des cours et la faiblesse des marges bénéficiaires. Assez fréquemment, Joulia ne peut utiliser toutes les sommes produites par la négociation du papier, parce que l'écart entre le prix d'achat des piastres à Toulouse et le cours pratiqué à la vente à Marseille est trop minime. Le coût du transport étant élevé, il faut calculer au denier près, et Joulia regrette, à l'occasion, que Roux ait vendu par l'entremise d'un courtier : « Ce sont des fraix (de commission) peu conséquens et auxquels on ne s'arrête pas dans les affaires ordinaires, mais ils sont à considérer dans la vente des Monnoyes qui trop souvent ne donnent qu'un mince bénéfice. » Dans le meilleur cas, on espère revendre 5,8,6, des piastres achetées 5,7, ce qui laisse 18 d. de marge, frais non déduits. Mais, en novembre 1785, des pièces revenant à Toulouse à 5,6,6 ne sont placées à Marseille qu'à 5,7,1. Il se produit même parfois une sorte d'inversion, les piastres étant recherchées à Toulouse, ce qui en fait monter le prix, et peu demandées à Marseille, où le cours se soutient mal; les expéditions sont alors arrêtées pendant quelque temps. Les fluctuations du métal s'ajoutent ainsi aux fluctuations du papier pour rendre le jeu plus serré. C'est dire que les négociants ne s'y livrent avec chance de succès que dans la mesure où s'étend le réseau de leurs correspondants et informateurs, l'extension dans l'espace et la rapidité des courriers conditionnant la sûreté du calcul.

\* \* \*

II. — La spéculation sur l'argent est un fait international. Si les maisons situées dans l'isthme aux piastres y ont un rôle actif, loin d'orchestrer le mouvement d'ensemble, elles sont, au contraire, dans la dépendance des grands marchés, tels que Londres, Amsterdam, Paris, Lyon ou Gênes. Le grand jeu se pratique à l'échelle de l'Europe, et il faut se demander si les meneurs n'en sont pas, dans plus d'un cas, ces « Européens » d'un certain type, les membres de la diaspora huguenote. Certes, une extrême prudence est ici nécessaire, pour éviter de retomber, ou de paraître retomber, dans des systématisations excessives à la Sombart ou à la Max Weber. Force est, toutefois, de constater l'existence de filières significatives.

Un exemple, si l'on veut, en guise d'introduction à ce problème. La Compagnie d'Afrique a toujours besoin d'espèces et, qui plus est, d'espèces d'un type uniforme, car les Barbaresques, beaucoup plus méfiants que les Turcs, n'acceptent que les monnaies auxquelles ils sont accoutumés, les piastres mexicaines dites à colonnes<sup>1</sup>. Or, elle éprouve de graves difficultés<sup>2</sup>

1. P. Masson, *Hist... dans l'Afrique Barbaresque*, p. 533.

2. Quoique s'adressant successivement à toutes les places; trois lettres intéressantes, à cet égard, de la maison Chanceaulme, de Nantes, en 1743 (L III/349).



pour s'en procurer à partir de 1740, l'Espagne ne frappant plus que des piastres neuves dites à l'effigie et menaçant périodiquement de refondre toutes les vieilles pièces. Au même moment, le déclenchement des hostilités sur mer, puis sur le continent, de la rupture anglo-espagnole en 1739 à la rupture franco-anglaise de 1744, accroît encore les obstacles. Naturellement, la Compagnie se tourne vers une puissance neutre ; c'est de Hollande qu'elle tire, entre 1741 et 1748, une bonne partie de ses « piastres vieilles mexiques colonnes ». Au moins deux négociants français d'Amsterdam les lui fournissent, Pierre Testas et Jacques Fesquet. Ce dernier est très représentatif de « l'internationale » protestante : il est le mari de Judith Le Boulenger, frère de Jean Fesquet, établi à Marseille — où il fera faillite en 1748 — neveu de Pierre Fesquet, qui dirige, à Bordeaux, la maison Veuve Fesquet et fils (devenue, après sa mort, en 1744, Fesquet frères et Pery), allié et ami de Pierre Auriol, chef « d'une des plus solides maisons de Londres » et lui-même parent de David Auriol, de Lyon<sup>1</sup>. Les lettres de Testas et de Fesquet<sup>2</sup> éclairent remarquablement l'aspect financier du transfert, ainsi que les modes d'expédition. L'achat des piastres sur leur place offre un caractère particulier, fruit d'une technique très évoluée ; c'est à la Banque d'Amsterdam qu'on se les procure. Celle-ci, en effet, a des stocks de métaux précieux constitués par les dépôts que font chez elle les négociants, et sur lesquels elle consent aux déposants des avances en monnaie de banque (Florin Banco), au taux de 1/4 % pour l'argent et de 1/2 % pour l'or tous les six mois. Elle délivre à ces déposants des récépissés ou certificats de dépôt, qui se négocient régulièrement en Bourse, à un cours exprimant non le prix du métal lui-même — on le paiera à la Banque en retirant les espèces, et il est relativement stable — mais une certaine fraction en sus de ce prix fixé par la Banque ; cette fraction varie en fonction de l'abondance du métal et de l'activité de la demande : dans la période qui nous occupe, elle oscille de 7 à 18 sols, la valeur de l'argent restant à 22 florins le marc<sup>3</sup>. Il suffit, dès lors, à quiconque veut se procurer des piastres d'acheter de

1. Ces indications sont tirées de la correspondance Fesquet. Judith Le Boulenger est probablement fille d'Abraham Le Boulenger, seigneur de Rixdorp, et d'Anne Vauderhulst et, partant, belle-sœur du fameux banquier Isaac Thellusson (cf. LÜTHY, *op. cit. infra*, p. 95). Les Auriol sont originaires de Castres, et les Fesquet aussi, sans doute (cf. GERAUD-DUWONS, *Les réfugiés du pays castrais*, Mazamet, 1924, p. 17 et 148).

2. Testas : 24 lettres du 20 mars 1741 au 10 octobre 1742 ; Fesquet : 138 lettres du 15 août 1743 au 31 octobre 1748 (Compagnie d'Afrique, L III/381, 382, 383). Délai d'acheminement d'Amsterdam à Marseille : sur ces 162 lettres (qui portent dates de départ et de réception), 135 mettent 11 jours, 6 de 8 à 10, 19 de 12 à 15, une 17 et une 31 — retard dû aux opérations militaires en 1746-1747 ; moyenne : 11,3 jours. C'est d'une rapidité et d'une régularité admirables.

3. Fesquet (12 septembre 1743) : « Vous sçavés sans doute... qu'en acheptant les piastres on n'est tenu de les payer à la Banque qu'en les recevant et qu'en attendant on peut achepter les contracts en payant le surplus du prix de f. 23 par marc que la Banque reçoit, ce qui facilite ces achats d'autant plus qu'on a souvent trois à quatre mois de temps pour les recevoir. » — Cf. également VAN DILLEN, *art. cit.*, p. 200.

ces récépissés. Ceci présente une grande commodité ; c'est, en somme, une opération à terme, car on n'a pas à prendre, ni, donc, à payer, les espèces tout de suite, mais seulement à l'expiration du délai indiqué sur le récépissé ; certains sont valables un an, les autres sont à six mois de date<sup>1</sup>. Et, si le papier arrive à terme avant qu'on ait pu retirer l'argent, faute de navire pour le charger, par exemple, on a la ressource d'en faire prolonger la validité en payant 1/4 % de plus à la Banque<sup>2</sup>. Deux facteurs surtout influent sur le cours des récépissés. D'abord, cela va de soi, les arrivages d'argent sur les vaisseaux en provenance de Cadix, parfois de Galice ou de Curaçao, comme on l'a vu ; mais aussi les relations avec l'Angleterre : une partie du métal rapporté par les expéditions à la mer du Sud se déverse sur le marché d'Amsterdam, en particulier lorsque le change, à Londres, est en baisse, à cause de l'évolution de la guerre<sup>3</sup>. Ensuite, les achats pour le compte des Compagnies française et anglaise des Indes, qui raflent des quantités énormes, en général à la fin de l'été ou à l'automne, afin de préparer leurs armements pour l'Océan Indien<sup>4</sup>. Quant au paiement des piastres, Testas et Fesquet n'ont pas à en faire l'avance, puisqu'ils ont tout le temps, avant leur retrait de la Banque, ou de recevoir le papier envoyé par la Compagnie d'Afrique ou de tirer des traites sur ses correspondants. Le mécanisme est donc simple. Il faut, cependant, observer des nuances selon le moment. Si Testas tire d'abord indifféremment sur Vallat, l'agent de la Compagnie à Paris, ou sur Devarennes et Duplex, banquiers à Lyon, il s'aperçoit, en 1742, que le papier sur Lyon est plus favorable aux Marseillais<sup>5</sup>. De son côté, Fesquet, après avoir pratiqué simultanément les deux systèmes — tirer sur Salles et Cie, de Paris, ou attendre les remises de la Compagnie —

1. Fesquet (16 juillet 1744) : acheté 2.500 marcs « en contrats qui ont à courir toute l'année à 18 s. par marc l'excédent, je n'ay pas creu devoir laisser échapper cette partie d'autant plus convenable qu'il y a presque 6 mois de temps pour la recevoir et qu'il y a toute apparence d'une augmentation dans peu ».

2. Ce que fait Fesquet au début de 1747 pour des contrats achetés fin 1746 en cours de validité et qui, donc, n'avaient plus que de deux à trois mois à courir avant l'échéance.

3. Fesquet, 7 octobre 1745 : « comme il nous vient tous les jours des parties considérables de matière de Londres et surtout des colonnes qui viennent pour l'ordinaire de la mer du Sud, cette sorte est tombée à 12 s. ». — 30 novembre 1747 : « la baisse du change de Londres ayant fait venir beaucoup de piastres... (a) fait tomber cette matière à f. 22,12 ».

4. Testas, 20 mars 1741 : il a « envoyé depuis trois mois à Lorient p<sup>r</sup> le conte de la Compagnie des Indes de France pour autour de quatre millions de livres tournois ». — Fesquet, 5 septembre 1743 : « il y a une commission en ville pour enlever tout ce qu'il y a p<sup>r</sup> compte de la Comp. d'Angleterre ». — 5 août 1745 : « on est venu m'avertir (qu'on) enlevait sous main tous les contrats de piastres et que bientôt il n'y en aurait plus à trouver, les Compagnies des Indes de France et d'Angleterre faisant accepter à force... ».

5. Testas, 26 juillet 1742 : « Nous avons jugé qu'il convenoit aux intérêts de la compagnie de faire nos traites sur Lyon par préférence, puisque nous n'aurions pu faire que le même prix à uzance et uzance et demy sur Paris, et d'ordinaire la Compagnie profite sur les fonds qu'elle fait passer à Lyon, au lieu que sur ceux qu'elle devoit faire passer à Paris, elle ne peut le faire qu'au pair et souvent obligée de donner du bénéfice aux lettres. ».

conseille à celle-ci, à partir de 1744, de ne plus employer que le second, car, du fait de la guerre, le change français est en baisse<sup>1</sup>. Dès lors, la Compagnie achète chez elle, et notamment à Jean Fesquet, tout ce qu'elle peut trouver comme papier sur Amsterdam, ou sur Hambourg ou Anvers, et l'envoi à son fournisseur. Ce mouvement porte sur des sommes considérables, puisque les piastres traitées à Amsterdam de septembre 1743 à mai 1748 représentent une valeur totale de l'ordre de 740.000 florins. Valeur qui correspond, en poids et en nombre, aux chiffres suivants :

	<i>Marcs</i>	<i>Piastres</i>
Septembre 1743-juillet 1744	9.000	= 82.200
Juillet 1744-juillet 1745	5.100	= 46.645
Août 1745-janvier 1746	7.500	= 68.880
Janvier 1746-octobre 1746	3.000	= 27.372
Novembre 1746-octobre 1747	6.100	= 55.500
Octobre 1747-mai 1748	2.000	= 18.250
	<u>32.700</u>	<u>298.847</u>

L'expédition des piastres se fait d'ordinaire par mer, soit directement vers Marseille, lorsqu'on a la chance de trouver un vaisseau en charge pour ce port<sup>2</sup>, soit par Saint-Valéry-sur-Somme ou par Le Havre, d'où la maison Le Bouis et Delahaye transmet les envois de Testas « par la voiture de terre » à Guillebon et C<sup>ie</sup>, de Rouen, qui les acheminent sur Paris et Lyon<sup>3</sup>, soit, surtout, par la voie de Bordeaux, la plus commode et la moins coûteuse de toutes celles qui empruntent un trajet mixte mer-terre : Fesquet adresse les espèces à ses parents de cette ville, qui réexpédient vers Marseille par l'entremise de Veuve Durand et fils, de Toulouse<sup>4</sup>. Pour mieux répartir les risques, on ne place qu'un baril de 5.000 pièces sur chaque navire, ce qui entraîne une certaine lenteur quand le fret est rare. A cet égard, la descente des piastres vers Bordeaux est, en quelque sorte, soumise à un rythme saisonnier ; en hiver, il y a un creux marqué, les bâtiments étant souvent bloqués par les glaces ou retenus au Texel par les vents contraires ; les périodes de grande activité sont l'automne, beaucoup de bateaux allant charger des vins dans la Gironde, et le début du printemps, la foire bordelaise de mars attirant une navigation intense<sup>5</sup>. D'autre part, dans le but

1. Fesquet, 17 août 1744 : « Il est fâcheux que le change soit en baisse, ce qui est occasionné par les sommes considérables que l'on fait passer en Allemagne pour les besoins des troupes (et « principalement pour le subside de douze millions que la France fait passer au Roy de Prusse pour le soutenir dans ses opérations en Bohême »), ainsi si vous avez des fonds de libre il vous tournera à compte de me faire des remises... »

2. Cela semble rare, il n'y a que deux allusions dans la correspondance Testas.

3. Compagnie d'Afrique, L III/337.

4. Lettres de cette maison dans L III/334 et 335. Elle reçoit aussi, au même moment, les piastres envoyées par Barrau et fils, François Casaubon et veuve Joseph Verdier, tous de Bayonne.

5. Fesquet, 5 novembre 1744 : les expéditions se font plus rares par suite du manque

d'éviter des incidents fâcheux, à partir de la rupture franco-anglaise d'avril 1744, la Compagnie et son fournisseur concluent un nouvel arrangement : Fesquet enverra l'argent à Bordeaux pour son propre compte et à ses risques, moyennant une commission supplémentaire de  $1\frac{1}{2}\%$ . Il envisage, en outre, au cas où surviendrait la guerre entre la France et la Hollande, de l'expédier à Gênes à la consignation de Boissier, Bourguet et C<sup>ie</sup>. Car les relais protestants permettent toujours de se ménager quelque havre de neutralité. Cependant, le recours à la voie de terre se révèle parfois nécessaire. Testas l'emploie en 1741, parce que, semble-t-il, la Compagnie redoute le brusque déclenchement d'une conflagration générale et voudrait avoir rapidement son numéraire. Mais il n'ose faire passer les piastres par la route directe traversant les Pays-Bas, comme celle-ci l'eût souhaité; elles seront donc adressées à Devarennes et Dupleix, de Lyon, par le détour de l'Allemagne et de Genève, et, pour plus de sûreté, elles voyageront dans des tonneaux d'épices<sup>1</sup>. En 1747, la rupture franco-hollandaise du 17 avril, immédiatement suivie d'une offensive française en direction de la Zélande, puis d'opérations sous Berg-op-Zoom et Maëstricht, entraîne la suspension des relations maritimes. Fesquet est donc obligé d'utiliser la même voie, toujours jalonnée par les étapes de Francfort, Bâle, Genève et Lyon — dans ces deux dernières, les correspondants sont Gabriel Lullin et David Auriol et fils. Naturellement, le transport coûte beaucoup plus cher,  $2\%$  *ad valorem* d'Amsterdam à Genève, contre  $1\frac{1}{4}\%$  pour le fret d'Amsterdam à Bordeaux. Et il n'est pas exempt d'inconvénients : les envois se font en barils de 2.500 pièces seulement; certains d'entre eux se trouvent retenus assez longtemps à Francfort, où les frais sont plus élevés qu'on ne l'avait prévu. En outre, à la fin de l'année, le trajet suivi jusqu'alors et qui, de Francfort à Bâle, empruntait en partie le territoire français, devient dangereux, parce qu'en Alsace « la sortie des espèces est défendue sous peine de confiscation »; il faut désormais adopter un itinéraire purement germanique, mais plus onéreux ( $2\frac{1}{2}\%$ ). En décembre, enfin, la décision des États de Hollande interdisant de contracter aucune assurance pour le compte de sujets français force à interrompre les expéditions; jusqu'à ce qu'un arrangement organisant le transport par le chariot de poste de Berne,

de bâtiments, « attendu que les Vaux pour aller charger du vin sont déjà partis »; 25 janvier 1745 : il pense reprendre les envois « dès que les glaces seront dissipées, et pour lors il ne manquera de Vaux pour la foire de mars ».

1. Testas, 20 mars 1741 : au sujet « de l'expédition que vous nous ordonnés de fere par terre, le plus court seroit pour les Pays-Bas espagnols (*sic*), mais ce commerce est défendu et confiscable pour le fere sortir du Brabant, ainssy que cette voye n'est pas praticable il ne nous reste que celle d'Allemagne et nous contons qu'il vous faudra autour de deux mois p<sup>r</sup> le recevoir... d'ailleurs nous sommes d'avis d'empaqueter les piastres dans des thonneaux remplis de noix de muscade poivre ou geroffle pour déguiser le baril et qu'on ne puisse pas voir que ce soit de l'argent... » Et il expédie, effectivement, des futailles « contenant du poivre noir et au cœur d'iceluy un petit barril avec 3 sacs... (de)... 100 marcs Piastres mex<sup>e</sup> vieilles ».

qui offre toute garantie, permette de les reprendre, un mois plus tard, sans police d'assurance.

\* \* \*

On ne saurait, bien entendu, conclure d'après un seul cas. L'exemple des rapports entre Amsterdam et la Compagnie d'Afrique a, toutefois, outre son intérêt propre, la vertu de suggérer tout un monde de manieurs de piastres ou d'intermédiaires, « de la religion ». Dans cet ensemble, un groupe semble jouer un rôle particulièrement actif, c'est le milieu genevois au sens large : Genevois de Genève comme Genevois répandus dans les grandes places de l'Europe occidentale et méditerranéenne, et singulièrement Genevois de France, sur lesquels de beaux travaux viennent d'attirer l'attention<sup>1</sup>. A cela rien d'étonnant, car Genève, ville de bijoutiers et d'horlogers, habituée au maniement des matières précieuses, passait facilement de l'orfèvrerie au trafic des monnaies<sup>2</sup>, chez elle et hors de chez elle. Du reste, plusieurs maisons de Cadix sont, sinon spécifiquement genevoises, du moins à commandite genevoise : celles de Vernet, de Garnier Mollet et Dumas, devenue en 1759 Garnier, Bonneval et C<sup>ie</sup>, puis Bonneval, Olombel<sup>3</sup> et Doerner; et celle-ci, dont la raison sociale paraît changer trois ou quatre fois : d'abord, Jean Solier et C<sup>ie</sup><sup>4</sup>, puis Cayla, Cabanes, Solier et C<sup>ie</sup> en 1736 et, en 1739, Cayla, Solier frères, Verdun et C<sup>ie</sup> — comprenant Guillaume Fuzier-Cayla, négociant et bourgeois de Genève, Antoine Bertrand, de Genève également, Marc de Bouttes, seigneur de Verdun, originaire de Lacaille, en Languedoc<sup>5</sup>, et Jacques et Jean Solier — et, enfin, Cayla, Solier, Cabanes et Jugla. De cette place, elles se livrent à des opérations en général « triangulaires ». En 1736, par exemple, Cayla, Cabanes, Solier et C<sup>ie</sup>

1. H. LÜTHY, *Die Tätigkeit der Schweizer Kaufleute und Gewerbetreibenden in Frankreich unter Ludwig XIV und der Regentschaft*. Aarau, 1943, et surtout *La République de Calvin et l'essor de la banque protestante en France (Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte, band 11, 1953)*.

2. Comme le souligne LÜTHY (*La République...*, p. 86).

3. Probablement originaire de Mazamet, où la famille de ce nom s'illustre dans la draperie (cf. G. POULAIN, *Le délainage et sa capitale Mazamet*. Mazamet, 1951, p. 10).

4. Société fondée en 1735 (fonds Roux, 265). — Les Solier sont originaires de Pont-de-Camarès (la branche s'établit à Vevey vers 1722 (cf. *Bull. Soc. Hist. Prot. français*, t. IX, n° 50, p. 372, et D. L. GALBREATH, *Armorial vaudois*, t. II, p. 648-649) et une autre à Marseille, où elle participera avec les Rabaud aux armements pour l'Inde (A. D. Aveyron, E, suppl. fonds Solier).

5. Jacob Cabanes est également de Lacaille; les Fuzier sont du Fayet, près Camarès (GIRAUD-DUMONS, *op. cit.*, p. 70). — M. Lüthy a bien voulu nous communiquer des précisions inédites sur ces personnages et sur d'autres familles; qu'il en soit ici remercié. — Mais, variations d'une seule et même maison, ou coexistence de deux sociétés plus ou moins parentes? on ne peut encore se prononcer fermement. En tout cas, c'est dire que le Languedoc huguenot — y joindre les Gilly et les Fornier — se retrouve en partie à Cadix, comme à Gènes avec les Maystre, les Boissier et les André, après être passé par Genève.



font des envois de piastres aux Roux, de Marseille, qui ont un compte commun avec les Sellon, de Genève<sup>1</sup>. Ou, cas plus explicite, Solier et C<sup>ie</sup> travaillent de compte à tiers avec les mêmes Roux et avec Jean-Louis Rilliet et Lullin frères, de Paris<sup>2</sup>. Solier achète les espèces et les adresse aux Roux, qui les vendent au nom de tous. Des expéditions, en mars 1735, consistent en 6.337 piastres, représentant à l'achat une valeur de 24.819 l. 8 s., soit 78 s. 4 d. la pièce ; on les traite à Marseille à 87 s. 4 d. en moyenne, soit un bénéfice brut de 9 s. par pièce et de 2.850 livres au total — c'est-à-dire d'environ 11 % — d'où restent à déduire les frais de transport et de commission. La contre-partie s'effectue en papier, Solier faisant tirer par Veuve Hier de Keyser et C<sup>ie</sup>, de Séville, des lettres à deux usances sur Rilliet et Lullin. Mais toute l'entreprise est, évidemment, commandée par le cours du change sur Paris pratiqué à Cadix ; intéressante tant que le change se maintient aux environs de 78 sols, elle cesse de l'être s'il monte à 80 ou davantage. Au même moment, Solier expédie aussi quelques « matières » à Londres pour le compte de Rilliet-Lullin, qui affectent au règlement les traites sur Londres ou Amsterdam qu'ils ont en portefeuille ; mais ces envois sont moins avantageux, car les variations des changes — il y a ici deux ou trois changes successifs, au lieu d'un seul dans le cas des lettres tirées de Séville sur Paris — rendent l'opération très aléatoire.

La correspondance de la société Lefort Beaumont et Fatio<sup>3</sup> avec la maison Roux, en 1755-1756, présente un type de circuit un peu différent. En principe, Roux ne se charge, en prenant une commission de 1/5 %, que de retransmettre les piastres que lui adressent Verduc Vincent et C<sup>ie</sup>, lesquels ont un compte à demi avec Lefort et Beaumont. Cette réexpédition se fait en faible partie par terre, c'est-à-dire par le truchement de Gaillard, Villard et C<sup>ie</sup>, de Lyon, et surtout par mer, par la voie de Nice<sup>4</sup>, où Lefort-Beaumont ont comme correspondants les Genevois Le Clerc et Grand ou Vieusseux et Lagier<sup>5</sup> ; ceux-ci les envoient à André<sup>6</sup> Mazel et C<sup>ie</sup>, à Turin, d'où elles parviennent enfin à Genève. Sur la durée et le volume de ce trafic, les précisions manquent ; il paraît se clore en mars 1756, mais on ne sait trop

1. Fonds Roux, 414. — Sur les Sellon (famille d'origine nimoise qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, rayonne de Genève vers Lyon, Paris et Londres), ainsi que sur les Lullin, cités *infra*, indications dans LÜTHY, p. 82. Cf. également A.-E. SAYOUS, La haute bourgeoisie de Genève entre le début du XVII<sup>e</sup> et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (*Rev. hist.*, 1937, t. CLXXX, p. 43).

2. Fonds Roux, 265.

3. Bibl. de Genève, ms. fr. 933 : dix-huit lettres de Lefort-Beaumont à Pierre-Honoré Roux père et fils du 1<sup>er</sup> octobre 1755 au 24 mars 1756, plus une lettre isolée du 31 juillet 1756. Le délai entre le départ d'une lettre et la date de la réponse (la date de réception n'est pas indiquée) est de sept jours en moyenne (cinq jours au plus court, onze ou douze au plus long).

4. Voie bien connue des Genevois, qui l'empruntent souvent, les joailliers notamment, au retour de la foire de Beaucaire (rapport de 1767 dans A. D., Hlt C 2325).

5. Encore le « refuge » huguenot, en particulier pour les Vieusseux : origine castraise, puis Genève, puis Nice, Gènes et Livourne.

6. Probablement de la même famille que les André de Gènes.

quand il a commencé ; dans la période qui nous est connue par les lettres, il doit porter sur quelque 25.000 piastres. En fait, il s'agit très probablement du déroutement d'un circuit organisé de longue date depuis Cadix, que sont venus troubler l'approche du grand conflit franco-anglais et la crainte de voir interdire par la France toute sortie d'espèces à cause de la guerre ; ce qui rend la route de Lyon dangereuse, sinon impraticable (les indications données à ce sujet sont peu claires, voire contradictoires). D'où le nécessaire recours aux neutres, aussi bien quant aux territoires à traverser que dans le choix des navires qui transporteront le numéraire de Marseille à Nice. Et, ici, le problème se complique : il faut des bâtiments doublement neutres, à la fois par rapport aux puissances en conflit et à l'égard des Barbaresques, alors en hostilité contre plusieurs pays, dont la France et la Hollande<sup>1</sup>. On emploie de préférence des bateaux espagnols ou suédois. Mais, cette précaution prise, surviennent des accidents d'un autre ordre. Le navire espagnol le *Mars*, en route pour Nice, doit relâcher à Antibes, afin d'y être radoubé. Les réparations se prolongent, les jours passent, et Lefort-Beaumont s'inquiète d'un retard qui risque de « manger » leur bénéfice<sup>2</sup>. Le capitaine met à terre les quatre sacs de piastres qu'il portait, mais, comme il n'est pas muni des connaissements, on ne sait comment s'y prendre pour « les retirer sans contrebande<sup>3</sup> » et les faire passer à Nice, pourtant bien proche. On cherche en vain « une personne sûre et de confiance » qui veuille « les rendre à Nice à ses périls et risques p<sup>r</sup> de 5 à 10 louis » et, pour éviter une perte de temps trop considérable, on en est réduit à les faire revenir par terre à Marseille, où on les recharge sur une tartane française. Pire encore, c'est le vaisseau suédois la *Jeanne et Elisabeth*, parti de Cadix avec une cargaison de blé et de piastres, dont trois caisses pour Lefort-Beaumont, qui fait naufrage « sur les côtes de la Magalone (Mague-lone) en Languedoc » en novembre 1755. Grand émoi à Genève ; on écrit lettre sur lettre aux Roux, à Étienne et Daniel Laurens, négociants protestants de Montpellier et Sète, les plus voisins du lieu du sinistre, pour les presser de procéder au sauvetage<sup>4</sup>. Mais, quoique un capitaine hollandais

1. Un bon exemple de ces difficultés dans la lettre du 25 novembre 1755 : « Vous nous marqués que si vous n'avés pas la liberté de charger sur V<sup>aux</sup> italiens, vous ne pourés de longtemps exécuter nos ordres parce que les battimens neutres avec Barbaresques sont très rares pour Villefranche. Vous pourés donc les charger sur tout autre V<sup>au</sup> que français, vous priant avant que de faire l'expédition de vous bien informer s'il n'y a point d'Algérien en course, et puis ce sera à la garde de Dieu. »

2. « ... si son radoub n'étoit pas de longue durée nous préferions (*sic*) de laisser nos p<sup>res</sup> sur le dit V<sup>au</sup>... ; cependant si le retard étoit tel que l'intérêt de notre argent à 1/2 % le mois absorba les frais de transport... », il faudrait aviser et les faire revenir à Marseille.

3. « ... tâcher d'obtenir une permission p<sup>r</sup> les faire passer à Nice vu leur destination et le contretemps. Si ne pouvés l'obtenir, il faudra les faire venir à M<sup>lle</sup> et les expédier à Nice, vous voies dans quel embarras cela nous jette... »

4. Et, d'abord, de bien vérifier s'il n'y a point baraterie : « Le cap<sup>e</sup> du dit V<sup>au</sup> est-il resté à terre, n'a-t-on point de soupçon sur sa conduite, nous savons qu'une fois dans semblable occasion un dit s'étoit sauvé avec l'or et l'argent, dont on n'avoit plus entendu par-

ait repéré à la sonde l'endroit où gît l'épave, des difficultés s'élèvent au sujet des frais et de la répartition de l'avarie<sup>1</sup>, et, finalement, les piastres ne seront point sauvées. Devant tant d'obstacles, Lefort-Beaumont préférera, en mars 1756, vendre, à Marseille, les derniers envois reçus de Cadix, les Roux leur en remettant le produit en lettres sur Paris, dont le cours est avantageux à ce moment-là<sup>2</sup>. Et l'on retrouve ainsi le lien étroit entre le trafic des devises et le change du papier.

Tout ceci est opération proprement commerciale, relation ordinaire de négociant à négociant. Cependant, l'exemple des Tronchin-Thellusson montre une activité d'une autre ampleur et surtout la collusion de l'État avec la finance. Sans doute, les Tronchin, c'est-à-dire François, banquier à Paris, associé d'Isaac Thellusson, qui lui a fourni son capital, et son frère Jean-Robert, banquier à Lyon<sup>3</sup>, se livrent-ils, comme leurs confrères, à la « traite » de l'argent d'Amérique, qu'ils « tirent par toute voye », d'Espagne, des places françaises ou d'Angleterre<sup>4</sup>. De même s'intéressent-ils — avec d'autres Genevois de Paris, Tourton et Baur, Pictet, Jean-François Sellon, Marc et Jean Lullin — à l'exportation des bretagnes, ou aux expéditions malouines qui vont à la Chine échanger des piastres mexicaines contre de l'or<sup>5</sup>. Mais, surtout, ils sont engagés dans des affaires considérables de fournitures de guerre et de fournitures d'argent pour le compte du gouvernement français. Genève avait inauguré cette politique à la fin du règne de Louis XIV ; le Trésor étant aux abois au temps de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Samuel Bernard se tournait vers elle et négociait, en 1695, avec un groupe mené par Fatio et Calandrini, la livraison en un an de 400.000 louis d'or, pistoles et autres monnaies valant plus de 5 millions de livres ; pendant la guerre de Succession d'Espagne, les Hogguer, établis à Lyon, jouaient le même rôle ; ils auraient fourni pour quelque 12 millions d'espèces<sup>6</sup>. La guerre de Succession de Pologne donne

ler. » Le navire suédois portait pour 150.000 l. d'argent et plusieurs passagers, dont « un jeune Espagnol de Lima qui aloit à Marseille sous la recommandation de M<sup>r</sup> Buttiny consul Suédois » (Ch. commerce Marseille, C 547).

1. « ... les P<sup>res</sup> ne craignent pas l'eau de la mer là où elle gâtera le bled et les autres m<sup>des</sup>... Il ne nous paroît pas naturel que nos p<sup>res</sup> doivent supporter une avarie, du moins aussi forte que la m<sup>de</sup> qui peut se gâter, car où seroit notre avantage si nous devenions associé avec les autres m<sup>des</sup> sujettes à l'avarie comme le bled, etc... »

2. « L'on nous marque de chés vous que le papier sur Paris à vue est fort abondant vu les remises que l'on a fait à v<sup>re</sup> place pour les fournitures de la Guerre ou les traittes qu'elle aura à faire sur Paris pour s'en faire les fonds. Si cela est... vous pourés vendre les p<sup>res</sup>... dont vous nous en ferés les retours en lettres sur Paris à cours jours avec bénéfice, ou à 2 et 3 uzances si l'agio se compte à raison de 5 % sous votre ducroire. »

3. LÜTHY, *op. cit.*, p. 95.

4. Facture de Pierre Flower, de Londres (1729), montant à £ st. 3310 : envoi d'une caisse de seize barres d'argent, pesant 11.777 onces, à Calais, pour compte d'Isaac Thellusson (arch. Tronchin, réf. *infra*).

5. Y participent également Guiguer de Prangins et Bontems et Fatio, de Genève, Jean-Louis Couvreu et Couvreu de Deckersberg, de Vevey, Marcuard, de Berne (Papiers Magas déjà cités).

6. Sur tout ceci, LÜTHY, *op. cit.*, p. 87-90.

aux Tronchin et Thellusson l'occasion de réaliser une opération identique<sup>1</sup> : ils sont chargés de faire passer des fonds à l'armée d'Italie, soit une somme énorme, de l'ordre de 18 millions d'or et d'argent par an<sup>2</sup>. Pour se procurer une pareille quantité de numéraire, ils s'adressent essentiellement à Genève, à Cadix<sup>3</sup>, et à la maison Casaubon de Bayonne<sup>4</sup>; et, comme toujours cela s'accompagne d'un grand mouvement de lettres et de traites, on rassemble tout le papier disponible afin de payer piastres et pistoles. Le transport des espèces jusqu'à Milan s'effectue par deux voies principales. Celles qui viennent de Genève passent par Vevey — ou par le Léman — le Valais, franchissent le Simplon et filent sur Domodossola et le lac Majeur<sup>5</sup>. Pour celles qui arrivent par mer depuis Cadix, ou qui sont retransmises de Bayonne par Marseille, le grand relais est Gênes, d'où les correspondants des Tronchin, les Pareti<sup>6</sup>, les acheminent vers Milan à dos de mulet<sup>7</sup>.

1. Bibl. de Genève, arch. Tronchin, 374. — Cette liasse est un dossier-type de l'activité genevoise ; elle exprime à merveille, dans son étonnante diversité, la multiplicité des intérêts de ces familles, auxquelles rien de ce qui est commercial n'était étranger : on y trouve, outre les renseignements dont il est fait état, des plans de loterie et de tontine viagère, des notes sur le trafic des grains de Languedoc, Picardie, Angleterre, Sicile, etc..., sur les charbonnages de Saint-Étienne, les toiles de Saint-Quentin, la verrerie de Sèvres, les eaux-de-vie, la pêche à la sardine, le commerce de Russie, de Sainte-Croix de Barbarie, etc.

2. Lettre de Jean-Robert Tronchin, 29 novembre 1733 : « Quant à la quantité d'espèces qu'il faudra stipuler de pouvoir envoyer ou faire sortir du Royaume, je crois qu'un tiers n'est rien de trop car il ne faut pas se flatter qu'une somme de 18 m. par année puisse s'écouler uniquement par le secours des changes... »

3. Type de brouillon de circulaire envoyée à Cadix : « Nous sommes à portée de faire une négociation pour livrer annuellement dans Cadix ou pour mieux dire dans le port de Cadix à bord des Vaux que l'on indiquera une bonne partie de Piastres, et ce qui nous a arrêté d'en conclure le marché est que nous voulions faire notre engagement pour ne les payer qu'à l'arrivée des flottes et gallions et que l'on veut une échéance fixe et une condition certaine... nous dire ce que vous en pensés savoir : 1<sup>o</sup> jusques à quelle somme vous feriez votre propre affaire d'en fournir? peut-être traiterions nous pour 2.000 à 2.500 m. ; 2<sup>o</sup> à quel prix... c'est ici une affaire qui n'étant point passagère et ordinaire mais considérable et pour se renouveler d'année en année, il est nécessaire que vous y apportés q.ques facilités... Votre réponse sous le nom de Vanilles nous suffira. »

4. « Fr. Casaubon est l'homme de Bayonne le plus propre pour tout ce que nous pourrions lui demander, hardi négociant, fort entendu, vif, zélé, exact, etc... »

5. « Genève est important pour ramasser des espèces, et q.ques lettres de change sur l'Italie, contre des remboursements sur Lyon, Paris et Amstd. Ces espèces peuvent s'envoyer à très petits frais et fréquemment par Vevey, le Valay, le Lac Majeur ou à côté et à Milan, je crois que les Sellon en envoient à présent par cette route, ou bien comme ils ne comptent qu'à Turin ils passent peut-être par le Faucigny. L'on prenoit la route de Vevey et de Valay dans les d<sup>res</sup> guerres..., l'on peut adresser à Villeneuve à droiture pour éviter les péages, par un bateau exprès, de Villeneuve à Bé (Bex)..., il y a des voitures réglées et sûres jusques à Milan, par charrettes jusques à Brigue au pied du St Plomb et ensuite à dos de mulet... »

6. « Mrs Pareti doivent être parfaitement connus de Mr. Th. (ellusson), je les ai reconnu expéditifs, habiles, coulans, exacts et ayant de la confiance en moi ; j'ay tâté de David et G<sup>re</sup> André la meilleure maison française, mais ils ne valent pas à bcp. près les Pareti, ce sont de ces négocians bornés à tous égards... ; Bouer Delon et C<sup>ie</sup> m'ont paru très zélés p<sup>r</sup> moi, mais ils ne sont pas assés forts. »

7. « Gênes fait beaucoup de négociations et fournit abondamment toute sorte d'espèces

De tels transferts d'argent — à rapprocher de ceux signalés par la correspondance Fesquet, en 1744 — montrent bien que la guerre est d'abord une « mobilisation » de numéraire et qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle elle devient hors de prix<sup>1</sup>. Des ponctions aussi fortes déséquilibrent les économies et, en même temps, soumettent les États aux « puissances d'argent ». Ce qui le prouve, et ce qui achève de différencier les Genevois des autres négociants, c'est qu'ils cherchent à mettre la main sur la frappe des monnaies et sur les mines. Ici encore, le précédent des guerres louis-quatorziennes. En 1712, les frères Hogguer, dont l'un d'eux avait été auparavant nommé inspecteur de la Monnaie de Strasbourg<sup>2</sup>, formaient à Lyon une compagnie pour la fabrication de la petite monnaie<sup>3</sup>. En 1733, cette société existe toujours, ou bien elle s'est recrée; elle est chargée de la « remarque des pièces de 30 et 15 deniers et de la refonte et conversion des anciens sols et douzains »; l'entrepreneur officiel est M. de Sepory, vicomte d'Omoy, mais les vrais intéressés sont les Tronchin-Thellusson. On les voit, au même moment, reprenant une tradition lyonnaise, s'occuper de mines d'argent ou, pour mieux dire, de cuivre et de plomb argentifères, non dans un proche Beaujolais, mais jusqu'en Bretagne et surtout dans le Midi. Ils semblent s'intéresser, avec le sieur Beugnière de la Tour, aux gisements de cuivre de la vallée de Baigorry, en Basse-Navarre. Cependant, la partie orientale des Pyrénées est le centre de leur activité. En 1734, la Compagnie François-Guillaume Roussel obtient la concession des mines des diocèses d'Alet et de Narbonne; qui y a-t-il derrière le prête-nom Roussel? François Tronchin et Isaac Thellusson, Henry-Jules Bouquet, de Rolle, et Benjamin Jain, de Morges (Suisse), Charles Mathieu, de l'électorat de Trèves, Jean-Guillaume Emminck, de Cologne, Jean-Georges Naschold, du Wurtemberg, et Jean-Georges Guiguer, « anglois », auxquels s'ajoutent les sieurs de la Cossière et Privat, et Lempereur, receveur des tailles à Lyon; compagnie internationale, comme on le voit<sup>4</sup>. En 1736, la concession des mines du diocèse de Pamiers est accordée à la même société; un permis provisoire pour la juridiction de Seix en Couserans, donné à Jain, s'y joindra en 1740. D'autre part, en 1736 encore, le sieur Lapierre reçoit la concession des

que l'on fait voiturier à dos de mulet jusques à Milan, le trajet est court; il n'y a pas si loin je pense que de Gènes à Turin par où passent les muletiers qui nous apportent des matières d'argent en toute seureté... »

1. L'expression est de C.-E. LABROUSSE, *Le XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1953.

2. LÜTHY, *op. cit.*, p. 87.

3. Arch. Tronchin, 374; convention du 31 décembre 1712 « entre les Srs. Intéressés à la fabrication des pièces de trente deniers qui se doivent fabriquer à Lyon » (sous la direction d'Antoine Laisné), signée Hogguer le jeune, Hendret de Beaulieu.

4. Caractère souligné par la requête s. d. (1736 ou 1740) que présente Roussel : la Compagnie a déjà dépensé près de 100.000 L; il faut faire de nouvelles avances, mais, avant de s'engager, les associés étrangers demandent à être « censez et reputez régnicoles, et tous leurs biens meubles et immeubles affranchis du droit d'aubaine ». — Sur tout ceci, Arch. Tronchin, 374, et A. D., Hlt C 2702, 2706 et 2711.



mines dans « le pays de Roussillon, Conflens, Vallespir, Sardaigne (*sic*), Capcir », au nom de la « Compagnie des Mines de Roussillon », qui est ainsi composée : Bouquet, Privat et Balalud, Lempereur, Costa, Rouger de Mauvières, de la Comère, Ragon, trésorier de France, Triboux, juge-garde de la Monnaie de Perpignan, et Besombes, directeur des poudres et salpêtres de Roussillon. Et le même groupe tire aussi des plans sur les mines de cuivre de Bernadell, « sur les terres d'Espagne frontière de France<sup>1</sup> ». Le résultat de ces diverses entreprises fut, d'ailleurs, décevant, car le nombre des filons n'avait d'égal que leur brièveté ou leur pauvreté en métal ; l'exploitation était très onéreuse<sup>2</sup> ; elle entraînait un perpétuel déplacement des chantiers. Le seul centre un peu vivant fut Salvezines (diocèse d'Alet), où l'on construisait des bâtiments pour loger les ouvriers — presque tous allemands — et une fonderie, dont l'approvisionnement en minerai, une fois le gisement local épuisé, venait à dos de mulet des mines de Maisons et de Seix, situées l'une à une journée et l'autre à trois journées de marche, et d'où l'argent extrait était porté à la Monnaie de Perpignan. Il semble que, vers 1742, tout ait été abandonné.

Dans une autre région du Languedoc, le Gévaudan, la prospection est également intense. Les mines « des Cévennes » sont concédées, en 1733, à Edward Bröwne, qualifié tantôt de « gentilhomme irlandais », tantôt de « negociant anglois », qui entreprend l'exploitation au Bleyrnard et au Grand-Viala (diocèse de Mende), et qu'on trouve associé vers 1735, sinon avant, à Bressan et Burdin, de Lyon. En 1744 se forme, pour exploiter la mine de plomb argentifère de Bahours, près de Mende, la Compagnie Pierre-Henry Meuron, avec comme principal intéressé Jean Marguerit, de Montpellier ; elle prend la suite de la Compagnie Turcot, qui en avait obtenu la concession en 1737. Les Tronchin-Thellusson ne figurent pas dans les documents relatifs à ces mines<sup>3</sup>, mais on est en droit de se demander si, derrière ces multiples prête-noms, ce n'est pas encore Genève qui se cache, présente

1. Lettre de Tronchin (1735?) : « Lorsque M. Lullin fut en Languedoc je lui dis d'examiner cette affaire... » en accord avec le sieur Rognon de Madrid. — Thellusson, Tronchin, Lullin, c'est « l'armorial » genevois.

2. Mémoire des « interressez... des Mines de la province » (8 mars 1741) : « ... la Compagnie épuisée par plus de deux cens mille francs de dépenses qu'elle a faite à la recherche de différentes mines, s'est bornée aujourd'hui à l'exploitation de ces deux-cy, l'une de cuivre tenant sept livres par quintal et trois onces d'argent, au lieu de Maisons dans les Corbières..., et l'autre seulement de cuivre tenant vingt-cinq livres par quintal au lieu de Seix diocèse de Conserans... » ; ils demandent, cependant, la conservation de leurs droits dans le diocèse de Pamiers, le Roussillon, etc..., « où nous n'avons interrompu nos travaux que pour attendre un tems plus heureux ». — A l'appui, lettre de Peyre, subdélégué de Limoux (15 mars 1741) : « les Srs Privat, Lempereur, Félix et autres sont dans ses cantons de pais depuis dix à douze ans, ils ont même construit à asés gros fraix une maison à Salvezines et Gincia diocèse d'Alet... ils en ont tiré de cuivre, ils faisoient bonne chère à ceux qui les alloient voir, ils estoient en fort bon équipage, mais on prétend que ce qu'ils tiroient de ces mines équipolloit si peu les fraix... », qu'ils y ont mangé 50.000 écus ou plus.

3. A. D., Hlt C 2702, 2705, 2709 et 2712.

par le relais lyonnais ou par le truchement du protestantisme languedocien — les Marguerit sont une famille huguenote et correspondent avec les Tronchin pour des affaires de blés<sup>1</sup>. D'ailleurs, la seconde moitié du siècle offre deux faits possiblement significatifs : en 1769, la concession de la mine de Bahours est demandée par la Compagnie César Sonnerat, de Lyon, et celle des mines de Villefort par un sieur Du Pasquier, ancien officier suisse ; on la lui refuse, mais c'est pour l'accorder au marquis de Luchet, lequel est le mari d'une Delon, de Genève<sup>2</sup>. Simple coïncidence ou persistance des intérêts genevois ? La question reste ouverte.

Cet aspect minier n'est, après tout, qu'un épisode, puisque, naturellement, on n'a point trouvé en France, ni en Europe, d'autres Mexiques. Mais l'intention demeure ; elle donne son sens plein à l'activité des Genevois : déjà passés maîtres dans le trafic des piastres et le jeu des changes, ils ont voulu chercher une production de métal indigène qui eût couronné leur rôle de puissances de la monnaie.

\* \* \*

III. — On s'est borné jusqu'ici à une analyse presque purement qualitative du trafic des piastres : mécanismes techniques, milieux d'affaires, incidence des guerres. Il serait bien utile de joindre à la description des circuits des éléments quantitatifs, notamment de pouvoir chiffrer pour la France le résultat de ce mouvement et de voir dans quelle proportion il contribue à accroître son stock de numéraire ; en d'autres termes, de cet argent, quelle est la part qui reste dans le royaume, quelle est celle qui ne fait qu'y passer pour en ressortir aussitôt, soit sous la même forme, soit après conversion en écus ? Question de première importance pour les commis de la monarchie. Mais les réponses restent très incertaines. Voici l'évaluation donnée pour la période 1755-1781 : « Pendant cet intervalle de 26 années la France recevoit d'Espagne une somme annuelle de 60 ou 80 millions, elle en exportoit à peu près la moitié à l'Étranger et les 30 ou 40 millions restants que produisoit la balance du commerce étoient convertis en espèces de France qui paroissent avoir été exportées en Allemagne pour la dépense de la guerre jusqu'à la paix de 1763. Depuis cette époque, cette somme provenant de la balance du commerce paroît être restée dans le Royaume et avoir procuré dans les 15 années de paix une augmentation de 600 millions

1. Arch. Tronchin, 374. — Dans le même dossier, une note sans date sur les mines du sieur Browne, qui, d'ailleurs, ne permet pas de conclure. — Sur les Marguerit, cf. A. D., Hlt C 1360. — Quant à Meuron, il y a une famille de ce nom à Lausanne.

2. Bibl. Genève, fonds H.-B. de Saussure, 83/1. — Dans A. D., Hlt C 2712 et 2713, forces renseignements sur les démêlés du marquis de Luchet avec certains associés (La Rigaudière Bourgogne, Lollot), mais ils ne situent guère le personnage. Sur ses relations spirituelles avec Genève, Zinzendorf, l'illuminisme, etc..., cf. A. VIATTE, *Les sources occultes du romantisme*. Paris, 1928, t. I, p. 171, 196, 304.

en numéraire<sup>1</sup>. » Or, le même texte estime à quelque 1.200 millions le stock existant en 1786 ; il faudrait donc en déduire que, si la guerre de Sept ans a coûté de 210 à 280 millions de numéraire, par contre, le volume du métal a environ doublé entre le traité de Paris et la guerre d'Amérique<sup>2</sup>. La chose semble à peine croyable ; d'ailleurs, la guerre ayant nécessité des sorties considérables d'argent de 1778 à 1783, le chiffre de 1786 se trouve certainement inférieur à celui de 1778 — de l'ordre de 1.500 ou 1.600 millions peut-être — et l'accroissement entre 1763 et 1778 serait, non pas de 100 %, mais, plus vraisemblablement, de 50 ou 60 %, proportion déjà très élevée. Toutefois, si le chiffre des entrées, 60 ou 80 millions, paraît raisonnable, celui des sorties est bien conjectural. Dans la période suivante, c'est-à-dire dans le dernier après-guerre de l'Ancien Régime, de la paix de Versailles à la Révolution, l'allure du mouvement est d'autant plus intéressante à suivre que la période est caractérisée à la fois par une spéculation intense et par une ébauche de libre-échange. Et on dispose d'indications plus précises<sup>3</sup>, distinguant l'or de l'argent et permettant d'établir un rapport entre le montant de la frappe et celui des entrées :

Entrées de piastres d'Espagne	1782	1783	1784	1785	1786	1787	1788	1789
Provenance du droit de sortie								
Bayonne, Le Havre et Marseille . . . . .				73.144.842	46.764.828	28.759.670	39.958.170	29.449.800
Reste du droit de sortie par colonies et la vallée de Caennais . . . . .			82.547.000					
Port de Labourd et la Basse-Normandie . . . . .			5.307.266	18.137.537	15.696.290	9.131.025	7.000.979	6.837.000
— des Colonies				5.781.708	4.311.872	3.944.417	818.300	704.800
Bordeaux et Nantes . . . . .	31.995.000	10.892.000	1.187.927	8.116.000	7.000.000	5.750.000	4.800.000	
Total . . . . .		98.746.266	98.252.014	74.888.990	48.835.112	53.527.449	41.791.600	
Mont de la frappe . . . . .	17.004.862	37.709.778	82.547.666	59.228.589	45.340.146	23.314.843	36.203.718	48.743.028
Mont de la frappe aux entrées . . . . .			83,59 %	60,28 %	60,54 %	47,74 %	66,51 %	116,63 %

Ces chiffres appellent plusieurs observations. Quant aux voies d'approvisionnement, d'abord ; si la primauté pyrénéenne s'affirme, comme il est naturel, on est surpris, en revanche, de constater l'importance des arrivages

1. Rapport non signé du 31 mai 1786, dans A. N., F 12/1889. Ce carton rassemble une documentation précieuse sur les problèmes monétaires à la veille de la Révolution.

2. NECKER (*De l'administration des finances de la France*, t. III, p. 67) indique, pour 1763-1778, un volume d'émission d'or et d'argent de 675 millions 1/2 ; il est donc en accord avec le texte cité. Mais on hésite fort à le suivre lorsqu'il suppose que, sur ces 675 millions, 75 seulement seraient sortis de France, car il ne donne aucune preuve à l'appui ; c'est une affirmation gratuite.

3. F 12/1889. Chiffres plus détaillés, mais sont-ils plus exacts ? Il y a sûrement des lacunes : pour les piastres venant des colonies, seules sont relevées celles qui entrent par Bordeaux et Nantes ; or, il en arrive ailleurs, au Havre et à La Rochelle notamment. De plus, l'inversion du rapport frappe-entrées en 1789 pose un problème : chiffres d'entrées faux ou port aux Monnaies d'argent thésaurisé dans le royaume ?

de métal en provenance des colonies d'Amérique, c'est-à-dire de Saint-Domingue essentiellement : pour près de 70 millions de livres en sept ans, soit plus de 13 millions de piastres (valant en moyenne 5,5,6 à 5,6). Cet afflux paraît être une conséquence directe de la guerre d'Amérique, au moins en 1783-1784<sup>1</sup> ; mais, pour les années suivantes, on voit mal à quoi l'attribuer : si, durant les hostilités, la concentration de troupes et d'escadres dans les eaux antillaises s'est accompagnée d'un gros apport de numéraire, le retour de la paix en tarit la source, en principe ; comment se fait-il, dès lors, que les Iles disposent de fortes quantités de métal pour l'exportation jusqu'à la Révolution ? L'argent leur serait-il fourni par le développement des échanges avec l'étranger, notamment aux entrepôts francs de Sainte-Lucie et du Môle-Saint-Nicolas ? Certes, le commerce étranger s'intensifie, et ailleurs que dans les entrepôts francs, mais, pour autant qu'on le sache, il concerne surtout les États-Unis, lesquels ne procurent point d'espèces. Ou bien faut-il supposer que des relations économiques nouvelles se nouent entre les Antilles et une Amérique espagnole fortement travaillée par les ferments révolutionnaires ? Les colons de Saint-Domingue vivent consciemment dans l'attente de l'insurrection du continent, qui serait pour eux la promesse d'un grand rôle<sup>2</sup> ; y a-t-il simultanément transfert d'idéologies et fuite de piastres ? Ce ne sont là que des hypothèses. En tout cas, le problème est d'importance et il n'est pas simple, comme on le verra plus loin.

Seconde constatation, les entrées d'argent, après avoir atteint près de 100 millions en 1784 et 1785, marquent ensuite une nette diminution.

1. Cf. la lettre de Moret, agent des Fermes à Nantes, 17 juillet 1785 (F 12/1889), au sujet de ces entrées, qu'il croit, d'ailleurs, sous-estimées, « surtout en 1783, car cette année-là presque tous les navires négriers ont vendu comptant à St. Domingue une partie de leurs noirs. Les Piastres dans ce tems étoient d'une abondance extrême dans cette colonie parce que les Espagnols qui avoient entretenu pendant près de deux ans une escadre et une armée au Cap, y avoient laissé une très grande quantité d'espèces qui s'étoit répandue dans l'île. Les habitants de St. Domingue en profitèrent pour acheter les nègres à meilleur marché en les payant comptant. Les armateurs de la Métropole y trouvoient aussi leur compte en préférant d'être payés en piastres plutôt qu'en denrées, ou de faire de longs crédits quelquefois incertains ; d'autant mieux qu'ils trouvoient suffisamment de marchandises à rapporter en France à fret. Aussi je crois que vous ne vous écarterez pas de la quantité introduite dans ce port pendant les deux dernières années en doublant le nombre de piastres que vous présente mon état. Une partie de ces espèces a passé à L'Orient et à Brest pour le commerce de Chine et de l'Inde, et l'autre partie a été envoyée à la Monnoye de Paris et chés les orphèvres... Mais à force de tirer des Piastres de St. Domingue, elles y sont devenues plus rares, et il en est venu fort peu cette année... ». — A l'appui, ces indications relevées par M. Robert Richard dans la comptabilité de la maison Feray (protestante), de Rouen, et dont il a bien voulu nous faire part : en 1783, les navires havrais (ceux de Beaufils et Pouchet, de J.-B. Feray et C<sup>ie</sup>) comme les rochelais (ceux de Giraudeau, de Van Hoogwert) rapportent des piastres, alors que rien de tel n'est signalé dans les années antérieures à la guerre.

2. Cet aspect trop peu connu a été indiqué par G. DEBIEN, *L'esprit d'indépendance chez les colons de Saint-Domingue au XVIII<sup>e</sup> siècle (Notes d'histoire coloniale, XIII, p. 15-16).*

Celle-ci devient encore plus sensible, si l'on présente des moyennes au lieu du détail annuel :

Moyenne 1784-1785	98.499.139
1786	74.888.990
Moyenne 1787-1789	54.194.287

La chute est presque de moitié. Quoique visible dans tous les postes, cette régression est particulièrement importante pour les piastres introduites par la contrebande pyrénéenne, et surtout pour celles qui passent par Bayonne. La correspondance de Joulia et Authier avec la maison Roux reflète, d'ailleurs, fort bien le ralentissement du mouvement à partir de l'été 1786. Les Toulousains éprouvent des difficultés grandissantes à se pourvoir d'espèces, soit auprès de leurs « passeurs » de la montagne, soit à Bayonne<sup>1</sup> ; l'approvisionnement reste un peu plus aisé, toutefois, du côté de la Catalogne : « Si nous n'avions pas la ressource du fournisseur de Barcelone, nous serions forcés de nous arrêter, ne recevant plus de matières de nos autres amis des frontières<sup>2</sup>. » Mais la situation empire en 1788-1789, même les envois depuis Barcelone s'espacent, à cause des obstacles auxquels se heurte la remise du papier en contre-partie<sup>3</sup> : la négociation des traites ou des lettres de change n'est point le fait du contrebandier « moyen », la plupart du temps très ignorant et très méfiant ; pour mener le trafic avec souplesse et ampleur, il faut pouvoir traiter avec des gens ayant la pratique des affaires, bref les circuits de négociants et de banquiers. Or, précisément, à la veille de la Révolution, ces circuits apparaissent, dans les régions frontalières, sinon désorganisés, du moins sérieusement atteints. A quoi est due, en effet, la disette de piastres ?

1. Lettre du 26 juillet 1786 : « Nous nous apercevons que quelques uns des négociants des frontières qui nous faisoient des envois de Piastres ont cédé à la sollicitation de nos concurrents, et quoique nous ayons espoir que la personne avec qui nous avons projeté le traité de fourniture pour 4 à 8 m. P<sup>tes</sup> par semaine tiendra sa promesse, nous n'osons pas trop la presser à la confirmer par sa signature... De ce qui se passe à Bayonne sur cette monnoye (qui y est en hausse sensible) nous devons en conclure que les P<sup>tes</sup> attendues chez vous de Cadix ont coûté cher et qu'elles ne feront pas rabaisser le prix à Marseille. »

2. Lettre du 8 août 1787. — Celle du 3 mai 1788 dit : « Nous ne voyons pas paroître une piastre. Peut-être en aurons-nous une petite partie de la semaine prochaine, à l'occasion d'une foire fréquentée par les Espagnols. L'homme des Frontières avec lequel nous sommes en traité n'a pas répondu à notre dernière offre... »

3. 18 avril 1789 : « Nous sommes bien mortifiés que le papier sur Barcelonne ne soit pas commis net chés vous puisque c'étoit un moyen assuré pour nous procurer des piastres. Celui sur Madrid et Cadix ne peut pas remplir le même objet parce que les Catalans qui font sortir clandestinement cette monnoye sont des gens illiterés et qui ne savent qu'échanger leur pacotille contre des écus d'or ou contre du papier p<sup>ble</sup> à Barcelone à présentation. S'ils sont obligés de faire une négociation ils seroient au bout de leur latin, et nous pensons même que malgré la confiance que mérite votre signature et la note il suffiroit que les Traités fussent offertes par des contrebandistes pour ne pas en faire la négociation. Si nous avions une maison de poids à Barcelonne sur laquelle nous puissions fournir nos T<sup>tes</sup> à vue dont elle se rembourseroit aussitôt sur nous dans Paris nous pourrions nous procurer régulièrement toutes les semaines des parties conséquentes, mais d'autre côté le plus liquide bénéfice seroit absorbé par les commissions à payer. »



L'administration des Fermes répond : à la surveillance sévère maintenant appliquée par le gouvernement espagnol<sup>1</sup>. Les rapports concernant le Labourd et la Basse-Navarre montrent que des mesures draconiennes rendent de plus en plus dangereux, voire impossible, le passage des espèces en fraude, aussi bien par terre<sup>2</sup> que par mer<sup>3</sup>. Mesures qui sont la conséquence des efforts déployés par la Banque de Saint-Charles pour résister aux assauts de la spéculation et pour soutenir le cours de ses actions<sup>4</sup>; depuis sa fondation, en 1782, par Cabarrus et Drouillet, celle-ci n'a eu qu'une existence précaire, mais, en 1788-1789, c'est la grande crise, où elle finira par sombrer en 1790<sup>5</sup>.

Dernière observation, et la plus importante pour notre propos, le rapport de la frappe aux entrées diminue également entre 1784 et 1789, avec un creux plus marqué en 1787. Le fait s'explique pour une large part par la réforme monétaire d'octobre 1785, qui, en réévaluant l'or, a entraîné un afflux de ce métal aux hôtels des Monnaies : l'émission d'or augmente dans des proportions considérables, celle de l'argent diminue<sup>6</sup>. Et sans doute la France devient-elle temporairement répulsive au métal blanc, ce qui justifie à la fois la régression de la frappe et celle des entrées — autant, peut-être, que les interdictions du gouvernement espagnol. Retenons, en tout cas, que l'écart entre l'importation et l'émission laisse une bonne partie de l'argent disponible soit pour la thésaurisation, soit surtout pour l'exporta-

1. Joulia le note également (2 décembre 1789) : « Les piastres sont constamment rares et recherchées à 5,8 s. mais il n'en paroît presque pas depuis les ordres rigoureux du Gouvernement espagnol... »

2. Rapport du directeur des Fermes de Bayonne, de Sauve (16 décembre 1788, F 12/1889) : « Ces deux routtes (du Pas de Béhobie et d'Ainhoa) ne sont presque plus fréquentées parce que l'Espagne a doublé la garde des troupes et des employés et que les contrebandiers ont trop de risques à courir. La bande de Cerbera qui étoit celle qui apportoit le plus de piastres à Bayonne est absolument détruite... les habitants de ce village ne peuvent sortir de chez eux sans avoir un acquit à caution ; le passeport dont ils doivent être munis pour voyager contient la datté de leur départ, fait mention du lieu où ils vont, des villes, bourgs ou villages par où ils doivent passer... Il est encore deffendu à toutes personnes de s'approcher à six lieues de la frontière avec une somme un peu considérable, à peine de confiscation et de prison. »

3. « Le ministère Espagnol vient d'enjoindre... aux alcaïdes de tous ces petits ports (de Biscaye) de faire exactement la visite de toutes les barques et bâtimens... Cette précaution écrase le commerce de Bayonne... ». Il « vient de rendre l'extraction des piastres très difficile en mettant dans les douanes des Ports *habilitados* comme St. Ander, Ferrol, etc. des administrateurs étrangers qui lui sont entièrement dévoués » (*Ibid.*).

4. Sur cette spéculation menée par Clavière, notamment, cf. J. BOUCHARY, *Les manières d'argent à Paris à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1939, p. 46-52.

5. Un rapport sans date (1789) dit : « Les entraves sont terribles, c'est ce qui fait que ce commerce va en diminuant. La Banque St. Charles s'empare de tout. La Province de Guipouscoa a fait des représentations pour avoir comme cy-devant la libre circulation des espèces. Néant à leur requette. »

6. Cf. notre article à paraître : D'une carte monétaire de la France à la fin de l'Ancien Régime.

tion. De plus, aux piastres et aux lingots, qui ne font que passer, s'ajoutent les écus de France, qui franchissent aussi la frontière en grande quantité. Les sorties d'espèces sont si importantes que le Contrôle général s'en émeut et tente de les freiner en les soumettant à l'obligation du passeport. Donc, une fuite de numéraire, vers des destinations certainement fort diverses. Mais certaines directions paraissent essentielles et valent d'être examinées, car elles posent des problèmes d'ordre général.

Genève, naturellement, attire l'argent. A la fin de 1785<sup>1</sup>, on a « exporté dans l'intervalle de 35 jours de Lyon à Genève une somme de deux millions 85 mille livres en espèces de France, quoiqu'il n'eût été délivré dans cet intervalle qu'un seul passeport de 18.000 livres » ; ceci probablement en relation directe avec la déclaration du 30 octobre. Entre 1786 et 1789, bien que le mouvement semble ralenti, les chiffres indiqués par l'intendant et le prévôt des marchands de Lyon restent élevés :

	1786	1787	1788	1789
<i>Relevé du prévôt</i>				
En paiement de marchandises	1.325.311	1.269.542	241.954	?
En encaissement de rentes	1.336.400	1.284.162	80.000	?
<i>Relevé de l'intendant</i>	624.338	584.700	668.700	815.400
	3.286.049	3.138.404	989.754	815.400

Sur cet état figure un poste significatif : les fameux emprunts viagers de Necker et de Calonne, dans lesquels les Genevois ont souscrit près de 100 millions<sup>2</sup>, se traduisent d'abord par une « extraction » de devises. Quant à la composition métallique de ces sommes, seul le relevé de l'intendant la donne :

	1786	1787	1788	1789
% d'or	51	13,7	35	10,6
% d'argent	49	86,3	65	89,4

Mais il y a tout lieu de penser que la répartition du total est du même ordre.

Les envois de monnaies vers le Piémont sont également importants, quoique plus irréguliers ; ils consistent principalement en pièces d'argent étrangères. Les passages enregistrés au bureau du Pont-de-Beauvoisin sont, en 1785, de plus de 2 millions de piastres (unités), en 1786 de 62.000 environ, plus quelques quadruples d'Espagne. Il ne s'agit, d'ailleurs, pas ici d'un trafic proprement dit, plutôt d'une contre-partie nécessaire aux achats de

1. Rapport du 12 avril 1786 (F 12/1889). Ceci grâce à la négligence ou à la complicité des employés des Fermes au bureau de Longera y : ils n'ont fait, en décembre, « aucune vérification du contenu dans les caisses ou balots qui étaient transportés par les voitures des messageries de Lyon à Genève et... les espèces qui étaient transportées... étaient déclarées sous la dénomination de *Quincaillerie plate...* ».

2. Cf. M. CRAMER, Les trente têtes genevoises et les billets solidaires (*Revue suisse d'Économie politique et de Statistique*, 1946, surtout p. 3-12), et H. LÜTHY, *art. cit.*, p. 103.

soies en Italie. C'est, du moins, ce qu'affirment, à l'occasion d'une saignée d'espèces dont ils réclament la main-levée, les négociants lyonnais<sup>1</sup> : selon eux, l'exportation de numéraire est le seul moyen d'approvisionner en matière première les manufactures de leur ville, et aussi celles de Nîmes et de Tours<sup>2</sup>.

D'autre part, un courant dont on ne peut chiffrer l'ampleur draine l'argent français vers les pays du Nord. Il procède de la guerre d'Amérique, au cours de laquelle la Russie, la Suède, Dantzig, Hambourg, et surtout la Hollande, ont été les grands fournisseurs de la flotte. Certes, la réfection des escadres entreprise par Sartine avait déjà nécessité, dans les quatre années qui précèdent le déclenchement des hostilités, de gros achats de bois, de fers, de chanvre, de goudron et « autres munitions navales ». Mais, à partir de 1778, ils enflent tellement qu'on ne parvient plus à les payer par des moyens normaux, c'est-à-dire en papier, et qu'on doit envoyer des espèces<sup>3</sup>. C'est alors la circulation intérieure qui va souffrir de ces ponctions, que d'Ormesson, « s'apercevant de la disette des espèces dans le Royaume et dans la capitale », tentera d'empêcher par l'arrêt du 30 septembre 1783 renouvelant « les défenses de l'exportation ». Cet arrêt est

1. Bien entendu, cette pétition est signée par plus d'un Genevois ou « apparenté » : Jacques Régné, Pomaret et Rilliet, Steinman Tansard et Bianchi, Finguerlin Scherer, Couderc et Passavant, Ph. Gaillard Grenus ; auxquels s'ajoutent des représentants du protestantisme languedocien, Lajard et Guy, Devillas, David Auriol, etc...

2. On leur a saisi 400.000 L au Pont-de-Beauvoisin. Or, « c'est à eux que s'adressent les Piémontois et les Italiens pour être payés de la vente des soyes qu'ils fournissent, et ceux-ci mettent souvent dans leurs conditions qu'on leur fera des retours en espèces qu'ils désignent... Le prix modéré des Soyes d'Italie et de Piémont est déterminé par les envois d'espèces..., la révolution que le change vient d'éprouver en offre la preuve. Le change entre Turin et la France, dont le pair doit être de 50 s. de Piémont pour un écu tournois, étoit il y a un mois à 48 s. ce qui fait 4 % au dessous du pair : on y a envoyé des Louis, des Quadruples d'Espagne, des Piastres, etc., et progressivement il est monté à 49 1/2 ; il rétrograderoit certainement encore, si on cessoit de faire des envois d'espèces à Turin... Les mêmes proportions se trouvent avec Milan et l'État Vénitien d'où la France tire beaucoup de soyes ; de sorte que sans la liberté de payer en espèces en Piémont et en Italie, les soyes qui viennent à Lyon... coûteroient au moins 4 % de plus... L'on est forcé de se conformer aux demandes d'espèces que font les Piémontois et les Italiens, si l'on veut éviter qu'ils ne changent la destination de leurs soyes, et qu'ils ne les envoient de préférence en Angleterre et en Allemagne... » (lettre du prévôt des marchands, 27 juin 1786).

3. Rapport du 31 mai 1786 déjà cité : « Les Fournisseurs de la Marine qui achettoient à l'étranger les munitions navales en recevoient le prix en espèces au Trésor Royal et les convertissoient en lettres de change sur la Hollande ou sur le Nord pour payer ces mêmes munitions... Le bénéfice annuel de la Balance du Commerce montant à 40 millions... servoit d'abord à compenser une partie des sommes que les Fournisseurs avoient à payer... Les fonds que les Étrangers versèrent dans les emprunts publics fournirent un nouveau moyen de compensation et de nouveaux fonds aux banquiers pour le paiement des lettres de change qu'ils fournisoient. Ces deux moyens de compensation épuisés et les fournisseurs de la Marine ayant encore des sommes considérables à payer dans le Nord, les banquiers leur donnèrent des lettres de change dont ils ne purent faire les fonds que par des envois de piastres ou d'espèces de France... L'exportation devint considérable ; M. de Fleury en fut allarmé... »

tout juste contemporain du traité de Versailles ; toutefois, si la guerre a pris fin, la dette qui s'est accumulée envers les pays du Nord continue de peser d'un poids très lourd : on l'évalue encore à quelque 60 millions en 1786. Bref, un gros arriéré à liquider ; cela signifie que les transferts d'argent ne cessent pas. La Hollande joue ici un rôle essentiel, non seulement parce qu'elle a elle-même beaucoup fourni à la marine — en particulier, les maisons Marselis et Botereau, d'Amsterdam<sup>1</sup> — mais parce qu'il faut passer par son intermédiaire pour la plupart des règlements sur les places du Nord, et surtout pour les paiements à faire en Russie<sup>2</sup>. Du reste, la spéculation s'en mêle, sans doute, car, tandis que la France dévalue l'argent en portant sa parité-or de 14 5/8 à 15 1/2 pour un, le taux hollandais demeure inchangé à 14 68/86 : les envois de métal blanc sont donc bénéficiaires.

Mais là ne se bornent point les effets de la guerre d'Amérique, dont on ne dira jamais assez l'influence néfaste. Seconde conséquence, les États-Unis aspirent le numéraire du royaume, d'abord par les prêts ou dons qui leur sont consentis — 30 millions au moins — puis, après la paix, par les échanges commerciaux. Le cas des armements sétois pour la Virginie est, à cet égard, tout à fait démonstratif. Au lendemain du traité de Versailles, quelques maisons de Sète, notamment Bresson et Ratyé, Martin, Mercier frères, entreprennent d'aller chercher sur place le tabac nécessaire à la manufacture de leur ville, tabac qui auparavant leur était expédié depuis les ports anglais et surtout écossais (Ayr, Aberdeen)<sup>3</sup>. Le débit des produits languedociens, vins et textiles, étant très incertain et ne suffisant pas à assurer la contre-partie, ils chargent sur leurs navires des écus de France : quatre bâtiments apportent ainsi à Richmond, pendant l'année 1787, près de 125.000 livres<sup>4</sup>. Simple exemple, dira-t-on, et, d'ailleurs, passager, car les expéditions sétoises cessent assez vite, en raison de l'intervention de la Ferme générale. Pourtant, le commerce marseillais témoigne qu'il ne s'agit pas d'un fait isolé, bien au contraire. En effet, Marseille envoie aussi des espèces en Amérique, et en grande quantité — 4 à 5 millions en 1787, dit-on. La destination apparente est autre : non pas les États-Unis, mais les Antilles, qui manquent terriblement de numéraire, d'après les armateurs<sup>5</sup>.

1. J.-B. MANGER, *Recherches sur les relations économiques entre la France et la Hollande pendant la Révolution française (1785-1795)*. Paris, 1923, p. 18-19.

2. Cf. S. RICARD, *Traité général du commerce*. Amsterdam, 1781, t. I, p. 404.

3. Sur tout ceci, cf. notre étude à paraître : *L'évolution du commerce sétois*.

4. Lettre d'Oster, vice-consul de France en Virginie, 31 décembre 1787 (F 12/1889) : « Plusieurs de nos bâtiments de commerce ont apporté en ce pays plus d'argent que de marchandises » ; ce sont l'*Humble*, le *Jason*, le *Soleil-Levant* et les *Deux-Belles-Sœurs*.

5. Lettre d'Audouin (agent des Fermes?), de Marseille, 29 avril 1789 (*Ibid.*) : pour connaître cette exportation, « j'ai consulté deux de nos plus forts armateurs... Plusieurs causes y ont contribué. La grande rareté du numéraire en Amérique, où à peine y en avoit-il pour les dépenses courantes, a occasionné la diminution du prix des marchandises d'Europe ; elle a occasionné aussi le discrédit qu'éprouvèrent les négociants établis dans nos Colonies, qui fut suivi de plusieurs faillites d'entre eux, ils sont pour ainsi dire les intermédiaires entre les cap<sup>tes</sup> de nav<sup>es</sup> vendeurs et les habitants consommateurs, et n'ayant pas de moyens

Toutefois, cet argent ne reste pas dans les Iles ; il passe aussitôt aux mains des étrangers qui les approvisionnent en grains, farines, bois, etc.<sup>1</sup>, et, comme, dans ce trafic, les Américains tiennent la première place, ce sont finalement les États-Unis qui en retirent la plus large part<sup>2</sup>. Et l'on se trouve ici en plein paradoxe. D'un côté, comme on l'a vu, Saint-Domingue exporte des piastres vers les ports du Ponant — pour près de 4 millions de livres en 1787 ; de l'autre, il reçoit de Marseille une somme équivalente ou un peu supérieure ; et, résultat net de l'opération, l'argent lui fait toujours défaut. Une hypothèse vient à l'esprit : les piastres qui arrivent à Bordeaux, Nantes ou Le Havre seraient-elles la contre-valeur des espèces expédiées par Marseille, revenant en Europe après avoir subi un change donnant un bénéfice ? Un circuit du Levant au Ponant en passant par l'Amérique, une « manœuvre des Antilles » sur le plan monétaire ? La chose paraît vraiment grosse. Et, d'ailleurs, deux raisons l'écartent sans doute décidément : Marseille envoie toutes sortes de monnaies, mais principalement des piastres<sup>3</sup> ; d'autre part, s'il s'agissait d'espèces françaises, l'opération n'aurait aucun sens, puisque, précisément, ce sont les piastres qui font prime aux Iles<sup>4</sup>. La réalité est probablement inverse, et plus spécifiquement commerciale : la spéculation européenne, en attirant les piastres, affame de numéraire les colonies, au point d'y paralyser les échanges ; alors naît un courant compensa-

d'acheter des premiers, cela avait produit un engorgement de marchandises d'Europe. La guerre des Turcs ayant occasioné une hausse à Marseille sur le prix des cafés et des sucres, sur les cafés essentiellement, y a contribué aussi ; toutes ces circonstances, et bien d'autres, relatives à de mauvais règlements ont nécessité les négociants armateurs de se retourner du côté des espèces, ils ont pensé avec raison que les colombs manquant absolument d'argent, et en ayant le plus grand besoin, baisseroient nécessairement le prix de leurs denrées, montées à un prix excessif, vis à vis de ceux qui leur en offriroient. La spéculation a réussi, l'effet prévu en a résulté, et les premiers navires qui sont arrivés avec ce pretieux véhicule ont fait de très excellents voyages ».

1. *Ibid.* : « L'abondance d'espèces arrivée dans nos Colonies n'y séjourne pas bien longtemps, voilà encore le résultat d'un vice de nos règlements, sur lequel je ne m'étendray pas beaucoup, il me faudroit trop contrarier les vûes du Gouvernement à cet égard, mais c'est une suite nécessaire de la permission accordée aux Étrangers de porter certains de leurs articles dans nos Colonies ; malgré toute la vigilance ordonnée pour empêcher la contrebande, soyés bien persuadé qu'elle a lieu et qu'enfin faut-il que les Colonies payent ce que l'Étranger leur porte, avec leurs denrées ou avec l'argent que nous leur faisons passer ; et voilà où passe l'argent, l'Étranger l'enlève en payement de ce qu'il a exporté, car nos taffias, nos sirops, etc<sup>2</sup> ne scauroient payer le quart de ce qu'ils importent. »

2. Lettre de La Forest, consul à New-York, 9 mai 1788 (*ibid.*) : « Cependant c'est en Angleterre qu'ils s'approvisionnent avec notre numéraire des divers objets dont ils peuvent avoir besoin. »

3. « Cette exportation continue toujours (1789), et les espèces étrangères se trouvant rares icy, nos armateurs qui en font passer les plus fortes sommes ont pris le parti de faire relâcher leurs navires à Cadix, et c'est là où s'en fait le chargement ; je doute que les expéditions dans ce genre puissent durer longtemps encore, malgré les avantages qu'elles présentent. »

4. Les monnaies « de France sont de toutes celles qui donnent le moins de bénéfice, leur prix ne varie jamais et l'on n'en fait passer que lorsqu'on n'en trouve pas d'autres... ».



teur, qui est proprement une injection de monnaie pour susciter la reprise des affaires. Et le port traditionnellement spécialiste de l'exportation des devises est le premier à s'en aviser. Ici, un rapprochement s'impose. A la veille de la Révolution, Marseille tient une place capitale dans le commerce antillais, la seconde, derrière Bordeaux, parfois même la première<sup>1</sup>. Cette montée est vraisemblablement la conséquence d'une attitude révolutionnaire : tandis que les ports de l'Atlantique, en tirant des piastres pour réaliser un bénéfice immédiat et spéculatif, risquent de diminuer à terme les capacités d'échange et, partant, leur propre trafic, Marseille tend à les devancer dans un commerce où ils étaient passés maîtres, en transposant hardiment à l'Amérique les habitudes du négoce méditerranéen. Marseille « levantinise » le commerce américain.

Aussi bien est-ce toujours à la Méditerranée, ce gouffre de l'argent, qu'il faut en revenir. C'est par elle que se produisent les fuites de métal les plus durables et les plus importantes. Le type presque parfait en est le circuit piastres-thalers — les fameux thalers de Marie-Thérèse dits talaris — pratiqué à Marseille sur une grande échelle. A la fin du siècle, les frères Roux sont en rapport avec diverses maisons germaniques, de Vienne, comme Brentani Cimaroli ; d'Augsbourg surtout, la vieille place financière, comme B. A. Liebert, Giuseppe Rebaÿ<sup>2</sup>, et particulièrement Ignace Carli et C<sup>ie</sup>, dont la correspondance suivie permet d'analyser l'affaire<sup>3</sup>. C'est en septembre 1785 que Carli fait ses premières offres de thalers : « Nous vous invitons de faire avec nous un petit essai dans ce genre de commerce. L'époque actuelle est la plus lucrative possible pour les Tallaris... » La liaison qui s'établit réellement au début de 1786 s'opère de cette manière : Carli expédie des caisses de thalers par le chariot de poste d'Augsbourg à Strasbourg, où Franck et C<sup>ie</sup>, son correspondant, les confie à la messagerie pour Lyon, d'où d'autres intermédiaires, Braun Bergasse et C<sup>ie</sup>, Vincent, ou Coudere et Passavant, les acheminent sur Marseille, toujours par la messagerie ; de son côté, Roux envoie des piastres exactement par la même route. Ces expéditions sont doubles, c'est-à-dire que de chacune des deux maisons partent deux séries de caisses de piastres ou de talaris, l'une pour son propre compte, l'autre pour le compte du partenaire d'Augsbourg ou de Marseille. Puis, en 1787, il s'y ajoute une « navette » en compte à demi comportant l'envoi de 4.000 talaris par semaine et un retour équivalent. On cherche encore à y joindre une troisième opération, celle-là en compte à tiers avec Jaumes et C<sup>ie</sup>, de Paris ; mais elle ne dure guère, le bénéfice étant trop mince pour supporter le partage en trois. Les talaris se vendent, à Marseille, en général

1. Ceci a été mis en lumière par G. Rambert dans une communication (1952) où il résumait quelques conclusions de son grand travail à paraître sur le commerce de Marseille.

2. Fonds Roux, 408 et 409.

3. Fonds Roux, 411 : 38 lettres du 24 septembre 1785 au 8 décembre 1788, plus une du 2 septembre 1790. Délai entre le départ d'une lettre d'Augsbourg et la date de la réponse de Marseille : 17 jours au plus long, 10 au plus court, 13,4 jours en moyenne.

5 livres 13 sols ou 5,13,6; or, les piastres dont ils forment la contre-valeur reviennent assez cher, puisque celles que fournissent au même moment Joulia et Authier coûtent, à Toulouse, 5,6,6 ou 5,7. Compte tenu des doubles frais de transport, sûrement élevés entre la Bavière et Marseille, on constate de nouveau que la tension des cours ne laisse qu'un gain de quelques deniers par pièce, dans les deux sens, il est vrai. L'intérêt de l'affaire est donc dans le nombre de pièces manipulées; durant les trois années 1786-1788, le total des envois pour les divers comptes se monte au minimum à 535.000 piastres et 510.000 thalers.

Ainsi, c'est d'abord un arbitrage de monnaies. Mais c'est plus que cela, une véritable extraction d'argent au profit des Hôtels de l'Empire. Les espèces d'Espagne sont une matière première servant à frapper les écus impériaux; à peine reçues par Carli, elles sont adressées à la Monnaie de Günzburg, toute proche, pour y être fondues. La correspondance souligne constamment le lien étroit entre expéditions de thalers et arrivages de piastres, qui sont le moteur du système<sup>1</sup>. D'où, parfois, la nécessité de recourir au papier. Quand Roux n'a pas assez de fonds disponibles pour acheter des piastres pour le compte de Carli, celui-ci lui envoie des lettres sur Paris, afin de convertir en espèces le produit de la négociation et d'éviter le ralentissement de la frappe à Günzburg. Mais, inversement, il arrive aussi que, lorsque le gain risque d'être nul, et cela se présente à l'automne 1788, où les talaris se placent à Marseille à 5,10,6 seulement, tandis que les piastres montent à 5,8, Roux fasse des retours en papier sur l'étranger au lieu de métal<sup>2</sup>.

Ces envois de piastres et de thalers reflètent un phénomène très important pour l'économie de l'Empire. Depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la politique monétaire de l'Autriche contraste avec celle des autres puissances, qui, en gros, reste attachée à la tradition mercantiliste; elle a un numéraire dont l'aloi est supérieur à celui des États voisins (en particulier, la Prusse), sa monnaie est donc recherchée hors de son territoire, elle sort constamment<sup>3</sup>. Et, loin de s'en inquiéter, le gouvernement encourage ce mouvement, qui procure de grands avantages au fisc : le thaler de Marie-Thérèse est consi-

1. Lettres du 12 novembre 1787 : « La continuation de nos envois dépend de l'achat des matières qui sont extrêmement rares... »; — du 17 novembre : « Nous regrettons seulement que la rareté des matières nous retient d'engrossir nos envois... nous vous prions de nous seconder le plus promptement par vos envois de piastres... »

2. Lettre du 8 décembre 1788 : « Choisissez les piastres si elles baisseront (*sic*) au dessous de 5,8, mais nous croyons le papier sur Amsterdam, Vienne, Londres, bien préférable aux piastres selon le premier coup d'œil que nous donnons au tableau de vos changes... »

3. Sur ces problèmes, indications très générales dans A. LUSCHIN v. EBENREUTH, *Münzkunde und Geldgeschichte des Mittelalters und der Neuere Zeit*, 2<sup>e</sup> éd. Munich-Berlin, 1926, et (*Österreichische Reichsgeschichte*, t. II, Bamberg, 1896, ainsi que dans A. LOHN, *Österreichische Geldgeschichte*, Vienne, 1946. Beaucoup plus utiles sont : PREZ et RAUDNYT, *Geschichte des M. Theresien-Thalers*, Vienne, 1898 (notamment p. 40-57); M. M. FISCHER, *Le thaler de Marie-Thérèse*, thèse Dijon, 1912, et J. HANS, *Zwei Jahrhunderte Maria-Theresien-Thaler (1751-1951)*, Klagenfurt, 1950.

déré officiellement comme une véritable marchandise d'exportation<sup>1</sup>; le commerce en est d'abord confié à une société privilégiée, la « Thalerverschleiss-Compagnie », que dirige Jean Fries, banquier suisse établi à Vienne<sup>2</sup>; en 1776, il deviendra complètement libre. D'où le volume croissant de l'émission :

1751	583.250 pièces (frappées à Vienne et Hall)
Moyenne 1752-1761	1.304.194 » ( id. )
Moyenne 1762-1766	3.135.021 » (Vienne, Hall et Günzburg)
Moyenne 1785-1789	3.502.068 » (Vienne, Günzburg, Karlsburg et Kremnitz) <sup>3</sup>

La production indigène d'argent est, naturellement, tout à fait incapable de répondre à un pareil effort, l'exploitation des mines du Tyrol, de Salzbourg et de la Bohême étant en net déclin depuis le xvii<sup>e</sup> siècle. Sur 887.753 thalers émis en 1764, par exemple, 13.700 seulement sont frappés avec l'argent fourni par les mines de l'État, tout le reste avec du métal apporté par des particuliers<sup>4</sup>. Apports qui sont essentiellement constitués d'argent espagnol. A preuve, ce sont les banquiers d'Augsbourg, traditionnellement en rapport avec le Midi européen, que l'État autrichien charge par contrat, en 1769, d'approvisionner les Monnaies de Hall et de Günzburg<sup>5</sup>. Les principaux fournisseurs sont, en effet, les grands ports méditerranéens, non seulement Marseille, mais Venise, Gênes et Livourne. Ainsi s'explique que l'empereur autorise, à partir de 1787, la frappe des talaris à Milan : l'atelier monétaire se rapproche de la source du métal. D'ailleurs, Carl suit attentivement cette question, craignant un déplacement du circuit vers le sud au détriment d'Augsbourg; il paraît vite rassuré, cependant : même à Livourne, les thalers de Günzburg font prime sur ceux de Milan; on les y vend à 112 contre 111 1/4, en raison de la supériorité de leur coin<sup>6</sup>.

Aller à la rencontre des fournisseurs, mais tout autant se mettre à la portée des clients. Car, enfin, où vont ces thalers? L'argent tiré de la Méditerranée y retourne aussitôt, et par les mêmes voies : la Compagnie von Fries a établi des comptoirs de vente à Venise, Gênes, Livourne et Marseille<sup>7</sup>, et presque tous les écus à l'effigie de Marie-Thérèse filent vers le Levant. C'est un quatrième temps dans la circulation monétaire de l'empire otto-

1. FISCHEL, *op. cit.*, p. 70.

2. HANS, *op. cit.*, p. 18. — Par son mariage avec Anne d'Escherny de Neuchâtel, Fries est apparenté aux Pourtalès et aux Grefeulhe, et il est le beau-frère d'Abraham Peschier, l'associé de Necker de Germany à Marseille (renseignements de M. Lüthy).

3. HANS, p. 11, et FISCHEL, p. 200.

4. FISCHEL, p. 10-12.

5. PERZ et RAUDNITZ, *op. cit.*, p. 51-56.

6. Lettre du 19 décembre 1787.

7. FISCHEL, p. 6.

man, toujours formée d'espèces étrangères, puisque les Turcs frappent très peu d'argent : au début du XVII<sup>e</sup> siècle, principalement faite de piastres espagnoles, que concurrencent, dans la seconde moitié du siècle, les piastres Abouquels — c'est-à-dire les « écus aux lions », les rixdales des Provinces-Unies, pièces de fort mauvais aloi, mais que les Hollandais avaient l'habileté de négocier pour une valeur égale à celle des piastres sévillanes ; au XVIII<sup>e</sup> siècle, de nouveau la primauté des piastres en relation avec la prépondérance du commerce français, puis, vers 1750-1760, la concurrence des talaris<sup>1</sup>. Ceux-ci sont connus en Orient sous le nom de « pataques », déformation de l'expression arabe Abou-taquah, qui signifie « le Père à la fenêtré » (à cause du revers de la pièce, qui représente un écusson posé sur l'aigle impériale et ressemblant vaguement à une croisée)<sup>2</sup>. La correspondance de Carli montre, du reste, la liaison étroite entre mouvement des thalers et trafic du Levant<sup>3</sup>, en particulier lors du second grand conflit russo-turc, en 1787 : « Par vos suivantes vous nous parlerez sans doute sur les événements que la guerre entre la Turquie et la Russie pourra faire naître en faveur ou bien contre le commerce des Écus de la Reyne, et... nous nous réglerons pour les futures spéculations<sup>4</sup>. » Et cet exemple permet encore d'évaluer l'importance des talaris dans le commerce marseillais :

Total des thalers frappés en 1786-1788	Frappe de Günzburg seulement	Thalers reçus par Roux de Carli	510.000
13.641.031 pièces	9.900.048	de Liebert <sup>5</sup>	393.000
			905.000

A quoi il faudrait ajouter le montant des envois de Rebaÿ et d'autres, qui n'est pas connu. C'est au moins un million de pièces, soit le dixième de la frappe d'Augsbourg, et peut-être le dixième de l'émission totale, qu'on doit compter pour une seule maison — des plus considérables, il est vrai — et pour une seule provenance. En outre, des places très éloignées des lieux de frappe dirigent aussi des thalers sur Marseille : Philippe Clément et C<sup>ie</sup>, de

1. P. MASSON, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVII<sup>e</sup> siècle*, p. 493-498, et *Histoire... au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 507.

2. S. BERNARD, *Mémoire sur les Monnoies d'Égypte* (*Description de l'Égypte*, t. XVI, Paris, 1825, p. 288-289), et G. GUÉNARD, *Les réformes en Égypte* (d'Ali Bey El Kébir à Méhémet-Ali, 1760-1848). Le Caire, 1936, p. 267.

3. Lettre du 18 octobre 1786 : si le prix des talaris à Marseille est trop bas, « nous avons encore devant nous les places de Livorne, Gènes et Trieste, où cette espèce trouve du débit ; vraiment sur les deux premières places, selon le dernier avis, le débouché est un peu accroché, faute de navires en charge p<sup>r</sup> le Levant, mais on espère qu'il s'éveillera bientôt ».

4. Lettre du 26 septembre 1787. — Du 10 octobre : « Nous sommes toujours attendant vos sentimens sur le compte des Tallaris, et il est certain que si la France reste unique spectateur dans l'affaire avec les Turcs, que votre place en tirera bien de l'avantage avec le commerce du Levant... »

5. Fonds Roux, 408.

Berlin, en adressent quelques parties à Roux, afin qu'il les fasse passer à leur succursale de Smyrne<sup>1</sup>.

Cependant, si les talaris vont au Levant, encore convient-il de distinguer dans cette expression géographique des tonalités différentes. Les parties de l'empire ottoman qui les demandent le plus sont, non pas les pays turcs ou turquifiés, mais les régions arabes : la Tripolitaine, l'Égypte, la Syrie méridionale, le Hedjaz et le Yemen ; en somme, les pays proches à la fois du désert et de la mer Rouge. Or, vers 1785, précisément, se produit une sorte de « renaissance », à la jointure de l'Afrique et de l'Asie, de la vieille route de la Méditerranée à l'océan Indien ; on agit des projets de transit par Suez, surtout du côté marseillais, avec le consul Magallon<sup>2</sup>. L'accroissement de la demande de talaris à Marseille est, sans doute, en corrélation avec le développement de l'influence française en Égypte. Suez compte ici plus que Constantinople. Le problème de la diffusion du thaler n'en est pas élucidé pour autant. On a supposé qu'il avait supplanté la piastre par suite de la rareté de l'argent espagnol sur les places méditerranéennes au milieu du siècle<sup>3</sup> ; ce serait imaginer qu'il provient d'une autre source métallique, et cela n'est pas, ou guère<sup>4</sup> : pour une très large part, le thaler, c'est encore de l'argent d'Amérique, tout comme la piastre. Dès lors, la vraie question est celle-ci : pourquoi cet argent fait-il un crochet, de Marseille ou Gênes à Augsbourg et retour, au lieu d'aller directement au Levant comme devant ? C'est afin d'y revêtir la forme que les Orientaux préfèrent désormais. Le thaler de Marie-Thérèse, que, dès 1768, on appelle en Autriche « Levantiner-thaler », fait prime pour deux raisons. L'une technique, la bonté et la régularité de son aloi, contrastant avec l'incertitude qui règne sur la monnaie espagnole depuis les années 1740, à cause des changements de type ou de la menace de dévaluation, finalement exécutée par l'abaissement du titre lors de la refonte générale de 1778<sup>5</sup>. L'autre psychologique : si l'Occident connaît la conception de l'argent-marchandise, en Orient le numéraire est signe de richesse et bijou autant que moyen de paiement, il est d'abord pour « la montre ». Les femmes s'en parent en colliers et surtout en ornements pour la chevelure — le frontal de monnaies porté dans tout l'Orient

1. Fonds Roux, 409. — 27 octobre 1767 : « Vous recevrez 1.000 écus impériaux par la voye de Lyon que nous vous prions... expédier par le 1<sup>er</sup> navire pour Smyrne à Mrs Clement Van Sanen Vanderzée et Cie sans que cela diminue l'envoi de 3.000 pièces que nous vous avons prié de leur faire pour n<sup>re</sup> compte. »

2. Cf. F. CHARLES-ROUX, *Autour d'une route : l'Angleterre, l'isthme de Suez et l'Égypte au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1922, et *Le projet français de commerce avec l'Inde par Suez sous Louis XVI* (*Rev. d'Hist. des colonies*, 1925).

3. MASSON, *op. cit.*, p. 232-234 ; FISCHER, p. 86-87.

4. Absolument rien de comparable, semble-t-il, à l'essor des mines allemandes aux xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles entre l'arrêt des arrivées d'or soudanais et les premières arrivées d'argent américain (cf. F. BRAUDEL, *op. cit.*, p. 373).

5. FISCHER, p. 88-90. — Sans oublier l'avantage de la netteté du contour (tranche bien travaillée, grénétis) qui garantit le thaler contre la rognure et les faux monnayeurs.



bédouin. Le thaler est la pièce la mieux appropriée à cet usage ; le profil plantureux de l'impératrice-reine procure une sorte de satisfaction esthétique et vaguement sensuelle ; de plus, chose capitale pour des peuples qui ont besoin de « reconnaître » dans ce qui vient de l'étranger un décor familier, l'effigie de Marie-Thérèse évoque une image bien connue : le voile de veuve correspond au fichu de tête et le diadème au frontal de monnaies des femmes arabes<sup>1</sup>. Succédant au « Père aux canons » (la piastre colonne) ou au « Père au chien » (l'Abouquell), l'écu impérial est à la fois le « Père à la fenêtre » et la transposition d'une femme arabe, à l'usage de l'Arabie ; avec je ne sais quelle suggestion magique de fécondité.

L'importance du facteur psychologique croît à mesure que l'on s'éloigne de la mer vers le désert, vers les Bédouins et les caravanes. Et, précisément, les talaris s'enfoncent par l'est jusqu'au cœur de l'Afrique. A l'instar des piastres envoyées en Barbarie, ils ne repaîtront plus, ou très peu<sup>2</sup>, dans le circuit méditerranéen. On a tenté d'expliquer cette diffusion du thaler par le commerce du café<sup>3</sup> ; les Arabes et leur clientèle érythréenne exportant le moka vers l'Europe ou la Turquie par la Syrie et l'Égypte, la monnaie se serait répandue au long des routes du café jusqu'aux pays producteurs, Hedjaz, Yemen, Éthiopie, d'où elle aurait pénétré au Soudan. L'explication ne semble que très partiellement valable, car l'ère du moka est déjà dépassée quand s'ouvre celle du talari, non seulement en Occident, mais même au Levant, qui reçoit son café de Marseille, c'est-à-dire des Antilles<sup>4</sup>. Les principaux produits contre lesquels s'échangent les thalers sont probablement l'or et, surtout, les hommes. L'or du Soudan : ces sachets de poudre d'or que vont chercher les chameliers de Tripolitaine par le Tibesti et le Borkou, ou qu'apportent en Égypte les caravanes du Sennaar et du Darfour ou les convois de pèlerins allant du Maroc à La Mecque<sup>5</sup>. Les hommes : la carte<sup>6</sup> montre que la zone de plus large extension du thaler est, précisément, celle où puise la traite négrière pour peupler les harems, les domesticités et les armées de l'Orient musulman, l'aire des grandes dominations esclavagistes jusqu'au Tchad — le futur « empire » de Rabah.

1. FISCHEL, p. 121-125 ; PEZ et RAUDNITZ, p. 136. Avant d'accepter l'écu, les Arabes vérifiaient si le diadème et l'agrafe sur l'épaule de l'impératrice étaient bien apparents ; ils comptaient même les fleurons du diadème, comme s'il se fût agi de pièces de monnaie.

2. Un état (F 12/1889) indique l'arrivée à Marseille, en 1789, de 3.566 piastres, 1.180 talaris et 744 quadruples ou sequins, en provenance de Barbarie ; mais cela paraît épisodique.

3. FISCHEL, p. 105-106, et HANS, p. 17-19, qui se réfèrent tous deux aux *Travels to discover the source of the Nile*, de JAMES BRUCE (Édimbourg, 1790).

4. MASSON, *op. cit.*, p. 465-466, et J. SAUVAGET, *Alep. Essai sur le développement d'une grande ville syrienne des origines au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1941.

5. S. BERNARD, *op. cit.*, p. 426.

6. Donnée par PEZ et RAUDNITZ, *op. cit.* — Carte de 1898, il est vrai. Et, naturellement, la question se pose : réalité du XIX<sup>e</sup> siècle, est-ce déjà vérité du XVIII<sup>e</sup> finissant ? La chose est probable, mais non démontrable pour l'instant.

La circulation des écus impériaux s'inscrit ainsi dans un cadre à la mesure des siècles et à l'échelle des continents. Elle sert, sans doute, de contrepartie au maintien de cet espace de l'or que formait, au xvi<sup>e</sup> siècle, l'empire ottoman<sup>1</sup> : avec l'or soudanais arrivant par la vallée du Nil, on frappe les fondouklis turcs et les sequins « zer-mahboub » d'Égypte<sup>2</sup>. Plus encore, elle exprime une sorte de balancement compensateur entre l'Afrique et l'Amérique. L'Afrique fournit les hommes aux plantations du monde occidental, en échange d'étoffes, de verroteries, d'armes, etc., et non point d'espèces<sup>3</sup>; mais elle reçoit par le détour du Levant une partie de l'argent américain, qui alimente une seconde traite, orientale. Et on peut se demander si les difficultés qu'éprouvent, à la fin du siècle, les Européens, sans cesse obligés de descendre plus au sud, vers le Congo et l'Angola, pour se procurer des captifs, ne proviennent pas, autant que de l'épuisement des premiers sites de traite, d'une recrudescence de l'esclavagisme oriental et de sa poussée d'est en ouest vers le cœur du continent. Alors que va bientôt cesser l'esclavagisme occidental, un détournement vers l'est des courants de traite. Une capture d'hommes par l'Orient en même temps qu'une capture d'argent par l'Afrique. Et une revanche pour celle-ci : au xv<sup>e</sup> siècle, les navigations portugaises avaient détourné vers l'ouest l'or du Bambouk, qui s'écoulait auparavant en direction du Maghreb<sup>4</sup>; au xviii<sup>e</sup> siècle, c'est le Soudan oriental qui attire de l'argent « atlantique » et qui le garde.

Cela n'est qu'un aspect. Il y faudrait joindre le grand courant qui draine piastres ou lingots — et même les talaris, par le golfe Persique<sup>5</sup> — vers l'Inde<sup>6</sup> et la Chine. Orient, Extrême-Orient : de toute façon, une hémorragie de métal, au profit des régions qui ignorent pratiquement la lettre de change<sup>7</sup>. Pendant ce temps, dans les pays d'Europe employant la lettre de change, la circulation monétaire tend à se contracter, ou du moins elle n'augmente plus au même rythme. D'où, pour ceux qui ne le connaissent pas encore, la nécessité du recours au billet : ce sont les tenta-

1. BRAUDEL, *op. cit.*, p. 367.

2. BERNARD, p. 414-422.

3. « Aucun achat de nègre ne se soldait en argent », écrit GASTON-MARTIN (*L'ère des négriers*, Paris, 1931, p. 46). Toutefois, le directeur des Fermes de La Rochelle signale, en 1786 (F 12/1889), « que dans les assortimens de cargaisons destinées pour la traite des nègres du Sénégal, il entre beaucoup d'écus de trois livres ». S'agirait-il d'une évolution dans ce trafic, devenant, lui aussi, une occasion de fuite de métal?

4. BRAUDEL, *op. cit.*, p. 369-372, et Monnaies et civilisations : de l'or du Soudan à l'argent de l'Amérique (*Annales*, 1946, n° 1, p. 9-22).

5. HANS, *op. cit.*, p. 16.

6. A titre d'exemple, le montant des piastres chargées à Cadix par les vaisseaux de la Compagnie des Indes, en 1786-1788, s'élève à 37.859.122 L (F 12/1889). — Les chiffres ne concordent pas avec ceux donnés par J. CONAN, *La dernière Compagnie française des Indes*, Paris, 1942, p. 94-95 (dont le total serait de 34.962.365 L). — Cette somme représente 21,3 % de l'argent entré et 36 % de l'argent frappé en France dans la même période.

7. Sauf, bien entendu, les Européens qui y sont établis. Sur le mécanisme des transferts de fonds de l'Inde en Europe, cf. H. FURBER, *op. cit.*, p. 28.

tives parallèles de la Caisse d'Escompte en France<sup>1</sup> et de la Banque de Saint-Charles en Espagne. Mais ces entreprises tardives se heurtent à la fois à la méfiance et à la spéculation. En attendant, la France se plaint du manque de numéraire, d'autant plus accentué que l'on est obligé, dans certains cas, d'exporter du métal pour soutenir le change français sur les places étrangères<sup>2</sup>. Cette disette d'espèces ne serait-elle pas l'une des causes du ralentissement des affaires, puis de la crise économique de l'Ancien Régime finissant? Et, partant, n'y a-t-il pas quelque lien entre la Révolution française et les cheminements de l'argent dans les profondeurs de l'Afrique et de l'Asie<sup>3</sup>?

LOUIS DERMIGNY.

1. Cf. R. BICO, *Les bases historiques de la finance moderne*. Paris, 1933, p. 36-40.

2. L'exemple du commerce lyonnais avec l'Italie cité *supra*; il ne s'agit sûrement pas d'un fait isolé.

3. Cet article était déjà sous presse lorsque nous avons reçu le tome IV de la *Grande Histoire du commerce de Marseille* dirigée par Gaston RAMBERT. La partie 1660-1789, due à M. RAMBERT, contient un excellent chapitre sur la monnaie et le crédit, qui rejoint et complète certaines des indications données ici, et dont nous aurions tiré grand profit.

## BULLETIN HISTORIQUE

### HISTOIRE DU PROTESTANTISME

(1939-1952)

(3<sup>e</sup> partie<sup>1</sup>.)

#### B. LE PROTESTANTISME MODERNE. XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Entre les grandes vagues de la Réforme luthérienne, calviniste et « spirituelle » au XVI<sup>e</sup> siècle et l'expansion mondiale du protestantisme à partir du début du XIX<sup>e</sup>, les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles constituèrent pour lui une période statique, d'abord d'« établissement » matériel et théologique et de limitation, puis de renouveau intérieur. Moins dramatiques (sauf dans leurs épisodes de guerre et de persécutions) que les grandes révolutions originelles et ne présentant pas l'intérêt immédiat des époques plus proches de nous, ces périodes-charnières sont ordinairement moins étudiées. C'est le cas pour celle dont il va être question, et pour laquelle la « littérature » de ces quinze dernières années n'est un peu abondante qu'en ce qui concerne les épisodes dont nous parlions et quelques figures particulièrement importantes ou remises en lumière par l'actualité de commémorations.

I. L'« ÉTABLISSEMENT » DU PROTESTANTISME. — La stabilisation temporelle de la nouvelle foi dans les pays qui l'adoptèrent, ou qui tout au moins la tolérèrent, s'accompagna d'une phase scolastique, pleine des disputes des défenseurs et des adversaires de l'orthodoxie.

Pour ce qui est de l'ALLEMAGNE, on a déjà cité le livre de H. E. WEBER, *Reformation, Orthodoxie und Rationalismus*, dont le t. II, *Der Geist der Orthodoxie* (Gütersloh, Bertelsmann, 1951, in-8°, xxviii + 215 p.), montre la dégradation de la Justification, idée-force de la Réforme luthérienne, dans les dogmes de la prédestination et de l'expiation, cela au cours des luttes qui opposent l'orthodoxie aux arminiens et aux sociniens. Il est fort regrettable que la mort de l'auteur laisse inachevée une œuvre qui aurait éclairé les origines du rationalisme dans l'orthodoxie même, systématisation intellectuelle du message de la Réforme.

Les fameuses *lites syncretisticae*, qui opposèrent en Allemagne — du colloque de Thorn (1645) à la mort du chef des intégristes luthériens, Abraham Calovius (1686) — les partisans (Valentin Andreae, Georges Calixte et

1. Cf. *Revue historique*, t. CCX, p. 307 ; t. CCXI, p. 41.

autres) et les adversaires (Quenstedt, Calovius, etc.) d'une paix de l'Église et d'une collaboration entre luthériens, réformés et même catholiques, s'étendirent à tout le monde luthérien. D'où les travaux de Sven GÖRANSSON, « dozent » d'histoire de l'Église à l'Université d'Upsal : *Sverige och de synkretistiska striderna i Tysland* (*Kyrkohistorisk Årsskrift*, XLVIII, 1948, p. 43-110); *Ortodoxi och synkretism i Sverige. 1647-1660* (Upsal, 1950, XII + 527 p.); *Schweden und Deutschland während der synkretistischen Streitigkeiten. 1645-1660* (*Archiv für Reformationsgeschichte*, XLII<sup>e</sup> année, 1951, p. 220-243)<sup>1</sup>.

Grâce à GUSTAVE-ADOLPHE et à ses victoires qui sauvèrent au moins le protestantisme septentrional<sup>2</sup>, la SUÈDE passe alors au premier plan de l'histoire de la Réforme. Son grand roi a été l'objet de deux biographies en langue suédoise traduites l'une en anglais, celle de N. AHLUND (*Gustav Adolf the Great*. Londres, 1940, in-8°, 314 p.), l'autre, de Sven WIKBER, en français (*Gustave-Adolphe, le Lion du Nord, glaive et bouclier du protestantisme*. Genève, Labor et Fides, 1947, in-8°, 168 p.). Voir également l'article de H. J. OCKENGA, *The reformation and Gustav Adolphus* (*Bibliotheca Sacra*, Dallas, CIV, 1947, p. 472-482). Son aumônier, Jan Rudbeck (1581-1646), un temps professeur à Upsal, puis évêque de Västerås<sup>3</sup>, qui dirigea l'édition de la Bible suédoise dite Bible de Gustave-Adolphe (publ. en 1618), a été étudié par Hans CNATTINGIUS, *Johannes Rudbeckius och hans europeiska bakgrund* (Upsal, Universitets Årsskrift, 1946).

En dehors même des champs de bataille, les pays scandinaves eurent à subir les tentatives de la Contre-Réforme et en triomphèrent. Facilement pour ce qui est de quelques missions que les Jésuites y envoyèrent, et qui ne purent s'y planter. Einar MOLLAND a raconté (*Det jesuistiske missionsfork i Danmark. 1623-1624*, in *Kirkehistoriske Samlinger*, VII<sup>e</sup> série, t. I, p. 284-359) l'échec immédiat de celle qui voulut s'établir à Malmö, sous Christian IV, et qui coûta la vie à son hôte. Le livre d'Ivar HANSTEEN-KNUDSEN (*De relationibus inter Sanctam Sedem et Norvegiam duobus primis post Reformation saeculis vigentibus*. Rome, Ed. dell'Apostolato cattolico, 1946, in-8°, 219 p.) et le compte-rendu de la *Revue d'Histoire ecclésiastique* (1948, p. 627) qui le complète signalent des apparitions de prêtres en Norvège en 1602, de 1637 à 1641, de 1677 à 1691. Mais le vrai danger pour la Réforme dans ces pays était le syncrétisme déjà signalé<sup>4</sup>, qui pouvait favoriser des tendances

1. Du même auteur, dans le *Kyrkohistorisk Årsskrift*, XLVII, 1947, p. 86-156, *Sveriges och bekenntelsefrågan vid den westfaliska fredskongressen. 1645-1648*.

2. La solidarité des protestants à travers les différents pays a été étudiée par W. MEYER, *Die Unterstützung der Glaubensgenossen im Ausland durch die reformierten Orte im XVII. und XVIII. Jahrhundert* (Bern, Lang, 1941, in-8°, VIII + 290 p.).

3. Voir Jan LIEDGREN, *Hur J. Rudbeckius blev biskop i Västerås*, in *Kyrkohistorisk Årsskrift*, XLIX, 1949, p. 239 et suiv.).

4. Voir aussi : G. H. TURNBULL, *Letters written by John Dury in Sweden. 1636-1638* (*Kyrkohistorisk Årsskrift*, XLIX, 194, p. 204 et suiv.).



catholicisantes. Rudbeck s'en vit reprocher de cette sorte, et son historien Hans CNATTINGIUS l'en défend (*Rudbeckius, Gustav II Adolf och Özenskierna-några reflexioner*, in *Kyrkohistorisk Årsskrift*, XLIX, 1949). On sait que, chez Christine de Suède, elles aboutirent à la conversion, et c'est ce qui attirera notre attention sur l'ouvrage de J. CASTELNAU, *Christine, roi de Suède. 1626-1689* (Paris, 1944, in-16, 256 p.). L'exemple trouvait une certaine faveur auprès de la régence suédoise et d'une partie de la noblesse, qui inclinaient à la liberté religieuse; une violente réaction du clergé et des masses luthériennes en eut raison, notamment sous l'action de l'évêque d'Abo Jan Terserus, qui dénonça Christine comme l'Antéchrist<sup>1</sup>. L'importance du rôle de cet épiscopat suédois, sûr de sa succession apostolique et guide de la vie religieuse de la nation, explique des monographies comme celle de K. F. HAUSSON sur un évêque de Lund (*Lundabiskopen Peder Winstrup före 1658*, Lund, 1950, VIII + 391 p.) ou celle de T. LEVEN sur une de ces familles qui (cela arrive encore aujourd'hui) monopolisaient l'archevêché d'Upsal, le faisant passer d'un Erik Benzélius l'ancien, † 1709, à ses fils Erik le jeune, † 1743, et Henrik, † 1759 (*Om Erik Benzélius den äldres och Henrik Benzélius insatser i konfirmationens historia*, in *Kyrkohistorisk Årsskrift*, XLVI, 1946, p. 137-164)<sup>2</sup>.

Je ne vois pas à signaler d'ouvrage d'ensemble sur l'« établissement » de l'orthodoxie calviniste aux Pays-Bas, mais plusieurs études biographiques concernant cette période. L'idée que l'opinion publique eut au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle de MAURICE DE NASSAU, le fils du Taciturne, a fait l'objet d'un livre de J. BAX (*Prins Maurits in de volksmeening der XVI<sup>e</sup> en XVII<sup>e</sup> eeuw*, Amsterdam, 1940, in-8° XII + 382 p.), tandis que J. C. H. DE PATER le montrait, ainsi que celui qui devait devenir sa victime, Barneveldt, dans la lutte qui aboutit à la trêve d'Anvers (1609) (*Maurits en Oldenbarneveldt in den strijd om het Twaalfjarig Bestand*, Amsterdam, 1940, in-8°, 148 p.). Le mélange de calvinisme et de nationalisme qui l'emporta alors a été caractérisé dans une conférence de H. SMITSKAMP, *Calvinistisch nationaal besef in Nederland voor het midden der XVII<sup>e</sup> eeuw* (La Haye, Daamen, 1947). La seconde partie de ce Bulletin a déjà signalé la publication, par J. N. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, des *Nederlandsche Belijdnisgeschriften* (1940) : on y trouvera le texte des Canons de Dordrecht (p. 218-281) et des « Remons-

1. SVEN GÖRANSSON, *Prästerkapet i kamp mot drottning Kristina naturrättliga religionsfrihetsuppfattning. En studie till Kristinas besök i Sverige 1660* (*Kyrkohistorisk Årsskrift*, XLIX, 1949, p. 42-90).

2. Également sur l'Eglise suédoise de cette époque : O. HERRLIN, *Sensus communis. En studie till problemet om förnuft och känsla i Gustaviansk religionstänkande* (Lund, 1942, 302 p.); R. ASMARK, *Svensk prästutbildning fram till år 1700* (Stockholm, 1943, XXVIII + 377 p.); ROBERT MURRAY, *Stockholms kyrkostyrelse intill 1630-talets mitt* (Stockholm, Svenska kyrkans diakonistyrelses bokförlag, 1949, in-8°, XXIV + 276 p.). Pour la Norvège et le Danemark : J. J. DUIN, *Norsk-danske religionsforhandlinger i Paris under Kristian IV. 1647* (*Historisk tidsskrift*, Copenhagen, 1950, p. 234-255).

trances » des ARMINIENS (p. 282-287). Ceux-ci avaient été, pour le 300<sup>e</sup> anniversaire de leur condamnation, commémorés par leurs descendants d'aujourd'hui (*De Remonstranten. Gedenkboek bij het 300-jarig bestaan der Remonstrant broederschap*. Leyde, 1919, 186 p.). C'est un auteur catholique, P. H. WINKELMAN, qui vient d'unir leur souvenir à celui de ses pères en la foi (*Remonstranten en Katholieken in de eeuw van Hugo de Groot*. Nimègue, De Koepel, 1946, VIII + 338 p.).

Le siècle de GROTIUS, pourquoi pas ? à condition d'en faire aussi le siècle de Descartes, ce qui, pour la Hollande, ne serait pas très différent, comme le rappelle un recueil récent sur *Descartes et le cartésianisme hollandais* (Paris, P. U. F., 195 s, in-8°, XII + 312 p). Le troisième centenaire de la mort de Grotius (1646) a été précédé ou accompagné de biographies, par C. BUSKEN HUET (*Hugo de Groot*. Amsterdam, Holkema, 1941, 120 p.), A. HALLEMA (*Hugo de Groot. Het Delftsch orakel. 1583-1645*. La Haye, Stols, 1942) et Antonio CORSANO (*U. Grozio, l'umanista, il teologo, il giurista*. Bari, Laterza, 1947, in-8°, 290 p.), et d'études de détail, sur son attitude à l'égard de la persécution des catholiques (J. D. M. CORNELISSEN, *Hugo de Groot en de vervolging der katholieken*, dans *Studia catholica*, Nimègue, XX, 1944, p. 201-208), ses points de vue sur la guerre et le christianisme (H. FORTUIN, *Hugo de Groof's houding ten opzichte van oorlog en Christendom*. Amsterdam, Ploegsma, 1946, 64 p.), sa pensée religieuse (A. H. HAENTJENS, *Hugo de Groot als godsdienstig denker*. Ibid., 1946, in-8°, 176 p.). Il était naturel de le rapprocher d'Érasme, ce qu'a fait G. J. DE VOOGD (*Erasmus en Grootius*. Leyde, s. d., 198 p.). Les périodiques protestants de France se sont associés à ces hommages par des articles de R. A. WEIGERT sur *Les demeures de Grotius à Paris. 1621-1645* (*Bull. Soc. Hist. Prot. fr.*, XCV, 1946, p. 137-151) et de R. VOELTZEL, *La méthode théologique de Hugo Grotius* (*Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1952, p. 126-133).

Joignons à Grotius l'un des pasteurs arminiens exilés, son hôte à Paris avant de devenir, après la mort de Maurice, l'organisateur de la communauté remonstrante des Pays-Bas, EPISCOPIUS (J. KALFF jr., *Episcopus-Simon Bisschop herdacht*, dans *Historia*, IX, 1943, p. 84-87), et un autre « luttteur pour la pensée libre », commémoré par P. H. VAN MOERKERKEN, *Adriaan Koerbagh. 1663-1669* (Amsterdam, G. A. von Oorschot, 1948, in-8°, 88 p.). C. W. ROLDANUS a étudié les rapports que la question de l'arminianisme établit entre Néerlandais et Anglais (*Nederlandsch-Engelsche betrekkingen op den bodem van « Arminianisme »*, in *Tijdschrift voor Geschiedenis*, LVIII, 1943, p. 6-21); on en rapprochera l'article de J. N. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, *Engelse kerkelijke politiek in de Nederlanden in de eerste Helft der XVII<sup>e</sup> eeuw* (*Nederlandsch archief voor Kerkgeschiedenis*, XXXIX, 1952, p. 132-146).

Notons, enfin, pour cette première partie du XVII<sup>e</sup> siècle, les études biographiques sur Guillaume Baudart († 1640), un des auteurs de la version néerlandaise de l'Ancien Testament, qui se fit l'historien des guerres des

Pays-Bas de 1589 à 1614 (O. C. BROEK ROELOFS, *Wilhelmus Baudartius*. Kampen, 1947, 268 p.), et sur le médecin Isaac Beeckman (R. HOOYKAAS, *Science and religion in the seventeenth century. Isaac Beeckman. 1588-1637*, in *Free University Quarterly*. Amsterdam, I, 1951, p. 169-183).

La période suivante sera représentée ici par une publication de lettres de Jean de Witt (A. HULSHOF et P. S. BREUNING, *Zes brieven van Johannes de Wit aan Arend van Buchel*, in *Bijdragen en mededeelingen van het Historisch genootschap*, LXI, 1940, p. 60-99) et par divers travaux sur JEAN-MAURICE DE NASSAU sur Rembrandt. Le premier est surtout pour l'histoire le chef habile qui faillit donner à son pays la plus belle des colonies dans le Brésil septentrional, et qui sut s'y conduire de telle sorte que bien des Brésiliens d'aujourd'hui regrettent l'échec final de celui qu'ils se plaisent à nommer Maurice le Brésilien. Son histoire a été récemment contée à ses compatriotes par W. J. VAN BALEN (*Johan Maurits van Nassau in Brazilië*. La Haye, Leopold, 1941, VII + 188 p.) et par P. J. BOUMAN (*Johan Maurits van Nassau, de Braziliaan*. Utrecht, Oosthoek, 1947, in-8°, XI + 216 p.). Au Brésil, un historien protestant, Vicente Themudo LESSA, avait publié en 1937 (S. Paulo, Ed. Cultura Brasileira, in-8°, 294 p.) un *Mauricio de Nassau, o Brasileiro* qui insistait d'autant plus sur les hauts faits de son héros que celui-ci avait établi dans la région de Pernambouc des Églises réformées assez vivantes pour entreprendre une belle œuvre de mission parmi les Indiens. Le livre avait paru à l'occasion de la commémoration officielle de l'arrivée du prince de Nassau à Pernambouc, et bien d'autres manifestations avaient suivi de cette curieuse nostalgie du régime hollandais : le *Dicionário Enciclopédico Brasileiro* (Pôrto Alegre, 1947) assure que, « homme de fibre politique, idéaliste, tolérant et habile, il imprima un grand élan économique et culturel à Pernambouc ». A. MENDES DE OLIVEIRA CASTRO s'est donné l'originalité de réagir contre cette vue classique dans son *Mauricio de Nassau contro a integridade brasileira* (Rio de Janeiro, « A Noite », in-8°, 264 p.).

On ne s'occupera naturellement ici de REMBRANDT que comme expression de la pensée religieuse de son pays. Il a été récemment étudié à ce point de vue par LÉON WENCELIUS (*Calvin et Rembrandt*. Paris, Les Belles-Lettres, in-8°, 194 p.), qui voit en lui la réalisation de l'esthétique du Réformateur, étudiée dans une thèse déjà citée ; par F. LANDSBERGER (*Rembrandt, the Jews and the Bible*. Trad. F. N. GERSON. Philadelphie, Jewish public. Soc. of America, 1946, XVIII + 189 p.) ; par W. A. VISSER 't HOOFT (*Rembrandt et la Bible*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1947, in-8°, 160 p.) ; par R. MOURGUES (*Rembrandt kabbaliste*. Neuchâtel, La Baconnière, 1948, in-8°, 189 p.) et par H. E. VAN GELDER (*Rembrandt en de Heilige Schrift*. Amsterdam, Becht, 1948, in-4°, 60 p. et 54 reprod.). On peut y ajouter deux notes de H. M. ROTERMUND, « *Christus am Brunnen bei Sichar* ». *Eine bisher nicht identifizierte Zeichnung Rembrandts zu dem Themenkreis Jesus und die Samariterin*, et de H. E. VAN GELDER, *Rembrandt's Christus-ver-*

*schijningen*, parues dans *Oud Holland*, t. LXVI, Amsterdam, 1951, p. 9-17.

En ce qui concerne l'organisation de l'Eglise réformée aux Pays-Bas, je ne vois à citer qu'une étude de W. F. DANKBAAR, *De Kerkvisitatie in de Nederlands Gereformeerde Kerk in de 16de en 17de eeuw* (in *Nederlands Archief voor Kerkgeschiedenis*, 1951, p. 38-54), mais son intérêt dépasse la Hollande. Ces visitations, sans caractère épiscopalien, promulguées par le Synode national de La Haye de 1586, se heurtèrent dans le Nord des Pays-Bas à une forte opposition, inspirée par la crainte de l'apparition d'une hiérarchie contraire aux droits des Eglises et à l'authenticité ecclésiologie calviniste. C'est cette opposition que la menace, vraie ou imaginaire, de l'épiscopalisme a toujours soulevée contre de telles visites : la France réformée l'a constamment manifestée du xvi<sup>e</sup> siècle à nos jours.

La consolidation de la Réforme et de l'Eglise établie en ANGLETERRE<sup>1</sup>, du règne d'Élisabeth à celui de Guillaume d'Orange, à travers quatre changements de régime, est décrite dans toutes les Histoires générales de ce pays, que nous n'avons pas à citer ici. On se contentera d'indiquer, pour le cadre social de cette évolution, les études de R. H. TAWNEY, *The Rise of the Gentry. 1558-1640* (*Econ. Hist. Review*, 1941), et de Louis B. WRIGHT, *Religion and Empire. The Alliance between Piety and Commerce in English Expansion. 1558-1625* (Chapell Hill, Univ. of North Carolina Press, 1943).

Les dernières années d'Élisabeth et le règne de Jacques I<sup>er</sup> ne sont représentés, dans l'historiographie ecclésiastique récente, que par des travaux biographiques. Deux prélats : l'évêque de Londres (1597-1604) puis archevêque de Cantorbéry (1604-1610) RICHARD BANCROFT, dont Albert PEEL et Norman SYKES ont édité des traités défendant l'Eglise anglicane contre les premiers presbytériens et contre Richard Brown, promoteur du mouvement « indépendant » ou congrégationaliste (*Tracts ascribed to Richard Bancroft*. Cambridge, Univ. press, 1953, in-8°, xxx + 169 p.), et un évêque d'Aberdeen, PATRICK FORBES (1564-1635), estimé comme restaurateur de l'Université de sa ville, comme apôtre et comme exégète (W. G. S. SNOW, *The times, life and thought of Patrick Forbes, bishop of Aberdeen. 1618-1635*. Londres, S. P. C. K., 1952, xi + 207 p.). Plus connus sont les écrivains de cette époque qui s'adonnèrent de près ou de loin à la LITTÉRATURE RELIGIEUSE. Les grandes lignes et les œuvres principales en sont indiquées dans les publications de H. N. FAIRCHILD (*Religious trends in English poetry*. T. I. Londres, 1939), R. H. WEST (*The invisible world. A study of pneumatology in Elizabethan drama*. Athens, Géorgie, 1939, xv + 275 p.) et F. OLIVERO (*Lirica religiosa inglese*. 2<sup>e</sup> éd. Turin, Soc. ed. internazionale, 1941-1942, 3 vol. in-8°, 225, 273 et 243 p.). De ces poètes, le plus étudié est naturellement SHAKESPEARE, soit qu'on prenne en examen son message spirituel ou même théologique<sup>2</sup>, soit qu'on rouvre l'éternelle question (mais toutes

1. Sur l'Écosse à cette époque : G. Mc GREGOR, *Ecclesiastical usages in early XVIIth-cent. Scotland* (*Church Quarterly Review*, Londres, CL, 1950, p. 155-172).

2. I. MÄRTENS, *Shakespeare und die christliche Botschaft* (Lunebourg, Heliand, 1947, in-8°.

les questions le concernant sont éternelles) de son prétendu crypto-catholicisme<sup>1</sup>. Ce mot même — car on ne peut aller plus loin en ce qui le concerne — limite l'intérêt du problème, seules ayant une importance historique (parce que ayant eu seules une influence) les fidélités qui se sont exprimées. Le rapprochement établi par L. I. GUINEY dans son livre déjà cité, *Recusant Poets. Saint Thomas More. Ben Jonson* (Londres, 1939, xvi + 420 p.) étonne un peu en paraissant mettre sur le même plan un martyr et le très épisodiquement résistant que fut l'auteur de *Volpone*<sup>2</sup>.

Le problème, déjà signalé, du passage, dans les mêmes familles, d'une fidélité à la « vieille foi » affirmée sur l'échafaud à l'acceptation de la nouvelle religion officielle est à nouveau évoqué par la personne d'un des commentateurs de Shakespeare et de Ben Jonson au fameux club de la Sirène, JOHN DONNE (1573-1631). Né catholique, avec de beaux exemples de résistance intrépide parmi les siens, il abjura à dix-neuf ans et en arrive à écrire, sur l'ordre de Jacques I<sup>er</sup>, un *Pseudo-martyr* pour faire cesser la résistance ouverte de ses anciens coreligionnaires en essayant de prouver qu'ils peuvent en conscience prêter allégeance au roi. Poète « métaphysicien » réputé, il entre dans les ordres et devient le prédicateur à la mode de son temps. On trouvera les divers aspects de cette destinée significative dans les études de M. F. MOLONEY (*John Donne His flight from medievalism*. Urbana, Univ. of Illinois press, 1944, 223 p.), de G. R. POTTER (*A Sermon preached at Lincoln's Inn by John Donne*. Stanford Univ. press, 1946, viii + 72 p.) et de H. J. C. GRIERSON (*John Donne and the « via media »*, in *The Modern Language Review*, Londres, XLIII, 1948, p. 305-314).

On a déjà cité, dans la seconde partie de ce Bulletin, l'ouvrage de Ph. HUGHES, *Rome and the Counter-Reformation in England* (1940). Ajoutons-y, pour ce qui est de l'histoire des RÉACTIONS CATHOLIQUES à cette époque, les études de Th. QUOIDBACH, *La résistance catholique. Un tournant de l'histoire à l'époque d'Elizabeth, prélude des libertés modernes* (*Miscellanea L. van der Essen*. 1947. T. II, p. 643-648), et de Hugh Ross WILLIAMSON, *The Gunpowder Plot* (Londres, Faber, 1951, in-8°, 301 p.). (Ce dernier livre entend démontrer que le gouvernement de Lord Cecil, ayant eu très tôt connaissance de la fameuse conspiration des Poudres, la laissa se développer pour obtenir du roi et faire accepter par l'opinion publique de sévères mesures anti-

56 p.); J. SCHERER, *Shakespeares Christentum* (*Stimmen der Zeit*, Fribourg-en-Br., CXL, 1947, p. 98-117); K. KINDT, *Der Spieler Gottes. Shakespeares Hamlet als christliches Welttheater* (Berlin, Wichern, 1949, in-8°, 155 p.); E. Th. SEHRT, *Vergebung und Gnade bei Shakespeare* (Stuttgart, Koehler, 1952, 260 p.).

1. J. H. DE GROOT, *The Shakespeares and « the Old Faith »* (New-York, Kings crown press, 1946, x + 258 p.); H. MUTSCHMANN et K. WENTERSDORF, *Shakespeares katholischer Hintergrund* (*Stimmen der Zeit*, CXLII, 1948, p. 462-468), et *Shakespeare und der Katholizismus* (Spire, Bilger Verlag, 1950, in-8°, 256 p.).

2. Voir aussi à son sujet : B. JOHANSSON, *Religion and superstition in the plays of Ben Jonson and Thomas Middleton* (Upsal, Lundequist, 1950, 339 p.). Cf. E. HUTTON, *Catholicism and English literature*, 2<sup>e</sup> éd., Londres, Muller, 1948, in-8°, 223 p.



catholiques.) Mais là encore ce sont surtout des biographies que nous valent les recherches récentes. Au livre, précédemment mentionné, de A. C. SOUTHERN, *Elizabethan Recusant Prose. 1559-1582* (1950) et à ses renseignements sur les imprimeries catholiques clandestines en Angleterre joignons l'histoire d'un de ces imprimeurs restés sur le sol anglais, et devenu martyr de sa foi (M. M. MERRICK, *James Duckett*. Londres, Douglas Organ, 1947, in-8°, xvii + 150 p.). La résistance à l'oppression religieuse est naturellement multiforme. A côté des clandestins, qui y jouaient leur vie, il y eut en Angleterre de grandes familles qui purent toujours s'affirmer fidèles à la « vieille foi » : l'histoire de l'une d'elles, qui maintint un noyau catholique dans le comté d'Oxford, a été faite par un de ses représentants d'aujourd'hui (Dom Robert Julian STONOR, *Stonor. A Catholic sanctuary in the Chilterns from the Vth century till to-day*. Newport, Mon., Johns, 1951, in-8°, 400 p.). Un représentant de ces prêtres, qui nourrissaient la piété des fidèles, étaient arrêtés, emprisonnés, se tiraient d'affaire devant les juges grâce parfois à l'équivoque et à la restriction mentale et finissaient par gagner de plus paisibles climats, nous est connu par le livre du P. Philip CARAMAN, S. J., sur un de ses confrères de ce temps (John Gerard. *The Autobiography of an Elizabethan Recusant*. Introduction de Graham GREEN. Londres, Longmans, 1951, in-8°, xxiv + 287 p.), d'après une autobiographie allant de 1588 à 1606 (l'auteur mourut, à l'étranger, en 1637)<sup>1</sup>. La fidélité des uns et le dévouement des autres, tout en maintenant ici où là des îlots catholiques, parvenaient à obtenir quelques rentrées dans l'Église romaine. Mgr David MATHEW a étudié l'un de ces prosélytes (*Sir Tobie Mathew*. Londres, Max Parrish, 1950, in-12, 88 p.) : son héros (1577-1655), d'une famille appartenant au haut clergé anglican, se convertit, fut utilisé en 1623 comme diplomate, mais fut banni et mourut en exil. Un article de C. J. CURTIN (*Crashaw, a great religious Poet*, in *The Irish Ecclesiastical Record*, Dublin, 1948, LXX, p. 816-831) a rappelé l'attention sur un ecclésiastique anglican réfugié à Paris en 1644 et converti au catholicisme, dont le public français d'il y a cent ans connaissait au moins, grâce au Larousse, « un vers, devenu fameux, sur le miracle des noces de Cana, *Nympha pudica Deum vidit et erubuit* ». D'autres, sans renier la Réforme, essayaient de rapprocher protestants et catholiques : leurs protagonistes, l'ecclésiastique écossais John Dury et Samuel Hartlib, le grand ami de Comenius, sont volontiers étudiés de nos jours<sup>2</sup>.

LA « GLORIEUSE RÉVOLUTION » dont Cromwell fut le protagoniste, le puritanisme qui en fut la forme religieuse et la résistance de l'anglicanisme

1. James CORBOY a consacré des notices aux membres de la première mission jésuite envoyée en Irlande : *Father Henry Fitzsimon. 1566-1643* (*Studies*, XXXII, 1943, p. 260-266) ; *Father James Archer. 1550-1625* (?) (*Ibid.*, XXXIII, 1944, p. 99-107) ; *Father Christopher Holywood. 1559-1626* (*Ibid.*, p. 243-249). Voir également les articles du Rév. H. R. T. BRANDRETH, *Grégoire Panzani et l'idéal de la réunion sous le règne de Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre* (*Irenikon*, XXI, 1948, p. 32-47, 179-192).

2. J.-M. BATTEN, *John Dury, advocate of Christian reunion* (Chicago, 1944, v + 227 p.) ;

forment le centre de l'histoire religieuse de l'Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle et se rattachent étroitement à cette histoire, plus générale, de l'« établissement » protestant dont nous étudions présentement la bibliographie récente. Une sorte d'anthologie des documents les concernant a été publiée par C. HILL et D. DELL, *The « Good Old Cause ». The English Revolution of 1640-1660. Its causes, course and consequences. Extracts from contemporary sources* (Londres, Lawrence et Wishart, 1949, 489 p.).

Sur CROMWELL, nous avons à citer les biographies de M. ASHLEY (*Oliver Cromwell*. Londres, 1940, 351 p.), de J. BUCHAN, trad. de l'anglais par R. PALMAROCCHI (*Oliver Cromwell*. Florence, Marzocco, 1948, in-8°, 357 p.), de CH. FIRTH (*Oliver Cromwell and the rule of the Puritans in England*. Nouv. éd. Londres, Putnam, 1948, in-8°, 509 p.) et, dans notre langue, de P. O. LAMPE (*Cromwell*. Paris, Flammarion, 1949, in-8°, 283 p.), ainsi que le livre de D. GROSHEIDE, professeur à l'Université libre d'Amsterdam, sur le Protecteur d'après le jugement des Néerlandais de son temps (*Cromwell naar het oordeel van zijn Nederlandse tijdgenoten*. Amsterdam, Noord-Hollandse Uitg.-Mij, 1951, 254 p.).

Si la Révolution est peu étudiée en soi<sup>1</sup>, le PURITANISME est d'autant plus pris en examen que son histoire a de vastes prolongements dans les époques et dans les idéologies postérieures. En 1941, Martin SCHMIDT, professeur à la Kirchliche Hochschule de Berlin et spécialiste de l'histoire du protestantisme radical et piétiste, consacrait un article de la *Zeitschrift für Kirchengeschichte* de Stuttgart (LX, 1941, p. 207-254) à *Die Problematik der Puritanismus im Lichte seiner Erforschung*. Trois ans plus tard, l'ancien pasteur du « Dom » français de Berlin, Joseph CHAMBON, montrait dans l'histoire du puritanisme des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles l'origine des vertus civiques des peuples anglo-saxons (*Der Puritanismus. Sein Weg von der Reformation bis zum Ende der Stuarts*. Zollikon-Zurich, Evang. Verlag, 1944, in-8°, 316 p.), tandis que R. B. PERRY s'attachait à son contenu et à son enseignement politiques (*Puritanism and democracy*. New York, Vanguard press, 1944, xvi + 688 p.) et E. S. MORGAN à son comportement religieux, moral et familial (*The Puritan Family. Essays on religion and domestic relations in XVIIth century*. New-England, Boston, Trustees of the Public library, 1944, 118 p.)<sup>2</sup>. Les caractères de la foi puritaine ont été déterminés par

G. H. TURNBULL, *Hartlib, Dury and Comenius. Gleanings from Hartlib's papers* (Londres, Hodder et Stoughton; Liverpool, University press, 1947, in-8°, xi + 477 p.); Id., *Letters written by John Dury in Sweden. 1636-1638* (*Kyrkohistorisk Årsskrift*, XLIX, 1949, p. 204 et suiv.).

1. Citons cependant l'article de Ch. F. MULLET, *Religion, politics and oaths in the Glorious revolution* (*Review of politics*, Notre-Dame, Indiana, X, 1948, p. 462-474).

2. Voir aussi H. SINGER, *Das Verhältnis von Herrschaft und Dienstbote in Puritanismus* (Leipzig, 1941, 103 p.). Dans son livre *Antinomianism in English History, with special reference to the period 1640-1660* (Londres, Cresset press, 1951, in-8°, 200 p.), Gertrude HUENNS a montré comment la négation de la Loi au nom de la Grâce, fréquente dans les armées républicaines durant la Guerre civile, fut victorieusement combattue par Cromwell et devint

G. F. NUTTALL (*The Holy Spirit in Puritan faith and experience*, Oxford, Blackwell, s. d.) et par Martin SCHMIDT (*Biblismus und natürliche Theologie in der Gewissenslehre des englischen Reformationsgeschichte* (*Archiv für Reformationsgeschichte*, XLII<sup>e</sup> année, 1951, p. 198-219; XLIII, 1952, p. 70-87). Sur un groupe particulièrement radical de puritains, on verra les éditions de W. Haller et G. Davies, *The Leveller Tracts. 1647-1653* (Columbia Univ. Press, 1944) et de D. M. WOLFE, *Leveller Manifestoes of the Puritan Revolution* (New-York, Nelson, 1944, xiv + 440 p.), et D. B. ROBERTSON, *The religious foundations of Leveller democracy* (Londres, Cumberlege, 1951, x + 175 p.). Comme étude locale : F. J. SMITHEN, *Lancashire Presbyterianism three hundred years ago. 1640-1660* (*Journal presbyt. hist. Society*, IX, 1949, p. 49-67). Le thème rebattu des incidences économiques et sociales du puritanisme a été repris par W. S. HUDSON, *Puritanism and the spirit of capitalism* (*Church History*, XVIII, 1949, p. 3-17)<sup>1</sup>.

Quelques GRANDES FIGURES DU PURITANISME ont été l'objet d'études. J. M. PATRICK a écrit la biographie du premier chapelain de Cromwell, Peters (1599-1660), qui prit une part active à la mort de Charles I<sup>er</sup> (*Hugh Peters. A study in Puritanism*, in *The Univ. of Buffalo Studies*, XVII, p. 137-207 et tirage à part, Buffalo, Publ. on the Roswell Park Publication Fund, 1946). On parlera plus loin des travaux sur Richard Baxter. Mais c'est naturellement MILTON qui a attiré surtout l'intérêt. Au rayon des études générales, mettons un essai de F. E. HUTCHINSON, *Milton and the English mind* (Londres, The English Univ. press, 1946). Point de biographie récente proprement dite ; mais J. M. FRENCH a commencé la publication de *The life records of John Milton* (t. I : 1608-1639. New-Brunswick, Rutgers University press, 1949, v + 446 p.). L'œuvre politique du secrétaire d'État de Cromwell a fait l'objet des thèses très discutées de P. P. MORAND, *De Comus à Satan. L'œuvre politique de John Milton expliquée par sa vie* (Paris, 1939, 262 p.) et *The Effects of his Political Life upon John Milton* (Paris, 1939, 125 p.), et d'un livre de D. M. WOLFE, *Milton in the Puritan revolution* (New-York et Londres, 1941, xvi + 496 p.). Sur sa position ecclésiastique : H. HEIN-

l'apanage des quakers et de millénaristes attendant le règne du Christ pour 1673. Les problèmes de l'éducation chez les puritains et les dissidents ont été traités par L. B. SCHENK (*The presbyterian doctrine of children in the Covenant*, Londres, 1940, 188 p.), K. W. MAC ARTHUR (*Theological education among the Dissenters*, in *Journal of Religion*, 1941, p. 265-284) et W. A. L. VINCENT (*The state and school education 1640-1660, in England and Wales*, Londres, S. P. C. K., 1950, in-8°, 156 p.) : malgré la défiance de certains milieux exaltés à l'égard de la culture soupçonnée de s'opposer ou de se substituer au Saint-Esprit, les puritains, appuyés par le Bohémien Comenius, l'Écossais Dury et l'Allemand Hartlib, travaillèrent à un enseignement primaire d'État. Sur l'époque suivante : L. W. COWIE, *The conflict of political, religious and social ideals in English education. 1660-1714* (*Bulletin of the Institute of historical research*, Londres, XXII, 1949, p. 31-52). Horton Davies a étudié *The Worship of the English Puritans* (Londres, Dacre Press, 1948, in-8°, VIII + 208 p.).

1. Le violent réquisitoire de Sidney DARR contre le puritanisme, d'autrefois et d'aujourd'hui (*The passing of the Puritan*, Londres, Skeffington, 1946, in-12, 100 p.), est particulièrement intéressant en ce que l'auteur est un anglo-catholique socialiste.

men, *John Miltons Kirchenpolitik* (Berlin, Junker, 1942, 132 p.)<sup>1</sup>. La pitoyable histoire de son abandon par sa première femme et les écrits qu'il composa à ce propos (1643-1645) ont été étudiés par E. OWEN, *Milton and Selden on divorce* (*Studies in Philology*, XLIII, 1946, p. 233-257). La plus grande partie des travaux consacrés à Milton a porté sur ses œuvres poétiques, qu'il s'agisse d'éditions<sup>2</sup> ou de commentaires, et sur la théologie qui s'y exprime. En ce qui concerne le *Paradis perdu*, on verra les publications de C. S. LEWIS (*A Preface to Paradise Lost*, Londres, 1942, vii + 139 p.) et de J. S. DIEKHOFF (*Milton's Paradise Lost. A Commentary of the argument*, New-York, Columbia University press, 1946, 161 p.), et les études sur les réactions des lecteurs et des critiques, du xvii<sup>e</sup> siècle à nos jours<sup>3</sup>. E. M. POPE s'est consacré au *Paradis reconquis* (*Paradise regained. The tradition and the poem*, Baltimore, Johns Hopkins press, 1947, xvi + 135 p.) et F. M. KROUSE au *Samson Agonistes*, le drame qui fut la dernière œuvre de Milton (1671) (*Milton's Samson and the Christian tradition*, Londres, Oxford University press, 1949, in-8°, 172 p.). De nombreux articles prennent en examen tel ou tel détail, tel ou tel aspect de la théologie et de la cosmologie de Milton<sup>4</sup>. L'ensemble de sa pensée religieuse a été l'objet de travaux qui insistent, parfois pour des motifs politiques ou confessionnels, sur son traité *De doctrina christiana*, dont le manuscrit inédit, découvert en 1823, révéla un esprit fort hardi, opposé à la divinité du Christ, à la création *ex nihilo*, à l'immortalité de l'âme et à l'indissolubilité du mariage. D'où les livres de M. KELLEY, *This*

1. Il est intéressant de voir E. S. LE COMTE lui trouver une source dans Savonarola (« *That workman engine* » and Savonarola, in *Studies in Philology*, XLVII, 1950, p. 589-606).

2. CH. WILLIAMS, *The English poems of John Milton. With a Reader's guide to Milton compiled by W. Skeat* (Londres, 1941, xxii + 545 p.); H. F. FLETCHER, *John Milton's complete poetical Works reproduced in photographic fac-simile. A critical text edition. T. I: Minor poems* (Urbana, 1943, 465 p.).

3. B. RAJAN, « *Paradise lost* » and the XVIIth-cent. reader (Londres, Chatto, 1947, in-8°, 171 p.); A. J. A. WALDOCK, « *Paradise lost* » and the critics (Cambridge, University press, 1947, viii + 150 p.); D. BUSH, *Recent criticism of « Paradise lost »* (*Philological quarterly*, Iowa City, XXVIII, 1949, p. 31-43); Id., « *Paradise lost* » in our time. *Some comments* (Ithaca, Cornell University press, 1945, ix + 117 p.).

4. A. WILLIAMS, *Milton and the Book of Enoch. An alternative hypothesis* (*Harvard theological review*, XXXIII, 1940, p. 291-299); Id., *Milton and the Renaissance commentaries on Genesis* (*Modern philology*, Chicago, XXXVII, 1940, p. 263-278); A. H. GILBERT, *The theological basis of Satan's rebellion and the function of Abdiel in « Paradise lost »* (*Ibid.*, XL, 1942, p. 19-42); D. C. ALLEN, *Milton and the « sons of God »* (*Modern language notes*, Baltimore, LXI, 1946, p. 73-79); A. S. P. WOODHOUSE, *Notes on Milton's views on the Creation: the initial phases* (*Philological quarterly*, XXVIII, 1949, p. 211-236); W. C. CURRY, *Milton's dual concept of God as related to Creation* (*Studies on philology*, Chapel-Hill, XLVII, 1950, p. 190-210); E. MERTNER, *Die Bedeutung der kosmischen Konzeption in Miltons Dichtung* (*Anglia*, Tubingue, LXIX, 1950, p. 105-134); G. F. SENSABAUGH (*Studies on philology*, XLVII, 1950, p. 224-242); A. STEIN, *Satan. The dramatic rôle of evil* (*Publications of the modern language Assoc. of America*, Menasha, Wisc., LXV, 1950, p. 221-231); R. H. WEST, *The names of Milton's angels* (*Studies on philology*, XLVII, 1950, p. 211-223); H. SCHUTZ, *Christ Antichrist in « Paradise regained »* (*Publ. of the mod. language Ass. of America*, LXVII, 1952, p. 790-808).



*great argument : a study of Milton's « De doctrina christiana » as a gloss upon « Paradise lost »* (Londres, 1941, xiv + 269 p.), et d'Albert J. Th. EISENBERG, *Milton's « De doctrina christiana »* (Fribourg, impr. S. Paul, 1946, in-8°, xii + 162 p.) (ce dernier auteur va jusqu'à considérer Milton comme un « antichrétien » !). Il est curieux de voir un écrit longtemps ignoré orienter les jugements d'aujourd'hui sur une œuvre dont on peut s'étonner qu'elle ait été incomprise durant près de deux siècles, si incompréhension il y eut réellement. Ce « grand sujet » est également traité par un spécialiste du déisme, H. Mc LACHLAN, *The religious opinions of Milton, Locke and Newton* (Manchester, 1941, 217 p.), par E. E. CAIRNS, *The Theology of « Paradise lost »*, dans la très orthodoxe *Bibliotheca sacra* de DALLAS (CV, 1948, p. 478-491 ; CVI, 1949, p. 106-118, 211-215), et par G. N. CONKLIN, *Biblical criticism and heresy in Milton* (Londres, Oxford University press, 1949, in-8°, 312 p.). — Voir quelques autres références à la fin du présent Bulletin.

Moins connue généralement est l'histoire de la résistance anglicane. On ne peut réellement y inscrire ce JOHN WILLIAMS dont B. D. ROBERTS a donné une biographie (*Mitre and Musket, John Williams, lord keeper, archbishop of York. 1582-1650*. Londres, Oxford Univ. Press), car l'homme tourna à tous les vents, ayant été pour le Parlement contre Charles I<sup>er</sup> avant de devenir, instruit par quatre ans de prison à la Tour de Londres, partisan de Charles I<sup>er</sup> contre le Parlement. Il fait pâle figure auprès du défenseur et du martyr de l'anglicanisme, l'archevêque de Cantorbéry WILLIAM LAUD. Déjà étudié par H. R. TREVOR-ROPER (*Archbishop Laud. 1573-1645*. Londres, Macmillan, 1940), Laud dut au troisième centenaire de son exécution d'être l'objet d'une conférence de J. R. H. MOORMAN (*In commemoration of archbishop Laud, executed on Tower Hill, London, Jan. 10. 1645*, in *Bulletin of John Rylands Library*, XXIX, 1945, p. 106-120) et d'un livre, *The Anglicanism of William Laud* (Londres, S. P. C. K., 1947, in-8°, viii + 206 p.), où le Rév. E. C. E. BOURNE plaide pour le prélat et s'en prend violemment aux puritains. Pour avoir été moins tragique, la destinée de JOSEPH HALL — évêque d'Exeter, puis de Norwich, avant d'être contraint par les puritains à se terrer dans une ferme toute la fin de sa vie — est moins connue, alors que son talent de satiriste et de peintre de son temps le fait encore lire : on verra à son sujet l'article de Ph. A. SMITH, *Bishop Hall, « our English Seneca »* (*Publ. of the mod. lang. Ass. of America*, XLIII, 1948, p. 1191-1204), et le livre de T. F. KINLOCH, *The life and works of Joseph Hall. 1574-1656* (New-York, Staples press, 1952, 210 p.). Robert S. BOSHER a étudié l'activité, clandestine ou à l'étranger, des partisans de Laud qui préparèrent la restauration de l'anglicanisme pour le jour où Charles II retrouva le trône (*The making of the Restoration Settlements : the influence of the Laudians. 1649-1662*. Londres, Dacre Press, 1951, in-8°, xvi + 309 p.).

L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA RESTAURATION, sous Charles II et Jacques II, est celle de la réorganisation de l'anglicanisme, de la répression du non-conformisme et de la politique catholicisante qui devait coûter le



trône aux Stuarts. Un exemple de la situation des diocèses au début de cette période est donné par le travail de E. R. C. BRINKWORTH, *Episcopal visitation book for the archdeanery of Buckingham. 1662* (Buckingham, 1947). Parmi les personnalités de l'Église d'Angleterre de ce temps, P. H. OSMOND a étudié ISAAC BARROW (1630-1677), qui mourut chancelier de l'Université de Cambridge, où il professait les mathématiques et eut Newton parmi ses élèves (*Isaac Barrow. His life and times*. Londres, VIII + 230 p.), et C. J. STRANKS, le chapelain de Charles I<sup>er</sup>, puis, sous Charles II, évêque de Down et Connor, vice-chancelier de l'Université de Dublin, *Jeremy Taylor* (1613-1667), « le Shakespeare des théologiens » (*The Church Quarterly Review*, Londres, CXXXI, 1940, p. 31-63). Pour les non-conformistes, un théologien anglican, qui avait été fidèle à Charles I<sup>er</sup> et avait aidé à la restauration de Charles II, RICHARD BAXTER (1615-1691), essaya de leur faire une place dans l'Église officielle restaurée<sup>1</sup>; l'épiscopat s'y refusa, et Baxter rompit avec elle, ce qui lui valut de dures vexations : aussi continue-t-il à attirer l'attention, et des irréconciliables et des descendants des ANCIENS DISSIDENTS. La persécution qui s'exerça alors contre ces derniers a été étudiée dans des articles de Ch. F. MULLETT, *Toleration and persecution in England. 1660-1689* (*Church History*, XVIII, 1949, p. 18-43), et *Protestant dissent as crime. 1660-1828* (du Code Clarendon à la révocation des « Tests and Corporation Acts ») (*Review of Religion*, XIII, 1949, p. 339-353)<sup>2</sup>. L'histoire de LA POLITIQUE CATHOLICISANTE des deux derniers Stuarts a été faite par M. NÉDONCELLE, dans son étude sur un maladroit fauteur de cette politique, le théologien et humaniste O. WALKER (1619-1699), président d'University College (*Obadiah Walker ou la ruine du catholicisme à Oxford*, in *Revue des sciences religieuses*, XXV<sup>e</sup> année, 1951, p. 138-178)<sup>3</sup>, par J. BERTELOOT, *Politique et religion en Angleterre : sous Jacques II* (*Nouvelle revue théologique*, Louvain, LXX, LXX, 1948, p. 598-623), et par A. C. F. BEALES, *The catholic revival under James II* (*Month*, 1951, p. 79-95). Sur le « complot papiste », affabulation par le trop fameux TITUS OATES<sup>4</sup> d'une situation réelle, T. A. BIRRELL a publié trois écrits de 1674-1680, affirmant le loyalisme d'un laïc catholique, d'un bénédictin et d'un jésuite (*Catholic allegiance and the Popish Plot. A study of some Catholic writers of the Restoration period*, in *The Downside Review*, LXVIII, 1950, p. 434-461). Mais la majorité du public

1. I. MORGAN, *The nonconformity of Richard Baxter* (Londres, Epworth press, 1946, in-8°, 266 p.); Ch. F. KEMP, *A pastoral triumph. The story of Richard Baxter and his ministry at Kidderminster* (New-York, McMillan, 1948, in-8°, 120 p.); C. F. NUTTALL, *Richard Baxter's correspondence* (*The journal of Ecclesiastical history*, Londres, I, 1950, p. 85-95); Id., *Richard Baxter and Philip Doddridge. A study in a tradition* (Oxford Univ. press, 1951, 32 p.).

2. Voir aussi : Bernard MANNING, *The Protestant Dissenting Deputies* (Londres, 1952); Horton DAVIES, *The English Free Churches* (Londres, Oxford Univ. Press, 1952).

3. Du même auteur : *Trois aspects du problème anglo-catholique au XVII<sup>e</sup> siècle*. Avec une analyse des XXXIX Articles d'après Chr. DAVENPORT et J. H. NEWMAN (Paris, Bloud, 1951, in-8°, 143 p.).

4. Jane LANE, *Titus Oates* (Londres, Daker, 1949, in-8°, 394 p.).

anglais en croyait plutôt les hérauts du *no popery!*, tel l'évêque WILLIAM LLOYD, qui s'opposait à la politique catholicisante de Jacques II et prophétisait l'extermination imminente de la papauté et du catholicisme, le retour du Christ et le millénium : voir Rév. A. TINDAL HART, *William Lloyd (1627-1717), bishop, politician, author and prophet* (Londres, S. P. C. K., 1952, in-8°, XII + 282 p.). Et ce refus obstiné du papisme, trait dominant et constant d'un siècle de fluctuations religieuses, eut une part primordiale dans la chute de la dynastie, dont J. BERTELOOT vient de redire l'histoire (*La révolution anglaise de 1688*, in *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. XLVIII, 1<sup>re</sup> partie, 1953, p. 122-140).

Le seul événement un peu important concernant cette période de consolidation du protestantisme dans son bastion méridional, la SUISSE, est constitué par la tentative manquée du duc de Savoie sur Genève, en 1603, la fameuse ESCALADE. L'approche, puis la célébration du 350<sup>e</sup> anniversaire de cet épisode ont provoqué quelques nouvelles publications à son sujet. Signalons parmi elles l'article de Pierre BERTRAND, *La politique intérieure à Genève après l'Escalade (L'Escalade de Genève, XXII, 1948, p. 21-31)*, celui du comte Étienne DE FORAS, *Dernier mot sur l'Escalade (Mémoires et doc. publ. par l'Académie Chablaisienne, XLIX, 1949, p. 92-102)*, qui ne fait que reprendre la thèse de l'abbé MARULLAZ (*La vérité sur l'Escalade, 1920*) sur la « trahison des Genevois » à l'égard de leur seigneur le duc de Savoie, et surtout les *Nouveaux documents sur l'Escalade de Genève. Correspondance entre Henri IV et Béthune, ambassadeur de France à Rome. 1602-1604*, publ. par J.-E.-M. LAJEUNIE (t. XXXVIII des *Mémoires et documents de la Soc. d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, 1952, p. 189-472), comme complément des *Documents sur l'Escalade de Genève, tirés des Archives de Simancas, Turin, Milan, Rome, Paris et Londres. 1598-1603*, que cette Société avait fait paraître, pour le troisième centenaire de l'épisode, en 1903. Des textes réunis dans ce recueil (lettres de Henri IV à Béthune, B. N., *Fonds français*, 3484-3486 ; lettres de Villeroi, *ib.*, 3487-3488 ; lettres de Béthune, *ib.*, 3492-3495), les premiers avaient été publiés par Eugène Halphen (Champion, 1889-1901), mais en plaquettes tirées à vingt ou vingt-cinq exemplaires. Une courte introduction attribuée au Savoyard le projet de la « ligue catholique » qui, en enlevant Genève et en s'appuyant sur la révolte de Biron, aurait coupé Henri IV des princes protestants allemands ; elle indique finalement que, si le vieux Clément VIII ne soutint pas cette initiative, elle pouvait bien charmer ses rêves, et fait en quelques lignes un portrait de Henri IV, dont « la ferme clairvoyance impose à l'histoire diplomatique de cette époque la marche qui conduira la France vers l'hégémonie ».

L'historiographie récente de cette période du PROTESTANTISME GENEVOIS présente également la grosse thèse de Paul F. GEISENDORF, *Les annalistes genevois du début du XVII<sup>e</sup> siècle : Savion, Piaget, Perrin. Études et textes* (t. XXXVII des mêmes *Mémoires et documents*, 1942), le livre de P. BERTRAND, *Genève et la Grande-Bretagne, de John Knox à Olivier Cromwell*

(Genève, Lancier, 1908, in-8°, 80 p.), et l'article, de sujet connexe, de Bernard GAGNEBIN, *Cromwell and the Republic of Geneva (Proceedings of the Huguenot Society of London, XVIII, 1948, p. 158-180)*. On peut y joindre, bien qu'elles en dépassent, en sens divers, les limites, les études de Jacques COURVOISIER, *L'Église de Genève, de Théodore de Bèze à Jean-Alphonse Turretini* († 1737) (*Recueil de la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Genève, VII, 1942*), et de Léon A. MATTHEY, *Écoliers français inscrits à l'Académie de Genève. 1559-1700* (*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, XI, 1949, p. 86-98, 224-241*)<sup>1</sup>.

Citons enfin les TRAVAUX BÂLOIS d'Ernest STAEBELIN, *Kirchlich-menschliche Beziehungen im Zeitalter der Orthodoxie und des beginnenden Pietismus nach den Stammbüchern des Frey-Grynaeischen Institutes in Basel* (*Archiv für Reformationgeschichte, XXXVII, 1940, p. 289-305, et XXXVIII, 1941, p. 133-150*), et de M. GEIGER, *Die Basler Kirche und Theologie im Zeitalter der Hochorthodoxie* (Zollikon-Zürich, Evangel. Verlag, 1952, in-8°, XII + 439 p.), l'article de A. REY, *Schwyzer kirchenpolitische Probleme im Laufe des XVII. Jahrhunderts* (*Zeitschrift für schweizerische Geschichte, XXIX, 1949, p. 549-557*), et le livre, d'intérêt plus général, de W. BODMER, *Der Einfluss der Refugianteneinwanderung von 1550-1700 auf die schweizerische Wirtschaft. Ein Beitrag zur Geschichte des Frühkapitalismus und der Textilindustrie* (Zürich, Leemann, 1946, in-8°, IV + 151 p.) (on y notera notamment que la fabrication de la soie fut importée à Genève, à partir de 1570, par des protestants lucquois ; les possibilités de fortune commerciale ou industrielle se réduisirent assez vite pour les réfugiés, bientôt réduits à l'artisanat).

II. LA CONTRE-OFFENSIVE CATHOLIQUE. L'ÉPREUVE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS. — Période d'établissement matériel et spirituel du protestantisme dans les régions où il avait triomphé au XVI<sup>e</sup> siècle, l'époque dont nous parlons fut pour lui une période d'épreuve et de rétraction dans les pays où il n'avait été adopté que par des minorités<sup>2</sup>. En plusieurs d'entre eux, il en fut réduit à une vie si cachée ou si étroitement localisée que son historiographie récente y est fort mince. C'est le cas de l'Autriche<sup>3</sup>, de la Pologne<sup>4</sup>,

1. Sur la même colonie : F. FOURNIER-MARCIGNY, *Genève au XVI<sup>e</sup> siècle. La vie ardente du premier Refuge français. 1532-1602* (Genève, Éd. du Mont-Blanc, 1942, in-4°, IV + 281 p.).

2. Une « Casa dei Convertendi » ouverte à Rome en 1673, et qui y subsista jusqu'en 1895, eut 3.638 hôtes jusqu'en 1715 pour 1.918 dans les 180 dernières années : J. KLEYNTJES, S. J., *Un hospice pour les nouveaux convertis à Rome au XVII<sup>e</sup> siècle* (*Revue d'Histoire ecclésiastique, 1942, p. 435-447*).

3. Bien caractéristique est le titre du livre de P. DEDIC, *Der Geheimprotestantismus in Kärnten während der Regierung Karls VI. 1711-1740* (Klagenfurt, 1940, 188 p.). Voir aussi : K. EDER, *Bernhard Raupach 1683-1745. Ein Beitrag zur Historiographie der österreichischen Reformationgeschichte* (*Festschrift zur Feier des 200 jährigen Bestandes des Haus-Hof-und Staatsarchiv, t. I, Vienne, 1949, p. 714-725*).

4. G. RHODE, *Brandenburg-Preussen und die Protestanten in Polen. 1640-1740* (Leipzig, Hirzel, 1941, VIII + 265 p.) ; A. HAGA, *Betrekkingen tusschen de Hervormde Kerken in Nederland en in Polen* (*Nederlandsch archief voor Kerkgeschiedenis, XXXIV, 1943, p. 152-162*) ;

un peu moins de la Hongrie où l'invasion turque empêcha le plein succès de la Contre-Réforme<sup>1</sup>. On ne s'étonnera pas que L'EUROPE ORIENTALE soit à peine représentée ici, par un chapitre du livre de VAN SCHELVEN, *Uit den strijd der geesten* (Amsterdam, 1944, 268 p.) sur « La tentative de Cyrille Lukaris pour amener l'Église d'Orient au calvinisme », l'histoire bien connue de ce curieux patriarche de Constantinople († 1638) en rapports étroits avec l'Angleterre et la Hollande<sup>2</sup>, et par les travaux de Ludolph MÜLLER, *Die Kritik des Protestantismus in der russischen Theologie vom 16. bis zum 18. Jahrhundert* (Mayence, Verlag der Akad. der Wissenschaften, 1951, 93 p.) et *Russischer Geist und evangelisches Christentum* (1951, 178 p.), auxquels on peut ajouter, quoique postérieur à notre période, l'article de R. WITTRAM, *Peters des Grossen Verhältnis zur Religion und Kirchen* (*Historische Zeitschrift*, CLXXIII, 1952, p. 261-296). Mais c'est bien une marque du déclin à cette époque de la dissidence bohémienne, autrefois glorieuse et menaçante, de ne la voir représentée ici que par un réfugié, d'ailleurs illustre, l'évêque morave JEAN AMOS COMENIUS. La vie en a été retracée par M. SPINKA (*John Amos Comenius*, Chicago, 1943, x + 178 p.) ; ses idées religieuses ont été étudiées par A. MOLNAR (*Esquisse sur la théologie de Comenius*, in *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuse*, XXVIII-XXIX, 1948-1949, p. 107-131) ; son apostolat pour la paix, entre les nations et entre les confessions, a été mis en lumière par M. SAFRANEK (*John Amos Comenius, the angel of Peace*, New-York, 1944, 127 p.) ; mais c'est surtout le grand pédagogue qui a été commémoré en lui, dans les études de E. ČAPEK (*Comenius als Erzieher*, Prague, Jakowenko, 1943, in-4°, VIII + 25 p.) et de R. RESTA (*Comenio e la scuola della democrazia*, Bari, Resta, 1946, in-8°, 172 p.), et par l'édition, due à J. B. PIOBETTA, de *La grande didactique, traité de l'art d'enseigner à tous* (Paris, P. U. F., 1952, in-8°, 234 p.)<sup>3</sup>.

Il ne peut être question ici de l'Espagne, le protestantisme, étouffé par l'Inquisition, ne devant y reparaitre qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour L'ITALIE, où —

J. MICHALSKI, *La question des dissidents et les problèmes économiques selon l'opinion publique dans les premières années du règne de Stanislas-Auguste* (*Przegląd historyczny*, Varsovie, XL, 1949, p. 156-163) ; Stanislas KOT, *Basel und Polen (XV-XVII. Jahrhundert)* (*Zeitschrift für schweizerische Geschichte*, XXX, 1950, p. 71-91).

1. A. FOELDVARY, *Die ungarische reformierte Kirche und die Türkenherrschaft* (1940, 210 p.) (en hongrois) ; W. TOTY, *Highlights of the Hungarian Reformation* (*Church History*, IX, 1940, p. 141-156) ; G. SZABÓ, *Geschichte des ungarischen Coetus an Universität Wittenberg. 1553-1613* (Halle, Akad. Verlag, 1941, 158 p.) ; Id., *A magyar reformatus orthodoxia. A XVII. század teológiai irodalma. Geschichte der reformierten Theologie in Ungarn im Zeitalter der Orthodoxie* (Budapest, Balás, 1943, in-8°, 148 p.) (en hongrois, résumé en allemand) ; J.-E. CHOISY, *Genève et la Hongrie protestante* (*Revue d'histoire comparée*, Paris et Budapest, V, 1947, p. 219-224).

2. Voir aussi : GERMANOS, métropolitain de Thyatire, *Kyrrillos Lukaris* (Londres, 1951).

3. On a déjà cité le livre de G. H. TURNBULL, *Hartlib, Dury and Comenius* (1947). Voir aussi : J. L. PATON, *The tercentenary of Comenius visit to England* (*Bulletin of John Rylands Library*, XXVI, 1941, p. 149-157), et l'édition anglaise de son *Labyrinth of the World* (trad. M. SPINKA, Chicago, 1942).

à l'exception près de Paolo SARPI (et encore peut-on en faire un adhérent de la Réforme?)<sup>1</sup> — il ne se perpétua que dans les VALLÉES VAUDOISES, nous en sommes réduits à une historiographie qui serait d'intérêt purement local sans l'attention que les pays protestants portèrent aux Vallées<sup>2</sup> et sans quelques épisodes, conséquence de la politique antiprotestante du Piémont, puis de la France. Une résistance victorieuse (1655 et suiv.) a fait de son chef militaire, Josué JANAVEL, un héros de l'histoire vaudoise qui ne cesse d'être commémoré<sup>3</sup>. Le 250<sup>e</sup> anniversaire, en 1939, du plus glorieux exploit de cette histoire, la « GLORIEUSE RENTRÉE » dans leurs vallées (1689) des fidèles persécutés par Victor-Amédée II sur l'ordre de Louis XIV, emprisonnés, bannis et réfugiés en Suisse et en Allemagne, a suscité, dans les Bulletins des Sociétés d'histoire vaudoise de Torre Pellice et de Colonia Valdese (Uru-guay) une floraison d'études<sup>4</sup> où le conducteur du « Rimpatrio », le pasteur et colonel Henri Arnaud, n'est naturellement pas oublié<sup>5</sup>.

1. L'édition de ses Œuvres dans la collection des « Scrittori d'Italia » s'est enrichie de celle de l'*Istoria del Interdetto e altri scritti editi e inediti*, par M. D. BUSNELLI et G. GAMBARIN (Bari, Laterza, 3 vol. in-8°, 270, 260 et 231 p.).

2. Bernard GAGNERIN, *Olivier Cromwell, Genève et les Vaudois du Piémont* (Boll. Soc. Stor. Valdese, LXXII, 1939, p. 237-254); Ernst STEINEMANN, *Johann Jakob Stokar, Gesandter Schaffhausens am Hof von Turin zum Schutze der Waldenser. 1656* (Schaffhausen Beiträge zur oösterreichischen Geschichte, 1945, p. 175-195). Sur un des Vaudois qui établirent le mieux la liaison entre les Vallées et le monde : S. BAUD-BOVY, *Antoine Léger, pasteur aux Vallées Vaudoises du Piémont, et son séjour à Constantinople, 1622-1631* (Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte, XXIV, 1944, p. 193-219). — Nous devons la plupart de nos indications à la remarquable *Bibliografia Valdese* d'A. A. HUGON et G. GONNET (Torre Pellice, 1953).

3. Attilio JALLA, *La vita eroica di Giosuè Gianavello, il capitano delle Valli. 1617-1690* (Torre Pellice, Libr. Claudiana, 1943, in-16, 244 p.); Id., *Janavel. Combats, exil et pouvoir d'un grand capitaine* (Genève, Labor et Fides, 1947, in-16, 199 p.); Amédée MOLNAR, *Giosuè Gianavello* (Kostrické Jiskry, Prague, 1948, n° 31-34). Voir aussi : Arturo PASCAL, *Il figlio di Giosuè Gianavello. Leggenda e storia* (Boll. Soc. stor. Valdese, LXXVI, 1941, p. 3-9).

4. Certaines sont des travaux de circonstance : Davide BOSIO, *Dall'esilio alle Valli native. Nel V° cinquantenario del « Glorioso Rimpatrio » dei Valdesi* (Torre Pellice, 17 février 1939, in-8°, 16 p.); *Il Glorioso Rimpatrio dei Valdesi. 1689-1939. Nel quinto cinquantenario* (Ibid., 1939, in-4°, 47 p., ill. Trad. espagnole, Colonia Valdese, 1939, in-8°, 57 p., ill.). Mais on lira avec profit les études documentées d'Arturo PASCAL, *Le Valli Valdesi negli anni del martirio e della gloria. 1686-1690* (Boll. Soc. stor. Valdese, LXVIII à XCII, 1937 à 1951) et *L'espatrio dei Valdesi in terra Svizzera* (Zurich, 1952, in-8°, 229 p.), et ses articles *La prigionia dei Valdesi. Dal carcere di Luserna al tragico bivio. 1686-1687* (Torre Pellice, 1944, in-8°, 15 p.); *Spie svizzarde in terra Bernese* (Rivista Storica Svizzera, XXVIII, 1948, p. 479-496); *Lettere di esuli alla vigilia del Rimpatrio* (Boll. Soc. stor. Valdese, LXXVI, 1941, p. 33-43); *Lo sbarco dei prodi di Arnaud e la difesa del Chiabrese* (Ibid., LXXII, 1939, p. 61-81); *L'insanguinamento dei prodi di Arnaud nel Fossign, nella Tarantasia e nella Moriana* (Ibid., p. 82-99); *Lo sbarco militare di Val Susa e la vittoria di Salabertano* (Ibid., p. 100-118); *Medici e chirurghi nell'epoca del Rimpatrio* (Ibid., LXXX, 1943, p. 22-48). Voir aussi : Albert BURMEISTER, *Puyenne et les réfugiés vaudois* (Ibid., LXXII, 1939, p. 282-297); T. R. CASTIGLIONE, *Les Vaudois du Piémont à Genève* (Ibid., p. 179-190); O. E. STRASSER, *La spedizione di J. J. Bourgeois secondo una relazione anonima* (Ibid., p. 217-226); Teofilo G. PONS, *Notizie sui Valdesi dopo il loro ritorno in patria secondo la relazione di Francesco Hue* (Ibid., p. 153-178).

5. Mia VAN OSTVEEN, après avoir retracé *Le premier séjour de Henri Arnaud en Hollande*



L'histoire de LA RÉFORME EN FRANCE présente, pour l'époque dont nous traitons, un état intermédiaire entre les pays où le protestantisme, vainqueur, assura et organisa sa victoire et ceux où, vaincu, il disparut à peu près complètement. Elle offre le très grand intérêt de montrer une religion devenue parti perdant ses garanties politiques et sa puissance séculière pour se reconstituer, à travers la persécution, en un corps d'Églises matériellement désarmées, mais socialement respectées et fidèles à leur message propre. Curieux et rare exemple d'une foi survivant à son échec temporel, plus pure même peut-être d'avoir été débarrassée par cet échec de tout un conditionnement trop humain.

Aucune étude générale détaillée n'a été récemment consacrée à cette période, qui aurait mis à jour, complété et rectifié l'*Histoire de la Réforme française*. T. II : *De l'Édit de Nantes à sa Révocation*, de John VIÉNOT (Paris, 1934). Les monographies elles-mêmes n'ont pas été si abondantes qu'elles dispensent d'avoir recours aux études antérieures, énumérées dans un remarquable chapitre de L. ANDRÉ, *Les sources de l'histoire de France. XVII<sup>e</sup> siècle*. VI : *Histoire maritime et coloniale. Histoire religieuse* (Paris, 1932, p. 354-454).

Mon article *Le protestantisme français au XVII<sup>e</sup> siècle*, déjà cité (*Revue historique*, 1948), a indiqué les lignes générales, telles que je les comprends, de cette histoire. Le « climat » spirituel et politique du début du XVII<sup>e</sup> siècle était contraire au pluralisme fédéraliste auquel répondait l'Édit de Nantes. La paix assurée aux protestants par cet Édit, et par la vigilance d'Henri IV<sup>1</sup>, leur créa une sorte de façade d'importance mondaine, de respectabilité et d'activité intellectuelle et artistique qui peut encore faire illusion. SULLY en est l'illustration principale. Le troisième centenaire de sa mort (22 décembre 1641), normalement célébré par la Société de l'histoire du protestantisme français<sup>2</sup>, valut à sa mémoire, de par l'époque où il tomba, d'être utilisée à des fins politiques<sup>3</sup>. De tout cela, il reste surtout un article de R. MOUSNIER, *Sully et le Conseil d'État et des Finances. La lutte entre Bellièvre et Sully* (*Revue historique*, 1941), et une nouvelle édition des *Mémoires*, par L.-R. LEFÈVRE (Paris, Gallimard, 1942, in-8°, xxviii + 508 p.). Le regretté Jacques PANNIER s'était beaucoup occupé des artistes protestants des règnes de Henri IV et de Louis XIII : on y revient épisodiquement, comme

(*Ibid.*, LXXXVI, 1946, p. 19-27), étude d'abord publiée en néerlandais, a présenté à ses compatriotes *Henri Arnaud leraar en veldheer der Waldenzen* (n° 4 des « Lichtstralen op de akker der Wereld », 1951, in-16, 44 p.). Voir aussi : Teofilo G. PONS, *Due lettere di Enrico Arnaud* (*Boll. Soc. stor. Valdese*, LXXXI, 1944, p. 24-30) ; Giulio MARTINAT, *L'opera di Enrico Arnaud dopo il Rimpatrio* (*Ibid.*, LXXVII, 1942, p. 1-12 ; LXXVIII, 1942, p. 1-12).

1. Ajoutons aux références déjà données à son sujet : Kurt von RAUMER, *Königs Heinrichs IV Friedensidee und Machtpolitik im Kampf um die Erneuerung Frankreichs* (Isertloha, Silva Verlag, 1947, 38 p.).

2. *Un bon Français : Sully*. Textes de MM. G. HANOTAUX, duc de LA FORCE, J. PANNIER, A. PAUL (Paris, « Je sers », 1941, in-8°, 107 p., ill.).

3. Henri POURRAT, *Sully et sa grande passion* (Paris, Flammarion, 1942) ; Roger GRAND, *Sully parrain de la Révocation française* (Paris, Ministère de l'Agriculture, 1943, in-8°, 32 p.).

François Daulte, dans sa note *Les dix vies de Sébastien Bourdon, peintre protestant* (Foi et Vie, 1948, p. 57-62). Mais l'attention se porte surtout, comme il a été dit, sur les poètes et écrivains protestants. DU BARTAS, qui forme la transition entre les adversaires de Ronsard et leurs successeurs, a fait l'objet d'une réédition (U. T. HOMES jr., J. C. LYONS et R. Wh. LINKER, *The works of Guillaume de Salluste, sieur du Bartas*, t. III. Londres, 1941, VIII + 576 p.) et d'une étude d'ensemble (Michel BRASPART, *Du Bartas, poète chrétien*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1947). Le promoteur de la *Gazette*, et de bien d'autres nouveautés d'avenir, RENAUDOT, a été à nouveau commémoré par R. DUPLANTIER, *La vie tourmentée et l'œuvre laborieuse de Théophraste Renaudot. 1586-1653* (Bulletin de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest, Poitiers, XIV, 1947, p. 292-331). La poésie protestante de la première moitié du règne de Louis XIV a comme œuvre la plus connue les *Sonnets chrétiens* du pasteur LAURENT DRELCINCOURT († 1681), où l'orthodoxie calviniste se pare d'un style noble, puissant et parfois précieux : ces textes, longtemps chers à la piété huguenote, ont été réédités par Albert-Marie SCHMIDT (Paris, 1948), qui en a également défini les caractéristiques (*Théologie et préciosité dans les sonnets de Laurent Drelincourt*, in *Cahiers d'Hermès*, n° 2).

Activités fort honorables, qui montraient toute une partie des protestants fort soucieux de s'adapter à la France nouvelle. Mais celle-ci, unitaire et conformiste, ne pouvait pas s'adapter à eux, accepter leur dissidence, si circonscrite qu'elle fût au domaine religieux. C'est ce que virent parfaitement — bien que l'on professe ordinairement le contraire — ces « fermes », pour parler comme d'Aubigné, qui essayèrent de sauver les garanties politiques de leur corps, au besoin par la lutte armée<sup>1</sup>. Et d'abord d'AUBIGNÉ lui-même. Depuis le grand livre d'Armand GARNIER, *Agrippa d'Aubigné et le parti protestant* (Paris, Fischbacher, 1928, 3 vol. in-8°), on ne peut écrire que biographies rapides<sup>2</sup>, esquisses à grands traits<sup>3</sup> ou études de détails<sup>4</sup>. Quelques éditions et rééditions sont le meilleur de cette historiographie récente<sup>5</sup>. HENRI DE ROHAN, le noble chef des dernières guerres religieuses,

1. R. VON ALBERTINI, *Das politische Denken in Frankreich zur Zeit Richelieus* (Marbourg, Simons, 1951, in-8°, 220 p.).

2. A. CAVENS, *Agrippa d'Aubigné* (Bruxelles, Office de publicité, 1949, in-12, 62 p.).

3. Pierre GROSCLAUDE, *Le génie d'Agrippa d'Aubigné* (Bull. Soc. hist. prot. fr., 1952, p. 80-93).

4. E. DROZ, *Le premier séjour d'Agrippa d'Aubigné à Genève* (Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, IX, 1947, p. 169-173) ; Id., *L'inventaire après décès des biens d'Agrippa d'Aubigné* (Ibid., XI, 1949, p. 99-104) ; Ch. DARTIGUE, *La biographie d'Agrippa d'Aubigné d'après son propre témoignage et d'après les renseignements laissés par les contemporains* (Bull. Soc. hist. prot. fr., 1952, p. 69-79).

5. Agrippa d'AUBIGNÉ, *Prose. Poésie*, publ. par Marcel REYMOND (Neuchâtel, 1943, 2 vol.) ; *Pages inédites*, publ. par P. P. PLAN, d'après les Archives Tronchin (Genève, Soc. d'Histoire et d'Archéologie, 1945) ; éd. critique du *Printemps*, par G. GAGNEBIN (Genève, Droz, 1948-1952, 2 vol.).

a trouvé un biographe dans le pasteur Georges SERR, mais l'histoire que celui-ci lui consacre n'en est qu'à ses débuts (*Henri de Rohan. Son rôle dans le parti protestant. 1610-1616*. Introduction d'Émile G. LÉONARD, numéro spécial de la *Revue de théologie* de la Faculté de Théologie protestante d'Aix, 1945, et tirage à part, Cahors, 1946, in-8°, xi + 199 p.) ; la thèse de doctorat en théologie du même auteur, dactylographiée (Aix, 1952), pousse jusqu'en 1622. En attendant la suite de ce travail très consciencieux, on notera, sur la période capitale de la vie du chef huguenot (1625-1628), l'article *En Cévenne avec M. de Rohan (Études évangéliques)* de la même Faculté, IX, 1949, p. 235-270) de M. PEYRIAT, auteur d'une bonne monographie sur le gros bourg cévenol de Saint-Hippolyte et d'une thèse récente de doctorat ès lettres, dactylographiée, sur son Église protestante<sup>1</sup>. Un autre grand seigneur et chef militaire protestant de cette époque a été étudié par un de ses descendants (duc DE LA FORCE, *Le maréchal de La Force, un serviteur de sept rois. 1558-1652*. Paris, Plon, 1952, 2 vol.).

L'article de cette *Revue* sur *Le protestantisme français au XVII<sup>e</sup> siècle* et des publications postérieures où nous insistions, après l'excellent historien que fut Mathieu Lelièvre, sur l'affaiblissement interne des Églises réformées de notre pays à cette époque ont provoqué, dans des milieux ecclésiastiques, quelques réactions assez semblables à celles qui interrompirent bien malheureusement la parution du livre capital de LELIÈVRE, *De la Révocation à la Révolution*, ainsi arrêté à son t. I (Paris, 1911). Nous souhaiterions naturellement voir prouver que la période qui va de la fin des guerres religieuses à la Révocation fut pour le protestantisme français une grande période de foi, et non pas seulement — ce qui est fort différent — de renforcement de l'organisation ecclésiastique. Mais elle continue à être la plus délaissée de toute l'histoire de la Réforme en France. Les auteurs qui s'occupent du sentiment religieux durant le Grand Siècle ne s'intéressent, pas plus qu'Henri Brémond, au « petit troupeau » protestant<sup>2</sup>. La vie intérieure des Églises réformées n'est l'objet que de rares études locales<sup>3</sup>. Pas de livre de fond sur

1. On trouvera de nombreuses indications sur les guerres religieuses en Languedoc et sur Rohan dans l'*Inventaire sommaire des Archives départementales de l'Hérault. Série B. Cour des Comptes, aides et finances de Languedoc. Comptabilités relatives aux gens de guerre des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, par Maurice OUDOT DE DAINVILLE (Montpellier, Laffitte-Auriol, 1951, in-4°, xiv + 685 p.), qui ouvre aux historiens du protestantisme un fonds d'une importance comparable à la fameuse série C (Intendance) des mêmes Archives. Je ne vois pas que les travailleurs se soient beaucoup intéressés aux Papiers Baschi-d'Urre, entrés vers 1928 aux Archives du Gard et riches en documents pour la même période, Louis de Baschi ayant été le lieutenant de Rohan. Peut-être y emploierai-je quelques loisirs, s'agissant d'un seigneur de mon village d'Aubais.

2. A. FRUGÈRE, *Le mouvement religieux dans la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle*; B. AMOUREUX, *Le sens religieux du Grand Siècle* (Paris, Revue des Jeunes, 1946, in-16, 216 p.) ; H. BUSSON, *La religion des classiques. 1660-1685* (Paris, P. U. F., in-8°, 476 p.).

3. Ch. CAMBON, *L'Église réformée d'Agen sous le régime de l'Édit de Nantes* (*Revue de l'Agenais*, LXVIII, 1941, p. 13-40) ; Fr. MARTIN, *Ganges. Action de son Consistoire et vie de son Église aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles* (*Revue de théologie* d'Aix, II, 1942, p. 17-40, 130-159) ;

les théologiens protestants de cette époque<sup>1</sup> : c'est un historien hollandais, D. Nauta, qui a étudié (1937) des Marets (Maresius). Des écoles où ils se formèrent, seule la moins importante a provoqué des recherches récentes (Gaston TOURNIER, *L'Académie protestante de Puylaurens. 1660-1685*, dans les *Études de théologie* de la Faculté de théologie protestante d'Aix, II, 1942, p. 355-377, 421-446). Le chapitre sur les RELATIONS ENTRE CATHOLIQUES ET PROTESTANTS est un peu plus riche, non point tellement pour quelques histoires de convertis dont le changement de religion n'a pas la signification spirituelle de la conversion de Turenne autrefois étudiée par Jacques PANNIER<sup>2</sup>, mais pour des études sur LA CONTROVERSE RELIGIEUSE en ces temps. D'excellentes pages avaient été écrites sur ce sujet par J. PANNIER dans son beau livre *L'Église réformée de Paris sous Louis XIII de 1621 à 1629 environ* (1932) et par R. PATRY dans son *Philippe du Plessis-Mornay* (1933) ; on en trouvera de suggestives dans les thèses d'André PIOGER sur *Saint Jean Eudes* (Paris, Bloud et Gay, 1940. 2 vol. in-8°), où est bien mis en lumière le passage d'une controverse de discussion injurieuse à une nouvelle méthode, beaucoup plus efficace, faisant appel au sentiment et à l'unité chrétienne. La grande controverse de Jurieu et d'Arnauld avait été étudiée par Hilda DAUM (*Pierre Jurieu und seine Auseinandersetzung mit Antoine Arnauld im Streit um die Rechtfertigung und Gnadenlehre*. Marbourg, 1937, vi + 168 p.) : « polémique incertaine, a-t-on dit, Arnauld ne comprenant pas la théologie calviniste, que Jurieu ne représentait pas »<sup>3</sup>. Celle de Jurieu et de Bossuet et l'*Histoire des variations* l'ont été par R. STRUMAN, *La perpétuité de la foi dans la controverse Bossuet-Jurieu. 1686-1691* (*Revue d'histoire ecclésiastique*, 1941, p. 145-189) (l'auteur approuve l'évolutionnisme de Jurieu contre le fixisme dogmatique de Bossuet, actuellement abandonné), et par P. BEUZART, *Petite contribution aux sources de l'« Histoire des variations » de Bossuet* (*Bull. Soc. hist. prot. français*, XCV, 1946, p. 157-163), tandis que J.-A. TANS se consacrait aux réactions néerlandaises envers l'évêque de Meaux (*Bossuet en Hollande*. Maestricht, Ernest van Aelst, 1949, in-8°, 206 p.).

ÉL. TROCMÉ, *L'Église réformée de la Rochelle jusqu'en 1628* (*Bull. Soc. hist. prot. fr.*, XCIX, 1952, p. 133-199).

1. Articles de P. KOCH sur *Jérémie Ferrier, pasteur de Nîmes, 1601-1613* (*Bull. Soc. hist. prot. fr.*, 1940), et de M. BILLÉRY sur *Un prince théologien : le comte George II de Montbéliard, 1626-1699* (*Bull. phil. et hist. Comm. trav. hist. et scientifiques*, 1949-1950, p. 121-131).

2. *Turenne d'après sa correspondance. Notes et documents sur l'évolution de ses idées religieuses* (1907). — E. ESCALLIER, *Lesdiguières, dernier connétable de France* (Lyon, Lardanchet, 1946, in-16, 204 p.). Il est plus pittoresque d'étudier un petit-fils du Taciturne, converti en 1637, commandant en chef de l'armée pontificale (1644), comme le fait B. H. M. VLEKKER, *Een kleinzoon van Willelm den Zwijger als opperbevelhebber van het pauselijk leger : Frédéric Maurice de la Tour d'Auvergne, hertog van Bouillon* (*Mededeelingen van het Nederl. histor. Instituut te Rome*, X, 1940, p. 59-105).

3. Voir aussi les *Lettres de Leibniz à Arnauld d'après un document inédit*, publ. par G. LEWIS (Paris, P. U. F., 1952, in-8°, 115 p.), que l'on peut rapprocher du livre de L. GUIRTON, *Pascal et Leibniz. Étude sur deux types de penseurs* (Paris, Aubier, 1951, in-8°, 182 p.).

L'historiographie de LA POLITIQUE ROYALE à l'égard des protestants dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle a été renouvelée, et est désormais dominée, par le livre, bref, mais dense et suggestif, de Jean ORCIBAL, *Louis XIV et les protestants. « La cabale des accommodés de religion », la Caisse des conversions, la Révocation de l'Édit de Nantes* (Paris, Vrin, 1951, in-8°, 192 p.). Que les agissements du Grand Roi contre les Églises de la Réforme aient moins été essentiellement la manifestation de son catholicisme que d'un Césaropapisme visant beaucoup plus loin concourt à expliquer la faible réaction de nombre de protestants : acceptant l'œcuménisme royal, ils ne croyaient pas céder au papisme abhorré. Une telle vue générale réduit l'intérêt de la recherche, à laquelle on se livrait autrefois, des « auteurs » ou des « responsables » de la Révocation : si nous distinguons d'autres ouvrages sur la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné<sup>1</sup> le mince livre de Marcel PIN, *Madame de Maintenon et les protestants. Contribution à l'étude de la Révocation de l'Édit de Nantes* (Uzès, Péladan, 1943, in-8°, 145 p.), c'est que l'auteur (et l'on dira qu'il fut le meilleur historien des Camisards), dénie toute responsabilité en l'affaire à la bonne dame, dont il fait un portrait plus amusé qu'indigné.

Point d'étude particulière sur LA RÉVOCATION elle-même<sup>2</sup>. L'ÉMIGRATION, qui en fut la première conséquence, a donné lieu à deux travaux importants, l'un qui dépasse l'époque dont nous traitons (Walter BODMER, *Der Einfluss der Refugianteneinwanderung von 1550-1700 auf die schweizerische Wirtschaft* déjà cité), l'autre, qui lui est propre, de Guy H. DODGE, *The political theory of the Huguenots of the Dispersion, with special reference thought and influence of Pierre Jurieu* (New-York, Columbia University press, 1947). L'historiographie du refuge s'est récemment enrichie pour ce qui est de l'Allemagne<sup>3</sup>, des Îles Britanniques<sup>4</sup> et de l'Afrique du Sud<sup>5</sup>. La publication par Gaston TOURNIER<sup>6</sup> du *Mémoire du Refuge de Marie de Comte*, née à Castres et mariée dans la famille de Gau de Frégeville (qui comptera un général protestant du Premier Empire), confirme les nombreux récits de fuite des réfugiés (ici, en Suisse et Hollande)<sup>7</sup>.

1. M<sup>me</sup> SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *Madame de Maintenon. L'énigme de sa vie auprès du Grand Roi* (Paris, Hachette, 1946, in-8°, 288 p.) ; C. ARAGONNÈS, *Madame Louis XIV. Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon* (Paris, Bonne Presse, 1947, in-16, 204 p.).

2. Notons cependant pour son iconographie : Jean BABELON, *Sur un ivoire du Cabinet des Médailles commémorant la Révocation de l'Édit de Nantes* (*Les Trésors des Bibliothèques de France*, XXV, 1942).

3. K. MANSOURY, *Die Geschichte der Huguenottenkirche von ihren Anfängen in Frankreich bis zur Gegenwart in Deutschland. 1516-1937* (Berlin, Consistorium d. Franz. Kirche, 1940-1941, 2 vol. in-4°, 212 et 96 p.).

4. Kenneth URWIN, *A French Refugee in XVIIIth. Century Ireland* (*Comparative Literature Studies*, cahiers 17 et 18).

5. Manfred NATHAN, *The Huguenots in South Africa* (Johannesburg, 1939, in-8°), dont il a été rendu compte dans cette Revue (CXCIV, 1945, p. 78).

6. *Études de Théologie* de la Fac. d'Aix, I, 1941, p. 167-191.

7. C'est en émigration que mourut *Le voyageur Jean Chardin* étudié par P. BEUZART (*Bull. Soc. hist. prot. fr.*, 1947, p. 74-95).



LES RÉACTIONS PROTESTANTES s'étaient dessinées, dès avant la Révocation, dans le projet de résistance pacifique que le pasteur vivarois Isaac Homel avait fait adopter à un conseil de « directeurs » réunis en 1683 à Toulouse et qui se termina, après une courte reprise du culte dans quelques temples, par une bagarre sanglante et l'exécution du promoteur de ce mouvement trop tardif et trop local. L'histoire en a été faite par le pasteur Samuel MOURS (*Isaac Homel et son temps. Un pasteur martyr au XVII<sup>e</sup> siècle. 1620-1683*. Musée du Désert, 1945, in-8°, 232 p.). Le même auteur a publié, en collaboration avec M<sup>me</sup> L. RAUZIER-FONTAYNE, une biographie de *Claude Brousson défenseur des Églises opprimées* (Genève, Labor et Fides, 1948, in-8°, 211 p.), vulgarisant pour le grand public protestant l'histoire d'une personnalité déjà bien connue par les *Prédicants* de Charles Bost, et qui passa de la révolte armée (avec le prédicant Vivens) à des tournées de prédication et de sacrements à travers les régions protestantes avant de périr, lui aussi, sur l'échafaud.

Après vingt ans d'application plus ou moins intensive des prescriptions de l'Édit de révocation, le souhait de nombre d'administrateurs et de prélats de donner aux « ôpiniâtres » un régime matrimonial acceptable pour eux et l'influence du cardinal de Noailles poussèrent le gouvernement à établir le tableau des N. C. (nouveaux catholiques et non convertis). Les réponses fournies par les curés (1898) ont permis à Jean ORCIBAL de dresser l'*État présent des recherches sur la répartition géographique des « Nouveaux Catholiques » à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle* (*Revue d'hist. de l'Église de France*, XXXIII, 1947, p. 62-111, et tirage à part, Paris, Vrin, 1948, in-8°, 46 p.) : mais les chiffres ainsi donnés, assez contestables, ne sont pas très intéressants en eux-mêmes, sans le commentaire d'histoire sociale qu'ils appellent. C'est par ce qu'elles nous apprennent de la texture des noyaux religieux ainsi subsistants que ces réponses des curés méritent l'attention ; par là, échappant à la statistique, nous nous approchons de cette histoire intérieure du protestantisme « sous la Croix » qui explique et rend intéressante sa restauration au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les grandes lignes de cette restauration sont indiquées dans mon article *Le protestantisme français de la Révocation à la Révolution. Positions de problèmes et bibliographie* (*L'Information historique*, 1950, p. 134-140). Il faut partir, pour en écrire l'histoire, et des rigueurs qui prétendirent faire appliquer l'Édit de Révocation et des dispositions des différents milieux religieux. Les rigueurs sont bien connues, l'historiographie protestante ayant naturellement exalté les témoins de sa foi. Le regretté Gaston TOURNIER s'était consacré à L'HISTOIRE DES GALÉRIENS HUGUENOTS : d'où, après la publication d'une étude sur *Les galériens de Mazamet* (Musée du Désert, 1933), des monographies sur leurs compagnons de rame les frères Serre<sup>1</sup>,

1. Les trois frères Serre de Montauban, forçats pour la foi de 1686 à 1713 et 1714 (Musée du Désert, 1937).

Élie Neau<sup>1</sup>, Le Febvre<sup>2</sup>, le baron de Salgas<sup>3</sup>, la réédition des célèbres *Mémoires*, remarquables de vie, de pittoresque et de précision, de Marteilhe<sup>4</sup> et la publication, posthume pour le dernier volume, d'un livre, *Les galères de France et les galériens protestants des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (Musée du Désert, 1943-1949, 3 vol. in-8°, 296, 486 et 451 p.), où l'on trouvera un exposé technique sur les galères et les galériens, avec d'intéressantes illustrations, une étude sur les forçats pour la foi et la longue liste de ceux-ci, accompagnée de renseignements sur chacun d'eux. On y joindra la note de R.-A. WüRGERT, *Une supplique de cinq galériens protestants au roi de Danemark Frédéric IV (1727)* (Bull. Soc. hist. prot. français, XCVII, 1950, p. 198-201), et la brochure du pasteur Jacques KALTENBACH, *Les protestants sur les galères et dans les cachots de Marseille de 1545 à 1750* (Marseille, 1952, in-8°, 48 p.).

SUR D'AUTRES ÉPISODES DU MARTYROLOGE PROTESTANT : la troisième édition (1945), revue par André FABRE<sup>5</sup>, du vieux livre (1884) de Daniel BENOT sur *Marie Durand*, la plus célèbre des prisonnières de la Tour de Constance, à Aiguesmortes, et des biographies de pasteurs du Désert exécutés pour leur foi<sup>6</sup>.

Ces rigueurs — dont il ne faut pas oublier le caractère sporadique, momentané et arbitraire — et d'abord la simple application de l'Édit de révocation divisaient le corps protestant suivant les psychologies, les souhaits et les modalités de résistance de ses différentes classes. Charles Bost et M. L. Mazoyer s'étaient déjà souciés de ces ASPECTS SOCIAUX DE LA RÉSISTANCE PROTESTANTE, auparavant trop considérée comme un bloc : j'en fais depuis une vingtaine d'années l'objet d'études systématiques<sup>7</sup>.

1. Réimpression, avec introduction et notes (*Ibid.*, 1939) de l'*Histoire des souffrances du sieur Élie Neau sur les galères ou dans les cachots de Marseille*, publ. en 1701, le texte spirituellement le plus riche de toute cette littérature.

2. Réimpression, avec introduction et notes (*Ibid.*, 1940), de l'*Histoire des souffrances et de la mort du fidèle confesseur et martyr M. Isaac Le Febvre, avocat en Parlement*, publ. en 1703.

3. *Le baron de Salgas, gentilhomme cévenol et forçat pour la foi* (Musée du Désert, 1941, in-8°, 286 p.). Voir aussi son étude sur *David de Caumont, baron de Montbeton, forçat pour la foi* (Revue de théologie d'Aix, IX, 1944, p. 244-268).

4. *Mémoires d'un protestant, Jean Marteilhe, de Bergerac, condamné aux galères de France pour cause de religion, écrits par lui-même* (*Ibid.*, 1942, in-8° carré, 274 p.). Ils avaient déjà eu sept éditions françaises (de 1757 à 1909) (et M. Tournier omet une publication partielle, par Guillaume Apollinaire, *Chronique des grands siècles de la France*, 1912). Il faudrait ajouter à son livre une Pièce justificative n° IV, supprimée par la censure d'alors, la reproduction d'un article de CLÉMENTEAU (d'une famille qui compta un forçat pour la foi) dans *Le Journal* du 30 avril 1896, sur Marteilhe et ses mémoires.

5. A qui l'on devait déjà la biographie du frère de Marie Durand, le pasteur du Désert et martyr Pierre Durand (1930).

6. Samuel MOURS et R. DARCISAC, *Deux martyrs du Désert, Fauriel-Lassagne, Morel-Duvernois* (1939) ; S. MOURS, *Portraits huguenots vivarois* (1948) ; notre article *Désubas et les vrais mérites de l'Église du Désert* (*Le Foyer protestant*, 1946).

7. L'ensemble en est esquissé ou exposé dans des articles du périodique *Évangile et Liberté* (1939-1940), tirés en brochure sous le titre *Problèmes et expériences du protestantisme français* (*L'urbanisation. L'embourgeoisement. Les divisions ecclésiastiques. L'attrait catholique*) (Paris,

LA BOURGEOISIE, et spécialement de la France septentrionale, loyaliste et légaliste, particulièrement surveillée par les autorités, peu portée à une opposition ouverte et avant tout préoccupée de retrouver un statut civil normal, se confina dans le culte de famille et mit, dès la Révocation, tous ses efforts à retrouver une procédure matrimoniale qu'elle pût accepter : c'est ce que j'ai exposé dans une communication au Congrès d'histoire économique et sociale de la Révolution (1939) sur *La bourgeoisie protestante au XVIII<sup>e</sup> siècle et pendant la Révolution* et dans *Le problème du mariage civil et les protestants français au XVIII<sup>e</sup> siècle* (*Revue de théologie* de la Faculté d'Aix, II, 1942, p. 241-299), où j'ai montré de quelles pratiques contradictoires et de quelles démarches, souvent brouillonnes, sont sorties les dispositions de l'Édit de 1787.

LES POPULATIONS RURALES, en particulier du gros groupe cévenol, connurent à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle un état spirituel de profond remords, du fait des abjurations et des actes de catholicité auxquels elles avaient consenti et consentaient. Cet état, bien mis en lumière par Charles BOST dans ses *Prédicants des Cévennes et du Bas-Languedoc. 1684-1700* (Paris, Champion 1912, 2 vol.), est, à notre avis, la seule cause essentielle de LA CRISE DE PROPHÉTISME que ce pays connut alors et dans les années suivantes. C'est ce que j'ai indiqué dans un article sur *La part de la jeunesse dans la restauration du protestantisme au XVIII<sup>e</sup> siècle* (*Revue de théologie* de la Faculté d'Aix, IV, 1944, p. 345-364), contre les interprétations du prophétisme encore accrochées par Charles BOST à la psychopathologie<sup>1</sup> et par L. MAZOYER (dans un article postérieur)<sup>2</sup> à la sociologie. Ici, comme en toute manifestation religieuse, c'est le message qui compte, beaucoup plus que son conditionnement social et surtout que ses formes extérieures (une certaine phénoménologie confond le prophétisme cévenol, le convulsionnisme janséniste, les transes spirites) : or, le message de petits prophètes, avant la guerre des Camisards, était simplement de repentance, de décision, de vie conséquente et de joie profonde (on dirait presque de gaité). Mais il ne faut pas voir, par contre, dans le prophétisme le produit d'une propagande organisée, avec à sa base une prétendue « école de prophètes » fondée par un de Ferré dans le Dauphiné<sup>3</sup>.

Manifestation militaire du prophétisme, LA GUERRE DES CAMISARDS doit,

1940); dans notre *Économie et religion. Les protestants français au XVIII<sup>e</sup> siècle* (*Annales d'histoire sociale*, 1940), et dans notre livre *Le protestant français*, déjà cité.

1. *Les prophètes du Languedoc en 1701 et 1702* (*Revue historique*, 1921) ; *Les prophètes des Cévennes au XVIII<sup>e</sup> siècle* (*Revue hist. et philos. rel.*, 1925).

2. *Problèmes religieux et réalités sociales. Les origines du prophétisme cévenol. 1700-1702* (*Revue historique*, CXCIV, 1947, p. 23-54).

3. Cette légende a été démolie par Cilette BLANC, *Genève et les origines du mouvement prophétique en Dauphiné et dans les Cévennes* (*Zeitschrift für schweizerische Geschichte*, Genève, XXIII, 1943, p. 234-249). Nous ne connaissons pas les articles de J. M. MARTELSTEIN, *Het profetisme onder de Camisards* (*Stemmen des tijds*, Zeist, XXIX, 1940, p. 119-138, 207-216, 301-316).

elle aussi, être étudiée « de l'intérieur », si l'on veut dépasser l'intérêt un peu superficiel d'ouvrages de vulgarisation comme ceux, d'ailleurs méritants et de bonne volonté, d'André DUCASSE (*La guerre des Camisards*. Paris, Hachette, 1946, in-16, 256 p.) et de M<sup>me</sup> Agnès DE LA GORCE (*Camisards et dragons du roi*. Paris, Albin Michel, 1950, in-8°, 349 p.)<sup>1</sup>. Aussi aura-t-on surtout recours aux travaux d'un disciple de Charles Bost, Marcel PIN, qui, après avoir abordé la biographie d'un chef secondaire des « enfants de Dieu », *Nicolas Jouany* (Montpellier, 1930), avec une défiance assez représentative des sentiments de bourgeois protestants de l'époque, se laissa gagner par son sujet et donna de *Jean Cavalier* (Nîmes, 1936) une histoire à l'image de son héros, ardente et rocailleuse (mais également précise et honnête), avant de tourner à l'histoire pittoresque, d'ailleurs savoureuse, dans *Chez les Camisards* (Mons par Alès, 1943, in-8°, 150 p.) et à l'idylle dans *A côté des Camisards* (Uzès, Péladan, in-8°, 85 p.)<sup>2</sup>. Nous avons étudié, dans un livre sur *L'esprit militaire au XVIII<sup>e</sup> siècle*, de publication prochaine (Plon, éd.), l'activité guerrière des Camisards, où nous voyons l'un des exemples qui rendirent l'esprit d'offensive et de guerre « à fond » à une armée française entretenue par le vieux Louis XIV dans un esprit d'économie et de « belle capitulation » : malheureusement, les *Mémoires* publiés (en 1918, par Frank PUAUX) et se présentant comme l'œuvre de Cavalier<sup>3</sup> sont une source incertaine.

La guerre des Camisards laissa de longues séquelles de troubles et de prophétisme : l'« inspiration », notamment, se perpétua dans quelques villages (Congénies, Fontanès) des environs de Nîmes, où elle prit par la suite figure de quakérisme français<sup>4</sup>. Mais, entre cette anarchie impuissante et la résistance dissimulée de la bourgeoisie, le jeune ANTOINE COURT sut faire triompher une résistance ouverte, mais pacifique, avec comme base le refus désarmé d'obéissance sur le seul terrain religieux et la restauration des Églises réformées, avec leur pastorat, leurs assemblées, leurs synodes, leur discipline. Les faits<sup>5</sup> étaient, en gros, bien connus par la publication de l'*Histoire des Églises du Désert* de Charles COQUEREL (Paris, 1841, 2 vol.) et l'*Histoire de la restauration du protestantisme en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Antoine COURT d'Edmond HUGUES (Paris, 1875, 2 vol.), très heureusement complétés, pour ce qui est de l'attitude du gouvernement, par l'*Histoire politique des*

1. De M<sup>me</sup> DE LA GORCE également une note, *Documents inédits sur la guerre des Camisards (XVIII<sup>e</sup> siècle)*, 1952, p. 422-425.

2. On trouvera quelques indications sur la littérature romanesque du sujet dans la thèse de Jean SUSINI, *Histoire littéraire des Cévennes* (Alès, impr. Brabo, 1949).

3. J. DELANGLEZ, *The authorship of the Journal of Jean Cavalier* (*Mid. America. An historical review*, Chicago, XXV, 1943, p. 220-223).

4. Voir la *Chronique de la vie quaker française* d'Henry VAN ETTEN (Paris, Société des Amis, 1938; 2<sup>e</sup> éd., *Ibid.*, 1947, in-8°, 342 p.; bibliographie), où l'on trouvera des extraits de correspondance dépassant l'intérêt purement confessionnel, notamment sur la Révolution.

5. Résumé récent de cette histoire dans : R. PFISTER, *Antoine Court (1695-1769)*, *der Erneuer des französischen Protestantismus* (*Theologische Zeitschrift*, Bâle, VII, 401-422).

protestants français. 1715-1794 de M. l'abbé DEDIEU (Paris, 1925, 2 vol.). Restait à écrire L'HISTOIRE INTERNE DU CORPS PROTESTANT et de ses Églises à cette époque : c'est le sujet de mon *Histoire ecclésiastique des réformés français au XVIII<sup>e</sup> siècle (Mémoires de l'Académie... de Caen, et tirage à part, Paris, Fischbacher, 1940, in-8°, 241 p.)*, fondée pour bonne partie sur les Actes des *Synodes du Désert*, publ. par Edmond HUGUES (Paris, 1885-1886, 3 vol.) et sur les *Lettres* du pasteur Paul RABAUT à Antoine Court. 1739-1755 (éd. A. PICAL et Charles DARDIER. Paris, 1884, 2 vol.) et à divers. 1744-1794 (éd. Ch. DARDIER. Paris, 1892, 2 vol.)<sup>1</sup>. On y trouvera le tableau des tendances contradictoires des différents milieux protestants, des luttes et des schismes qui accompagnèrent la restauration de l'Église et de l'opposition, lorsque commença (sur la fin du règne de Louis XV) à s'établir une demi-tolérance, entre une politique de hardiesse et une diplomatie d'entente avec l'autorité. M. Daniel ROBERT a complété ou nuancé certaines de mes vues en étudiant l'un des représentants de la première politique<sup>2</sup> et le célèbre promoteur de la seconde, le pasteur de Nîmes Paul RABAUT<sup>3</sup>. L'atmosphère de ce « second Désert » (règne de Louis XVI) est particulièrement sensible dans les biographies de deux de ses pasteurs, Simon Lombard (Jean BARRAL, *Du « Désert »... au « Réveil »*. Simon Lombard, pasteur du Désert. Dieulefit, Nouvelle Soc. d'éditions, 1938, in-8°, 282 p.) et Honoré Michel (Georges MICHEL, *Une famille provençale*. Paris, Berger-Levrault, 1950, in-8°, 184 p.), qui confirment un travail plus ancien sur leur collègue Jean de Visme<sup>4</sup>.

La restauration du protestantisme français était suivie avec attention et appuyée à L'ÉTRANGER. C'est en Angleterre que l'abbé PRÉVOST avait trouvé le sujet de son roman « protestant », *Les campagnes philosophiques de M. de*

1. J'y ai utilisé mes travaux sur l'attitude des protestants de la campagne (*La vie des protestants au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le marquisat d'Aubais*, dans *Bull. Soc. hist. prot. fr.*, 1922-1923, repris dans *Un village d'opiniâtres*, Musée du Désert, 1938, et dans *Mon village sous Louis XV*, Paris, P. U. F., 1940); sur celle des gentilshommes et des officiers protestants (*L'Institution du Mérite militaire*, même *Bull.*, 1933-1934), sur *Le problème du culte public et de l'Église dans le protestantisme français au XVIII<sup>e</sup> siècle (Foi et Vie, 1938)* et sur *Les assemblées du Désert et le problème du culte et de l'Église du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours* (*Bull. cit.*, 1939), ainsi qu'une étude sur *Une Église protestante de notables (Caen) devant la persécution et la Révolution*, dans le dernier numéro, imprimé, mais non paru, de la *Revue d'Histoire moderne* (1940).

2. La tournée du pasteur Gibert et du frère morave Fries dans les églises de Saintonge (*Bull. cit.*, XCVII, 1950, p. 117-122); *La fin du « Désert héroïque »*. Pourquoi Jean-Louis Gibert a-t-il émigré? (*Ibid.*, XCVIII, 1951, p. 238-247).

3. Le rôle historique de Paul Rabaut (*Foi et Vie*, 1952, p. 21-31). Voir aussi : P. GUELPUCCI, *A propos de Paul Rabaut et de la liberté de conscience* (*Revue de théologie de la Faculté d'Aix*, IV, 1944, p. 132-144).

4. Jean de Visme, *Le réorganisateur des églises protestantes du Nord de la France sous la Révolution et l'Empire*. Jean de Visme (Clamart, « Je sers », 1927). Sur un de leurs aînés, le pasteur Jarousseau, du Poitou, célèbre dans le protestantisme français par la biographie romancée, *Le pasteur du Désert*, qu'en a donnée Eugène Pelletan : Ch. DARTIGUE, *Le testament de Jarousseau et ses suites* (*Bull. Soc. Prot. fr.*, XCVIII, 1951, p. 248-254).



*Montcal* : M<sup>lle</sup> Claire-Éliane ENGEI, qui avait déjà consacré un article à *L'abbé Prévost et le protestantisme français* (Bull. Soc. Hist. Prot. français, 1934, p. 593-613), a repris le sujet dans *Figures et aventures du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voyages et découvertes de l'abbé Prévost* (Paris, « Je sers », 1939)<sup>1</sup>. D'Angleterre, un clergyman, fils d'un réfugié à Genève, le Rév. Jacques Servet, entretenait avec la Suisse, et en particulier avec Antoine Court, une *Correspondance*, dont le premier volume (1720-1748) vient d'être publié par Fréd. GARDY dans les Publications of the Huguenot Society of London (Londres, 1952, gr. in-8° carré, xx + 229 p.) : les renseignements y abondent sur les protestants de France et du Refuge, et notamment sur le conflit qui opposa Antoine Court à leur ancien représentant à l'étranger, l'Alésien Benjamin du Plan, traité avec une ingratitude notoire, notamment comme favorable aux survivances du prophétisme. Belle publication, digne de la Société qui avait déjà fait paraître les *Mémoires sur la guerre des Cévennes des Camisards Mazel et Marion* (éd. Charles Bost, 1932).

Ayant poussé notre *Histoire ecclésiastique* jusqu'aux Articles organiques de 1802, nous en avons naturellement consacré un chapitre à l'ÉDIT DE TOLÉRANCE DE 1787, qui donna l'égalité civique aux protestants, en soulignant que ces derniers étaient en bonne partie responsables du caractère limité et insuffisant de cette mesure. Point de travaux d'ensemble sur les protestants devant LA RÉVOLUTION : on en est toujours à la suggestive mais brève *Histoire du protestantisme français pendant la Révolution et l'Empire* du pasteur Ch. DURAND (Paris et Genève, 1902, 234 p.). Des protestants qui donnèrent avec fougue dans la politique révolutionnaire, l'honnête Rabaut Saint-Étienne continue à attirer une attention due surtout à son père et à sa mort<sup>2</sup> ; ce n'est pas ordinairement au protestant que l'on songe lorsqu'on écrit l'histoire de Necker<sup>3</sup> ou de Mallet du Pan<sup>4</sup>.

III. ÉPUISEMENT SPIRITUEL ET RENOUVEAU PIÉTISTE. — Les deux siècles d'établissement ou d'épreuves que connut le protestantisme après la Réforme s'accompagnèrent de vicissitudes spirituelles analogues dans tous les pays. D'abord, un épuisement que l'on attribue volontiers à la persécution dans les régions où elle sévit, mais qui, se manifestant également là où le

1. Du même auteur : Jean-François de Boissy (1704-1754). *Un réfugié français du XVIII<sup>e</sup> siècle* (en Suisse, Hollande et Allemagne) d'après sa correspondance (Neuchâtel, 1941, 118 p.).

2. Henry DARTIGUE, *Une lettre inédite de Rabaut Saint-Étienne* (Bull. cité, 1941, p. 58 et suiv.) ; André DUPONT, *Rabaut Saint-Étienne. Sa vie et son œuvre* (Revue de théologie de la Faculté d'Aix, IV, 1944, p. 118-131) ; Id., *Rabaut Saint-Étienne. 1743-1793* (Strasbourg, Lib. Oberlin, 1946, in-8°, 148 p.).

3. Pierre JOLLY, *Necker* (Paris, 1947, in-8°, 376 p.). Sur sa femme : A. CORBAZ, *Madame Necker, née Susanne Curchod, humble Vaudoise et grande dame* (Lausanne, 1945, in-12, iv + 224 p.).

4. Édouard Cnapuisat, *Mallet du Pan et le maréchal de Castries* (Bull. Soc. hist. arch. de Genève, 1949, p. 201-210).

protestantisme était victorieux, doit dépendre d'une cause interne commune à toutes les Églises de la Réforme. C'est, à notre avis, l'évolution logique — hâtée par l'obsession d'une orthodoxie intellectualiste — des deux notions essentielles, redécouvertes au XVI<sup>e</sup> siècle, de liberté chrétienne et de grandeur divine. Du moment que les expériences religieuses qui les avaient ravivées s'effaçaient devant la formulation dogmatique, il était normal que ces notions dépassassent leur apogée pour retomber la première dans le libre-examen, la seconde dans le déisme. De là, dans tous les pays protestants, l'apparition d'un rationalisme dont les figures principales n'ont pas cessé d'être étudiées.

L'ANGLETERRE est bien connue depuis Voltaire comme ayant été le berceau du déisme moderne. D'où de nombreuses études récentes sur les représentants britanniques de cette tendance, Hobbes<sup>1</sup>, Herbert of Cherbury<sup>2</sup>, Locke<sup>3</sup>, Shaftesbury<sup>4</sup>, Toland<sup>5</sup> et Hume<sup>6</sup>, auxquels on peut joindre de quelque manière Addison<sup>7</sup> et Swift<sup>8</sup>. L'exégèse criticiste anglaise sera représentée ici par Edward Evanson, l'auteur de la *Dissonance of the four generally received Evangelists* (1792)<sup>9</sup>. Point de publication récente à signaler

1. M. M. ROSSI, *Alle fonti del deismo e del materialismo moderno. I : Le origine del deismo. II : L'evoluzione del pensiero di Hobbes* (Florence, Nuova Italia, 1942, in-8°, 196 p.).

2. R. I. AARON, *The Autobiography of Edward, first Lord Herbert of Cherbury. The original Ms. Material* (*The Modern language review*, Londres, XXXVI, 1941, p. 184-194); B. WILLEY, *Lord Herbert of Cherbury. A spiritual Quizote of the XVIIth century (Essays and studies by members of the English Association, Oxford, XXVII, 1941, p. 22-29)*; H. R. HUTCHESON, *Lord Herbert of Cherbury's « De religione laici »* (trad.) (New-Haven, 1944, 198 p.).

3. H. MAC LACHLAN, *The religious opinions of Milton, Locke and Newton* (Manchester, 1941, 217 p.); A. BROWN, *John Locke and the religious « Aufklärung »* (*Review of Religion*, New-York, XIII, 1949, p. 126-154); Id., *German interest in John Locke's Essay. 1688-1800* (*The Journal of English and Germanic Philologie*, Urbana, L, 1951, p. 466-482).

4. A. O. ALDRIDGE, *Shaftesbury and the deist manifesto* (*Transactions of the American philos. society*, nouv. série, XLI, p. 297-385).

5. M. MUFF, *Leibnizens Kritik der Religionsphilosophie von John Toland* (Affoltern, Weiss, 1940, in-8°, vi + 103 p.).

6. R. H. POPKIN, *Hume and Kierkegaard* (*Journal of Religion*, Chicago, XXXI, 1951, p. 274-281).

7. E. A. et L. D. BLOOM, *Addison's « Enquiry after truth ». The moral assumptions of his proof for divine existence* (*Publications of the modern language Association of America*, Menasha, Wisc., LXV, 1950, p. 198-220).

8. H. DAVIS, *The prose works of Jonathan Swift. T. II : Bickerstaff papers and pamphlets on the Church* (Oxford, 1939, xl + 299 p.); Robert Wyse JACKSON, *Jonathan Swift dean and pastor* (Londres, Soc. for prom. Christian knowledge, 1939, x + 185 p.). Le second centenaire de la mort de Swift (19 octobre 1745) a provoqué le livre, du même auteur, sur *Swift and his Circle* (Dublin, 1945, 112 p.) et, de L. A. LANDA et J. E. TOBIN, *Jonathan Swift. A list of critical studies published from 1896 to 1945* (New-York, Cosmopolitan science and art service, 1945, 62 p.). L'étude d'E. TUVESON, *Swift and the world-makers* (*Journal of the history of ideas*, Lancaster et New-York, XI, 1950, p. 54-74), échappe à notre sujet.

9. F. STRACHOTTA, *Edward Evanson, 1731-1805, der Theologe und Bibel-Kritiker. Ein Beitrag zu anglikan. Kirchengeschichte d. XVIII Jahrhunderts* (Halle, Akad. Verlag, 1940, 140 p.).

SUR LE RATIONALISME ALLEMAND de la même époque. On ne le cherchera pas dans la confession de foi que le premier roi de Prusse, Frédéric I<sup>er</sup>, composa vers 1700, bien qu'elle montre en lui un esprit indépendant à l'égard des diverses théologies protestantes<sup>1</sup>. Son petit-fils, Frédéric II, savait distinguer l'incrédulité personnelle et la religion d'État, et seule son attitude de protecteur des différents cultes a été l'objet de travaux récents<sup>2</sup>.

Rien non plus d'important sur L'INFLUENCE DES PHILOSOPHES FRANÇAIS<sup>3</sup>. La réédition de quelques pages de la correspondance de MONTESQUIEU a montré son ami le pasteur de Genève, Vernet, le consultant sur l'emploi du « tu » dans les traductions de la Bible et citant « les *Lettres persanes* aussi bien que *L'espion turc* pour montrer que ce langage plait, comme caractérisant mieux un Asiatique » : les raisons données, dans le même sens, par Montesquieu, n'ont pas de peine à être plus sérieuses<sup>4</sup>. Les contacts de VOLTAIRE avec le protestantisme sont évoqués dans l'article de Claire-Éliane ENGEL, *George Keate et la Suisse* (*Revue d'histoire suisse*, XXVIII, p. 344-365), où l'on trouvera des lettres de l'écrivain français au poète anglais, ou plutôt à l'auteur de l'épître sur *Ferney* et du *Tableau abrégé de l'histoire ancienne, du gouvernement et des lois de la république de Genève* (1761). L'évocation se fait amusante dans la note de Jean-P. FERRIER, *Covelle, Voltaire et l'affaire de la génuflexion* (*Bull. Soc. hist. arch. de Genève*, 1946, p. 217-225) : il s'y agit d'un Genevois qui, ayant fait un enfant à sa servante, refusa de s'agenouiller, en marque d'humiliation, devant le Consistoire ; Voltaire en soutint la longue résistance et s'en égaya fort, l'appelant et le faisant annoncer par ses domestiques Monsieur le Fornicateur Covelle, comme s'il s'agissait d'une charge de la « parvulissime République » de Genève. La longue correspondance entretenue par lui, de 1754 à sa mort, avec la grande famille genevoise des Tronchin, qui lui fournissait à la fois docteur<sup>5</sup>, conseiller, banquier, informateurs et intermédiaires auprès des autorités, n'avait pas été encore complètement publiée. Elle vient de l'être deux fois, par M. Bernard GAGNEBIN, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (*Voltaire. Lettres inédites aux Tronchin*. Genève, Droz, 1950, in-8°, 3 vol. de XL + 299, 244 et 258 p.), et par feu André DELATTRE, professeur à l'Université de Pensylvanie (*Voltaire. Cor-*

1. H. RALL, *Das Glaubensbekenntnis des ersten Preussenkönigs* (*Forschungen zur Brandenburgisch-preussischen Geschichte*, LIV, 1952, p. 131-133).

2. R. SCHÄFER, *Bittgesuche evangelischer Schlesier an Friedrich den Grossen* (Görlitz, Starke, 1941, 140 p.) ; F. HANUS, *Church and State in Silesia under Frederick II. 1740-1786* (Washington, Catholic University of America press, 1944, x + 432 p.).

3. Le protestant Bayle, qui est à l'origine du mouvement, ne sera représenté ici que par un *Choix de textes*, dû à Marcel RAYMOND (Paris, 1948).

4. *Études évangéliques* de la Faculté de théologie d'Aix, XI, 1951, p. 196-200.

5. Jean OLIVIER, *Les registres de consultation du docteur Tronchin* (*Revue médicale de la Suisse romande*, LXIX, 1949, p. 659-681). Notons, car cela a son importance pour l'histoire du protestantisme français, que ce médecin de réputation mondiale finit sa brillante carrière comme médecin du duc d'Orléans (1766-1781).

respondance avec les Tronchin. Paris, Mercure de France, 1950, in-8°, XLIV + 797 p.)<sup>1</sup>. Nous ne pouvons juger que de la première de ces éditions, remarquablement présentée et annotée, mais, au total, cette correspondance, extrêmement significative pour le personnage même de Voltaire, ses préoccupations d'argent et ses habiletés d'écrivain « publicitaire », n'intéresse l'histoire du protestantisme, hormis la polémique contre les pasteurs de Genève, que par ses allusions à des personnalités de cette confession et par quelques passages sans grandes révélations sur les Calas, Sirven, etc. On pourra voir aussi les *Voltaire's letters to Pierre Pictet and his family*, publ. par G. R. HAVENS (*Romanic Review*, octobre 1941), l'article de Charles BAEHNI, *Voltaire jardinier. Les Délices de Voltaire (Les Musées de Genève, février 1945)*, la notice sur le Musée Voltaire et les Délices (*Voltaire à Genève. Genève, Soc. des amis du Musée d'Art et d'Histoire, 1949*) de Paul CHAPONNIÈRE, l'auteur d'un très agréable et très suggestif *Voltaire chez les calvinistes* (Genève, imprimerie du *Journal de Genève*, 1932), et le livre, au sujet moins connu, de L.-Édouard ROULET, *Voltaire et les Bernois* (Lausanne, La Baconnière, 1950).

Ainsi réduite à des publications d'importance secondaire, cette historiographie récente rend mal compte du danger que le protestantisme courtut alors (avec tout le christianisme positif). Les institutions ecclésiastiques présentaient toujours une façade imposante, et des personnalités qu'étudiaient les spécialistes, qu'il s'agisse du Danois Peder Hersleb<sup>2</sup> ou de la poétesse norvégienne Catherine Boye, auteur de psaumes<sup>3</sup>, de ce pasteur hollandais, Bernard Smijtegelt († 1739), prédicateur à Middlebourg, qui prêcha 145 sermons sur le « roseau brisé<sup>4</sup> », de son collègue Pierre Bogaerts<sup>5</sup> et de ces commissaires politiques auprès des synodes néerlandais qu'a évoqués J. N. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK<sup>6</sup>. En Allemagne, BACH donne son expres-

1. A. DELATTE avait déjà publié *Les lettres de Voltaire des manuscrits Tronchin* (*Modern Language notes*, LVIII, 1943, p. 441-447) et *Voltaire and the ministers of Geneva* (*Church History*, décembre 1944) ; B. GAGNEBIN, *Voltaire épistolier. 550 lettres de Voltaire (Les Musées de Genève, février 1945)*, *Voltaire à Genève. I : Cinq cent cinquante lettres à la famille Tronchin. II : Voltaire vu par Jean Huber (Genève, XXIII, 1945, p. 70-85)* ; voir aussi son *Genève. Textes et prétextes* (Lausanne, Mermod, 1948).

2. P. G. LINDHARDT, *Peder Hersleb I. 1689-1737. Studier over Dansk-Norsk Kirke- og Kultur historie i første Halvdel af det XVIII Aardrede* (Copenhagen, Gad, 1939, in-4°, 348 p.).

3. H. NILSEN, *Birgitte Cathrine Boye (1742-1824) og hennes salmediktning* (*Norsk teologisk tidsskrift*, L, 1949, p. 226-241).

4. M. J. A. DE VRIJER, *D<sup>r</sup> Bernardus Smijtegelt en zijn « gebroekte riet »* (Amsterdam, Spruyt, 1947, xvi + 246 p.).

5. C. RIJKEN, *Petrus Bogaerts, pastoor te Duisel, overleden 16 oktober 1736* (*Taxandria*, XLIX, 1942, p. 12-15).

6. M<sup>r</sup> Hendrik van Hees, *commissaris-politik ter Zuid-hollandse synode. 1726-1753* (*Nederlandsch archief voor kerkgeschiedenis*, XXXVI, 1948, p. 149-192) ; M<sup>r</sup> Antonis Schiler als *commissaris-politiek ter Noord-hollandse synode. 1719-1724* (*Ibid.*, XXXVII, 1950, p. 193-250). Cf. J. P. VAN DOOREN, *Synode-vergaderingen in de XVIIIe eeuw* (*Ibid.*, XXXIX, 1952, p. 19-35).

sion parfaite au culte luthérien et contribue à lui assurer la fidélité de l'Église : aussi ne sont-ce plus seulement les musicologues qui s'intéressent maintenant à lui, mais les historiens du sentiment religieux<sup>1</sup>.

L'ÉGLISE D'ANGLETERRE s'incorpore de plus en plus profondément à la vie de la nation, grâce à une notion très souple de l'épiscopat<sup>2</sup>, à des évêques remarquables<sup>3</sup>. Il n'est pas jusqu'à l'intervention des autorités temporelles et de l'opinion publique dans des questions aussi ecclésiastiques que la révision du Prayer Book qui ne montre l'étonnante réussite d'une Église très institutionnelle et très organisée qui est cependant, si l'on peut dire, moins cléricale que nationale et appartient à tous les Anglais<sup>4</sup>, tout comme la version « autorisée » publiée en 1611 sous les auspices de Jacques I<sup>er</sup> finit par devenir, malgré les vives oppositions du début, « une vraie Bible nationale<sup>5</sup> » dont « l'influence sur le développement religieux du peuple, sur la vie et la littérature anglaises, a été extraordinaire<sup>6</sup> ». Un clergé local profondément mêlé à la vie du peuple<sup>7</sup> y contribuant, une religion sociale s'était constituée, caractérisée par le fait qu'un ambassadeur comme Matthew Prior, l'un des auteurs du traité d'Utrecht, faisait des poèmes sur Salomon

1. HANS BESCH, *Johann Sebastian Bach. Frömmigkeit und Glaube*. T. I : *Deutung und Wirklichkeit. Das Bild Bachs im Wandel der deutschen Kirchen- und Geistesgeschichte* (Gutersloh, Bertelsmann, 1938, in-8°, XII + 314 p. ; 2<sup>e</sup> éd., Cassel et Bâle, 1950) ; MARCEL PRENDER, *Jean-Sébastien Bach chante de Dieu* (Paris, « Je sers », 1953, in-16, 168 p.) ; M. DIRBLIUS, *Individualismus und Gemeindebewusstsein in Johann Sebastian Bachs Passionen* (*Archiv für Reformationsgeschichte*, XLI, 1948, p. 132-154) ; B. GAYOTY, *Jean-Sébastien Bach (1750-1950) et la musique religieuse* (*Études*, CCLXVII, 1950, p. 190-203) ; F. HAMEL, *Johann Sebastian Bach. Geistige Welt* (Goettingue, Duerlich, 1951, 244 p.).

2. NORMAN SYKES, *The Church of England and Non-episcopal Churches in the XVIIth and XVIIIth centuries* (Londres, S. P. C. K., 1948, in-8°, 45 p.) ; E. T. DAVIES, *Episcopacy and the royal supremacy in the Church of England in the XVIIth century* (Oxford, Blackwell, 1950, in-8°, VI + 137 p.).

3. EDWARD TENISON, *Thomas Tenison, archbishop of Canterbury* (de 1694 à 1715, conseiller écouté de Marie et de Guillaume) (Londres, S. P. C. K., 1948, in-8°, x + 466 p.) ; A. TINDAL HART, *The life and times of John Sharp, archbishop of York* († 1713, conseiller de la reine Anne) (*Ibid.*, 1949, in-8°, 352 p.) ; W. M. MERCHANT, *Richard Watson, bishop of Llandaff (1737-1816)* (*Journal of the historical Society of the Church in Wales*, I, 1947, p. 163-181).

4. E. C. RATCLIFF, *The Book of common prayer of the Church of England. Its origin and revisions. 1549-1661* (Londres, S. P. C. K., 1949, in-8°, 120 p.) ; A. E. PEASTON, *The Prayer Book reform movement in the XVIIIth century* (Londres, 1940, 126 p.).

5. D. DAIGRES, *The King James version of the English Bible* (Chicago, University press, 1941, 226 p.).

6. H. N. FAIRCHILD, *Religious trends in English poetry*. T. II : *1740-1780. Religious sentimentalism in the age of Johnson* (Londres, 1942, ix + 406 p.) ; A. R. HUMPHREY, *Literature and religion in XVIIIth century England* (*Journal of ecclesiastical history*, Londres, III, 1952, p. 159-190). Sur la littérature ecclésiastique, une étude, par S. SPIKER, de l'éloquence sacrée chez un orateur réputé, South († 1716), qui, suivant le vent, avait appartenu à tous les partis ecclésiastiques (*Figures of speech in the sermons of Robert South*, dans la *Review of English studies*, Londres, XVI, 1940, p. 444-455).

7. Voir l'édition, par B. POTT, du *Diary of a country parson. 1758-1802* de J. WOODFORDS (Londres, Oxford University press, 1949, in-8°, 640 p.).



ou *La vanité du monde, Alma ou Les progrès de l'âme*<sup>1</sup>, qu'un chimiste de renom comme Richard Watson était récompensé par un évêché et que, à la fin du siècle, un homme politique tel que Burke prétendait réaliser un État chrétien, l'État chrétien proposé par Bucer à Édouard VI, avec, comme première condition, l'écrasement de la Révolution française, figuration de l'Antéchrist<sup>2</sup>. Mais cette accommodation de l'Évangile au siècle par les soins de l'Église établie s'accompagnait d'une sécularisation dont on sait que Voltaire y voyait l'assurance d'une prochaine disparition du christianisme en Angleterre<sup>3</sup>.

La Suisse protestante présentait, elle aussi, cette façade de religion officielle (et un peu plus), comme on peut s'en convaincre à lire l'article de Jacques COURVOISIER, *L'Église de Genève de Théodore de Bèze à Jean-Alphonse Turretini* († 1737) (*Recueil de la Faculté de théologie protestante de l'Univ. de Genève*, VIII, 1942), l'étude de J. J. VON ALLMEN sur le pasteur neuchâtelois J. F. Osterwald (1663-1747)<sup>4</sup> et celle d'Ernest STAEHELIN sur les Bâlois Jean-Louis Frey († 1759) et Jean Grynæus, théologiens, pédagogues et fondateurs d'un grand Institut<sup>5</sup>. Mais le déclin de ferveur de cette époque se voit au fait que les grandes familles<sup>6</sup>, qui, depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, avaient volontiers donné dans la théologie (jugée aussi honorable que les fonctions de gouvernement), recrutaient les sciences du siècle<sup>7</sup>, quand elles ne s'occupaient pas seulement de leurs intérêts<sup>8</sup>, des affaires de la cité<sup>9</sup> ou d'une vie mondaine unissant agréablement les commodités de la richesse à

1. M. K. SPEARS, *Matthew Prior's religion* (*Philological quarterly*, Iowa-City, XXVII, p. 159-180).

2. E. C. REYNOLDS, *Edmund Burke, christian statesman* (Londres, S. C. M., 1949, 96 p.); R. KIRK, *The Anglican mind of Edmund Burke* (*Church quarterly review*, CLIII, 1952, p. 470-487).

3. Voir cependant : J. M. CALDER, *A XVIIIth-cent. Attempt to purify the Anglican Church* (*American Historical Review*, LIII, 1948, p. 760-775).

4. *L'Église et ses fonctions d'après Jean-Frédéric Osterwald. Le problème de la théologie pratique au début du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1947, in-8°, 127 p.).

5. Johann Ludwig Frey, *Johannes Grynæus und das Frey-Grynatische Institut in Basel* (Bâle, Reinhardt, 1947, in-8°, 221 p.).

6. Voir à leur sujet les *Noms de familles suisses* (Zurich, Soc. suisse d'études généalogiques, 1940); Albert CHOISY, *Généalogies genevoises* (Genève, Kundig, 1947).

7. André-E. SAYOUS, *La haute bourgeoisie de Genève et ses travaux scientifiques* (*Zeitschrift für schweizerische Geschichte*, XX, 1940, p. 195-227).

8. Louis JUNOD, *Paul Moulou et ses affaires avec les Indes Orientales* (*Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, VI, 1948, p. 119-141); John Rochester KLEINSCHMIDT, *Les imprimeurs et les libraires de la République de Genève. 1700-1798* (Genève, Impr. du Journal de Genève, 1948).

9. Biographie d'un bourgmestre de Zurich par A. HESSE, *Johan Konrad Heidegger. 1710-1778* (Zurich, 1945, in-8°, vi-148 p.). L'étude de Dominique MICHELÉ (*La pensée politique de Jacques-Barthélemy Micheli du Crest, d'après les « Maximes d'un républicain »*, in *Bull. Soc. hist. archéol. Genève*, 1945, p. 165-175) met en lumière un écrivain politique († 1766) qui subit un long emprisonnement pour son opposition au gouvernement oligarchique de Genève et sa revendication des pouvoirs du peuple et du Grand Conseil.

d'honorables vertus<sup>1</sup>. Et ainsi les noms les plus connus de cette Suisse du XVIII<sup>e</sup> siècle sont-ils ceux de juristes comme Barbeyrac<sup>2</sup>, Loys de Bochat<sup>3</sup> ou Burlamachi<sup>4</sup>, de médecins comme le Tronchin dont il a déjà été question, d'historiens comme Louis Bourguet<sup>5</sup>, de voyageurs comme Bêat de Muralt<sup>6</sup>, d'artistes comme Robert Gardelle<sup>7</sup>, de savants et de philosophes comme Jean-André de Luc<sup>8</sup>, Jean Trembley-Colladon<sup>9</sup> et surtout Charles Bonnet, sans doute l'homme le plus marquant (Rousseau mis à part) de cette période de l'histoire, mais assez singulier réformé, si l'on en croit les idées de sa *Palingénésie*<sup>10</sup>.

Contraires au principe de la Réforme, l'établissement et l'uniformité ecclésiastiques mettaient le protestantisme en mauvaise position pour résister à son appauvrissement spirituel : il fut sauvé par les NON-CONFORMISTES, les dissidents et les hérétiques, qui obligèrent les Églises officielles à se soucier davantage de la vie intérieure, tout en leur donnant l'exemple d'une piété fondée à nouveau, comme celle du XVI<sup>e</sup> siècle, sur l'expérience religieuse.

Dans LES PAYS ANGLO-SAXONS, ce rôle fut joué par les catholiques, les

1. YVONNE BÉZARD, *Le président de Brosses et ses amis de Genève* (Paris, Boivin, 1940); HENRI PERROCHON, *Évasion dans le passé romand* (Lausanne, Payot, 1941, in-8°, 190 p.), livre charmant, suggestif et précis sur la bonne société vaudoise de cette époque, auquel on joindra l'étude du même auteur, *Ville et campagne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Madame de Courcelles* (*Revue historique vaudoise*, 1946), et l'ouvrage de P. LEUBA, *Pasteurs et paroissiens de Chézères au temps de Leurs Excellences* (Cuarnens, 1948, in-8°, 285 p.); Ed. CHAPUIZAT, *Salons et chancelleries au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après la correspondance du conseiller J.-L. Du Pan* (Lausanne, Payot, 1943).

2. Ph. MEYLAN, *Jean Barbeyrac (1674-1744) et les débuts de l'enseignement du droit dans l'ancienne Académie de Lausanne. Contribution à l'histoire du droit naturel* (Lausanne, Rouge, in-8°, 260 p.).

3. H. PERROCHON, *Loys de Bochat, savant d'autrefois († 1753)* (*Revue historique vaudoise*, 1940).

4. A. MANCINI, *Per la conoscenza del pensiero politico e religioso del Burlamacchi († 1748)* (*Atti Acc. Lincei. Sc. morali*), 1948, p. 197-204. Il faut y joindre le juriste genevois Étienne Dumont, traducteur et propagateur de Bentham : Bernard GAGNEDIN, *Jeremy Bentham et Étienne Dumont*, dans le recueil *Jeremy Bentham Bicentenary Celebrations* (Londres, Univ. College, 1948), p. 31-55.

5. H. PERROCHON, *Un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle : Louis Bourguet* (Nîmois mort à Neuchâtel en 1742, après y avoir enseigné l'archéologie et l'histoire) (*Art, Vie et Cité*, 1951).

6. A. FERRAZZANI, *Bêat de Muralt et J.-J. Rousseau* (La Neuveville, éd. du Griffon, 1951, in-8° 191 p.).

7. Waldemar DRONNA, *Le peintre Robert Gardelle (1682-1766). Avec une liste des portraits peints par Nicole de Largillière et conservés en Suisse* (*Bull. Soc. hist. et arch. Genève*, 1943, p. 3-59).

8. Claire-Éliane ENGEL, *Genève et l'Angleterre. Les De Luc (1727-1817)* (*Zeitschrift für schweizerische Geschichte*, XXVI, 1946, p. 479-504).

9. Émilie TREMBLEY, *Un savant genevois, Jean Trembley-Colladon (1749-1811). Son jugement sur le monde scientifique de Paris en 1788* (*Bull. Soc. hist. arch. Genève*, 1948, p. 103-117).

10. Raymond SAVIOZ lui a consacré ses thèses de doctorat ès lettres (Paris), *La philosophie de Charles Bonnet* (Paris, Vrin, 1948, 393 p.) et *Mémoires autobiographiques de Charles Bonnet* (*Ibid.*, 1947, 414 p.).

presbytériens, les indépendants et les adeptes de mouvements plus récents, baptistes, quakers et méthodistes<sup>1</sup>.

Les « lois pénales » de la fin du règne des Stuarts, qui proscrivaient l'exercice du culte catholique, furent bientôt remplacées dans la pratique par une politique fiscale, qui, notamment, doublait la taxe des biens fonciers appartenant à des papistes. D'où des recensements, ordonnés en 1715, et qui se prolongèrent jusqu'en 1788 (la mesure fut rapportée en 1791). On possède ainsi pour les catholiques anglais des états assez semblables à ceux qui furent dressés, on l'a dit, en 1698 pour les protestants français, mais avec des précisions que ces derniers ne peuvent présenter. ESCOURT et PAYNE en avaient tiré leur livre *The English Catholic nonjurors of 1715* (1885); R. SHARPE FRANCE l'a complété par une monographie de première valeur, *The registers of estates of Lancashire Papists. 1717-1788* (t. XCVIII des publications de la Record Society of Lancashire and Cheshire, 1945, in-8°, x + 196 p.). 1.100 domaines catholiques inscrits pour ce comté, dont la moitié signalés dans ce premier volume; sur ce nombre, un grand propriétaire (un Molyneux, vicomte de Marybourg en Irlande), quatre à cinq bons propriétaires: de même que pour les protestants français, et comme il est naturel, la présence d'un notable foncier catholique maintenait un noyau rural de coreligionnaires moins fortunés. Des statistiques concernant spécialement LE CATHOLICISME IRLANDAIS sont fournies par le P. CATHALDUS GIBLIN (*Miscellaneous Documents*, in *Archivum Hibernicum*, XVI, 1951, p. 62-98). Les études du P. BRENDAN JENNINGS font connaître la situation des collèges irlandais de Tournai, Douai, Lille, Anvers et Louvain à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> et donnent la liste de 857 ecclésiastiques enregistrés, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dans les registres d'ordinations de Malines<sup>3</sup>; le détail est curieux: 529 franciscains, 205 dominicains, 107 membres du clergé séculier, 11 jésuites, 2 augustins, 1 cistercien, 1 carme déchaux, 1 capucin. Devant l'Église royale d'Irlande<sup>4</sup>, le catholicisme se maintint ainsi d'autant mieux qu'il cessa bientôt d'être systématiquement réprimé. Un « chasseur de prêtres » fit bien arrêter l'archevêque de Dublin et bannir d'autres ecclésiastiques romains: le prélat fut acquitté et les prêtres purent rentrer en Irlande et y exercer ouvertement leur ministère<sup>5</sup>. Plus doucement traités

1. Le livre de E. W. KIRBY, *George Keit. 1638-1716* (New-York, American historical association, 1942, vi + 177 p.), est consacré à un curieux controversiste écossais qui pencha successivement pour toutes les dissidences existant de son temps avant d'adhérer à l'Église anglicane.

2. *Report on the Irish Colleges in the Low Countries. 1694-1700* (*Archivum Hibernicum*, t. XVI, 1951, p. 1-39).

3. *Irish names in the Malines ordination registers. 1602-1794* (*Irish Ecclesiastical record*, LXXV-LXXVI, 1951-1952).

4. Sur laquelle: J. C. BECKETT, *The government and the Church of Ireland under William III and Anne* (*Irish historical studies*, II, 1941, p. 280-302).

5. Kevin Mc GRATH, *John Garzia, a noted priest-catcher and his activities. 1713-1723* (*Irish Ecl. record*, LXXII, 1949, p. 494-514).

que les huguenots de France, les catholiques irlandais n'en avaient pas moins, eux aussi, leur « Désert », notamment dans les écoles de granges ou les écoles buissonnières, *hedge school*, dont les maîtres sauvèrent, avec leur foi, le patriotisme et la langue gaéliques<sup>1</sup> : l'histoire, qui nous est contée, d'un de ces maîtres clandestins<sup>2</sup> n'est pas très différente de celle de maint pasteur de campagne du « second Désert ». Objet de discussions dans la presse<sup>3</sup>, le catholicisme continuait à avoir quelques prosélytes, notamment Richard Challoner<sup>4</sup>, nommé évêque de Debra en 1758.

Les vieux adversaires protestants de l'Église anglicane, PURITAINS ET INDÉPENDANTS<sup>5</sup>, étaient toujours traités avec suspicion dans les pays relevant de cette Église<sup>6</sup>. Ses théologiens — comme l'indique Norman SYKES dans son livre, déjà cité, *The Church of England and non-episcopal Churches in the XVIIth and XVIIIth centuries* — admettaient bien que, sur le continent, des Églises protestantes fussent dépourvues d'épiscopat pour des raisons historiques, mais voyaient dans les dissidences britanniques une offense au principe du *cujus regio, hujus religio*, un manque de loyalisme, sinon de patriotisme. Leur œcuménisme, comme on dit aujourd'hui, était d'usage externe : c'était avec l'Église gallicane que l'archevêque de Cantorbéry Guillaume Wake († 1737) rêvait d'union<sup>7</sup>; avec les luthériens et les moraves que les anglicans conversaient par l'entremise d'un descendant de Comenius, le réformé Ernest Jablonski, « hofprediger » à Berlin et président de l'Académie royale prussienne († 1741)<sup>8</sup>. Les dissidents n'en avaient pas

1. David KENNEDY, *Popular education and the Gaelic tradition in the North East Ulster* (Studies, XXX, 1941, p. 273-286).

2. Dermot F. GLEESON, *Peter O'Connell, scholar and scribe. 1755-1826* (Ibid., XXXIII, 1944, p. 342-348).

3. Rév. John BRADY, *Catholics and Catholicism in the XVIIIth-century press* (Archivum Hibernicum, t. XVI, 1951, p. I-III).

4. H. CONCANNON, *Bishop Richard Challoner. 1691-1781* (Irish. Ecccl. record, LXVIII, p. 18-16); N. J. KELLY, *Bishop Challoner and his priests* (The clergy review, XXVI, 1746, p. 170-180); D. GWYNN, *Bishop Challoner's crucial years* (Ibid., p. 288-300); C. D. FORD et P. G. CARAMAN, *Bishop Challoner and the XVIIIth-century Protestantism* (Month, CLXXXIV, 1947, p. 113-116); V. GUAZZELLI, *James Barnard, Challoner's first biographer* (The clergy review, XXVIII, 1947, p. 16-25); C. DESMOND FORD, *Bishop Challoner's early years in London* (Ibid., XXIX, 1948, p. 73-78).

5. Pour l'Irlande : J. C. BECKETT, *Protestant dissent in Ireland. 1687-1780* (Londres, Faber, 1948, 161 p.). Pour la Cornouaille : G. C. B. DAVIES, *The early Cornish evangelicals. 1734-1760. A study of Walker of Truro and others* (Londres, S. P. C. K., 1951, in-8°, 229 p.).

6. Walter STEVENS, *Oxford's attitude to dissenters. 1646-1946* (Baptist Quart., XIII, 1949, p. 4-17).

7. G. R. D. MC LEAN, *Archbishop Wake and reunion with Gallican Church* (Church quarterly review, CXXXI, 1941, p. 240-252). Le sujet est traité à fond dans le livre de PATCUL, *L'union des Églises gallicane et anglicane. Une tentative au temps de Louis XV* : P. F. Le Courayer et Guillaume Wake (Paris, 1928). Sur la carrière antérieure de Wake : Norman SYKES, *Bishop William Wake's primary visitation of the diocese of Lincoln* (Journal of Ecclesiastical History, II, 1951, p. 190-206).

8. N. SYKES, *Daniel Ernst Jablonski and the Church of England* (Londres, S. P. C. K., 1950, in-8°, 36 p.).

moins une grande importance politique<sup>1</sup>, et le crédit que leur valaient des personnalités comme Watts<sup>2</sup>, De Foe<sup>3</sup> et ce Philippe Doddridge en qui l'on voit l'un des précurseurs du réveil religieux des Îles Britanniques<sup>4</sup>. On sait aussi le rôle important qu'ils jouaient, depuis Roger Williams<sup>5</sup>, dans la Nouvelle-Angleterre<sup>6</sup>.

Aux côtés des presbytériens et des indépendants, LES BAPTISTES étaient apparus en Angleterre comme une sorte de rejeton de l'anabaptisme et du mennonitisme continental. Mais il faut prendre garde, dans l'histoire protestante, à ne pas donner trop d'importance aux notions de propagation et de transmission. Quand une doctrine a pour elle une base biblique, elle finit toujours par apparaître dans les régions protestantes, avec ou sans exemple antérieur. Aussi doit-on faire les plus expresses réserves sur la volonté des historiens baptistes de raccrocher leur dénomination à la primitive Église par le lien d'une chaîne d'hérésies considérées comme l'« Église fidèle » : on retrouvera cette prétention dans l'*Histoire des Églises baptistes dans le monde* de Georges ROUSSEAU (Paris, Soc. de publ. baptistes, 1952, in-16, 151 p.), utile résumé qui prend la suite du vieux livre de Fritz RAMSEYER, *Histoire des baptistes depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours* (avec préface du revivaliste français Ruben SAILLENS, 1897, in-8°). Une connaissance plus approfondie du baptisme anglo-saxon est donnée par une abondante littérature récente, anglaise ou américaine<sup>7</sup>. Le plus connu des premiers baptistes anglais, John BUNYAN — l'auteur de ce *Voyage du Pèlerin*

1. Miss Mary RANSOME, *Church and dissent in the election of 1710* (English historical review, LVI, 1941, p. 76-89); D. COOMER, *English dissent under the early Hanoverians* (Londres, Epworth press, 1947, in-8°, 136 p.).

2. Sur l'influence en Amérique de ce théologien, prédicateur et pédagogue († 1748) : R. STEVENSON, *Watts in America* (Harvard Theological Review, XLI, 1948, p. 205-211).

3. H. H. ANDERSON, *The paradox of trade and morality in Defoe* (Modern Philology, Chicago, XXXIX, 1941, p. 23-46); J. R. MOORE, *Defoe's religious sect* (Review of English studies, Londres, XVII, 1941, p. 461-467).

4. G. F. NUTTALL, *Philip Doddridge. 1702-1751. His contribution to English religion* (Londres, Independent press, 1951, 167 p.); Id., *Richard Baxter and Philip Doddridge. A study in a tradition* (Oxford, University press, 1951, 32 p.).

5. M. CALAMANDREI, *Neglected aspects of Roger Williams thought* (Church History, XXI, 1952, p. 239-258).

6. Le théologien et métaphysicien américain Jonathan Edwards († 1758), d'un calvinisme strict, est aujourd'hui abondamment étudié : C. WRIGHT, *Edwards and the Arminians on the freedom of the will* (Harvard Theological Review, XXXV, 1942, p. 241-261); Perry MILLER, *Jonathan Edwards* (New-York, Sloane, 1949, 348 p.); P. MILLER, *Jonathan Edwards. Images or shadows of divine things* (New-Haven, Yale University press, 1948, x + 151 p.); Th. A. SCHAFER, *Jonathan Edwards and justification by faith* (Church History, XX, 1951, p. 55-67).

7. Ernest A. PAYNE, *The fellowship of believers. Baptist thought and practice yesterday and today* (Londres, Carey Kingsgate press, 1944; nouv. éd. augmentée, 168 p.); Id., *The Baptist movement in the Reformation and onwards* (Ibid., 1947, in-8°, 24 p.); H. W. ROBINSON, *The life and faith of the Baptists* (nouv. éd., Ibid., 1947, in-8°, 156 p.); A. C. UNDENWOOD, *A history of the English Baptists* (Ibid., 1947, in-8°, 24 p.). Une *Baptist Bibliography*, par E. C. STARR, a commencé à paraître à Philadelphie (Judson press, 1947, 240 p.).



dont s'enchantent tous les enfants protestants, et qui joue dans leur dévotion le rôle de l'*Imitation* — continue naturellement à être étudié<sup>1</sup>.

Comme les baptistes, dont ils se rapprochent par l'attitude spirituelle, sinon par les doctrines<sup>2</sup>, les QUAKERS peuvent se rattacher à des messages plus anciens, que G. A. JOHNSON recherche dans son étude, *From seeker to finder. A study in XVIIth cent. English spiritualism before the Quakers* (Church history, XVII, 1948, p. 299-315). Mais le phénomène précis du quakerisme anglo-saxon — tel que E. RUSSELL en a écrit l'histoire détaillée (*The history of Quakerism*. New-York, 1942, 586 p.) — remonte à Georges Fox et précisément à ce début de sa prédication (1648) dont le tricentenaire a provoqué diverses publications<sup>3</sup>. Une abondante historiographie récente renseignera le lecteur sur la doctrine de la « lumière intérieure<sup>4</sup> » et les autres particularités de théologie et de vie propres à la dénomination<sup>5</sup>, sur des détails de son histoire, d'autant plus inconnus de lui que les spécialistes en font la découverte<sup>6</sup>, et sur ses aspects locaux, en Angleterre<sup>7</sup>, en Écosse<sup>8</sup>, en

1. H. A. TALON, *John Bunyan. L'homme et l'œuvre* (Paris, « Je sers », 1948); trad. par B. WALL, *John Bunyan. The man and his works* (Londres, Rockliff, 1951, XII + 340 p.); Robert FARRELY, *John Bunyan* (Genève et Paris, Labor et Fides); R. SHARROCK, *Spiritual autobiography in the « Pilgrim's progress »* (Review of English studies, XXIV, 1948, p. 102-120).

2. Aussi Eberhard TRUFEL les rejoint-il dans sa bibliographie, que nous n'avons pas dépouillée, *Täuferium und Quäkertum im Lichte der neueren Forschung* (Theologische Rundschau, 1941, p. 24-57, 103-127, 183-197; 1942, p. 27-32, 124-154; 1943, p. 56-80; 1948, p. 161-181).

3. H. W. J. EDWARDS, *Quaker trecentenary* (Month, CLXXXV, 1948, p. 166-172); rééd. du *Book of miracles* de Fox, par Henry J. CADBURY (Londres, Cambridge University press, 1948, xvi + 162 p.). Point de publications récentes en français, depuis le *George Fox d'Henry van Etten* (Paris, 1923) et la traduction, par M<sup>me</sup> Pierre BOVET, du *Journal de Georges Fox* (Paris, 1935). Également sur ces débuts : Isabel ROSS, *Margaret Ross, mother of the Quakerism* (Londres, 1948).

4. G. L. VAN DALFSEN, *Het inwaartsch licht bij de Quakers* (Zeist, Ploegma, 1940, 277 p.); Magdeleine LÉVY, *L'inspiration dans la vie quotidienne et dans le culte* (3<sup>e</sup> éd., Paris, 1945).

5. William COMFORT, *La foi et la pratique des Quakers* (Paris, 1940); W. W. COMFORT, *Just among friends. The Quaker way of life* (New-York, 1941, xiv + 210 p.); *Le silencieux expression de la vie religieuse* (Paris, 1941 et 1942); Henry VAN ETEN, *L'esprit quaker* (3<sup>e</sup> éd., Paris, 1944); H. J. CADBURY, *Early Quakerism and uncanonical lore* (Harvard theological review, XL, 1947, p. 177-205).

6. H. H. BRINTON, *Byways in Quaker history* (dans les *Mélanges en l'honneur de William I. Hull*, Wallingford, Pa., 1944); W. S. HUDSON, *A suppressed chapter in Quaker history* (Journal of Religion, Chicago, XXIV, 1944, p. 108-118); H. J. CADBURY, *An obscure chapter of Quaker history* (Ibid., p. 201-213).

7. Harold W. BRACE, *The first minute-book of the Gainsborough monthly meeting of the Society of Friends. 1669-1719* (Lincoln Record Society, 1941-1951, 3 vol. in-8°) (important comme tableau de la vie d'un groupe quaker); Russell S. MORTIMER, *Friends in parish registers, with special reference to Yorkshire entries* (Journal Friends hist. society, XLI, 1949, p. 31-46).

8. G. B. BURNET et W. H. MARWICK, *The story of Quakerism in Scotland. 1650-1850. With an epilogue on the period 1850-1950* (Londres, Clarke, 1952, in-8°, 230 p.).

Hollande<sup>1</sup>, dans les pays scandinaves<sup>2</sup> et surtout dans cette Amérique du Nord où, grâce à William Penn<sup>3</sup> et à quelques autres<sup>4</sup>, le quakérisme allait créer une civilisation ayant des traits économiques et sociaux particuliers<sup>5</sup>.

LE MYSTICISME ILLUMINISTE dont les quakers étaient en Angleterre une première manifestation y prit une importance considérable<sup>6</sup>. Il pouvait tirer son origine de la seule méditation de livres particulièrement « spirituels » de la Bible, et l'on sait que Newton commenta de manière fort aventureuse les prophéties de Daniel et l'*Apocalypse*<sup>7</sup>. Mais il subit aussi l'influence d'un groupe étranger, celui du quietisme et du mysticisme français. D'origine catholique, avec M<sup>me</sup> Guyon<sup>8</sup>, Antoinette Bourignon<sup>9</sup>, Jean de Labadie<sup>10</sup> et Fénelon, ce groupe succomba en France aux réactions de l'orthodoxie catholique, et ce sont les pays protestants qui lui donnèrent asile et en répandirent les enseignements. Le pasteur, et réfugié, Pierre Poiret eut ce rôle pour les écrits de M<sup>me</sup> Guyon<sup>11</sup> et, notamment, l'anatomiste hollandais Swammerdam pour Antoinette Bourignon<sup>12</sup>. L'Angleterre fut atteinte, et Jean ORCIBAL a pu écrire d'importantes études sur *Les spirituels français et espagnols chez John Wesley et ses contemporains* (*Revue d'hist. des religions*, CXXXIX, 1951, p. 50-109) et *L'influence spirituelle de Fénelon*

1. W. I. HULL, *Benjamin Furly and Quakerism in Rotterdam* (Swarthmore, Friends hist. library, 1941, xvi + 314 p.).

2. H. J. CADBURY, *Christopher Meidel and the first Norwegian contacts with Quakerism* (*Harvard theological review*, XXXIV, 1941, p. 7-23); Bjørn KØRNERUP, *Kvaeker-Propaganda i Danmark og Norge i ældre Tid* (*Kirkehist. Saml.*, 1949, p. 216-271).

3. Le tricentenaire de sa naissance (1644) a provoqué les publications de W. W. COMFORT, *William Penn. 1644-1718. A tercentenary estimate* (Philadelphie, 1944, 185 p.), et de Louis et Hélène MONASTIER, *William Penn, aventurier de la Paix* (Genève, Labor et Fides, 1944).

4. J. WHITNEY, *John Woolman, American Quaker* (Boston, Little et Brown, 1942, x + 490 p.); Th. THAYER, *Israel Pemberton, king of the Quakers* (Philadelphie, Historical Soc. of Pennsylvania, 1943, v + 260 p.); sur Paine, le livre, déjà cité, de F. J. Mc CONNELL, *Evangelical revolutionists and idealists*.

5. R. K. NEUERBERGER, *The free produce movement. A Quaker protest against slavery* (Durham, Duke University press, 1942, ix + 147 p.); F. B. TOLLES, *Meeting house and counting house. The Quaker merchants of colonial Philadelphia. 1682-1763* (Chapel-Hill, University of North-Caroline press, 1948, 292 p.).

6. N. GARIN, *L'illuminismo inglese. I moralisti* (Milan, Bocca, 1941, 276 p.).

7. A. Mc LACHLAN, *Sir Isaac Newton. Theological manuscripts* (Liverpool, University press, 1950, vii + 147 p.); Id., *The religious opinions of Milton, Locke and Newton* (Manchester, 1941, 217 p.).

8. E. ANGERTEN, *Madame Guyon, une aventurière mystique* (Paris, Hachette, 1941, 256 p.).

9. J. BJÖRKHEM en a fait une étude approfondie dans son livre *Antoinette Bourignon. Till den svärmiska religionsrörelsens historia och psykologi* (Lund, 1940, 450 p.).

10. C'est justement sa sortie de la Société de Jésus qui est étudiée par M. SMITS VAN WAESBERGHE, *Het ontslag van Jean de Labadie uit de Societeit van Jezus (Om geestelijk erf, Thielt, XXVI, 1952, p. 23-49)*.

11. R. AMADOU, *Un grand mystique protestant français. Pierre Poiret. 1646-1719* (*Bull. Soc. hist. prot. fr.*, XCVII, 1950, p. 104-116).

12. A. SCHIERDEEK, *Jan Swammerdam. 1637-1680* (Lochem, De Tijdstroom, in-8°, 280 p.).

dans les pays anglo-saxons au XVIII<sup>e</sup> siècle (numéro spécial consacré à Fénelon de XVII<sup>e</sup> siècle, 1951-1952, p. 276-287).

Curieuse histoire vraiment de ces mouvements moliniste ou quiétiste, mort-nés, si l'on peut dire, en terre catholique, ou plutôt vite supprimés par un contrôle qui se défiait de leurs développements, que des esprits bien doués transportent en terre protestante, et qui y déterminent les plus belles et les plus saines réalisations, et jusqu'à, là aussi, une nouvelle civilisation. Car il s'agit ici de ce MÉTHODISME où le P. Maximin PIETTE, qui l'a pourtant étudié avec soin et bonne volonté<sup>1</sup>, ne pouvait voir qu'une réaction catholiciante contre les principes protestants, alors que c'est un exemple étonnant de fertilisation d'éléments catholiques par le principe protestant essentiel, celui de la conversion individuelle.

L'intermédiaire entre le mysticisme français, espagnol et Wesley fut le « spirituel » anglais WILLIAM LAW. On s'en est beaucoup occupé récemment<sup>2</sup>, mais de toutes les études qui lui ont été consacrées je détacherai le livre d'Eric W. BAKER, *A herald of the evangelical revival. A critical inquiry into the relation of William Law to John Wesley and the beginnings of Methodism* (Londres, Epworth press, 1949, in-8°, 208 p.). Il montre, en effet, comment Law et les mystiques catholiques fournissent à WESLEY les notions d'ascèse et de perfection chrétienne, qui n'avaient pas été explicitées dans la dogmatique protestante la plus répandue ; mais Wesley repoussa le quiétisme qui les enrobait et garda à la conversion le caractère essentiel et dramatique que lui avait donné la Réforme.

*New interest in John Wesley* : le titre de cet article de F. J. Mc CONNELL (*Journal of religion*, XX, 1940, p. 340-358) et celui d'une étude de F. LOVSKY, *Actualité de Wesley (Foi et Vie)*, 1949, p. 201-214, disent bien que l'attention portée aujourd'hui au fondateur du méthodisme dépasse les bornes de sa confession, où elle tendait à l'hagiographie. De là de nouvelles biographies de Wesley<sup>3</sup> qui, tout en insistant davantage sur le conditionnement social de l'œuvre du Réformateur, ne rendent pas inutile le classique *John Wesley. Sa vie et son œuvre*, du pasteur méthodiste Mathieu LELIÈVRE (Paris, 1858 ; 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1922, in-8°, 519 p.), auquel on devra toujours avoir recours. Plus nouvelle est la brochure de F. LOVSKI, *Wesley, apôtre des foules, pasteur des pauvres* (numéro spécial du *Réveil*, Sannois, 125 p.), comme interprétant les expériences spirituelles de son héros à la lumière et dans le sens des doc-

1. *La réaction wesleyenne dans l'évolution protestante* (Bruxelles, 1925, in-8°, XII + 686 p. ; 2<sup>e</sup> éd., 1927).

2. K. MINKNER, *Die Stufenfolge des mystischen Erlebniss bei William Law. 1686-1761* (Munich, Reinhardt, 1939, 162 p.) ; J. V. MOLDENHAWER, *William Law. A serious call to a devout and holy life* (Philadelphie, Westminster press, 1948, xxv + 355 p.) ; S. HOBHOUSE, *Selected mystical writings of William Law. Edited with notes and twenty-four studies in the mystical theology of William Law and Jacob Boehme* (Londres, Rockliff, 1948, xxiii + 425 p.).

3. Agnès DE LA GORCE, *Wesley maître d'un peuple* (Paris, 1940, in-8°) ; E. GOUNELLE, *John Wesley et le réveil d'un peuple* (Genève, Labor et Fides, 1948, 202 p.).

trines « pentecôtistes » aujourd'hui fort répandues<sup>1</sup>. Le même historien avait déjà étudié (*Foi et Vie*, 1947, p. 574-584) La « conversion » de Wesley et soutenu que cette expérience décisive (24 mai 1738) n'avait pas été, quoi qu'en ait écrit le bénéficiaire, celle de l'appréhension du salut, mais celle du « baptême du Saint-Esprit ». Un méthodiste de stricte observance, le pasteur S. SAMOUELIAN, a réaffirmé l'interprétation habituelle de l'événement (bulletin *L'Évangéliste*, 1951). Subtilités de théologiens, dira-t-on : mais les expériences cruciales des promoteurs de réformes religieuses deviennent vite normatives pour leurs adeptes, des siècles durant, et toute la technique méthodiste de la conversion repose sur son instantanéité<sup>2</sup>, alors que M. Lovski insiste sur la longue évolution religieuse du jeune Wesley, fils de pasteur, étudiant pieux, clergyman et missionnaire avant la fameuse date en question. L'autre point caractéristique de la théologie wesleyenne, et celui auquel on peut trouver des origines catholiques<sup>3</sup>, est son affirmation que le croyant doit rechercher et peut atteindre la complète délivrance du péché, l'« entière sanctification ». Contradiction formelle, semble-t-il, du *semper peccator* luthérien. En fait, ce n'est pas, pratiquement, le même péché que considèrent les deux réformateurs : là où l'Allemand insiste sur le péché subconscient (ou de solidarité), l'Anglais pense au péché volontaire. Le débat est important : aussi les théologiens germaniques et scandinaves, qu'il touche particulièrement, s'y consacrent-ils volontiers<sup>4</sup>. Enfin, l'étude de la théologie de Wesley<sup>5</sup> ne peut négliger son aversion pour la prédestination, qui l'éloigna de Calvin et le sépara de son compagnon George Whitefield, le promoteur d'un méthodisme calviniste moins répandu que le wesleyen<sup>6</sup>. Il faut également prendre en considération le Wesley poète et compositeur, avec son frère Charles, d'une grande partie de l'hymnologie méthodiste<sup>7</sup>.

1. Autres esquisses dans : F. J. Mc CONNELL, *Evangelicals, revolutionists and idealists. Six English contributors to American thought and action* (New-York, 1942, 184 p.) ; H. LEATHER, *John Wesley, 1703-1791. A study in sainthood and genius* (Londres, Church book room, 1947, in-8°, 36 p.).

2. Voir l'excellente thèse de M<sup>me</sup> G. SWARTS, *Salut par la foi et conversion brusque* (Paris, Vrin, 1931), particulièrement dans le méthodisme de l'Armée du Salut.

3. Aux études déjà signalées ajoutons : A. E. TAYLOR, *St John of the Cross and John Wesley* (*Journal of theological studies*, Londres, XLVI, 1945, p. 30-38).

4. P. SCOTT, *John Wesleys Lehre von der Heiligung verglichen mit einem lutherisch-pietistischen Beispiel* (Berlin, 1939, IV + 284 p.) ; D. LERCH, *Heil und Heiligung bei John Wesley* (Zürich, Christl. Buchhandlung, 1941, in-8°, x + 180 p.) ; H. LINDSTRÖM, *Wesley and sanctification. A study in the doctrine of salvation* (Stockholm, 1946, xvi + 228 p.).

5. Le vieux livre de Mathieu LELIÈVRE sur *La théologie de Wesley* (Paris, 1924, 435 p.) ne vaut pas la biographie, l'auteur, excellent historien, n'étant point particulièrement théologien. Il est renouvelé par celui de W. R. CANNON, *The theology of John Wesley* (Nashville, Abingdon-Cokesbury press, 1946, 284 p.).

6. Je ne vois à citer sur Whitefield qu'un chapitre du livre, déjà mentionné, de Mc CONNELL, *Evangelicals, revolutionists and idealists*, et qu'une note de A. Gray JONES, *The origins of calvinistic Methodism in Monmouthshire. 1738-1775* (*Journal hist. Soc. presb. Church of Wales*, XXXIV, 1949, p. 62-70).

7. J. E. RATTENBURY, *The evangelical doctrines of Charles Wesley's hymns* (Londres, 1941,

Le *Journal*, en vingt-six gros cahiers, que Wesley tint du 14 octobre 1735 au 24 octobre 1790, c'est-à-dire jusqu'aux approches de sa mort<sup>1</sup>, est la base de L'HISTOIRE DU MÉTHODISME PRIMITIF comme de toute biographie de son auteur. Le développement du méthodisme et son organisation ecclésiastique appartenant à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, nous en renvoyons la bibliographie à notre dernier Bulletin, en nous bornant à citer ici quelques exposés d'histoire générale ou locale<sup>2</sup> et quelques publications sur des aspects de la première époque du mouvement<sup>3</sup>. Mais cette revue du renouveau spirituel du protestantisme britannique serait bien incomplète si rien n'y signalait la belle ACTIVITÉ PHILANTHROPIQUE qu'il promut. Le *Cloak of Charity* de Betsy ROGERS (Londres, Methuen, 1949, in-8°, vii + 185 p.) en présente quelques-uns des principaux ouvriers, les antiesclavagistes Thomas Clarkson, Granville Sharp et William Wilberforce, John Howard, qui s'occupa de la réforme des prisons, le capitaine Coram, Jonas Hanway, Hannah More, Robert Raikes et Mrs Trimmer, qui se consacrèrent aux petits ouvriers et aux enfants trouvés.

L'Europe centrale et septentrionale connaissait au même moment un réveil analogue du protestantisme par l'introduction d'éléments « spirituels ». C'est l'histoire du PIÉTISME, étudié tant en Allemagne<sup>4</sup> qu'en Scandinavie<sup>5</sup>.

365 p.); ID., *The Eucharistic hymns of John and Charles Wesley* (Londres, Epworth press, 1948, in-8°, 264 p.); F. COLQUHOUN, *Charles Wesley (1707-1788), the poet of the Evangelical revival* (Londres, Church book room, 1947).

1. La « Standard edition » en quatre volumes vient d'être réimprimée en un, par les soins de P. L. PARKER (Chicago, Moody press); autre édition plus ample (aucune n'est complète) par NEHEMIAH CURNOCK (Londres, Epworth press, 1950, in-8°, 440 p.).

2. Paul Eugene BUYERS, *História do methodismo* (S. Paulo, Impreso Metodista, 1945, in-8°, ix + 470 p.). — Cornouailles : H. M. BROWN, *The rise of the Methodism in Cornwall* (*Church quarterly review*, CXLII, 1946, p. 78-91). — Écosse : W. F. SWIFT, *Methodism in Scotland. The first hundred years* (Londres, Epworth press, 1947, in-8°, 96 p.). — Nouvelle Angleterre : G. C. BAKER, *An introduction of the history of early New-England Methodism* (Durham, Duke Univ. press, 1941, vii + 145 p.).

3. T. B. SHEPHERD, *Methodism and the literature of the XVIIIth century* (Londres, 1940, 286 p.); Th. FUNCK, *Die Anfänge der Laienmitarbeit in Methodismus* (Brême, Anker-Verlag, 1941, viii + 255 p.); L. F. CHURCH, *The early Methodist people* (Londres, Epworth press, 1948, in-8°, 288 p.) et *More about the early Methodist people* (*Ibid.*, 1949, in-8°, 336 p.); J. C. BOWMER, *The sacrament of the Lord's Supper in early Methodism* (Londres, Black, 1951, in-8°, xii + 248 p.).

4. J. LORTING, *Der Pietismus lutherischer Prägung als rückläufige Bewegung zum Mittelalter* (*Tijdschrift voor geschiedenis*, Groningue, XXXIV, 1942, p. 316-324); K. ALAND, *Spener Studien. Arbeiten zur Geschichte des Pietismus* (Berlin, De Gruyter, 1943, in-8°, viii + 213 p.); M. SCHMIDT, *Die innere Einheit der Erweckungsfrömmigkeit im Uebergangsstadium zum lutherischen Konfessionalismus* (*Theologische Literaturzeitung*, Leipzig et Berlin, LXXIV, 1949, p. 17-48); Th. MÜNCKER, *Frömmigkeit und Ethos in Pietismus* (*Festschrift Franz Tillmann*, Dusseldorf, 1950, p. 351-369).

5. J. PEDERSEN, *Fra Brydningen mellem Orthodoksi og Pietismus. Københavns Kirkeår, 1704-1712* (Copenhagen, Gad, 1945, 194 p.); O. THILILÄ, *Karaktärsdrag hos den finska pietismen* (*Tidskrift för teologi och Kirke*, XVIII, 1947, p. 130-156); R. ASMARK, *Ambetet i den svenska Kyrkan i reformationens, ortodoxiens och pietismens tänkande och praxis, déjà cité*



Les sources en sont cherchées chez tous les mystiques qui, depuis la Réforme, se sont opposés au dessèchement du luthéranisme, avant tout expérience de salut, en une orthodoxie dogmatique. Sans doute faut-il, une fois de plus, faire des réserves sur cette quête d'antécédents pour des mouvements dont nous croirions plutôt que, étant dans la logique du sentiment religieux, ils se recréent spontanément. Mais il est indubitable que Boehme<sup>1</sup>, Amesius<sup>2</sup>, Jean-Valentin Andreae<sup>3</sup>, Angelus Silesius<sup>4</sup>, ont nourri, à l'époque suivante, la méditation des piétistes. Ceux-ci — Spener l'initiateur<sup>5</sup>, Francke l'homme d'œuvres<sup>6</sup>, auxquels on peut joindre Bengel le pieux exégète<sup>7</sup>, Gérard Tersteegen le mystique<sup>8</sup> et même Klopstock<sup>9</sup> —

(Land, 1949). L'évêque norvégien Hagerup, étudié par Anders NILSEN (*Biskop Eyler Hagerup 1685-1743*, Oslo, 1951, 282 p.), est un exemple des hésitations du clergé luthérien devant le piétisme : d'abord conquis par ce mouvement, il finit par le combattre comme contraire à l'Eglise établie.

1. A. FAUST, *Die weltanschauliche Grundhaltung Jacob Böhmes* (*Zeitschrift für deutsche Kulturphilosophie*, VI, 1939, p. 81-111) ; H. A. GRUNSKY, *Jacob Böhme als Schöpfer einer germanischen Philosophie des Willens* (Hambourg, 1940, 47 p.) ; H. J. BADEN, *Das religiöse Problem der Gegenwart bei Jakob Böhme* (Leipzig, Hinrich, 1939, 135 p.) ; E. C. SALZER, *Jacob Böhme, il mistico di Görlitz* (*Rivista di filosofia neoscolastica*, Milan, XXXIII, 1941, p. 385-400) ; P. BOMMERSHEIM, *Die Welt Jakob Böhmes* (*Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, Stuttgart, XX, 1942, p. 340-358) ; H. MARTENSEN, *Jacob Boehme* (trad. du danois. Londres, Rockliff, 1949, in-8°, xxxiii + 205 p.). Voir aussi les *Selected mystical writings of William Law* de S. HOBHOUSE, déjà cités. Notons, comme éditions des œuvres, celle, par A. FAUST, des *Sämtliche Schriften* (Stuttgart), reproduction en fac-similé de l'éd. de 1730, en onze volumes ; la traduction, par N. BERDIAEFF, du *Mysterium magnum* (Paris, Aubier, 1946, 2 vol. in-12, 592 et 516 p.) ; celle, procurée par J. J. STOUË, *The way of Christ, of Jacob Bahme* (New-York, Harper, 1947, xxxix + 254 p.).

2. K. REUTER, *Wilhelm Amesius* († 1633), *der führende Theologe des erwachenden reformierten Pietismus* (Neukirchen, 1940, in-8°, 160 p.).

3. P. SCHATTENMANN, *D. Johann Valentin Andreae (1586-1654) und seine Beziehungen zu Bayern im Uebergang von der lutherischen Orthodoxie und Pietismus* (Festgabe Schornbaum, 1950).

4. Henri PLARD, *La mystique d'Angelus Silesius* (Paris, Aubier, 1943, in-16, 206 p.) ; du même, la traduction du *Cherubinischer Wandersmann* (Johann SCHEFFLER, dit Angelus SILESIUS, *Pèlerin chérubinique*. *Ibid.*, 1946, in-16, 384 p.) ; Jean ORCIVAL, *Le cosmopolitisme d'Angelus Silesius* (*Revue de littérature comparée*, XXVI, 1952, p. 161-167).

5. M. SCHMIDT, *Spener's Wiedergeburtstheorie* (*Theologische Literaturzeitung*, LXXVI, 1951, p. 17-29).

6. H. STAHL, *August Hermann Francke. Der Einfluss Luthers und Molinos auf ihn* (Stuttgart, 1939, xx + 309 p.) ; Richard KAMMEL, *Franckes Tätigkeit für die Diaspora des Ostens* (1939) ; E. BENZ, *Pietist and Puritan Sources of early Protestant World Missions*. Cotton Mather and A. H. Francke (*Church History*, Hartford, Conn., XX, 1951, p. 28-55) ; Martin SCHMIDT, *Das hallische Weisenhaus und England im 18. Jahrhundert* (*Theologische Zeitschrift*, 1951).

7. Jaroslav PELIKAN, *In memoriam Joh. Albrecht Bengel. June 24. 1687 to november 2. 1752* (*Concordia*, XXIII, 1952, p. 785-795. Bibliographie).

8. A. LÖSCHORN, *Gerhard Tersteegen. 1698-1769* (Zurich, Zwingli-Verlag, 1946, in-12, iv + 112 p.).

9. P. BOMMERSHEIM, *Die Welt Klopstocks in seinen religiösen Oden* (*Dichtung und Volkstum*, XLIII, 1943, p. 1-14).

paraissent moins attirer l'attention qu'ils ne l'ont fait précédemment. Le climat théologique actuel, qui est celui du dogmatisme et du confessionnalisme, n'est point favorable à ces hérauts de l'expérience religieuse que l'on accuse de sentimentalisme. On les rend volontiers responsables des philosophes allemands de la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

ZINZENDORF et ses COMMUNAUTÉS « MORAVES », qui sont l'aboutissement moins incontestable du piétisme germanique, bénéficient, eux, d'un intérêt fidèle, peut-être du fait que ces communautés se sont maintenues et, par une remarquable œuvre missionnaire, répandues dans tout le monde. Là aussi, des précédents historiques constituent les lettres de noblesse du mouvement plus que ses origines réelles. On a déjà cité des études sur Comenius, l'homme universel qui fut, aussi, évêque morave. L'attention des pédagogues, qui voient en lui un de leurs maîtres, s'est portée aussi sur les frères moraves<sup>1</sup>. Mais l'organisateur et ingénieux comte de Zinzendorf aurait mis sur pied une manière de sentir et de vivre pieusement même s'il n'avait pas rencontré des Moraves : ses colons ont été d'ailleurs, semble-t-il, un « matériau » de bonne volonté autant que des inspireurs.

Point de nouvelle biographie du personnage, dont le *Graaf van Zinzendorf en zijn gemeente* de P. M. LEGENE (Amsterdam, 1941, iv + 55 p.) n'est qu'une esquisse. Mais on continue à éditer ses œuvres<sup>2</sup> et à étudier sa théologie, qui vaut mieux que la caricature qui en est parfois donnée<sup>3</sup>. Un « dozent » de l'Université d'Upsal, Gösta HÖLK, lui a consacré une œuvre d'ensemble, *Zinzendorfs Begriff der Religion* (Upsal, Lundequistska Bokhandeln, 1948, in-8°, xii + 221 p.) : ressurgence catholique, à son avis (et nous voilà à la thèse du P. Piette sur Wesley), par la grande place que Zinzendorf donne à la personne du Christ, à l'union mystique avec elle, et par la part diminuée faite à la « Parole externe », à la Bible. Mais des théologiens luthériens le rattachent à leur maître, et Ritschl en fait une étape du piétisme. Après quoi, l'on notera que Gösta Hölck, avec d'autres, voit dans le comte autrichien une source de Schleiermacher. Des travaux de détail ont étudié chez Zinzendorf la notion des rapports de l'Église et de la révélation<sup>4</sup>, l'idéal

1. W. WISWEDEL, *Das Schulwesen der Huterischen Brüder in Mähren* (Archiv für Reformationsgeschichte, XXXVII, 1940, p. 38-60). Pour une bibliographie complète, cf. le livre (en tchèque) de K. KRAFTA sur *L'historiographie des Frères tchèques* (Prague, Laichter, 1946, in-8°, 216 p.). Voir aussi : A. MIETZSCHKE et S. WINDISCH, *Ein Projekt zur Hilfe für die protestantischen Tschechen und Slowaken aus dem Jahr 1721* (Zeitschrift für slavische Philologie, Leipzig, XX, 1948, p. 89-109).

2. *Berliner Reden über den Glauben an Jesus Christus. Eine Auslegung von Luthers Erklärung zum zweiten Artikel* (Berlin, Furche, 1940, in-8°, 127 p.) ; *Zinzendorf-Gedenkbuch* (Stuttgart, Evang. Verlagswerk, 1951, in-8°, 202 p.).

3. Voir notamment le véritable pamphlet contre le piétisme publié par Giovanni Nacco dans la collection calviniste « Doxa » (*Lo spirito filisteo. Storia del pietismo germanico fino al romanticismo*, Rome, 1929, in-8°, 216 p.).

4. E. E. I. L. HENNIG, *Kirche und Offenbarung bei Zinzendorf. Ein Beitrag z. Verhältnis von Pietismus und Aufklärung* (Zurich, 1939, in-8°, viii + 192 p.).

de la vie chrétienne<sup>1</sup> et, avec quelque insistance due à l'œcuménisme d'aujourd'hui, son souci d'union de tous les chrétiens qui aboutit d'ailleurs, comme c'est généralement le cas, à une dénomination de plus<sup>2</sup>.

Celle-ci, L'ÉGLISE DE L'UNITÉ DES FRÈRES, n'a point été récemment l'objet de quelque histoire d'ensemble rendant inutile la vieille *Histoire ancienne et moderne de l'Église des Frères de Moravie* d'Ami BOST (Genève, 1831) et celle de E. A. SENFT<sup>3</sup>. Mais les études de détail sont nombreuses, qui traitent des groupes moraves en Allemagne<sup>4</sup>, en Hollande<sup>5</sup>, en Scandinavie<sup>6</sup>, dans le Nouveau Monde<sup>7</sup> et parmi les païens<sup>8</sup>. On a déjà cité un article de M. Daniel Robert sur les rapports du pasteur français du « Désert » Gibert avec le propagandiste morave Fries : il serait bien intéressant de continuer ces recherches, car la constitution de petits groupes moraves est à l'origine du renouveau religieux des Églises protestantes de Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle, de Nîmes et d'une partie des Cévennes, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup>.

De quelle manière qu'on le juge, le piétisme a été un coup d'arrêt pour le développement du rationalisme plus ou moins religieux. Et ce n'est pas lui faire un mince honneur que de voir en lui l'origine de LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme le font certains, qui rejettent également l'une et l'autre. Le contenu religieux de cette philosophie (et par surcroît d'un autre « produit » du piétisme, Rousseau) avait été étudié par Karl

1. O. UTTENDÖRFER, *Zinzendorfs christliches Lebensideal*.

2. H. MOTTEL, *Zinzendorf als ökumenischer Theologe* (Herrnhut, Winter, 1942, in-8°, 140 p.); F. BLANKE, *Zinzendorf und die Einheit der Kinder Gottes* (Bâle, Major, 1950, in-12, 64 p.). Sur son intérêt pour la spiritualité catholique : A. NÄGELE, *Protestantische « Bekehrungsbilder » aus katholischer Vergangenheit* (*Tijdschrift voor geschiedenis*, Groningue, XXXV, 1943, p. 85-90). Sur sa théologie de la Croix : H. RENKEWITZ, *Zinzendorf als Theologe des Kreuzes. Zur neueren Zinzendorf-Literatur* (Luthertum, 1939, p. 297-308).

3. *L'Église de l'Unité des Frères moraves* (1888). Du même auteur : *Les missions moraves actuellement existantes chez les peuples païens, leur origine et leur développement* (1890) ; *A travers les champs de la mission morave* (1898).

4. A. TILL, *Die Herrnhuter Brüdergemeine in Iena. 1728-1730* (*Zeitschrift d. Vereins für Thüringische Geschichte*, XXXIV, 1940, p. 266-277).

5. *De Herrnhutters te Zeist* (Zeist, Zendingsgemeenschap der Evangelische Broedergemeente, 1946, 16 p.) ; H. L. C. SCHUTZ, *De Broedersgeschiedenis van de vestiging der Herrnhuters in Zeist, a. D. 1746* (*Ibid.*, 1948) ; E. J. F. SMITS, *Zinzendorf en Maria Louise van Oranje* (*Nederlandsch archief voor Kerkgeschiedenis*, La Haye, XXIX, 1952, p. 36-58).

6. A. SANDEWALL, *Till frågan om herrnhutismens betydelse för norrlandsläseriets uppkomst* (*Kyrkohistorisk Årsskrift*, Upsal, XLVIII, 1948, p. 126-145) ; N. RODÉN, *Herrnhutiskt och lutherskt i det norrländska nyläseriet* (*Ibid.*, L, 1950, p. 74-141) ; Gösta HÖK, *Herrnhutiskologi i svensk gestalt. Arvid Gradius dogmatiska och etiska huvudstankar* (Upsal, Lundquist, 1950, 207 p.).

7. La publication des *Records of the Moravians in North Carolina*, de A. L. FRIES, en est aux t. VI (1793-1808) et VII (1809-1822) (Raleigh, North Carolina historical Commission, 1943, pag. 1-x et 2451-3017 ; 1947, pag. 1-x et 3021-3612). Du même auteur : *The road to Salem* (Chapel-Hill, University of North Carolina press, 1944, x + 316 p.).

8. A. C. MANN, *The conversion of chief Echpalawehund. A brief chapter of Moravian missionary history* (*Archiv für Reformationsgeschichte*, XLIII, 1952, p. 212-234).

BARTH dans un vieux cours donné à Bonn en 1932-1933 : il l'a utilisé, quinze ans plus tard, dans son gros livre *Die protestantische Theologie im XIX. Jahrhundert. Ihre Vorgeschichte und ihre Geschichte* (Zollikon-Zürich, Evangel. Verlag, 1947, 605 p.). La « Vorgeschichte » a une place considérable dans ce recueil de monographies, dont une édition abrégée a été donnée en français (*Images du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1949, 155 p.) : les chapitres en portent, en effet, sur Rousseau, Lessing, Kant, Herder, Novalis, Hegel, avant de traiter la période qui va de Schleiermacher à Ritschl. L'historien y verra avec plaisir un grand esprit appliquer au passé son amour (sinon son estime) de l'homme, et attendra avec un sourire que des disciples moins intelligents se résignent à abandonner l'antihistoricisme qu'ils avaient cru pouvoir tirer de son œuvre. Notons aussi la traduction, par J. GIBELIN, du traité de KANT, *La religion dans les limites de la simple raison* (1793) (Paris, 1943) ; le livre du professeur de Tubingue (et adversaire de Barth) H. THIELICKE, *Vernunft und Offenbarung. Eine Studie über die Religionsphilosophie Lessings* (2<sup>e</sup> éd., Gütersloh, Bertelsmann, 1947, in-8°, x + 161 p.) ; les études de E. J. F. SMITS, *Herder's humaniteitsphilosophie* (Assen, Van Gorcum, 1940, 128 p.), et de H. BLUHM, *Herders Stellung zu Luther* (*Publications of the modern language Association of America*, Menasha Wisc., LXIV, 1949, p. 158-182).

Moins connu jusqu'à maintenant en France que ces grands penseurs, le théologien luthérien JEAN GEORGES HAMANN leur opposa un refus passionné, en un antirationalisme mystique qui a fait du « mage du Nord » le prédécesseur et l'une des sources de Kierkegaard (et de Hegel). Cela lui vaut aujourd'hui un intérêt dont témoignent la réédition de ses œuvres<sup>1</sup>, des biographies d'ensemble dont l'une le présente comme un « existentialiste »<sup>2</sup> et des études de détail sur sa conception des rapports de la nature et de la grâce<sup>3</sup> et sur son insistante méditation de « l'abaissement de Dieu » (dans la création, dans l'Écriture sainte, dans l'incarnation)<sup>4</sup>.

Précurseur du romantisme religieux, Hamann n'est pas sans rapports avec ses contemporains LES ILLUMINISTES GERMANIQUES ET SCANDINAVES. Ceux-ci pullulèrent, comme on le sait, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. LAVATER,

1. Traduction des *Méditations bibliques* (Paris, Éd. de Minuit, 1948) ; édition des *Sämtliche Werke*, par J. NADLER (I : *Tagebuch eines Christen*, Vienne, Herder, 1949, in-8°, 349 p.).

2. J. HERZOG, *Claudius und Hamann. Ihr Kampf gegen den Rationalismus und ihr Vermächtnis an unsere Gegenwart* (Leipzig, Schönschmann, in-8°, 192 p.) ; J. NADLER, *Johann Georg Hamann (1730-1788), der Zeuge des Corpus Mysticum* (Salzbourg, Müller, 1949, in-8°, 518 p.) ; W. LOWRIE, *Johann Georg Hamann. An existentialist* (Princeton, Theological seminary, 1950, 44 p.). Sur le poète Mathias Claudius († 1815), voir aussi : C. M. SCHRÖDER, *Mathias Claudius und die Religionsgeschichte* (Munich, Reinhardt, 1941, in-8°, 32 p.).

3. E. Jansen SCHOONHOVEN, *Natuur en genade bij J. G. Hamann, den magus van het Noorden. 1730-1788* (Nijkerk, Callenbach, 1946, 333 p.).

4. H. SCHREINER, *Die Menschwerdung Gottes in der Theologie Johann Georg Hamanns* (Stuttgart, Furche Verlag, 1946, 56 p.) ; Pierre STABENBORDT, *Abaissement et révélation de Dieu d'après J. G. Hamann* (*Rev. hist. et phil. rel.*, 1952, p. 97-119).

qui fut leur observateur passionné plutôt que l'un d'eux, a attiré particulièrement l'attention comme ami de Goethe<sup>1</sup>. Nous parlerons de Jung-Stilling dans notre prochain Bulletin, comme appartenant surtout au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour cette fin du XVIII<sup>e</sup>, c'est en SWEDENBORG que les travaux récents font le mieux connaître le mysticisme visionnaire. L'existence d'une Église swedenborgienne de la Nouvelle Jérusalem<sup>2</sup> et l'attention des spécialistes et des amateurs de l'occultisme<sup>3</sup> n'en sont pas l'unique raison, car on se plaît à saluer en lui, de nos jours, un très haut esprit : il est caractéristique que Paul VALÉRY ait donné une préface au *Swedenborg* de Martin LAMM (Paris, Stock, 1936). Depuis, le « prophète du Nord » a été l'objet d'un gros livre du professeur d'histoire ecclésiastique de Marbourg, Ernst BENZ, spécialiste de la mystique (*Emanuel Swedenborg, Naturforscher und Seher*. Munich, Hermann Rinn, 1948, 588 p.), d'une étude également approfondie de Signe TOKSVIG (*Emanuel Swedenborg, scientist and mystic*. New-Haven, Yale University press, 1948, 389 p.) et d'un essai de F. KRAUS (*Visionär und Rationalist. Zum Bilde Swedenborgs*, in *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, Stuttgart, XXVI, 1952, p. 58-75), tandis que A. LUNDEBERG étudiait son influence en Suède<sup>4</sup>, E. BENZ en Allemagne<sup>5</sup> et Jacques ROOS sur les débuts du romantisme<sup>6</sup>. Le père du visionnaire, Jesper Swedberg, lui-même prédicateur, recteur de l'Université d'Upsal, évêque de Skara, savant, commentateur de l'Ancien Testament et promoteur de missions, profite de l'attention qui se porte sur son fils<sup>7</sup>.

La réaction « spirituelle » contre le rationalisme, née du piétisme, aboutissait ainsi, dans le protestantisme septentrional, à des positions extrêmes parfois assez inquiétantes. A les considérer, on appréciera davantage celles d'un ROUSSEAU, lui aussi fils (ou petit-fils) du piétisme, à travers Marie Huber. Sa religion du cœur est peut-être insuffisante pour l'orthodoxie : elle

1. E. SCHICK, *Johann Caspar Lavater, der Christuszeuge* (Bâle, Basler Missionsbuchhandlung, 1941, in-8°, 83 p.) ; St. ATKINS, *J. C. Lavater und Goethe. Problems of psychology and theology in « Die Leiden des jungen Werthers »* (Publ. of the modern language Assoc. of America, LXIII, 1948, p. 520-576) ; O. HUPPERT, *Humanismus und Christentum. Goethe und Lavater, die Tragik einer Freundschaft* (Meiringen, Loepthien, 1949, in-8°, 65 p.) ; R. HERMANN, *Theologische Fragen um Goethe und Lavater* (*Theologische Literaturzeitung*, LXXVI, 1951, p. 577-594).

2. La Société Swedenborgienne de Londres a réédité, en 1945, l'*Emmanuel Swedenborg* de George THORBRIDGE.

3. H. DE GEYMULLER, *Swedenborg et les phénomènes psychiques* (Paris et Strasbourg, 1939) ; Marius RICHARD, *Swedenborg ou l'Introduction au mystère* (Paris, Athéna, 1947) ; Serge HUTIN, *Swedenborg et le monde invisible* (*Revue métapsychique*, 1949, p. 12-20).

4. *Swedenborg's influence on Swedish philosophy* (New Christianity, VI, 1940, p. 7-12).

5. *Swedenborg in Deutschland*. F. C. Oettingers und Immanuel Kants Auseinandersetzung mit der Person und Lehre Emmanuel Swedenborgs (Frankfort, Klostermann, 1947, xi + 351 p.).

6. *Les aspects littéraires du mysticisme philosophique et l'influence de Bœhme et de Swedenborg au début du romantisme* : William Blake, Novalis, Ballanche (Strasbourg, 1951).

7. Gunnar WETTERBERG, *Jesper Swedbergs lefvernes beskrifning* (T. I : *Tekst*, Lund, 1941, in-4°, 722 p.).



ne risque pas d'amener ses disciples au dérangement de l'esprit, et n'en restaure pas moins quelques-unes des valeurs du christianisme. L'essentiel à ce sujet a été dit, et pour longtemps, dans *La religion de J.-J. Rousseau*, de P.-M. MASSON (1916). C'est avec plaisir que l'on en voit les thèses confirmées par des travaux plus récents, parmi lesquels on citera, outre l'étude déjà mentionnée de Barth, le livre suggestif de H. GUILLEMIN (« Cette affaire infernale ». *L'affaire J.-J. Rousseau-David Hume. 1766*. Paris, Plon, 1942, in-12, 356 p.)<sup>1</sup>, les travaux de Robert DERATHÉ<sup>2</sup> et de P. BURGELIN<sup>3</sup>. Tout cela touche trop à l'histoire générale et à l'histoire littéraire pour que nous insistions<sup>4</sup>. Mais c'est sur le nom de Rousseau qu'il fallait terminer cette revue bibliographique de la Réforme à l'époque moderne, car la forme très personnelle de sa piété marque bien un point d'arrivée pour le protestantisme classique, un point de départ pour celui de la période contemporaine.

ÉMILE G. LÉONARD,

Directeur d'études à l'École des Hautes-Études.

(Sera continué.)

1. Voir aussi : Henri RODDIER, *J.-J. Rousseau en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, Boivin, 1950).

2. *J.-J. Rousseau et le christianisme* (*Revue de métaphysique et de morale*, LIII, 1948, p. 379-414) ; *Le rationalisme de J.-J. Rousseau* (Paris, P. U. F., 1950. Thèse).

3. *La philosophie de l'existence de J.-J. Rousseau* (Paris, P. U. F., 1952, in-8°, iv + 599 p.).

4. Sur les rapports de Rousseau avec la Suisse : Henri FERROCHON, *J.-J. Rousseau jugé par un pasteur vaudois* (*Annales J.-J. Rousseau*, XXIX, 1941-1942) ; Id., *J.-J. Rousseau et la Suisse romande* (*Annales fribourgeoises*, 1947) ; A. FERRAZZANI, *Béat de Muralt et J.-J. Rousseau* (La Neuveville, éd. du Griffon, 1951, in-8°, 191 p.).

ADDENDA. — M. Emile Saillens veut bien ajouter à nos dépouillements les références suivantes concernant Milton, empruntées aux bibliographies données par HANFORD, *A Milton Handbook*, éd. de 1946, TILLYARD, *Studies in Milton* (Londres, Chatto et Windus, 1951, 176 p.), et *Milton* (Londres, British Council, 1952, 54 p.) : J. S. DIEKHOF, *Milton's utterances on himself and his works* (Oxford University Press, 1939) ; A. SEWELL, *A Study of Milton's Christian Doctrine* (*ibid.*, 1939) ; Logan P. SMITH, *Milton and his modern critics* (*ibid.*, 1940, 73 p.) ; G. Mc COLLEY, *Paradise Lost : an Account of its Growth and Major Origins* (Chicago, 1940) ; Z. S. FINK, *The Political Implications of Paradise Lost* (*Journal of English and German Philology*, Urbana, XV, 1941, p. 482-488) ; A. BARKER, *Milton and the Puritan Dilemma. 1641-1660* (Univ. of Toronto Press, 1942) ; Z. S. FINK, *The Development of Milton's political thought* (*Publications of the Modern Language Association of America*, Menasha, LVII, 1942, p. 705-736) ; G. KNIGHT, *Chariot of Wrath : the Message of John Milton to Democracy and War* (Londres, 1942) ; Herbert GRIERSON, *Milton and Liberty* (*Modern Language Review*, Londres, XXXIX, 1944, p. 97-107) ; G. R. HAMILTON, *Hero or Fool? A Study of Milton's Satan* (Londres, 1944) ; Denis SAURAT, *Milton, Man and Thinker* (2<sup>e</sup> éd. revue, New-York, 1944) ; Z. S. FINK, *The Classical Republicans. An essay of recovery of a pattern of thought in Seventeenth Century England* (Evanston, Northwestern Univ. Press, 1945) ; H. L. SENIOR, *Milton the supreme Englishman* (Londres, Allen, 1945, 40 p.) ; Rex WARNER, *Milton* (1949).

# HISTOIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE

(1<sup>re</sup> partie.)

## (PÉRIODE MODERNE)

XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

### INSTRUMENTS DE TRAVAIL

Dans la série des Bibliographies de l'Histoire britannique, dont l'*American Historical Association* et la *Royal Historical Society* ont entrepris la publication, le volume sur le XVIII<sup>e</sup> siècle est un instrument de travail très important<sup>1</sup>. Le nombre si grand des travaux oblige les auteurs à ne mentionner que ceux réellement utiles et à omettre les articles des périodiques ; mais le choix est judicieux et de courtes notes critiques, accompagnant les principaux ouvrages, renvoient à d'autres travaux. C'est pourtant l'indication des sources qui fait surtout la valeur de ce volume. On notera, entre autres, une liste des principaux pamphlets et une autre des documents parus dans les Rapports de la Commission des manuscrits historiques, classés selon les noms de leurs auteurs. La section « Politique » est réduite, alors que les sections sociales, économiques, ecclésiastiques sont très abondantes. Des chapitres spéciaux sont consacrés à l'Écosse, l'Irlande et les colonies.

M. MILNE a continué la série des Bibliographies annuelles déjà signalée, (t. CXCVIII, p. 84), qui avait été retardée par la guerre et qui atteint maintenant l'année 1939<sup>2</sup>. Elles nous donnent des listes exhaustives des publications parues chaque année qui intéressent l'histoire de la Grande-Bretagne jusqu'en 1914, avec un choix de celles qui concernent l'Empire et les événements plus récents. Les articles des périodiques, ainsi que les principaux comptes rendus, sont mentionnés.

Parmi les guides que la *Royal Historical Society* met à la disposition des historiens, nous avons reçu celui des annuaires, donnant les noms des habitants et de leurs professions, parus en Angleterre avant 1856<sup>3</sup>. Londres, pour lequel on dispose du livre de C. W. F. Ross, n'a pas été compris.

1. Stanley PARGELLIS et D. J. MEDLEY, *Bibliography of British History. The Eighteenth Century, 1714-1789*. Oxford, Clarendon press, 1950, gr. in-8°, xxvi-642 p. Prix : 42 s.

2. A. T. MILNE, *Writings on British History*, années 1937, 1938 et 1939. Londres, Cape, in-8°. Chaque volume : 18 s.

3. YANE E. NORTON, *Guide to the National and Provincial Directories of England and Wales published before 1856*. Londres, Roy. Hist. Society, 1950, in-8°, vii-237 p. — La série comprend notamment : *Handbook of British chronology* (1939) et *Handbook of Dates for students of English History* (1945).

Pour ce qui concerne les histoires générales, rappelons que, depuis la publication en 1952 du livre de MACKIE sur les Tudors, l'« Histoire d'Oxford » est presque complète pour la période moderne. Il ne manque que le volume consacré au règne de George III. D'autre part, une édition nouvelle de la *Cambridge Modern History* est en préparation, qui ne sera pas seulement une mise à jour. Un texte nouveau est écrit par une équipe d'historiens que dirige Sir George CLARK.

Aux nombreuses collections qui cherchent à faire comprendre l'histoire de la Grande-Bretagne par le truchement de biographies (nous avons signalé la plus récente, t. CXCVIII, p. 81) s'ajoutent celles qui le font par le groupement de textes caractéristiques. Une série de volumes très instructifs se propose de mettre en valeur la richesse des expériences politiques faites par les Britanniques, en rassemblant autour, soit d'événements mémorables, soit de tendances séculaires, un choix de textes où les plus connus voisinent avec beaucoup d'autres, difficiles à extraire des débats parlementaires ou de brochures épuisées<sup>1</sup>. De bonnes introductions les précèdent. M. BELOFF suit les discussions qui se produisirent au moment de la révolte des colonies d'Amérique, mettant en évidence, d'une part, les causes de l'incompréhension des Anglais, de l'autre, la formation d'une pensée politique américaine se fondant sur les droits naturels de l'homme. Le professeur COBBAN place devant nos yeux les discussions provoquées par la Révolution française. M. WHITE dépeint le Conservatisme anglais, non pas le parti conservateur tel qu'il fut recréé par Peel, mais l'état d'esprit et le mode de vie inspirés par la tendance conservatrice exprimée d'abord par Burke et Coleridge, que Disraeli ranime et que beaucoup de livres récents renouvellent<sup>2</sup>.

Les textes réunis par M. JOLL sont destinés à décrire, non pas la politique britannique à l'égard de l'Europe, mais les idées et les sentiments qui l'ont inspirée. Le recueil ne fait donc pas double emploi avec les *Foundations of British Foreign Policy* (t. CCI, p. 101), qui, d'ailleurs, s'arrêtent en 1901, alors que celui-ci s'étend depuis le discours de Pitt à la déclaration de guerre de 1793 jusqu'à ceux de Churchill dans l'été de 1940. Une intelligente introduction tente de dégager les lignes directrices, montrant comment la prépondérance économique et la prééminence politique de la Grande-Bretagne l'ont portée tour à tour à l'isolationisme et à des interventions sus-

1. *The British Political Tradition*, collection dirigée par A. BULLOCK et F. W. DEAKIN. T. I : M. BELOFF, *The Debate on the American Revolution, 1761-1783*. Londres, Kaye, 1948, in-8°, xi-302 p. — T. II : A. COBBAN, *The Debate on the French Revolution, 1789-1800*. 1950, in-8°, xi-493 p. — T. III : James JOLL, *Britain and Europe. Pitt to Churchill*. 1950, in-8°, xv-385 p. — T. IV : R. J. WHITE, *The Conservative Tradition*. 1950, in-8°, xix-250 p. Chaque volume : 16 s.

2. Parmi eux, le curieux petit volume de Peter VIERECK, *Conservatism revisited* (Londres, Lehmann, 1950, in-12, 168 p.), nous offre, non sans talent, une interprétation audacieuse du rôle de Metternich, opposé au romantisme, au capitalisme, partisan d'une centralisation de l'Allemagne et dont les idées pourraient être reprises par les conservateurs d'aujourd'hui.

citées par la conviction dans la supériorité de ses institutions. Les textes aident à définir les intérêts vitaux que la Grande-Bretagne est toujours résolue à sauvegarder et sa lutte pour l'équilibre européen. Ils englobent aussi les mouvements, les élans de sympathie qui peuvent entraîner le public (Gladstone) et le pacifisme qui s'exprime dans tous les partis (Cobden, N. Chamberlain). Bien que les volumes de cette collection se proposent, non seulement de nous instruire, mais de nous guider, que chacun d'eux ait une signification, les textes qu'ils renferment nous sont présentés avec une clairvoyante impartialité.

Plus ambitieuse est la série des *English Historical Documents* en cours de publication, sous la direction de D. C. DOUGLAS<sup>1</sup>. Elle comprendra douze volumes, dont sept pour la période moderne, et présentera un ensemble imposant de textes. Nous n'avons pas encore pu voir le tome VIII (1660-1714), paru en 1953, et le tome IX (1714-1783), annoncé pour 1954.

A l'échelle locale, le Conseil du comté d'Essex doit être félicité pour ses deux volumes réunissant des textes tirés des archives publiques et privées de l'Essex, illustrant, non pas l'histoire locale, mais l'histoire nationale de l'Angleterre<sup>2</sup>. On y suit, par exemple, dans le cadre du comté, les effets du puritanisme au xvii<sup>e</sup> siècle, ceux du règne des Whigs au xviii<sup>e</sup> siècle, l'application de la loi des Pauvres et des lois sanitaires du xix<sup>e</sup> siècle, la crise agricole qui suit 1874. Souhaitons que cette initiative soit imitée par d'autres comtés.

Quelques-unes des nombreuses publications d'archives locales nous sont parvenues. Celles de Hull sont d'une richesse exceptionnelle. Ses chartes ont été déjà publiées et un volume nous donne la liste complète de ses autres documents, avec un bref résumé de leur contenu<sup>3</sup>. Presque tous intéressent exclusivement l'histoire de la ville. On notera pourtant des textes de portée plus générale pour les années de la Guerre Civile et de la Restauration.

Le comté de Wilt a entrepris de donner le catalogue de ses archives municipales et nous présente celui de ses bourgs<sup>4</sup>. Une introduction, cherchant à en établir la liste depuis la conquête normande, est suivie de la liste des documents conservés dans dix bourgs, dont l'histoire est brièvement résumée. On y trouvera entre autres des renseignements sur le corps électoral.

1. *English Historical Documents*. Londres, Eyre et Spottiswood.

2. *English History from Essex Sources*. T. I : 1550-1750, par A. C. EDWARDS, in-8°, VIII-210 p. T. II : 1750-1900, par A. F. BROWN, in-8°, VIII-219 p. Chelmsford, 1952. Chaque vol. : 15 s.

3. *City and County of Kingston upon Hull. Calendar of Ancient Deeds, Letters and Miscellaneous Documents*. Kingston, 1951, in-4°, 494 p.

4. Maurice G. RATHBONE, *List of Wiltshire Borough Records earlier in date than 1836*. Devizes, 1951, in-8°, XIII-108 p.

LE XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

M. ASHLEY, auteur de bons livres sur Cromwell et sur la politique économique du Protectorat (t. CXCVIII, p. 87), a publié dans la série des « Penguins » un petit volume sur le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, résumé clair, impartial des luttes politiques, dans lequel pourtant l'importance de 1688 n'est pas soulignée. Livre surtout utile par sa description de la société. L'auteur insiste sur le renforcement de la « gentry » par les classes marchandes et les « professions », sur la misère du peuple, dont les salaires sont fixés par le Statut des Apprentis, alors que les prix sextuplent. Il met ainsi en vedette les causes économiques de la Guerre Civile. Notons que l'étude plus récente de M. Trévot-Roper (*The Gentry, 1540-1660*, Cambridge, 1953) a précisé les relations de la « gentry » avec l'aristocratie et la part qu'elle a prise à la Révolution.

M. STRATFORD a consacré trois volumes à défendre Charles I<sup>er</sup> au troisième centenaire de sa mort<sup>2</sup>; volumes fort bien écrits et très documentés, mais non pas convaincants. Il s'élève contre le mythe du tyran et dénonce la conspiration révolutionnaire des ploutocrates égoïstes qui siégeaient au Parlement; les historiens whigs et Gardiner lui-même sont fort malmenés (t. I, p. 354). On lit avec intérêt des pages consacrées à la personnalité du Roi et celles qui analysent le jeu parlementaire; mais elles ne suffisent pas à nous faire juger le Roi intelligent et Pym un vulgaire ambitieux.

M. TURNER a eu le grand mérite d'écrire une réponse qui peut paraître définitive aux tentatives faites par plusieurs historiens pour réhabiliter Jacques II. Peut-être ne rend-il pas justice à son œuvre coloniale et à son attitude envers Clarendon. Mais il éclaire son adolescence et montre les beaux services du prince exilé dans l'armée française. Les rapports si curieux de Jacques avec son frère Charles sont très bien analysés. C'est à Charles II que revient le mérite des mesures adroites rendant possible une restauration du pouvoir royal, que la maladresse de Jacques fit ensuite échouer. La politique de tolérance du roi Jacques, sur laquelle on a trop attiré l'attention, ne saurait faire oublier sa bigoterie, son autoritarisme et surtout son inintelligence. M. Turner insiste sur l'état de santé du Roi, ruinée par l'excès des plaisirs, qui expliquerait les fautes et l'apathie de sa vieillesse. Nous pouvons donc revenir au jugement traditionnel porté sur son règne,

1. Maurice ASHLEY, *England in the Seventeenth Century, 1603-1714*. The Pelican History of England. Londres, Penguin books, 1952, in-16. Prix : 3 s. 6. — Nous n'avons malheureusement pas reçu la belle étude de l'archevêque David MATHEW, *Social Structure in Caroline England*. Oxford, 1948.

2. Wingfield STRATFORD, *Charles King of England, 1600-1637 — King Charles and King Pym, 1637-1643 — King Charles the Martyr*. Londres, Hollis et Carter, 1949, in-8°. — Comparer David MATHEW, *The Age of Charles I*. Londres, 1951.



mais le faire armés d'une forte documentation que les notes, malheureusement rejetées à la fin du volume, nous fournissent<sup>1</sup>.

Le troisième volume des lettres du conseil municipal d'Aberdeen couvre la période dramatique de la Guerre Civile<sup>2</sup>. Les précédents avaient déjà fait apprécier l'intérêt d'archives municipales plus riches que celles d'Édimbourg. Celui-ci montre la prudence du conseil obligé d'élever des fortifications contre les Royalistes, mais accueillant Charles II en 1650, puis capitulant devant Monck. Il s'acharne à maintenir le commerce, protège les habitants contre le logement des troupes, obtient même des dommages de guerre. Il garde l'espoir d'une restauration que la marche de Monck sur Londres transforme en certitude. Le tome IV, qui vient de paraître, nous dit la joie suscitée par le retour des Stuarts et la déception causée par Charles II, qui s'intéresse moins à l'Écosse que Cromwell.

La ville natale de Carnegie a publié, avec l'aide du « Carnegie Trust », des extraits des procès-verbaux du conseil de Dumfermline<sup>3</sup>. On regrette qu'il n'y ait ni introduction ni notes ; mais des titres marginaux indiquent l'objet des extraits publiés. La politique générale, les passages des rois Jacques, Charles I<sup>er</sup> et Charles II y ont laissé peu de traces. Les textes concernent le plus souvent des transferts de propriété ou des décisions de justice. Ils relatent aussi les mesures prises pour l'école de la ville, pour la levée de troupes et reflètent le mécontentement causé en Écosse, après la dictature de Cromwell, par la politique de Charles II.

Comment Charles II a-t-il été obligé d'abandonner l'alliance française pendant la guerre de Hollande ? M. HALEY l'explique en suivant l'activité du principal agent secret employé par Guillaume d'Orange, le huguenot Pierre du Moulin<sup>4</sup>. Les archives hollandaises montrent la propagande qui, en deux ans, suscita au Parlement assez d'opposition pour amener le Roi à signer avec les Provinces-Unies la paix de Westminster. Livre un peu mince, qui n'étudie pas de près la vie parlementaire et le rôle des opposants, mais qui apporte une contribution neuve à l'histoire du règne.

Nous nous excusons de rendre compte aussi tard du volume par lequel Miss FOXCROFT a résumé le grand ouvrage qu'elle avait consacré, il y a presque soixante ans, au premier marquis de Halifax<sup>5</sup>. Le texte, allégé d'une

1. F. C. TURNER, *James II*. Londres, Eyre et Spottiswoode, 1948, vii-544 p. Prix : 21 s. — L'importante étude de B. H. G. WORMALD sur Clarendon, dont le premier volume (1640-1660) a paru à la Cambridge press, en 1950, ne nous est pas parvenue, non plus que les trois volumes consacrés à Danby par Andrew BROWNING.

2. *Aberdeen Council Letters*, vol. III, edited by Louise B. TAYLOR. Oxford press, 1952, in-8°, xxiii-361 p. Prix : 30 s.

3. Andrew SHEARER, *Extraits from the Burgh Records of Dumfermline in the 16th and 17th Centuries*. Carnegie Dunfermline Trust, 1951, in-8°, 311 p.

4. K. H. D. HALEY, *William of Orange and the English Opposition, 1672-1674*. Oxford, Clarendon press, 1953, in-8°, 231 p. Prix : 25 s.

5. H. C. FOXCROFT, *A Character of the Trimmer, being a short life of the First Marquis of Halifax*. Cambridge University Press, 1946, in-8°, 354 p. Prix : 18 s.

grande partie des notes et documents tirés des archives Devonshire et Spencer, nous offre l'étude pénétrante d'une personnalité qui surprend encore l'historien, comme elle déconcerta ses contemporains. Halifax fut, en effet, un précurseur par ses idées sur l'enseignement obligatoire, la tolérance religieuse, la politique coloniale et surtout la puissance navale. Grand admirateur de Montaigne et s'intéressant très peu aux écrivains anglais, avec un sens aigu des nécessités politiques, mais aucun goût pour les détails de la vie parlementaire, il parut isolé de ses compatriotes. Sa carrière, que l'on suit de près, en précisant les circonstances qui firent naître chacun de ses célèbres écrits, montre l'importance du rôle qu'il tint auprès de Charles II et dans les premières années du règne de Guillaume. Dans les deux cas, il parut très près de devenir un homme d'État de premier plan et, bien qu'il ait naturellement combattu les ambitions de Jacques II, on put le croire aussi capable de réaliser un compromis qui eût sauvé la dynastie. Finalement, il fit une carrière d'opposition ; mais sa clairvoyance apporta une contribution remarquable à la vie politique de l'Angleterre.

Sir Tresham LEVER est le premier à suivre la carrière de Godolphin, dont l'importance justifiait amplement l'étude<sup>1</sup>. Les manuscrits du British Museum, de Blenheim et de nombreux dépôts privés sont largement utilisés ; mais le résultat de l'enquête est assez décevant. La carrière politique de Godolphin est bien retracée et de larges extraits de sa correspondance nous sont donnés. Mais les grands livres de Trevelyan sur la reine Anne, de Churchill sur Marlborough nous avaient déjà bien fait connaître les rapports de Godolphin avec la Couronne et les partis. L'homme, plus solide que brillant, reste une énigme. On s'explique mal la réussite d'un jeune homme si peu fait, semble-t-il, pour vivre à la cour de Charles II, si embarrassé pour servir Jacques II sans rompre l'amitié nouée avec le Prince d'Orange. Sir Tresham apprécie très justement les reproches faits à Godolphin par ses contemporains : duplicité à l'égard de Jacques II, liens maintenus avec les Stuarts sous Guillaume III. L'ignorance où nous sommes du rôle joué par les deux Sunderland est néanmoins fort gênante. Surtout, l'importance de Godolphin vient évidemment des services qu'il a rendus à la Trésorerie et ceux-ci ne sont décrits que très sommairement. Il faudrait connaître en détail l'œuvre financière accomplie par le successeur de Montagu et le patronage politique exercé par le Premier Lord de la Trésorerie. Les documents dont l'auteur disposait ne lui ont pas permis de le faire.

Je ne crois pas que la *Revue* ait rendu compte, lors de son apparition, du *Marlborough* de Sir Winston CHURCHILL, et l'achèvement de la traduction française nous permet de souligner du moins l'importance du monument élevé par Sir Winston à la mémoire de son ancêtre<sup>2</sup>. Il repose sur les plus

1. Sir Tresham LEVER, *Godolphin. His Life and Times*. Londres, John Murray, 1938, in-8°, x-334 p. Prix : 25 s.

2. Sir Winston S. CHURCHILL, *Marlborough, sa vie et son temps*. T. IV : 1709-1722 (traduction française). Paris, R. Lafont, 1951, in-8°, 614 p. Prix : 950 fr.

larges fondations. En particulier, les archives de Blenheim et de la Haye apportent la correspondance échangée avec Godolphin, celle très curieuse de l'agent secret que Marlborough avait en France, celle de Heinsius, dont une édition plus complète a été depuis entreprise (Van T. Hoff, *The Correspondence of John Churchill Duke of Marlborough and Anthony Heinsius, grand Pensionary of Holland*. Utrecht, 1951). Sir Winston donne, on le sait, de brillants récits des campagnes. Mais il examine aussi scrupuleusement tous les reproches qui ont été faits à son héros et il ne les écarte pas tous. Pourtant, il ne cache pas son indignation à voir comment les ministres whigs et non Marlborough ont manqué la paix et les tories ont gaspillé la victoire. C'est armé de ces riches expériences historiques, comme de celles tirées d'une longue carrière politique, qu'il est, à son tour, entré dans la grande histoire.

Dans un livre assez mal composé, qui ne répond pas entièrement à son titre — car les questions sociales y tiennent moins de place que les questions ecclésiastiques — M. LLOYD nous fait bien mieux connaître la croissance des Quakers<sup>1</sup>. L'étude des procès-verbaux de leurs meetings, qui sont conservés à leur maison de Londres, permet de compléter le livre de Braithwaite et de voir comment la « société » s'est organisée sous la conduite de bourgeois qui en ont pris la tête. Le rôle de George Fox, que l'on croyait avoir exagéré, reste considérable. Par la persuasion, l'adhésion obtenue au cours de meetings silencieux, il entraîne ses frères. Les meetings deviennent importants dès le début des persécutions, en 1660. Ils suivent avec vigilance la célébration des mariages qui doivent être autorisés par eux et sont limités aux membres de la Société. Des secours aux indigents et aux victimes de persécutions, sans cesse défendus avec l'aide d'avocats, sont distribués. Les femmes s'y emploient activement. L'obstination des Quakers obtient qu'on renonce en 1689 à exiger d'eux le serment d'allégeance et, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ils pourront célébrer leurs mariages à leur idée. Le livre donne quelques informations sur la presse et les écrits des Quakers. Le nombre de ceux d'entre eux qui deviennent juges de paix indique leur importance sociale. Mais on voudrait trouver sur ce point et sur leur répartition politique plus de renseignements. Le livre de M. RAISTRICK, que nous n'avons pas reçu, paraît instructif sur leur activité industrielle, sur les grands patrons (Rawlinson, Darby) qui sortiront de leurs rangs<sup>2</sup>. La publication des procès-verbaux des meetings de Gainsborough, qui s'achève, confirme par un exemple ces conclusions, donnant sur le recrutement des Quakers et leurs mariages des exemples précis<sup>3</sup>.

1. Arnold LLOYD, *Quaker Social History, 1669-1733*. Londres, Longmans, 1950, in-8°, xv-207 p. Prix : 24 s.

2. Arthur RAISTRICK, *Quakers in Science and Industry*. Londres.

3. *The First Minute book of the Gainsborough Monthly Meetings of the Society of Friends, 1669-1719*. T. III : 1709-1719 (Lincoln Record Society, vol. 44), 1951, in-8°, xi-217 p.

Les manuscrits de l'archevêque Tenison<sup>1</sup>, conservés à Lambeth, ont permis à M. CARPENTER de suivre la carrière très remplie d'une personnalité lourde et terne, mais active et influente. A la tête d'une grande paroisse londonienne dès 1680, puis archevêque de Canterbury pendant les règnes de Guillaume et d'Anne, il a tenu dans l'Église une place éminente, résistant aux tendances catholiques des Stuarts, cherchant, par contre, sous Guillaume une entente avec les dissidents, secourant les réfugiés huguenots, surtout imposant à son clergé une discipline sévère. En politique, très ferme dans les conseils donnés aux souverains, dans l'opposition aux manœuvres des Jacobites. L'Église qu'il dirige nous paraît bien plus vivante que Macaulay ne l'avait dit. C'est la même impression que laisse l'étude parallèle que M. HART a consacrée à l'archevêque d'York, Sharp<sup>2</sup>, fondée également sur les manuscrits de ce prélat, et complétant la biographie laissée par son fils. Elle nous le montre dirigeant avec conscience et succès le clergé de la province du Nord entre 1691 et 1713. Deux chapitres copieux couronnent l'ouvrage, l'un sur l'attitude de l'archevêque vis-à-vis des problèmes de politique intérieure, l'autre sur son action dans les affaires extérieures. Ferme soutien de l'anglicanisme, à égale distance des tendances papistes et non conformistes, il montre une modération, une honnêteté qui lui valurent la confiance de la reine Anne. Il désire voir l'Église d'Angleterre renforcée et les intérêts protestants consolidés par une union plus étroite avec ses alliés continentaux et s'emploie, par ses relations avec l'Électrice Sophie, à préparer l'avènement des Hanovriens. Ces deux portraits, comme celui que M. HART a depuis consacré à l'évêque Lloyd (*Church Historical Society*, 1952), ne réussissent pas à faire revivre des prélats dont les personnalités, sans doute, ne s'imposaient pas et, dans le haut clergé de l'époque, celle de Burnet seule se détache. Mais ces livres abondent en renseignements sur la vie d'un clergé qu'ils nous font juger plus favorablement.

Le gros volume que M. EHRLMAN consacre à l'histoire navale de la guerre de la Ligue d'Augabourg<sup>3</sup> se justifie par l'importance de cette guerre qui voit s'établir la prépondérance navale anglaise. De très vastes dépouillements d'archives confirment l'opinion émise sur ce point par Sir George Clark. Ils complètent ce que nous savions de la bataille de La Hougue et surtout mettent en lumière le rôle décisif de Guillaume III. Ses idées ont été longues à se former, mais, en 94, il impose à une Amirauté récalcitrante l'envoi et le maintien de la flotte en Méditerranée. Sans doute celle-ci n'y tient pas le rôle que le Roi lui destinait. Après 95, elle échoue dans ses attaques contre nos ports et aux Antilles, dont l'importance commence à être

1. Edward CARPENTER, *Thomas Tenison, archbishop of Canterbury; His Life and Times*. Londres, Church Historical Society, 1948, in-8°, x-466 p. Prix : 30 s.

2. A. T. HART, *Life and Time of John Sharp, archbishop of York*. Londres, Church Historical Society, 1947, in-8°, xi-352 p. Prix : 21 s.

3. John EHRLMAN, *The Navy in the War of William III, 1689-1697*. Cambridge University Press, 1953, in-4°, xxiii-710 p. Prix : 63 s.

comprise. Cependant, l'intervention royale paraît capitale. Le rôle que tiendra la flotte dans la guerre suivante est d'avance tracé. Surtout l'Amirauté s'organise. M. Ehrman suit en détail cette organisation qui, après l'œuvre de Pepys au secrétariat de l'Amirauté, n'était pas connue. Le Conseil de l'Amirauté, remplaçant le « Lord Admiral », réalise une œuvre administrative qui correspond à l'évolution de la stratégie navale. Le contrôle parlementaire y contribue ; mais c'est le Roi qui, avec l'aide d'un secrétaire d'État, la dirige. Le livre décrit la croissance des bureaux, l'activité des docks (avec la création de Portsmouth), le fonctionnement des services d'approvisionnement, la discipline imposée aux officiers et aux équipages. La situation financière est une gêne constante et M. Ehrman l'analyse en détail au moment de la crise marquée par la réforme monétaire de 1696. C'est parce que l'Angleterre a su s'adapter aux exigences d'une grande force navale qu'elle a distancé de loin les autres pays.

Une biographie du fils de Jacques II, devenu duc et pair de France, le maréchal de Berwick, pourrait être une œuvre importante. Mais celle que publie Sir Charles PETRIE se borne presque uniquement à résumer le texte connu des Mémoires de Berwick<sup>1</sup>. Les seuls documents nouveaux utilisés sont quelques lettres du duc de Liria à son père, le maréchal, que Sir Charles avait déjà reproduites en un autre volume. Elles ne traitent guère que d'affaires de famille. On notera pourtant un bon récit du siège de Barcelone en 1714 et surtout des renseignements sur les débuts de la négociation de la paix d'Utrecht tirés des « Stuart Papers » de Windsor.

La correspondance de l'ambassadeur anglais à Constantinople, de 1710 à 1714, est très bien publiée par un historien turc, qui a exploré toutes les archives européennes, sauf celles de Russie, et qui nous fait connaître les conclusions d'un autre volume paru, dans sa langue, sur le séjour de Charles XII en Turquie<sup>2</sup>. Elles rejoignent celles des historiens suédois, en particulier de Stille, en montrant que Charles XII avait des raisons sérieuses de s'attarder en Turquie et qu'il fut très près d'obtenir une aide efficace du sultan. Son échec fut en grande partie l'œuvre de l'ambassadeur anglais dont les lettres sont instructives pour la question obscure de la « bataille » du Pruth et la conclusion de la paix d'Andrinople en 1713. Sutton a bénéficié du fait que les Turcs étaient beaucoup plus préoccupés de reprendre la Morée à Venise que de s'opposer aux ambitions russes. Une bonne introduction décrit le gouvernement ottoman sous Ahmed III et les moyens d'influence utilisés par l'ambassadeur. Agent de la Compagnie du Levant encore plus que représentant du gouvernement britannique, il était constamment gêné par l'étroitesse de ses crédits.

1. Sir Charles PETRIE, *The Marshal Duke of Berwick*. Londres, Eyre et Spottiswoode, 1953, in-8°, 368 p. Prix : 25 s. — *The Duke of Berwick and his Son*. Londres, 1951, in-8°, 112 p. Prix : 25 s.

2. Akdes Nimet KURAT, *The Despatches of Sir Robert Sutton, ambassador in Constantinople, 1710-1714*. Londres, Royal Historical Society, 1953, in-8°, 220 p.



LE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Sir Charles PETRIE a donné de son histoire du Jacobitisme une nouvelle édition en deux volumes, dont le premier seul nous est parvenu<sup>1</sup>. Livre bien écrit et attachant, mais coloré par une sympathie marquée pour les Jacobites. L'auteur ne paraît pas avoir consulté de source inédite et les publications utilisées émanent presque toutes de Jacobites. Bon récit du soulèvement de 1715 dans le sud de l'Angleterre et en Écosse. Les causes de l'échec sont multiples, mais Sir Charles ne paraît pas tenir assez compte des principales : abstention des Jacobites d'Angleterre, qui semblent peu nombreux, et faible appui de la France.

L'expédition de Charles Édouard en 1745 continue à attirer les historiens. Trois nouveaux ouvrages lui sont consacrés. Sir James FERGUSON fonde son récit sur les manuscrits des Campbell, maintenant acquis par des dépôts publics, et suit les opérations de John Campbell (duc d'Argyle en 1761) dans l'ouest de l'Écosse<sup>2</sup>. Miss DUKE nous met sous les yeux un choix de textes contemporains montrant les réactions des Écossais, saisis de crainte encore plus que soulevés d'enthousiasme. Elle éclaire la décision prise par le Prince à Derby de ne pas poursuivre sa marche et s'arrête au moment de son retour en Écosse. Notons la lettre, tirée du Quai d'Orsay, dans laquelle le marquis d'Éguilles relate cette retraite<sup>3</sup>.

Le livre de M. HARTMANN, qui n'utilise pas de source inédite, semble une juste mise au point<sup>4</sup>. Aux témoignages des Jacobites, il en oppose d'autres comme celui de H. Walpole, très bien renseigné, et surtout des arguments de bon sens pour conclure que l'entreprise était d'avance vouée à l'échec. Le faible nombre des Jacobites enrôlés par le Prince est significatif, comme l'abstention des Anglais prétendus Jacobites lors de son avance. A Derby, ses compagnons n'eurent pas tort de l'obliger à s'arrêter, car les troupes de Cumberland et de Wade pouvaient barrer la route de Londres. L'auteur insiste sur l'abstention de la France, où il connaît bien le rôle de Fleury et de Tencin. Mais, à ses yeux, le rôle décisif fut celui de la flotte anglaise, méconnu parce qu'il n'eût rien de spectaculaire. Sa présence seule suffisait à ruiner les espoirs du Prétendant.

Le même auteur consacre un autre volume à l'amiral Vernon, qui commandait la flotte à ce moment<sup>5</sup>. Les politiciens adversaires de Walpole lui

1. Sir Charles PETRIE, *The Jacobite Movement. The First Phase, 1688-1716*. Londres, Eyre et Spottiswoode, 1948, in-8°, 240 p. Prix : 15 s.

2. Sir James FERGUSON, *Argyll in the Forty-five*. Londres, Faber, 1951, in-8°, 264 p. Prix : 21 s.

3. Winifred DUKE, *The Rash Adventurer*. Londres, Robert Hale, 1952, in-8°, 255 p. Prix : 18 s.

4. Cyril Hughes HARTMANN, *The Quest Forlorn. The Story of the Forty-five*. Londres, Heinemann, 1952, in-8°, xiv-302 p. Prix : 18 s.

5. Du même auteur : *The Angry Admiral. The Later Career of Edward Vernon Admiral of the White*. Londres, Heinemann, 1953, in-12, xv-236 p. Prix : 18 s.

ont fait une célébrité fâcheuse, lors de la prise de Porto Bello, suivie par le désastre de Carthagène. L'exposé solide et brillant de la campagne de Vernon aux Antilles montre les mérites de ce marin audacieux, de caractère difficile, mais loyal et compétent. On ne doit pas le rendre responsable d'échecs dus à la timidité du commandant des troupes, le général Wentworth, et surtout au gouvernement, qui ne sut pas donner à Vernon des pouvoirs suffisants. De bonnes cartes et des plans des ports espagnols accompagnent le texte.

L'élection qui eut lieu en 1754 dans le comté d'Oxford fit grand bruit. Les sièges du comté étaient jusqu'alors aux tories, car les whigs se contentaient de ceux des bourgs voisins. Mais le duc de Marlborough présenta cette fois deux candidats whigs. Une campagne intense donna un résultat contesté, soumis à l'examen du Parlement où la majorité whig s'adjugea les sièges. M. ROBSON en a suivi l'histoire dans les manuscrits du British, de la Bodléienne et de Blenheim<sup>1</sup>. Son récit, assez confus, met pourtant en lumière des faits intéressants. L'influence jacobite est moindre qu'on ne le pensait. La presse — un journal est créé pour l'occasion — fait impression sur l'électeur ; mais l'Université n'a pas un rôle important. Surtout les électeurs — « freeholders » — sont beaucoup moins indépendants qu'on ne l'a dit, car ils détiennent aussi des terres au titre de « copyholders » et doivent ménager leurs propriétaires. Comme les élections dans les comtés ont été, au XVIII<sup>e</sup> siècle, rarement contestées, celle-ci est importante. Mais les conditions très spéciales de la vie politique à Oxford ne permettent guère d'en tirer des conclusions générales.

Il faut attendre que paraissent d'autres monographies électorales, que le comité chargé de publier une Histoire du Parlement, dont la *Revue* a annoncé la création (t. CCX, p. 455), prépare.

Les *Jenkinson Papers*, que Miss JUCKER publie, à la demande de Sir Lewis Namier, sont fort importants<sup>2</sup>. Charles Jenkinson, qui devint le premier Lord Liverpool, fut le plus influent des « amis du Roi » et, semble-t-il, le principal conseiller de George III après la retraite de Bute. Il était secrétaire de la Trésorerie. Pour le maintenir dans ce rôle, le Roi ne lui donna pas les grands postes ministériels auxquels il semblait destiné. Le présent volume, qui concerne seulement les années 1760-1766, nous renseigne déjà sur le patronage royal s'exerçant par la distribution de sièges parlementaires et de chaires d'Université. Mais Jenkinson, dans ses fonctions de la Trésorerie, se révèle aussi administrateur de grande classe. Sa carrière vient donc confirmer l'idée avancée par Namier soutenant que les « amis du Roi » furent en réalité les fondateurs du Service civil.

Dans une magistrale conférence faite à Oxford, Sir Lewis résume les con-

1. R. J. ROBSON, *The Oxfordshire Election of 1754*. Oxford University press, 1943, in-8°, 192 p. Prix : 12 s. 6 d.

2. Ninetta S. JUCKER, *The Jenkinson Papers, 1760-1766*. Londres, Macmillan, 1949, in-8°, xxix-452 p. Prix : 28 s.

clusions de ses propres travaux et de ceux qu'il a suscités<sup>1</sup>. Le Parlement, au début du règne de George III, comprend, non pas deux partis, mais trois « divisions » : les « amis du Roi », c'est-à-dire les députés formant la clientèle royale, qui ont aussi la charge des grandes administrations et sont donc les ancêtres des membres du Service civil — les « country gentlemen », indépendants, qui ne briguent pas les postes ministériels, mais seulement des fonctions locales susceptibles d'augmenter leur prestige et leur influence dans la région où ils vivent de leurs propres ressources. Ils sont plus que les autres députés en contact avec l'opinion publique et ont plus qu'eux le souci de l'intérêt national — dans une position centrale, les groupes formés par les leaders qui se disputent le pouvoir. Dans un Parlement ainsi composé, le gouvernement est exercé par ceux des « leaders » qui peuvent obtenir l'appui de la clientèle royale et cette forme de « gouvernement mixte » persistera longtemps. Le gouvernement parlementaire moderne n'est pas né comme Minerve, n'a pas été une invention d'hommes politiques. Il apparaît seulement lorsque se forment dans le corps électoral des partis nationaux, qui ne pouvaient pas exister au Parlement avant d'être nés dans le pays. L'histoire de sa naissance doit donc être suivie jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

La longue crise constitutionnelle de 1760 à 1784 a été le sujet de deux ouvrages importants. Le professeur BUTTERFIELD étudie l'année 1780 où cette crise est la plus aiguë<sup>2</sup>. Il en analyse les causes et les manifestations : irritation du Parlement, qui en vient à dénoncer les envahissements du pouvoir royal (motion Dunning), faiblesse d'un Cabinet dont le chef, North, ne pense qu'à obtenir du Roi la permission de s'en aller. Les opérations navales font sentir la menace d'invasion et surtout une double crise irlandaise survient, manifestée par des troubles agraires et par la révolte du Parlement de Dublin qui refuse l'impôt si ses pouvoirs ne sont pas élargis. Comme les Américains, les Irlandais ne veulent pas de taxation sans représentation. Or, le danger français oblige à les armer par la levée de volontaires. Alors commence dans le comté d'York la formation d'associations de contribuables dressés contre la fiscalité. Dans d'autres comtés, la « gentry » les imite et un congrès de ces associations, réuni à Westminster, paraît mettre en péril la suprématie du Parlement. L'intervention de Fox conjure le danger et les émeutes antipapistes suscitées par Gordon viennent à point pour permettre au Roi de délivrer les parlementaires assiégés et retrouver son prestige. Peut-être M. Butterfield exagère-t-il le rôle de Fox, qu'il ne décrit pas clairement. Fox a-t-il cru à l'efficacité d'un mouvement extra-parlementaire ? A-t-il su s'en servir adroitement ? Toute sa carrière est encore si mal connue ! Peut-être ce livre donne-t-il trop d'importance au rôle que tient, en dehors du Parlement, le grand public. C'est seulement en

1. Sir Lewis NAMIER, *Monarchy and the Party System*. Oxford, Clarendon press, 1952, in-8°, 30 p.

2. H. BUTTERFIELD, *George III, Lord North and the People, 1779-1780*. Londres, Bell, 1949, in-8°, ix-407 p. Prix : 30 s.

1780  
l'att  
l'att  
du c  
lami  
L  
emb  
le r  
Nam  
nom  
entre  
per  
voir  
Ains  
et le  
limit  
avai  
pas l  
La p  
mété  
dimi  
surt  
d'un  
cons  
rieur  
beau  
comm  
nist  
terve  
matie  
Cet  
secon  
leur p  
mière  
du ré  
plus  
Les  
valen  
déjà  
en un  
de la

1. R  
in-8°, 2  
2. S

1782 que le Roi devra admettre sa défaite, qui sera alors provoquée par l'attitude des députés indépendants, sur lesquels Sir Lewis NAMIER a attiré l'attention. L'action de l'opinion s'exercera finalement par le moyen légal du contrôle parlementaire. Mais ce livre a le grand mérite de mettre brillamment en évidence une phase capitale de la crise.

Le professeur PARES nous présente, au contraire, une large synthèse embrassant toute la crise et l'évolution des institutions parlementaires sous le règne de George III<sup>1</sup>. Son livre, qui doit beaucoup aux découvertes de Namier, constitue une remarquable mise au point. Il montre d'abord le nombre des parlementaires qui ont assez de fortune pour n'avoir pas à entrer dans une clientèle. Ces « indépendants » n'ont pas l'ambition d'occuper un poste ministériel et laissent les « professionnels » se disputer le pouvoir par la formation de coalitions entre les groupes restreints qu'ils dirigent. Ainsi s'exerce le jeu du patronage pratiqué concurremment par la Couronne et les leaders. C'est lui qui anime la vie parlementaire ; mais sa force est limitée. Même le patronage royal s'exerce dans des limites étroites et Namier avait déjà noté que les « bourgs » dépendant de la Trésorerie ne dépassaient pas la trentaine. Il est vrai que le Roi disposait d'autres moyens d'influence. La politique de George III ne diffère de celle de George II que par la fermeté et la compétence avec laquelle il a su la mener. Mais l'influence royale diminue et M. Pares recherche les causes nombreuses de ce déclin. Deux surtout retiennent l'attention. C'est l'extension de la fonction législative d'une assemblée, qui longtemps légiférait bien moins qu'elle ne gouvernait, consacrant son temps au vote de crédits et à l'examen de la politique extérieure. Le vote des lois révèle la place des indépendants dont émanent beaucoup des projets des lois. Les contemporains ne le considéraient pas comme faisant partie de ce qu'ils appellent le « service du Roi » et les ministres se sentent bien plus libres dans ce domaine. C'est, d'autre part, l'intervention de l'opinion publique qui devient importante et entraîne la formation de véritables partis.

Cette analyse fait mieux comprendre la position constitutionnelle du second Pitt si délicate à définir. Mais ces transformations ne prendront toute leur portée qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. L'étude de M. Pares, qui en englobe les premières années, rejoint ainsi d'autres travaux éclairant le fonctionnement du régime parlementaire, lors de la réforme de 1832, que nous indiquerons plus loin.

Les livres sur la société du XVIII<sup>e</sup> siècle sont toujours nombreux, mais de valeur très inégale. En terminant ses beaux travaux sur les Russell-Bedford, déjà signalés (t. CXCVIII, p. 110), Miss SCOTT-THOMSON a encore réuni en un petit volume plusieurs études instructives<sup>2</sup>. L'une retrace les origines de la famille, commerçants et pirates du XV<sup>e</sup> siècle ; deux autres décrivent

1. RICHARD PARES, *King George III and the Politicians*. Oxford, Clarendon press, 1953, in-8°, 214 p. Prix : 21 s.

2. SCOTT-THOMSON, *Family Background*. Londres, Cape, 1949.

l'abbaye de Thorney, où s'établit une colonie de Hollandais et de Huguenots, et l'abbaye de Woburn reconstruite par le duc de Bedford au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Un érudit du Norfolk, M. KETTON-CREMER, lui a consacré une série de volumes, dont deux nous sont parvenus. Le premier groupe plusieurs études intéressantes du XVIII<sup>e</sup> siècle : vie de l'évêque de Norwich pendant la guerre civile, traversée secrète du comté par Charles I<sup>er</sup> allant, à l'invite de l'agent de Mazarin, Montreuil, rejoindre les Écossais, histoire de la famille Letrange. Notons surtout la biographie de George Walpole, petit-fils de l'homme d'État, charmant et léger, l'existence qu'il mène au château familial de Houghton, dissipant la fortune de ses ancêtres et les soucis qu'il cause à Horace Walpole, qui héritera de son domaine et de son titre. Pourtant le choc de la guerre de Sept ans lui fait secouer son indolence pour défendre son pays à la tête de la milice du comté. Dans un autre volume, M. KETTON-CREMER publie la correspondance d'un clergyman de village avec son ancien élève, chef de la famille de Wyndham. Lettres instructives sur la vie des campagnards et le rôle des grands patrons du Norfolk, les Walpole et les Townshend<sup>1</sup>.

L'histoire des Wyndham est racontée par leur descendant<sup>2</sup>. Son second volume (1688-1837) nous présente surtout Sir William Wyndham, le leader tory, qui, avec Bolingbroke, mena la lutte contre Walpole, homme de grande autorité, mais dont l'auteur adopte sans discrimination les opinions, puis son fils, le comte d'Égremont, qui fut un membre important du ministère. Le livre dépeint bien la vie des grands propriétaires et l'exercice du patronage.

Le descendant des Pembroke tire des archives familiales un curieux volume<sup>3</sup>. On y voit le comte de Pembroke, brillant officier de la guerre de Sept ans, mais mari et père déplorables, correspondre avec son fils, Lord Herbert, qui, après son « grand tour », devient officier dans le régiment paternel et membre du Parlement. Le fils défend laborieusement les intérêts familiaux contre son père, qui se fixe à Paris. En politique, les Pembroke sont trop originaux et trop violemment hostiles à Lord North pour que leurs opinions soient à retenir ; mais ils nous offrent un curieux contraste entre deux générations.

La famille des Banks n'a pas compté d'homme éminent avant le botaniste, compagnon du capitaine Cook ; mais Sir Joseph, qui fit fortune comme homme de loi à Scheffield, et son fils nous montrent l'ascension d'une famille de squires, honnêtes et énergiques, cherchant difficilement à gagner une influence politique<sup>4</sup>.

1. R. W. KETTON-CREMER, *A Norfolk Gallery*. Londres, Faber, 1948, in-8°, 256 p. Prix : 21 s. — *Country Neighbourhood*. Londres, Faber, 1951, in-8°, 232 p. Prix : 18 s.

2. HON. H. A. WYNDHAM, *A Family History, 1688-1837*. Oxford University Press, 1950, in-8°, xii-387 p. Prix : 25 s.

3. LORD HERBERT, *The Pembroke Papers, 1780-1794*. Londres, Cape, 1950, in-8°, 509 p. Prix : 25 s.

4. J. W. F. HILL, *The Letters and Papers of the Banks Family of Revesby Abbey, 1704-1760*. Lincoln, 1952, in-8°, xxxi-330 p.



C'est aussi ce qui fait l'intérêt du livre où Miss EVANS nous présente le journal d'un squire d'Anglesey<sup>1</sup>. On y voit la vie d'une paroisse que trouble l'apparition du méthodisme, où la politique fiscale et pacifique de Walpole est très critiquée. La guerre de 1739 est accueillie avec joie, tandis que l'allègement de l'impôt foncier fait peu d'impression, la région ayant déjà obtenu dans l'assiette de 1689 un régime de faveur, et la loi des pauvres n'est pas appliquée, car les dons charitables suffisent aux besoins.

Miss INGLIS-JONES raconte fort bien en un volume joliment illustré l'histoire du domaine de Hafod au Pays de Galles<sup>2</sup>. Sa famille, enrichie dans la métallurgie, y avait élevé dans un site romantique une demeure charmante où l'on menait une vie « paradisiaque ». M. RUSSELL donne un bref et clair aperçu de la vie villageoise au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Les « Shardeloes Papers », que publie M. ELAND, n'intéressent que peu l'histoire générale, nous présentant une famille assez à l'aise pour ne rien demander aux autres<sup>4</sup>.

Un petit volume reproduit le récit, déjà imprimé au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une randonnée accomplie dans le Kent par Hogarth et quatre amis<sup>5</sup>. L'artiste l'a curieusement illustré. Une bonne introduction prouve qu'il s'agit d'une satire des relations de voyage faites à l'époque, en même temps que d'une étrange manœuvre pour se garantir contre un plagiat qu'il redoutait.

Dans la région que domine Newcastle, le début du XVIII<sup>e</sup> siècle voit disparaître la vieille gentry, dont les membres sont dépossédés, parfois même emprisonnés pour dettes, au profit des patrons miniers. Parmi ceux-ci se détache Cotesworth, dont les manuscrits, complétés par une pléiade de collections privées, ont permis à M. HUGHES de retracer l'histoire économique et sociale de cette région<sup>6</sup>. L'industrie minière y est aux prises avec des problèmes techniques difficiles (pompage des eaux, construction de galeries latérales...), avec aussi les exigences des propriétaires des navires transportant le charbon à Londres et celles des acheteurs de la capitale. Elle se défend en formant une association que Cotesworth fonde et dont l'avocat Liddell suit à Londres les intérêts. La vie sociale et politique retient aussi l'attention de l'auteur. Il nous montre le patronage exercé par Lord Vane, parent du duc de Newcastle, et par l'évêque de Durham, donnant la prépondérance aux whigs jusqu'au moment où la disparition du danger

1. G. NESTA EVANS, *Religion and Politics in Mid-Eighteenth Century Anglesey*. Cardiff, University of Wales press, 1953, in-8°, 251 p. Prix : 12 s. 6 d.

2. ELIZABETH INGLIS-JONES, *Peacocks in Paradise*. Londres, Faber, 1950, in-8°, 255 p.

3. G. E. RUSSELL, *Village Life in the XVIIIth Century*. Worcester press, s. d., in-8°, 85 p. Prix : 9 s. 6 d.

4. G. ELAND, *Shardeloes Papers of the XVIIth and XVIIIth Centuries*. Oxford press, 1947, in-8°, xii-142 p. Prix : 15 s.

5. CH. MITCHELL, *Hogarth's Peregrination*. Oxford press, 1952, in-4°, xxxi-51 p. Prix : 15 s.

6. EDWARD HUGHES, *North Country Life in the Eighteenth Century. — The North East, 1700-1750*. Oxford University Press, 1952, xxi-435 p. Prix : 30 s.

jacobite permet aux tories de reprendre pied. Exposé très solide, bien qu'encombré de trop de citations qui l'alourdissent.

Un petit volume très utile groupe des extraits de la presse anglaise de 1710 à 1787. Addison et Steele, puis Fielding, Johnson et Goldsmith, enfin l'Écossais Mackenzie nous y présentent beaucoup d'aspects de la société anglaise<sup>1</sup>.

Plusieurs auteurs cherchent à ressusciter la vie des Écossais au XVIII<sup>e</sup> siècle. Miss PLANT les voit dans leurs maisons et leurs familles. Les correspondances, les livres de compte... lui fournissent beaucoup de faits significatifs, mais qu'elle n'a pas heureusement groupés, utilisant aussi ces sources sans tenir assez compte de leur valeur très inégale<sup>2</sup>. Miss LOCHHEAD suit une méthode différente en nous offrant une série de tableaux très bien faits. Elle nous présente la vie de plusieurs « ministres » presbytériens, de femmes du monde, celle que mène au château de Glanis le comte de Strathmore. Ici encore on voudrait que les détails pittoresques viennent mieux s'ordonner dans une vue d'ensemble<sup>3</sup>. D'ailleurs, un sujet aussi riche serait à traiter, avec l'aide de fonds d'archives souvent inexplorés, en replaçant la vie sociale dans le cadre d'une économie qui la ferait comprendre. Ces études brillantes restent superficielles et devraient être reprises par un effort semblable à celui tenté pour le début du XIX<sup>e</sup> siècle par M. SAUNDERS, sur lequel nous reviendrons plus loin.

Miss BRYSON s'intéresse aux philosophes écossais dont Hume fut le chef de file, mais, en exposant leurs idées, elle ne cherche que très peu à montrer le milieu dans lequel elles naquirent. Son analyse, souvent pénétrante, reste abstraite et son livre relève plus de la philosophie que de l'histoire, étant d'ailleurs destiné moins à faire comprendre qu'à justifier, à faire ressortir l'intérêt que conservent encore aujourd'hui les philosophes écossais<sup>4</sup>.

M. JOYCE présente une suite de brillants tableaux des groupes intellectuels qui firent d'Édimbourg, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une « Athènes du Nord ». David Hume d'abord, puis Adam Smith y viennent terminer leurs vies ; leur influence est prépondérante ; mais ensuite commence la « royauté » de Walter Scott. L'auteur montre fort bien ses premiers succès et surtout relate en détail l'événement décisif qui fut la fondation de la *Revue d'Édimbourg* par Sidney Smith<sup>5</sup>.

Le club occupant le terrain sur lequel a grandi, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle,

1. M. G. SEGAR, *Essays from Eighteenth Century Periodicals*. Londres, Methuen, in-16, VIII-191 p. Prix : 5 s.

2. Marjorie PLANT, *The Domestic Life of Scotland in the Eighteenth Century*. Edimbourg University Press, 1952, in-8°, xi-319 p. Prix : 25 s.

3. Marion LOCHHEAD, *The Scots Household in the XVIIIth Century. A Century of Scottish Domestic and Social Life*. Edimbourg, Moray, 1948, in-8°, 410 p. Prix : 25 s.

4. Gladys BRYSON, *Man and Society. The Scottish Inquiry of the Eighteenth Century*. Princeton University Press, 1945, in-8°, x-387 p. Prix : 3 doll.

5. Michael JOYCE, *Edinburgh. The Golden Age, 1769-1832*. Londres, Longman, 1951, in-8°, 199 p. Prix : 16 s.

L'Université d'Aberdeen retrace dans un somptueux volume toute l'histoire de ce domaine<sup>1</sup>.

Dans un volume, que nous aurions dû signaler plus tôt, l'auteur d'ouvrages bien connus sur Bismarck et sur Gladstone a suivi les carrières rivales des Pitt et des Fox<sup>2</sup>. Livre qui, tout en ne comportant qu'une courte bibliographie, est solidement documenté ; surtout livre brillant par les dons d'analyse psychologique employés à faire revivre une époque. Voici quatre biographies que leurs lecteurs n'oublieront pas. Mais permettent-elles, comme M. Eyck le prétend, de ressusciter toute une époque ? Peut-on penser avec lui que ces quatre hommes ont « dominé » leur temps ? Et, dans ce cas, l'ont-ils incarné ? A le croire, on risque de ne plus voir les forces anonymes qui s'exercent pendant un demi-siècle et les institutions dans lesquelles elles se déploient. Seul Henry Fox paraît avoir vraiment été un homme de son temps. Seul le second Pitt peut avoir « dominé » ses contemporains. Son père ne l'a fait que pendant trois courtes années, mémorables mais exceptionnelles. Dans la suite de sa longue vie, ses contemporains, tout en ayant conscience de sa supériorité, ne l'ont pas suivi. Charles James Fox, malgré la séduction qu'il n'a pas cessé d'exercer, reste le plus énigmatique, peut-être le plus original de ces quatre héros. Tout le talent de l'auteur ne pouvait donc pas lui permettre d'écrire un livre vraiment convaincant. L'intérêt qu'il éveille et retient n'en est pas moins grand. Si l'on regrette que la conduite de la guerre de Sept ans par le premier Pitt ne soit pas mieux mise en lumière, on retiendra les pages relatant les tribulations de Chatham, celles qui expliquent ses démarches tellement critiquées à l'égard de Shelburne et de North.

On n'est pas surpris que le premier Pitt ait encore trouvé un nouveau biographe<sup>3</sup>, car, si les sources qui le concernent ont été abondamment explorées, son étrange personnalité reste déconcertante. M. Sherrard n'a pas fait de grande découverte ; mais il a mis beaucoup de soin et de sagacité à comprendre son héros. Son récit est limité aux années de formation de l'homme d'État, s'arrêtant au moment où Pitt arrive au pouvoir. Deux problèmes se posent dans cette période. L'un concerne la santé de Pitt, victime, dès sa jeunesse, de la goutte et aussi de crises de dépression, problème qui rend si malaisé de comprendre la fin de sa carrière et qu'il était utile de poser plus tôt. L'autre est celui de l'ambition de Pitt et de la manière dont il a réussi à s'imposer. Il doit beaucoup à des dons oratoires difficiles à mesurer pour l'historien qui n'a plus le texte authentique de ses discours. Mais son succès vient surtout de l'habileté avec laquelle il a su combiner

1. *Powis papers, 1507-1894*, par J. G. BURNETT. Aberdeen (The Spalding Club), 1951, in-4°, 398 p.

2. ERICH EYCK, *Die Pitts und Die Fox*. Zurich, Rentsch, 1946, in-8°, 499 p. — Trad. anglaise : *Pitt versus Fox*. Londres, 1950, viii-396 p. Prix : 21 s.

3. O. A. SHERRARD, *Lord Chatham. A War Minister in the Making*. Londres, Bodley Head, 1952, in-8°, 323 p. Prix : 25 s.

une assurance hautaine avec une souplesse et une patience méritoires. Après avoir tant contribué à la chute de Walpole et à celle de Casteret, son attitude à l'égard de Newcastle et de Pelham est surtout instructive. M. Sheridan montre fort bien comment il a su s'adapter à la politique pacifique de Pelham, avantageuse dans la mesure où elle diminuait l'influence hanovrienne, sans admettre pourtant l'affaiblissement des forces militaires et navales, s'accommoder des exigences de Newcastle, tout en l'effrayant et le bousculant au besoin, s'entendre même avec H. Fox, son rival, dont il savait que la réussite serait peu durable. Mais le livre montre beaucoup moins l'élaboration des conceptions stratégiques et diplomatiques qui allaient dicter sa conduite dans la guerre de Sept ans.

La vie de Burke, malgré le nombre des travaux qui en ont traité, est encore mal connue. Sa correspondance est encore dispersée et M. Magnus a été presque seul à utiliser les manuscrits conservés dans la famille Fitzwilliam, maintenant déposés à la bibliothèque de Sheffield. M. COPELAND a donc dû se borner à réunir une série d'études dispersées, mais d'un vif intérêt<sup>1</sup>. Il nous montre Burke, sur lequel Boswell fut si réticent, auprès du Dr. Johnson, dont il fut l'un des principaux interlocuteurs. Il insiste sur les soucis d'argent qui l'ont tenaillé toute sa vie, sur le rôle funeste de ses frères, incorrigibles dépensiers. La carrière journalistique de Burke est marquée par sa contribution à l'*Annual Register*, dont il aurait été, de sa fondation jusqu'en 1773, le principal, sinon le seul rédacteur<sup>2</sup>. L'auteur découvre le jeune Français, Dupont, auquel furent adressées les « Réflexions sur la Révolution », et dans lequel M. Mantoux n'avait cru voir qu'une fiction littéraire. Le livre s'achève par une étude très neuve sur les rapports de Burke et de Paine avant leur retentissante polémique, fondée sur les lettres parues dans la grande édition en cours des œuvres de Jefferson.

Signalons avec plaisir la parution toute récente d'une traduction française de la célèbre vie de Johnson par BOSWELL<sup>3</sup>. Elle ne contient aucune annotation, mais elle met, enfin, sous les yeux des lecteurs français un classique indispensable à connaître pour comprendre l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle et même celle d'aujourd'hui.

La biographie de Gibbon par M. JOYCE ne nous apporte pas d'inédit, mais elle se recommande par un emploi intelligent des Mémoires, des lettres publiées à Lausanne, surtout de la grande édition du « *Decline and Fall* », éditée par J. B. Bury<sup>4</sup>. L'auteur s'attache à éclairer les années de formation

1. Thomas W. COPELAND, *Edmund Burke. Six Essays*. Londres, Cape, in-8°, ix-251 p. Prix : 18 s.

2. Voir, sur ce point, qui a été contesté, J. VOISINE, *Burke contre Rousseau (Revue du Nord, juin 1954, p. 297)*.

3. James BOSWELL, *Vie de Samuel Johnson*. Traduction de J.-P. LE HOC. Paris, Gallimard, 1954, in-8°, 421 p. Prix : 900 fr.

4. Michael JOYCE, *Edward Gibbon*. Londres, Longman, 1953, in-12, ix-176 p. Prix : 10 s. 6 d.

de l'écrivain et la préparation de son grand ouvrage. Il raconte fort bien sa vie et nous offre ensuite des observations judicieuses sur les principaux problèmes que l'œuvre pose : valeur historique et mérite littéraire, interprétation du rôle du Christianisme dans la décadence de l'Empire.

M. CLIFFORD a retrouvé en Australie le manuscrit d'un récit de voyage du Dr. Campbell en Angleterre, dont la *Revue d'Édimbourg* avait autrefois signalé l'intérêt, mais qui n'avait pas été publié. On y lit les curieuses impressions de Campbell au cours d'un voyage en France en 1757 et les propos sur l'Irlande que lui tint le Dr. Johnson<sup>1</sup>.

Hannah More<sup>2</sup> tint dans la société anglaise de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle une place comparable à celle que Julie de l'Espinasse ou M<sup>me</sup> de Genlis occupèrent chez nous, avec un air plus discret et, peut-être, un maintien plus modeste. Elle fut un moment la rage du Londres intellectuel et élégant. L'amour fit dans sa vie une apparition de convenance et laissa vite la place à la philanthropie. M. JONES lui consacre une biographie consciencieuse, étayée de documents inédits, qui fait bien revivre la société anglaise entre 1745 et 1833.

Miss HATTON a trouvé dans les archives anglaises, françaises et surtout hollandaises les éléments d'une étude sur les rapports de la Grande-Bretagne avec les Provinces-Unies au lendemain de la paix d'Utrecht<sup>3</sup>. Étude qui apporte des résultats neufs et curieux, qui mériterait un examen détaillé. Bornons-nous à indiquer qu'elle éclaire le rôle mal connu des Hollandais dans la négociation de la Triple et de la Quadruple Alliance. L'auteur porte un jugement plus sévère que B. Williams sur la politique de Stanhope et montre, par contre, le mérite des whigs opposants, en particulier de Townshend. Sans doute les Hollandais avaient été trop affaiblis par la guerre pour pouvoir exercer, en Baltique et en Méditerranée, sur la politique britannique une influence autre que négative. Elle n'est pourtant pas négligeable. Les historiens français, qui ont étudié la politique de Dubois, n'ont pas prêté assez d'attention à la formation en Hollande d'un parti français qui porte le ministère anglais à se rapprocher de la Maison d'Orange. Ainsi se dessinent les positions qui subsisteront pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'auteur du *Journal de Pattee Byng*<sup>4</sup>, que publie M. CRANMER-BYNG, est le frère du vaincu de Minorque et accompagnait son père, l'amiral Byng, dans la campagne navale où la flotte d'Alberoni fut détruite à Passaro. Il montre la valeur professionnelle de l'amiral et son adresse diplo-

1. James L. CLIFFORD, *Dr. Campbell's Diary of a visit to England in 1775*. Cambridge University Press, 1947, in-8°, 147 p. Prix : 8 s. 6 d.

2. M. G. JONES, *Hannah More*. Cambridge University Press, 1952, in-8°, xi-284 p. Prix : 27 s. 6 d.

3. Ragnhild HATTON, *Diplomatic Relations between Great Britain and the Dutch Republic, 1714-1721*. Londres, Anglo-Netherlands Society, 1950, in-8°, viii-283 p. Prix : 15 s.

4. J. L. CRANMER-BYNG, *Pattee Byng's Journal, 1718-1720*. Londres, Navy Records Society, vol. 88, 1950, in-8°, xxxii-311 p.



matique manifestée dans ses rapports avec les Autrichiens. Il relate surtout des opérations dont l'amiral Richmond a relevé l'intérêt en tant qu'« opérations amphibies ». Sur ce point, les *Byng Papers*, dont trois volumes ont déjà paru, nous apporteront, dans leur tome IV, plus de renseignements.

Le livre de M. BAUDI DI VESME sur la politique méditerranéenne de l'Angleterre pendant la guerre de Succession d'Autriche<sup>1</sup> déborde souvent son sujet et débute par un tableau de l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle qui n'était pas nécessaire. Mais deux longs chapitres, utilisant une source nouvelle : la correspondance des diplomates italiens à Londres, sont instructifs. Ils montrent, dans les années 1741-1746, l'Angleterre soucieuse de ne pas affaiblir les positions des Habsbourgs en Italie au profit de la Maison de Savoie et, dans les années suivantes, la prépondérance des questions maritimes. Les renseignements fournis s'accompagnent de vues générales qui sont discutables : rapprochement entre la politique italienne de Carteret et celle que suivra Castlereagh à l'égard de la Maison d'Autriche, influence exercée sur la politique méditerranéenne par l'accroissement des relations commerciales de l'Angleterre avec la Russie au milieu du siècle ; mais ils n'en sont pas moins utiles.

Voici encore un livre écrit à l'instigation de Sir Lewis Namier. Les travaux de M. Philips ont montré le rôle tenu à Londres par la Compagnie des Indes après sa réorganisation par W. Pitt ; mais son histoire antérieure était peu connue à l'époque où son influence dans la vie politique était surtout instructive. Miss SUTHERLAND l'étudie à travers tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais en insistant sur les années qui séparent la réforme du premier Pitt de celle de North, puis des lois proposées par Fox et par le second Pitt<sup>2</sup>. Étude approfondie qui éclaire nombre d'intrigues politiques et qu'on eût seulement souhaitée accompagnée d'une conclusion dégageant les traits les plus caractéristiques. Car l'enquête aboutit à des résultats importants. Nous suivons la carrière du grand homme d'affaires qu'était Sullivan, engagé dans les conflits qui l'opposent, non seulement aux gouverneurs, à Robert Clive d'abord, mais aussi aux différents groupes qui se forment parmi les directeurs et les actionnaires. Nous voyons surtout l'action de la Compagnie sur les politiciens, les rapports entre la Compagnie et le Parlement. L'élection annuelle des directeurs par les actionnaires entraîne des manœuvres par lesquelles chacun s'applique, en achetant des actions, à gagner une majorité. A travers ces intrigues, Miss Sutherland nous montre l'élaboration progressive d'une politique qui finira avec Pitt par s'imposer. Le livre a le grand mérite de nous montrer le rôle encore si mal connu de l'homme d'État si intelligent que fut Shelburne et, d'autre part, celui des fonctionnaires de la Trésorerie employant des fonds publics à faire élire

1. BAUDI DI VESME, *La Politica Mediterranea Inglese durante la cosiddetta « Guerra di Successione d'Austria », 1741-1748*. Turin, Gheroni, 1952, in-8°, 121 p.

2. LUCY S. SUTHERLAND, *The East India Company in Eighteenth Century Politics*. Oxford, Clarendon press, in-8°, 1953, xii-430 p. Prix : 35 s.

ses candidats. Il apporte ainsi une contribution importante à la connaissance des institutions politiques de la fin du siècle.

La *Royal Historical Society* a publié deux correspondances instructives pour l'histoire de la Compagnie des Indes. L'intérêt exceptionnel qu'offre celle de David Scott a été déjà signalé (t. CCXI, p. 212). Celui des lettres de Lord Marcartney est moindre<sup>1</sup>. Ce gouverneur de Madras ne pouvait pas s'entendre avec Warren Hastings, qu'il espérait peut-être évincer. Il ne sut pas s'entendre avec le Nizam, dont le concours était nécessaire pour la lutte contre le Mysore, et il conclut, au contraire, avec Tippu-Sahib un traité que Hastings désavoua. Ces lettres ont le mérite de faire mieux saisir les difficultés dont Hastings sut triompher.

Le duc d'York, qui commanda l'armée anglaise dans sa lutte contre celles de la Convention, a été victime d'une chanson composée sous le règne d'Elizabeth, qui ne le concernait pas. Déjà Sir John Fortescue avait pris sa défense et le colonel BURNE la reprend<sup>2</sup>. Il suit les campagnes de 93 et 94 en utilisant la correspondance du duc avec le Roi, conservée à Windsor. Les instructions envoyées par le ministère qui l'empêchaient de s'éloigner de la côte, l'incapacité du fils du stathouder, commandant sous ses ordres les soldats hollandais, expliquent en 93 son échec à Dunkerque et son arrivée trop tardive à Wattignies. Mais, en 94, c'est à la demande de Mack qu'il garde son commandement. Il cherchera à couvrir l'offensive autrichienne arrêtée à Fleurus. En 99 encore, sur le Helder, il est mal servi par son lieutenant Abercrombie. Devenu à Londres commandant en chef, il se montre travailleur assidu et administrateur avisé. Les recommandations politiques ne l'empêchent pas de récompenser le mérite. Mais l'intervention fâcheuse de sa maîtresse, Miss Clark, dans son administration entraîne une enquête parlementaire et sa retraite. Quand son frère aîné, le Prince de Galles, arrive à la Régence, il retrouve des fonctions qu'il gardera jusqu'à sa mort. Sans doute le colonel Burne a-t-il voulu trop prouver, mais ses arguments amèneront les historiens à corriger la sévérité de leurs jugements.

Paul VAUCHER,  
Professeur à la Sorbonne.

(Sera continué.)

1. Collin DAVIES, *The private correspondence of Lord Marcartney* (Royal Historical Society), 1950, in-8°, xxiv-236 p.

2. Colonel Alfred H. BURNE, *The Noble Duke of York*. Londres, Staples Press, 1949, in-8°, 350 p. Prix : 25 s.

## COMPTES RENDUS CRITIQUES

---

I. — Albert CHAMPDOR. *Cyrus*. Paris, Albin Michel, 1952 ; in-8°, 332 pages.

II. — *L'âme de l'Iran*. Paris, Albin Michel, 1951 ; in-8°, 240 pages.

III. — *La civilisation iranienne*. Paris, Payot, 1952 ; in-8°, 346 pages.

I. — Ces trois ouvrages donneraient de l'Iran une image remarquablement dessinée si le premier, le *Cyrus* de A. Champdor, ne se présentait déjà comme un ouvrage vieilli. *Cyrus* appartient, en grande partie, à la littérature cunéiforme, plus précise et plus sûre que la grecque, car la *Cyropédie*, entre autres ouvrages, est d'un moraliste plus que d'un historien. Mais les documents mésopotamiens sont-ils à ce point impénétrables qu'un non-initié ne puisse les utiliser ? ou bien, quand il tente de le faire, n'y parvienne pas sans erreurs ? On est surpris par tout ce que le chapitre *Nabonide* contient d'inexactitudes (p. 157 et suiv.) ; on trouve désuet que Sémiramis soit encore présentée telle que la légende l'a tirée et façonnée du personnage historique de Sammuramat, épouse de Shamshi-Adad V, roi de Ninive (823-810). Ces défauts tiennent pour une part au fait que l'auteur a utilisé une bibliographie, sinon périmée, du moins trop ancienne ; cf. p. 155, n. 1 : le lecteur qu'intéresserait la langue vieux-perse est renvoyé à des ouvrages dont le plus récent est de 1885 !

Il ne s'agit pas de faire le procès d'un auteur, mais bien plutôt d'une méthode : un spécialiste se tient déjà malaisément au courant de ce qui a trait à ses études ; comment le non-initié parviendrait-il à saisir les éléments d'un règne aussi immense que celui de Cyrus ? Faut-il donc le condamner et ne faire appel qu'à des savants peignant, chacun son tour, par touches minutieuses, un personnage du tableau commandé par un éditeur. C'est ce qu'ont fait Albin Michel dans *L'âme de l'Iran* et Payot dans la *Civilisation iranienne*.

II. — Le premier de ces deux ouvrages, composé sous la direction du regretté R. Grousset, de MM. L. Massignon et H. Massé, *L'âme de l'Iran*, est une réussite ; ses onze chapitres n'ont d'autre lien que le charme indéfinissable qui fait reconnaître l'Iran aussi bien dans une poésie de Hafiz que dans une miniature du xv<sup>e</sup> siècle, dans une légende du *Shahnameh* que dans un récit philosophique, dans une statue élamite que dans le décor d'une chasse sassanide gravée au fond d'une coupe. Dans un ordre qui suit assez bien la chronologie, M. J. Duchesne-Guillemin traite de l'originalité de Zoroastre, le Dr Contenau de la statue de la reine Napir-asu, M<sup>me</sup> Y. Godard de l'art scythe, M. Ghirshman de ses fouilles de Suse en 1948-1949. M. Massignon rappelle « ce que la civilisation arabe doit aux penseurs iraniens<sup>1</sup> ». Il faut lire les passages que Jan Rypka consacre à Niz-

1. Sur ce sujet, il faut indiquer ici l'ouvrage de Aly MAZANÉRI, *La vie quotidienne des mu-*

hâmi et, personnage plus inconnu encore, à un mystique iranien récent, Chams-ol-orafâ. H. Massé a traduit joliment quelques contes d'animaux, P. N. Khanlari certaines des plus belles poésies de Hafiz de Chiraz que Goethe aimait ; grâce à R. Yassemi, un aperçu de la poésie contemporaine nous est révélé. De René Grousset sont les dernières pages : « Les récentes découvertes de l'archéologie iranienne et l'exposition du Musée Cernuschi » dont il était conservateur.

III. — *La civilisation iranienne* est d'une réussite plus discutable. Vingt et un auteurs entremêlent leurs écrits, deux pages par-ci, trois pages par-là, suivant un système qui à la longue fatigue. Ainsi la religion au temps des Achéménides est traitée, et certes bien traitée, par MM. Benveniste, Dumézil, P. de Menasce, Filliozat, Dupont-Sommer, en seize pages ! De là, des redites dont certaines auraient pu être évitées ; ainsi p. 93, à propos des rois séleucides « l'un d'eux est fait prisonnier ; dix ans après, un autre, d'abord victorieux, est battu et tué » ; et p. 95, « le séleucide Demetrios II Nicator décida de prévenir leur attaque ; il ne réussit qu'à se faire prendre, en 139 av. J.-C. ». L'établissement d'un index eût permis de voir ces défauts, eût obligé de plus à unifier les graphies : Taq-é-Kesra et Tak-i-Kesra (p. 139 et 91) ; Yazdagird III et Yezdgerd (p. 183 et 169), eût aidé le lecteur gêné par l'absence systématique de renvois ; le seul (sauf erreur) que l'on trouve est dû à M. Virolleaud dans l'une de ses belles pages sur le théâtre persan (p. 229).

Surtout que l'on ne prenne pas prétexte de ces critiques pour refermer l'ouvrage avant la p. 235. Là commence un domaine différent : « l'histoire de l'Afghanistan » par A. Foucher (quelques passages sont de M<sup>me</sup> Godard et M. Benveniste). Nous retrouvons ici ce que l'unité d'auteur apporte de vivant, de neuf et d'assimilable dans l'exposé de sujets difficiles. Certes, tout de cette réussite n'est pas à mettre au compte de cette unité : l'auteur y est pour beaucoup par la vivacité de son style, sa vue calme, raisonnée et persuasive de l'histoire. Mais il n'empêche que ces pages révèlent tout ce que précédemment le lecteur a perdu non seulement en plaisir de lecture, mais encore en connaissances ; car on ne retient bien que ce qui vous touche et vous prend. Faut-il avouer que le *Cyrus* de Champdor, malgré ses erreurs, mais grâce à son unité d'esprit et de composition, est plus attachant que la savante collection d'études des 200 premières pages de *La civilisation iranienne* ? Répétons qu'il ne s'agit pas de faire le procès d'un auteur, mais d'une méthode. Jadis, de celle-ci, Descartes écrivait : « Entre lesquelles (pensées) l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces, et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. »

Maurice LAMBERT.

J. LUCCIONI. *Xénophon et le socratisme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1953 ; in-16, 177 p. (Publications de la Faculté des lettres d'Alger, t. XXV.) Prix : 500 fr.

Cette intéressante étude complète utilement la thèse publiée par l'auteur en 1947 sur les idées politiques et sociales de Xénophon. M. Luccioni examine ici

*sulmans au Moyen Age, X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*, en particulier les chapitres IV et V : La vie politique et sociale, La vie intellectuelle et artistique.

principalement la façon dont cet écrivain défend la mémoire de Socrate et signale au moins plusieurs traits dominants de la personnalité du philosophe. Il montre que le Socrate de l'*Apologie* et des *Mémorables* est loin de ressembler entièrement au véritable Socrate (il en est de même, d'ailleurs, du Socrate platonicien) ; si Xénophon a bien saisi et dépeint différents aspects de l'enseignement du personnage, sa description est plus véridique que complète ; elle ne nous fait pas connaître « tout Socrate », mais Socrate vu par Xénophon. N'écrivant pas en « historien », mais en apologiste, ce dernier insiste beaucoup plus sur les éléments moraux et utilitaires du socratisme que sur ses éléments intellectuels : ce socratisme tout « pratique », c'est celui d'un pieux citoyen, d'un riche possédant et d'un homme de guerre, plus soucieux de ses intérêts privés et des affaires publiques que des grands problèmes philosophiques, assez cultivé, sans doute, mais dont l'esprit manque d'envergure et d'élévation ; indifférent aux pures spéculations de l'intelligence, l'auteur des *Mémorables* fut, du moins, un précieux intermédiaire entre la pensée de son maître et le « grand public » ; on peut voir en lui un « vulgarisateur », qui, sans être précisément « irréprochable », se montre le plus « consciencieux » possible et mérite ainsi une place honorable parmi les historiens des idées de son siècle.

Le clair et utile ouvrage de M. Luccioni appelle certaines réserves, notamment en ce qui concerne ses allusions aux hommes et aux événements politiques. P. 17, n. 3 : le passage capital de l'*Athênaiôn Politeia* d'Aristote sur les rapports d'Anytos avec Thérémène (34, 3) n'est pas signalé. — P. 20 : la reconstruction des Longs-Murs commença avant la bataille de Cnide (cf. P. Cloché, *La démocratie athénienne*, p. 284). — P. 23-24, n. 4 : il n'eût pas été inutile de faire observer que l'auteur du *Gorgias* n'a pas blâmé uniquement l'œuvre militaire et fiscale d'hommes d'État démocrates (Thémistocle et Périclès), mais aussi celle d'un « conservateur », Cimon (cf. *Démocratie athénienne*, p. 257). — P. 33 : Socrate, dit M. Luccioni, s'attaquait à des usages « qui étaient... le fondement de la démocratie athénienne » : notamment, l'emploi du tirage au sort pour la désignation des magistrats. C'est exact ; mais il eût convenu de rappeler qu'en général les magistrats ainsi désignés jouaient un rôle assez médiocre (cf. *Démocratie athénienne*, p. 225-228). — P. 34-35 : l'auteur parle souvent de « la démocratie athénienne » sans introduire dans son exposé les distinctions et précisions nécessaires (*Ibid.*, p. 40, 141, 162, etc.). — P. 35 : Alcibiade fut-il vraiment « l'idole de la démocratie » ? Sur ses rapports avec certains chefs du parti démocratique et sur ses tendances politiques en général, voir *Démocratie athénienne*, p. 158-161, 164-165, 179, 186, etc. — P. 36 : M. Luccioni parle de « la politique... qu'avaient pratiquée » Critias et Alcibiade : il est exact que Critias a suivi, fort résolument, une certaine politique ; mais Alcibiade ? — P. 29 : Ce n'est pas « le peuple », mais Anytos, un des lieutenants de Thérémène, qui « reprendra » contre Socrate « le même reproche que Critias ». — P. 40 : il y aurait eu lieu, sans doute, de rappeler que, pendant le célèbre procès de l'automne 406, la « foule » a été « déchaînée » par des adversaires notoires de la démocratie et obéit également, pour une part, à des colères familiales (cf. p. 49 et 148, n. 2). — P. 42 : « le peuple... ne pardonnait pas » à Socrate « ses critiques touchant les institutions et les mœurs de l'État démocratique » (cf. p. 48) ; en tout cas, « le peuple », alors dirigé par des « démagogues » (Cléon, Hyperbolos, Cléophon), a bel et bien toléré ces critiques durant une trentaine d'années. — P. 42 (cf. p. 141, n. 2) : selon l'auteur, c'est « l'attitude politique » de Socrate qui provoqua la sentence capitale de



399 : « les juges étaient naturellement des démocrates ». Or, la question est beaucoup plus complexe : les deux votes du tribunal ont été fort partagés et les motifs qui les dictèrent furent en grande partie étrangers aux considérations politiques (cf. *Démocratie athénienne*, p. 256-257). — P. 124 : M. Luccioni signale très brièvement les idées de Xénophon « sur la condition pénible... faite aux riches par la démocratie athénienne » : ici encore, une définition plus nuancée s'imposait (cf. *Démocratie athénienne*, p. 254-255). — P. 136-137 : ce ne sont pas précisément les « démocrates », mais les « patriotes » thébains, sans distinction de parti, qui ont renversé en 379 le gouvernement philolaconien. — P. 137 : il est inexact que la bataille de Mantinée ait « laissé toutes les cités grecques également affaiblies » (cf. *Démocratie athénienne*, p. 325-326). — Ibid. : Xénophon a-t-il vraiment « toujours cru au dogme de l'invincibilité de Sparte » ? (cf. *Les Helléniques de Xénophon et Lacédémone*, dans la *Revue des Ét. anc.*, t. XLVI, p. 12-46). — P. 140 (cf. p. 142-143, 144) : il eût convenu de préciser et de nuancer davantage les jugements relatifs au philolaconisme de Xénophon (cf. *Rev. des Ét. anc.*, *ibid.*). — P. 162 : quelques indications supplémentaires auraient été les bienvenues touchant l'attitude de Xénophon à l'égard de la démocratie, notamment depuis son rappel d'exil (cf. *Démocratie athénienne*, p. 262-263). — Il est également permis de regretter que l'auteur n'ait pas dressé un index des noms de personnes. Enfin, si la bibliographie rendra assurément des services, on a le droit de se demander pourquoi la seule histoire générale de la Grèce ici mentionnée est celle de G. Glotz (dont il eût été d'ailleurs strictement équitable de nommer le collaborateur, R. Cohen).

Paul CLOCHÉ.

P. MELONI. *Perseo e la fine della monarchia macedone*. Annali delle Facoltà di lettere, filosofia e di magistero dell'Università di Cagliari, vol. XX, 1953, 509 pages.

Le règne de Persée (179-168), représente dans l'histoire du monde méditerranéen, en général, et de Rome, en particulier, un de ces moments décisifs où, pour de longs siècles, s'est fixé leur destin. C'est à cette période de onze années que l'auteur consacre le présent volume. Il le fait dans le cadre biographique qui, en l'espèce, était de circonstance.

L'histoire de Persée commence, avant son avènement même, par une phase de préparation, où sa qualité d'héritier présomptif lui réserve un rôle d'importance particulière. Deux faits, capitaux pour son avenir et celui de son pays, méritent une mention spéciale : son apprentissage de chef, d'abord — en 189, au cours de la guerre d'Antiochus, il reconquiert la Dolopie sur les Étolieus et, six ans plus tard, en 183, accompagne son père, Philippe V, dans une campagne en Thrace — sa rivalité avec son frère cadet, Démétrius, ensuite. Chef du parti romain et hostile, par conséquent, à la politique de revanche, qui, compte tenu des précautions nécessaires, est celle du roi et de son fils aîné, Persée, l'héritier légitime du trône, Démétrius, est mis à mort dans l'hiver 181-180. Le parti national triomphe et, à la mort de Philippe V, en 179, Persée, reconnu roi, en devient le représentant officiel. Pas plus que son père, il n'accepte le verdict de Cynoscéphales. Latente ou déclarée au gré des circonstances, l'idée de revanche va dominer son règne de onze ans. Une en son principe, elle se traduit sous deux formes diverses et logiquement successives : préparation d'abord, conflit armé ensuite.

Systématiquement poursuivie pendant sept ans (179 à 172), cette préparation apparaît à la fois comme diplomatique et militaire. Tandis qu'il négocie avec Rome pour la rassurer sur ses intentions et gagner le temps nécessaire à l'achèvement de ses préparatifs, il travaille à s'assurer de solides alliances avec Gentius d'Illyrie, Cotys, roi des Odryses, les États grecs, notamment les ligues achéenne et béotienne, la Syrie, Rhodes et même Carthage. Militairement, il réunit une armée de 43.000 hommes, dont 21.000 phalangistes, 5.000 hypaspistes, 13.000 auxiliaires surtout mercenaires et 3.000 cavaliers, auxquels il faut ajouter les garnisons des places, avec un trésor bien garni et des approvisionnements en céréales pour plusieurs années. La guerre éclate en 172 ; indécise pendant quatre ans, elle se termine en 168 par la victoire décisive de Paul-Émile à Pydna et, le mois suivant, la reddition de Persée au vainqueur. Au printemps de 167, enfin, condamnées par le Congrès d'Antipolis, unité et indépendance nationale macédoniennes disparaissent du même coup.

Tels sont les faits dans leur brutalité historique. Quelle responsabilité revient à Persée dans cette immense catastrophe où s'abîme un pays qui, un siècle et demi auparavant, avait donné au monde un Alexandre ? Pour permettre d'en décider avec équité, deux éléments fondamentaux doivent entrer en scène : la situation générale qui s'impose à Persée d'abord, sa personnalité ensuite.

Après l'éblouissant intermède représenté par l'épopée d'Alexandre, la Macédoine, délivrée de ses rêves asiatiques et du mirage d'outre-mer, en revient au programme de Philippe II. La tentative se prolongera pendant un siècle ; elle se heurtera au grand obstacle traditionnel, l'individualisme irréductible des cités grecques. En présence de ce problème, les souverains macédoniens de la dynastie des Antigonides, Antigone Gonatas, Demetrius II, Antigone Doson, Philippe V, poursuivront avec ténacité leur politique d'unification. Ils échoueront, mais du moins des résultats précieux seront acquis : maître de la Thessalie, allié des deux ligues achéenne et béotienne, appuyé sur les trois solides bases militaires de Corinthe, Chalcis et Démétriade, Philippe V occupe en Grèce une place exceptionnelle. Militairement, le prestige de la phalange, cette reine des batailles à laquelle la Macédoine doit son magnifique essor, reste intact. Ce n'est pas pour longtemps. La seconde guerre de Macédoine, au double point de vue politique et militaire, réduit à néant le programme des Antigonides. Philippe V est exclu de la Grèce et, fait plus grave encore, sur le champ de bataille de Cynoséphales, la grande énigme du moment, phalange ou légion, s'est trouvée résolue au profit de cette dernière. La guerre d'Antiochus, avec la défaite du roi séleucide et la ruine de la ligue étolienne qui en sera la conséquence renforce encore le protectorat romain sur le monde grec. En fait, lors de sa rupture avec Rome, Persée ne pourra compter que sur lui-même. Les promesses de secours, en Grèce, en Orient et même en Occident, ne lui manqueront sans doute pas, mais seulement après la victoire. En attendant, seuls Cotys, le roi des Odryses et, tardivement, le roi d'Illyrie Gentius, oseront s'associer à sa cause. Bref, une situation générale peu favorable, qui, par cela même, constitue pour Persée une sérieuse circonstance atténuante.

Il y en a une seconde : la personnalité même du roi de Macédoine. M. P. Meloni, après avoir consacré la conclusion (p. 440-457) de son volume au portrait du personnage, résume son jugement en ces quelques lignes : « Bon général, bon diplomate, sage administrateur, mais incapable de saisir le caractère exceptionnel du moment historique qui le voyait parmi les protagonistes » (p. 457), jugement his-

toriquement fondé, dans son ensemble, à une réserve près, celle qui concerne ses capacités militaires. Que la timidité et le manque d'esprit d'initiative dont fait preuve Persée pendant les premières années s'expliquent en partie, comme le suppose l'auteur, par le souci de ne pas rendre impossible toute paix de compromis avec Rome, soit. Mais il reste un fait capital à la charge de Persée : quoique éclairé par l'expérience de son père, il n'a pas su mieux livrer la bataille à Pydna que son père à Cynoscéphales ; mal engagée sur un terrain défavorable, la phalange n'a pu réaliser sa pleine efficacité et a succombé, pour la seconde fois, sur le champ de bataille, devant la tactique plus souple et plus savante de la légion romaine. Du jugement d'ensemble de M. P. Meloni, c'est surtout la phrase finale qu'il convient de retenir. Aux prises avec une crise terrible qui mettait en jeu l'existence même de son pays, Persée s'est révélé, sinon un médiocre, tout au moins un moyen. Un Hannibal eût sans doute échoué dans une tâche surhumaine. La Macédoine, à l'heure suprême, ne trouvera qu'un Persée. — Résumons : un ouvrage solide, bien documenté et qui fait honneur à son auteur.

Léon Homo.

Marcel GRANET. *La féodalité chinoise*. Oslo, 1952 ; petit in-8°, [8-]227 pages. (Instituttet for sammenlignende kulturforskning, serie A, XXII.)

Granet, écarté des célébrations officielles (l'orientalisme a ses mystères), pourtant se réimprime. On ne pouvait mieux souhaiter à ses posthumes qu'une édition pareille à celle-ci, présentée par A. Sommerfelt. Des dix conférences d'Oslo en 1936, Granet à sa mort, en 1940, avait rédigé la moitié : elle remplit 186 pages. Il avait laissé le plan détaillé des cinq autres : ce plan est reproduit à la suite (p. 187-201). Granet avait soigneusement annoté les cinq premières (p. 202-206) et pris la peine de transcrire dans son texte tous les caractères qu'il citait : rien n'arrête ainsi la lecture, une table par chapitres des graphies chinoises est phototypée p. 209-219. Une note biographique est dans l'avant-propos et une liste des œuvres aux p. 207-208. Voilà pour l'édition. La lenteur mise à la préparer trahit l'exigence croissante où s'astreignait Granet et son parti pris de l'élaboration contre l'entassement. Granet appelle féodale la période antérieure à la fondation de l'empire par Ts'in Che-houang-ti. Il en avait fait son étude, et ceux qui suivirent ses cours l'y retrouveront avec ses exemples. Pelliot conseillait de manier plus de livres que Granet, et Granet de choisir les livres et les approfondir. Leur tempérament perçait sous leur reproche. Granet possédait le *Tso tchouan*, le *Che ki* et les rituels. En Chine ancienne, où ces sources ont été le mieux connues, cela ne passait pas pour misérable. Il y joignait ce que l'orientalisme avait débrouillé des autres sources, avec l'apport d'une sociologie qu'il avait fait sienne et qu'il était près d'ouvrir à tout ce que l'ethnologie eût pu lui fournir. Ses échappées contre l'histoire (à lui, professeur d'histoire) la visaient moins qu'une manière de s'en servir. Lui-même ruminait constamment ses textes. Il les vivait. Il n'était pas livresque. Empêché, pour des raisons qui m'échappent, de séjourner assez longtemps en Asie, il en est rentré imprégné. L'anecdote développée I, 8, et qu'il n'a fait là que reprendre de ses entretiens antérieurs, montre avec quelle force il savait se souvenir et de quel profit son expérience enrichissait sa science. Ceux que sa mythologie offusque, ceux que le tendu de ses premiers livres ou l'abstrait de ses manuels rebutent, peuvent aborder ce livre *parlé*. Il est d'histoire, et ils ont là un Granet mûri qui les introduit à lui-même. Granet y explique les rapports féodaux de la

Chine antique. Il n'a pas et ne pouvait avoir la technique juridique et la spécialisation d'un Ganshof. Mais c'est toute une société disparue qu'il suscite comme lui et qu'il a seulement tort d'embrasser dans sa masse composite plutôt que de saisir en sa variété, ses courbes et son mouvement. Encore fallait-il les dégager d'abord, et ce livre annonce l'éveil de Granet à cet égard, dans sa critique du statisme durkheimien, et que la vie qui lui a manqué ne lui a pas laissé le temps de franchir. Les cinq chapitres achevés sont intitulés : I. La féodalité dans l'ancienne Chine ; II. La Confédération chinoise ; III. Le suzerain ; IV. Le seigneur. A : Le seigneur et son domaine ; V. Le seigneur. B : Organisation sociale des seigneuries. Les chapitres restants eussent été : VI. Groupements féodaux et groupements familiaux ; VII. Id., 2<sup>e</sup> partie, rapports entre groupes ; VIII. Rôle et éléments du prestige, principe de la « cohésion » féodale ; IX. La morale de l'honneur et de l'étiquette ; X. La conception du monde. L'ouvrage eût formé un compendium de la pensée de Granet sur la superstructure de l'ancienne société chinoise.

E. GASPARDONE.

Lucien MUSSET. *Les peuples scandinaves au Moyen Age*. Paris, P. U. F., 1951 ; in-8°, 342 pages.

Après quelque cent ans d'errements, les historiens de la Normandie semblent revenir à la sage tradition inaugurée par G. B. Depping, qui scrutait les sources scandinaves avant d'écrire son *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, et Adam Fabricius, qui parcourait la Normandie à la recherche des *Danske minder*.

Voici un bon quart de siècle que M. Adigard des Gautries mettait en chantier l'ouvrage fondamental sur les anthroponymes scandinaves dans la toponymie normande, qui va très prochainement sortir des presses, et qu'aurait précédé plusieurs solides études du même auteur. Il y a quelques années, M. de Saint-Pierre affirmait une très sérieuse connaissance des langues et de la civilisation scandinaves dans son *Rollon devant l'histoire*. Le manuel que M. Lucien Musset vient de donner sous le titre *Les peuples scandinaves au Moyen Age* confirme cette tendance ; sous un modeste volume, il apporte un compact résumé de l'histoire médiévale de la Scandinavie, où les travaux d'auteurs nordiques tiennent une large place. A ce titre surtout, l'ouvrage sera fort apprécié de ceux qui ne lisent aucune des langues scandinaves.

Un premier et substantiel chapitre est consacré à la Scandinavie primitive, des origines à l'époque des Vikings : aucun problème essentiel n'y est éludé ; pas même celui — combien difficile ! — de l'identification de tels peuples que citent les sources latines. Concernant les Jutes, la question est sans doute plus complexe encore que ne l'indique M. Musset. Comment admettre que l'on ait donné, assez longtemps après leur départ, leur nom au territoire (Jutland) qu'ils auraient occupé en partie ? D'autre part, les Jutes qui colonisèrent le Kent et l'île de Wight n'ont laissé dans ces régions aucune trace de civilisation nordique : point de sépultures à incinération, au contraire de ce que l'on note fréquemment en pays Angle. La civilisation des Jutes émigrés en Grande-Bretagne semble avoir été fort voisine de celle des Francs Saliens ; tout se passe comme si le dernier habitat de ce peuple avant son installation dans l'île avait été situé très loin à l'ouest du Jutland.

Abordant l'époque des Vikings, l'auteur avait à faire un choix difficile : raconter les expéditions scandinaves, c'était introduire dans son exposé de longues digressions ; les passer sous silence, c'était décevoir maint lecteur. Il a choisi le second



parti. « Plus qu'à l'histoire du Nord, dit-il dans son avant-propos, ces épisodes appartiennent à l'histoire de France, d'Angleterre ou de Russie. » Rien de plus raisonnable — ni, ajouterai-je, de plus méritoire de la part d'un chercheur connu pour s'intéresser précisément à cet aspect de l'époque des Vikings qu'il doit ici sacrifier. Ne convenait-il pas, cependant, d'évoquer les apports que ces expéditions procurèrent à la civilisation scandinave? Les archéologues nordiques en ont discerné d'assez nombreux, et touchant des domaines aussi divers que l'économie agricole, la mode vestimentaire ou l'armement.

C'est durant l'époque des Vikings que s'achève l'unification de la Suède, de la Norvège, du Danemark, que naît dans ces pays un appareil de gouvernement méritant le nom d'État. S'agirait-il là d'un emprunt conscient fait par les Scandinaves aux pays qu'ils visitèrent? M. Musset le suggère. « Les Scandinaves, lorsqu'ils eurent vu fonctionner les États européens, voire profité, à l'occasion d'un danois, de leur organisation, purent concevoir l'idée de rattraper le retard qu'ils avaient sur tel peuple voisin, les Anglo-Saxons par exemple » (p. 79). Je ne pense pas que cette hypothèse soit valable. La naissance d'un appareil d'État requiert toujours certaines conditions économiques et sociales qui, dans le cas de la Scandinavie, se trouvèrent remplies, semble-t-il, au IX<sup>e</sup> siècle. L'exemple des pays étrangers : Byzance, Gaule Franque ou Angleterre, les Nordiques le connaissaient depuis des siècles sans que leurs propres institutions s'en trouvassent modifiées. Quant au processus d'unification, il est en marche dès le VIII<sup>e</sup> siècle, sinon même plus tôt; on ne saurait dissocier des entreprises menées à bien par Harald Hårfagr en Norvège ou Harald Gormsson au Danemark, les premiers essais infructueux d'un Ingjald Illrædi, d'un Ivar Vidhafnir en Suède; le mouvement était en train depuis longtemps. Et la thèse traditionnelle n'a sans doute pas tout à fait tort qui voit dans plus d'un Viking un prince scandinave évincé par la crue du pouvoir monarchique.

L'époque des Vikings est, en somme, celle où le commerce des pays du Nord connaît un extraordinaire essor : l'histoire des deux grands marchés, Birka et Hedeby, que M. Musset brosse à grands traits, en jalonne les étapes. « Au XI<sup>e</sup> siècle, conclut l'auteur, le trafic s'anémie jusqu'à disparaître, sans qu'on aperçoive très bien pourquoi. » Si l'on considère, cependant, qu'il s'agissait d'un trafic reliant l'Orient et l'Occident, comment ne pas songer qu'à la même époque une autre voie, celle de la Méditerranée, connaît un important et durable regain d'activité? Dans le Nord, c'est la Saxe qui relève la Scandinavie déclinante, mais avec d'autres objectifs et d'autres moyens, plus terrestres que maritimes.

Un chapitre consacré à la civilisation des pays du Nord au temps du paganisme termine la première partie de l'ouvrage. Organisation du monde rural, régimes agraires, condition des terres et des personnes, institutions locales, provinciales, centrales : autant de questions sur lesquelles la plupart des lecteurs français n'avaient guère d'information valable, faute de connaître les langues scandinaves; ils trouvent ici, clairement résumé en quelque trente pages, tout l'essentiel. A peine songe-t-on à exprimer un regret : que les arts soient passés sous silence; ils furent pourtant l'objet, avant le XII<sup>e</sup> siècle, d'un complexe jeu d'échanges entre le Nord, d'une part, et, de l'autre, Byzance, les pays Francs ou Anglo-Saxons. Mais seul, sans doute, un archéologue eût pu traiter efficacement le sujet.

Puis c'est l'histoire de l'évangélisation du Nord : premières et assez obscures tentatives au VIII<sup>e</sup> siècle, lents progrès au IX<sup>e</sup>, action puissante et méthodique aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup>, menée à partir de la métropole saxonne de Brême-Hambourg, et qui



élimine sans grand mal les tentatives byzantines ; organisation des Églises danoise et norvégienne au XI<sup>e</sup>, suédoise un peu plus tard. Pourtant, l'intégration des États scandinaves au monde chrétien d'Occident ne suit pas immédiatement la conversion. Jusqu'en plein XI<sup>e</sup> siècle, des expéditions seront lancées contre les îles Britanniques ; des princes danois, Sven et Cnut, régneront sur l'Angleterre : on a quelquefois, à ce propos, parlé d'un empire danois dominant les rivages de la mer du Nord ; mais des Norvégiens même — disposant, au demeurant, d'une base utile en l'espèce des Orcades — lanceront des raids de conquête dont le dernier, à l'été de 1066, contribua sans aucun doute au succès de Guillaume le Conquérant.

Il faut donc attendre le XII<sup>e</sup> siècle pour voir la Scandinavie s'aligner vraiment sur l'Occident. Encore l'organisation féodale ne s'y introduira-t-elle que lentement et incomplètement ; dès lors, pourtant, le Nord vit au même rythme que l'Ouest. Il a ses croisades, qui le conduiront plutôt vers les côtes baltes, encore païennes, voire vers le Groenland et le Vinland. Il a ses guerres privées entre grands ; le pouvoir monarchique — qui ne s'organise guère en Norvège qu'au XIII<sup>e</sup> siècle — s'y trouve souvent en conflit avec l'aristocratie laïque ou ecclésiastique. Partout, l'indiscipline successorale, plaie des dynasties d'origine scandinave (dans le Nord aussi bien qu'à Kiev ou à Rouen), affaiblit l'institution monarchique. Les rois scandinaves qui, jusqu'en plein XIII<sup>e</sup> siècle, vivent des seuls revenus de leurs domaines, sont contraints, à partir du XIV<sup>e</sup>, de créer une fiscalité.

Dans les sociétés rurales, la notion de rentabilité du sol se fait jour, comme en Occident, encore qu'un peu plus tard. Mais parallèlement empire la condition du paysan ; on ne trouve, en Scandinavie, à la fin du Moyen Age, rien qui ressemble au paysan libre du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle.

En même temps, l'éventail des relations internationales du monde scandinave se referme. La Hanse domine maintenant l'économie nordique ; il s'ensuit une véritable colonisation des villes danoises, norvégiennes, suédoises, par des immigrants allemands ; c'est dans les Universités, de l'Empire que vont étudier les clercs scandinaves. Dans l'ordre de l'économie, dans celui de la culture, la Scandinavie tend à n'être plus qu'une annexe du monde allemand ; la réforme luthérienne s'y propagera d'emblée, comme elle fit en Allemagne même.

Touchant l'économie des pays scandinaves à la fin du Moyen Age, l'exposé de M. Musset laisse parfois le lecteur sur sa faim. Ces pays furent-ils sévèrement atteints par les fameuses crises du XIV<sup>e</sup> siècle ? Il est question, çà et là, de difficultés monétaires ; mais on n'en voit guère l'arrière-plan économique. Concernant la Norvège, l'importante question du commerce du beurre est traitée, comme par prétériton, en une note infra-paginale. « L'importance de ce trafic, dit l'auteur, demeura réduite » (p. 249, note 1). Or, l'un des meilleurs spécialistes en la matière, M. Johan Schreiner, a montré que ce commerce tint une place de premier ordre ; la Norvège fut le principal fournisseur en beurre de la Hanse ; et lorsque, vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, la demande s'accrut très sensiblement, l'économie rurale norvégienne s'orienta massivement vers la production laitière, au grave détriment des cultures ; changement qui n'alla pas sans répercussions sociales et politiques<sup>1</sup>.

La fin du Moyen Age a vu plusieurs tentatives d'union entre les pays scandi-

1. J. SCHREINER, *Pest og Prisfall i senmiddelalderen. Et Problem i Norsk Historie*. Oslo, 1948, in-8°. [Avhandlingar utgitt av Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo. II. — Hist.-Filos. Klasse, 1948, n° 1.]

naves ; après Falköping (1389), Marguerite, fille de Valdemar IV de Danemark, se trouve, en fait, souveraine des trois royaumes ; l'union sera sanctionnée, huit ans plus tard, à Kalmar ; elle durera jusqu'à la crise de la monarchie suédoise et à l'accession au trône de Gustave Wasa (1523).

Un exposé aussi dense, aussi riche, appelait sans doute une autre conclusion que l'épilogue de deux pages, évoquant la Réforme dans le Nord ; on eût aimé une sorte de bilan du Moyen Age scandinave, que l'auteur était certainement capable de dresser.

Son ouvrage est un instrument de travail et non point, à aucun degré, un essai de facile vulgarisation. Témoin les très nombreuses références qui garnissent le bas des pages et complètent la sommaire bibliographie générale donnée à la fin du livre. Manifestement, l'auteur a voulu rendre service aux chercheurs plutôt que plaire au lecteur profane. La réussite de l'entreprise honorerait un savant chevronné ; plus grand est le mérite lorsqu'il s'agit d'un jeune historien, au début de sa carrière.

On pourrait, certes, contester ça et là tel détail. L'auteur, qui ne semble pas connaître le grand ouvrage de H. Jankuhn sur le Danevirke<sup>1</sup>, hésite sur l'identification du rempart construit vers 808 par Godfred ; il s'agit — Jankuhn l'a démontré — du Kograben. Quant à l'Offa's Dyke anglais, il apparaît, à la lumière des fouilles de Sir Cyril Fox, comme un ouvrage très différent du Danevirke.

Quelques oublis ou lapsus : Henri I<sup>er</sup> l'Oiseleur qualifié « empereur » (p. 67) ; l'ouvrage de Collingwood, *Scandinavian Britain*, Londres, 1908, encore très valable, est omis dans la bibliographie de la p. 45 ; les traductions de sagas de la collection Thulé ne sont pas citées, non plus que (p. 34) la traduction de l'*Edda* donnée dans la même collection par Fel. Genzmer. La *Sturlunga Saga* a été éditée, non traduite, par G. Vigfusson (p. 213, note 5) ; la traduction la plus accessible au lecteur français est actuellement celle de W. Baetke (Jena, 1930).

Ce ne sont là que minces défauts, appelés à disparaître d'une nouvelle édition que le succès mérité par l'ouvrage devrait faire prochaine.

Michel DE BOUARD.

ALBERT MIRGELER. *Geschichte Europas*. Freiburg, Herder, 1953 ; 467 pages, 11 cartes.

Ce livre est dans une certaine mesure un livre d'actualité : l'éditeur et l'auteur nous en avertissent. « Cette histoire de l'Europe — dit une note de la maison Herder — dégage la vue sur la figure de l'Europe qui, à chaque page, est présente comme un être vivant, non défigurée par un foisonnement d'intérêts régionaux ni par des souvenirs cultivés avec entêtement. La figure de l'Europe devient ici visible dans les événements de son histoire, qui, toujours choisis dans une perspective européenne, ont la parole et laissent le lecteur libre de choisir. »

Dans sa préface, M. Mergeler précise qu'à un moment où la cohésion de l'Europe s'impose, son « modeste *Grundriss* » répond à une « nécessité urgente » ; il souligne son effort pour ne pas fausser la perspective en sacrifiant les périodes plus anciennes aux périodes plus récentes. De fait, il tient parole en nous menant en vingt-six chapitres — dont cinq seulement consacrés à l'histoire contemporaine — de l'Empire romain au xx<sup>e</sup> siècle.

1. H. JANKUHN, *Die Wehranlagen der Wikingerzeit zwischen Schlei und Treene*. Neumünster, K. Wachholz, 1937, in-4°.

Son idée directrice, c'est que les fondements de l'Europe sont carolingiens et qu'ils ont subsisté, en gros, jusqu'à la Révolution française. Certes, le XIX<sup>e</sup> siècle, avec Metternich, Napoléon III et Bismarck après 1871, a encore essayé d'apporter des solutions européennes à un certain nombre de problèmes ; mais à partir de 1890 commence le « chaos » marqué par les deux guerres mondiales. Au lendemain de la seconde, l'Europe se trouve partagée en deux sphères d'influence : l'américaine et la russe. Et cependant une nouvelle chance s'offre à elle, « probablement sa dernière » : en fédérant son potentiel industriel et militaire, elle peut encore figurer au nombre des grandes puissances mondiales. Si l'époque où l'Europe commandait au monde est définitivement révolue, sa civilisation peut encore constituer le « ferment » de l'avenir et sa vocation particulière sera de défendre les besoins spirituels de l'homme contre les techniques et les dangers totalitaires.

Dans cette perspective générale, l'auteur passe en revue, avec beaucoup de pénétration, l'histoire de l'Europe sous tous ses aspects : politique, économique, social, culturel. Tantôt il peint des fresques d'ensemble — auxquelles le moyen âge se prête particulièrement — avec des chapitres intitulés : la naissance de l'Occident, Charlemagne, le Saint-Empire, les villes, et plus loin : la Renaissance, la Réforme, l'âge des guerres de Religion, la révolution industrielle, etc... Tantôt il consacre ses chapitres à des sujets plus limités : par exemple Florence (un chapitre de quatre pages seulement). Parmi les nations ainsi traitées en tableaux à part, l'Angleterre, la France et l'Allemagne occupent une place de choix, sans pourtant que l'Europe slave et méditerranéenne soient négligées. L'insularité physique et morale de l'Angleterre est soulignée au point que, dans les tableaux chronologiques, elle occupe une colonne à part, face au continent.

Si le chapitre consacré à « l'âge classique en France » comporte de bons aperçus sur la « primauté culturelle » de la France, ou sur la monarchie administrative et le rôle de Colbert, il appelle cependant quelques rectifications. Voir dans la guerre de Hollande, à laquelle l'auteur consacre trente-cinq lignes, une tentative de « domination mondiale » (*Weltherrschaft*, p. 303) nous semble excessif. Dire en conclusion à la politique des réunions : « De cette manière, Louis XIV s'est assuré la possession de l'Alsace » (p. 303), est franchement inexact, car la plus grande partie de l'Alsace lui avait été cédée en 1648 par les traités de Westphalie. Nous relevons le souci d'exactitude de l'auteur quand il nous avise que les dévastations de Louvois ne s'étendirent « pas seulement à Heidelberg et au Palatinat, mais à tous les pays rhénans occupés ». Remarquons simplement qu'il s'agit là d'un de ces « souvenirs cultivés avec entêtement » (par l'historiographie allemande) dont l'éditeur nous assure qu'ils sont absents de l'ouvrage. M. Mirgeler s'est même donné le soin de « rajeunir » ce thème des dévastations en l'appelant deux fois (p. 294 et 304) « la politique de la terre brûlée ». Sa prédilection pour le vocabulaire récent l'amène aussi à qualifier le château de Versailles de « brillant camp de concentration » (p. 298) pour la noblesse. Il est des souvenirs qu'il vaut mieux ne pas évoquer dans une histoire « européenne ».

Par contre, le chapitre sur la Révolution française est l'un des meilleurs. L'auteur avait d'ailleurs un bon guide allemand dans l'ouvrage sur la Révolution du Dr Göhring (malencontreusement orthographié « Göring » p. 364), professeur à Mayence. Notons seulement que l'Institut n'est pas une création du Grand Comité de Salut public, mais qu'il est dû à la Convention thermidorienne.

Dans le chapitre sur le XIX<sup>e</sup> siècle, Bismarck et le militarisme prussien ne sont pas ménagés ; les erreurs de politique intérieure du Chancelier de fer sont nettement

exposées, de même que sont soulignées les fautes de la politique extérieure inspirée par le « petit Holstein », sous Guillaume II.

Les quelques inexactitudes que nous avons relevées ne nous empêchent pas de reconnaître la valeur réelle de la synthèse tentée par M. Mirgeler. C'est un ouvrage dont la lecture est excitante pour l'esprit, qui pose des problèmes, qui suscite des objections, mais qui ne saurait laisser indifférent.

A. MEYER.

**Boies PENROSE.** *Travel and discovery in the Renaissance 1420-1620.* Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1952 ; 369 pages.

Les livres relatifs aux grands voyages et aux découvertes géographiques de la Renaissance sont très nombreux, mais il est plus rare de trouver un bon ouvrage de synthèse qui condense en un seul volume, et de façon pratique, les connaissances acquises par la science historique sur cet immense sujet. De plus, le meilleur des livres visant à offrir ce tableau synthétique, la *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen* de Sophus Ruge, date de 1881. M. Penrose a donc voulu combler une lacune de nos bibliothèques et il y a parfaitement réussi. Son livre ne prétend pas apporter de l'inédit, mais il est commode, clair, agréable à lire, et aussi complet qu'on peut l'être lorsqu'on embrasse une matière aussi vaste en 350 pages ; car — vu le sujet — il est véniel de n'avoir pas parlé des voyages phéniciens et de la table de Peutinger, dans le chapitre consacré aux connaissances géographiques de l'antiquité et du Moyen Âge.

L'auteur n'a, en tout cas, rien oublié d'essentiel. L'importance de Colomb est évidemment soulignée ; l'illustre Génois est pourtant remis à sa juste place entre les navigateurs portugais du xv<sup>e</sup> siècle et les marins qui partirent d'Angleterre en même temps que lui ou après lui : les Cabot, les Drake, etc... Les chapitres consacrés aux entreprises portugaises sont certainement parmi les meilleurs du livre, et il apparaît bien que c'est à Sagres, au sud du Portugal, sous la vigilante direction du prince Henri, que la science nautique et géographique a pris son grand essor. C'est là que, pour des raisons à la fois religieuses et économiques, une véritable politique océanique fut mise sur pied, réalisée avec foi et méthode par les capitaines au service de Henri. Colomb — sans le savoir — découvrit le nouveau monde, mais le principal mérite de l'aventure revient aux Portugais qui ouvrirent la route du Sud-Ouest et en chassèrent les fantômes. Pendant plus de cent ans, on vit le petit peuple portugais, qui comprenait moins de deux millions d'hommes, faire un immense effort colonial, en Afrique, en Extrême-Orient et au Brésil. Hanté par la légende du mystérieux prêtre Jean, il alla jusqu'à prêter main-forte aux Éthiopiens menacés par des hordes musulmanes. Mais il dépassa ainsi les limites de ses possibilités : dix hommes portaient pour l'Empire, un seul revenait ; c'était la moyenne ordinaire. Cette race vaillante s'épuisa, les Espagnols, les Hollandais et les Anglais prirent peu à peu sa place. Mais il vaut la peine de se rappeler que le plus grand poète lusitanien, Camoens, le chantre de la geste portugaise, vécut lui-même dix-sept ans hors de son pays, allant et venant de la mer Rouge à l'Extrême-Orient.

Le grand mérite d'un ouvrage de synthèse sur un tel sujet est qu'il permet d'apercevoir l'ampleur des efforts accomplis alors par les Européens, à l'extrême nord du globe comme à l'extrême sud, sur les routes de l'Est comme sur celles de l'Ouest. En définitive, ces deux siècles (1420-1620) n'ont-ils pas été le plus beau moment

de l'histoire de l'Europe? On demeure stupéfait devant tant de hardiesse, tant de vie, tant de confiance malgré les échecs, car Magellan et Drake commencèrent leur tour du monde avec chacun cinq navires, mais il n'y en eut qu'un seul à chaque fois à réaliser ce périple entier.

La mer demeure évidemment le principal personnage de cette grande épopée européenne des <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles. Cependant, l'auteur n'a garde d'oublier les voyageurs terrestres, tel Goes — originaire des Açores — qui, parti de l'Inde, fut le premier Européen à pénétrer en Chine (en 1602) par la route de terre, après avoir traversé les steppes de l'Asie Centrale. D'une façon plus générale, M. Penrose fait une large part aux voyageurs de second plan, moins connus, bien sûr, que Colomb, Magellan ou Drake, mais dont les exploits furent parfois tout aussi surprenants : ainsi le Bolognais Lodivico de Varthema qui avait le don des langues et parvint à la Mecque en se faisant engager comme mameluk pour protéger un convoi de pèlerins ; ainsi encore le jésuite Matteo Ricci — digne successeur de François Xavier — qui vécut vingt-huit ans en Chine et y mourut en 1610.

Précisons, enfin, que le livre de M. Penrose comprend des cartes très claires, d'excellentes illustrations et surtout deux chapitres de la plus grande utilité sur les progrès de la cartographie et le développement de la littérature géographique au cours de la période considérée. Ces deux chapitres, joints à la bibliographie qui termine l'ouvrage, achèvent de donner toute sa valeur à un volume qui a voulu être un bon instrument de travail et a parfaitement atteint son but.

J. DELUMEAU.

Roberto RIDOLFI. *Vita di Girolamo Savonarola*. Rome, Angelo Belardetti, 1952 ; 2 vol., 407 et 306 pages.

M. Roberto Ridolfi travaille depuis plus de vingt ans sur Savonarole. Ce livre représente donc le fruit de patientes recherches et témoigne de la longue familiarité de l'auteur avec le moine martyr. Cette étude en deux volumes (la moitié du second est consacrée aux notes) devient désormais l'ouvrage fondamental sur ce grand sujet, déclassant celui de Schnitzer qui faisait autorité jusqu'ici.

M. Ridolfi a, en effet, corrigé sur plusieurs points le travail pourtant sérieux de son devancier. Celui-ci croyait, par exemple, que Savonarole avait été chassé de Florence en 1487 sur l'ordre de Laurent le Magnifique et que c'est la raison pour laquelle il avait dû interrompre ses prédications de carême à Sta. Verdiana. L'auteur a trouvé, au contraire, le motif véritable, beaucoup plus simple et beaucoup moins spectaculaire, du départ de Savonarole : celui-ci venait d'être nommé maître des études au *studium generale* dominicain de Bologne. Cette explication est évidemment beaucoup plus acceptable que celle de Schnitzer, car Savonarole était encore assez peu connu, et Laurent n'avait pas encore de graves raisons de redouter la prédication du moine ferrarais.

On a cru aussi — Schnitzer notamment — qu'à la fin de 1494 les *arribiati*, c'est-à-dire les adversaires de Savonarole, avaient demandé à Rome son éloignement de Florence. Ici encore, il s'agit d'une anticipation inacceptable. Le parti des *arribiati* était à peine fondé et avait peu de puissance. L'explication véritable est bien plus modeste : les Lucquois désiraient depuis longtemps entendre Savonarole et ils demandèrent au pape de leur envoyer l'illustre prédicateur pour le carême 1495.

De façon plus générale, on est frappé par le bon sens dont l'auteur fait preuve constamment pour résoudre les diverses difficultés que pose la biographie de Savo-



narole. Il refuse toujours les solutions faciles et romantiques ; en voici un témoignage : l'ardent dominicain n'avait jamais épargné Laurent le Magnifique dans ses sermons, mais Laurent mourant fit appeler le prieur du couvent de Saint-Marc et lui demanda sa bénédiction. On a dit que Savonarole la lui refusa. M. Ridolfi n'en croit rien, et il a raison : à preuve les rapports corrects, voire courtois, qui s'établirent ensuite pendant trois ans entre Piero — successeur de Laurent — et le prieur de Saint-Marc.

L'auteur n'a pas caché certains aspects un peu déroutants de son personnage, notamment sa froideur à l'égard des siens ; il ne cherche pas davantage à dissimuler les reniements de Savonarole au cours de son procès, mais il les explique par la chronologie des tourments qu'on lui fit endurer. Le moine ferrarais était de santé fragile et de faible résistance physique ; or, il fut odieusement torturé. Pouvait-il résister ? En outre, Savonarole avait cru — au milieu de l'abandon des siens — que Dieu au moins marquerait par un signe sa sollicitude pour son serviteur. Ce signe ne vint pas et le doute s'empara sans doute de l'âme du prisonnier. Mais, comme saint Pierre renégat, Savonarole pleura sa faiblesse et son attitude dans le cachot fut suffisamment noble pour convertir le geôlier qui était l'un de ses ennemis.

Bien sûr, M. Ridolfi est partial ! Mais pouvait-il en être autrement ? Dans le conflit qui oppose Alexandre VI à Savonarole peut-on hésiter ? Est-il même besoin de choisir ? Cette sympathie pour le réformateur de Florence devient plus chaude à mesure que le drame avance et que le dénouement approche ; elle donne au livre sa vie et sa force. Qui pourrait demeurer indifférent à la scène de l'assaut du couvent de Saint-Marc ? Savonarole prie au pied de l'autel, et déjà la porte du couvent flambe, tandis que la cloche de l'église appelle en vain à l'aide.

Parce qu'il a sympathisé avec lui, M. Ridolfi a compris Savonarole. Cet homme tout d'une pièce qui ne regardait jamais en arrière fut avant tout un prophète, au sens biblique du terme : celui qui prédit l'avenir, mais aussi celui qui réforme les cœurs et les institutions et se fait l'annonciateur de la volonté divine. Doux et humble dans le privé, Savonarole était — et se sentait — « un autre homme » lorsqu'il était en chaire. Il avait alors le sentiment d'être inspiré par Dieu, d'être infailible. Du jour où la Seigneurie, par crainte de l'interdit pontifical, ne lui permit plus de prêcher, il fut un homme fini. Il n'avait plus qu'à mourir dans le martyr qu'il avait lui-même souhaité. Victoire de Rome ? Non ! Cruelle défaite ! Car, si Rome avait voulu comprendre et aider Savonarole, au lieu de voir en lui un ennemi politique, la Réforme aurait alors commencé en Italie, et non en Allemagne, et elle se serait déroulée au sein de l'Église catholique. Telle paraît la conclusion du livre de M. Ridolfi à laquelle, pour notre part, nous acquiesçons entièrement.

J. DELUNEAU.

Raffaello RAMAT. *Il Guicciardini e la tragedia d'Italia*. Florence, Leo S. Olschki ; 1953, 117 pages. (*Biblioteca dell'archivio storico Italiana*, IV.)

On n'accepte plus guère aujourd'hui le portrait que De Sanctis a donné de Guicciardini. Le grand historien italien du XVI<sup>e</sup> siècle n'apparaît plus seulement comme le défenseur de la médiocrité, et le censeur ironique de toutes les valeurs et de tous les courages. Il est vrai que Guicciardini peut sembler le type même du « bourgeois », au sens moral que nous, Français, donnons souvent à cet adjectif, mais c'est un bourgeois du XV<sup>e</sup> siècle qui est né trop tard et a vécu quarante années du

xvi<sup>e</sup> siècle. Ainsi a-t-il pu assister à l'effondrement de ce qui était son idéal politique : l'équilibre entre les cinq grands États italiens tel qu'il existait au temps de Laurent le Magnifique. Cet observateur pénétrant, jamais excessif, et qui savait admirablement peser le pour et le contre, a compris qu'à l'occasion de la descente de Charles VIII dans la péninsule, l'Italie venait de perdre, et pour longtemps, une grande partie historique : d'où sa tristesse. Ne voyant pas comment réagir — en dépit des hautes fonctions politiques qu'il occupa fréquemment — il s'abandonna de plus en plus au découragement ; ce faisant, il sonne le glas de la Renaissance.

Le désespoir est partout dans les œuvres de Guicciardini. Moraliste, il constate, par exemple, qu'il n'y a aucune correspondance entre la bonté d'un homme et son succès temporel. Alexandre VI, jugé par Guicciardini un des plus grands scélérats de son époque, obtint tout ce qu'il avait souhaité, et même plus qu'il n'avait ambitionné. Comparé à Guicciardini, Machiavel est un optimiste. Machiavel sait que l'homme est mauvais, mais c'est là au moins une certitude sur laquelle on peut tabler ; cette méchanceté peut être prévue, corrigée, redressée. Pour Guicciardini, l'homme n'est pas mauvais, mais faible, ce qui, en un sens, est pire, car ses actions sont dès lors imprévisibles. Toute science politique devient donc impossible, puisque gouverner c'est prévoir. Machiavel croit à la légitimité de l'état ; douloureux et sceptique, Guicciardini refuse cette foi. Il représente le doute absolu en matière d'histoire ; l'Avenir n'existe plus pour lui. Dès lors, pourquoi s'agiter ? Le dernier mot de sa morale, c'est de laisser faire, de ne pas se compromettre, de refuser les grands changements : comme nous voilà loin de Léonard de Vinci, qui voyait dans le mouvement la raison d'être de la vie !

Tel est, nous semble-t-il, le portrait qui se dégage des quelque 100 pages vigoureuses que M. R. Ramat a consacrées au grand historien — et moraliste — florentin. L'auteur a le mérite de citer fréquemment Guicciardini, et de façon excellente, moyennant quoi le commentaire est convaincant et emporte l'assentiment du lecteur.

J. DELUMEAU.

O. FRANKE. *Geschichte des chinesischen Reiches. Eine Darstellung seiner Entstehung, seines Wesens und seiner Entwicklung bis zur neuesten Zeit.* V. Band. Anmerkungen, Ergänzungen und Berichtigungen zu Band IV. Namen- und Sachverzeichnis. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1952 ; gr. in-8°, VIII-358 pages.

*L'Histoire de l'Empire chinois*, d'Otto Franke (1863-1946), s'achève ici avec la première partie des Temps modernes. L'Antiquité et le Moyen Age en ont paru de 1930 à 1937. Le texte en forme les deux premiers tomes et leur apparat le troisième. Le quatrième, publié seulement en 1948, traite des Cinq Dynasties, des Song et des Mongols. Les Ming et les Mandchous eussent dû remplir le cinquième, et le présent index, pendant du tome III, eût été doublé, formant un tome VI. La guerre et la mort ont interrompu l'auteur. Il a eu le temps de réfuter ses premières critiques (*Z. D. M. G.*, n° 96, 1942, p. 495-506). Une plus sérieuse a surgi depuis (*B. M. F. E. A.*, n° 18, 1946, p. 354) et lui-même avait prévu la plus fondamentale, qui est notre insuffisante information des sources (I, p. XIX). L'originalité et le mérite de son gros travail auront été d'instituer une histoire générale de la Chine sur cette information, à laquelle, pour sa part, il a contribué, et de rejeter ainsi dans le passé

tous les tâtonnements généraux qui l'avaient précédé et toutes les fantaisies qui, de Hegel à Renan, excluaient la Chine de l'histoire universelle et même de l'histoire. Franke a cherché le principe de cette histoire et l'a cru trouver en pleine évidence dans l'idée d'État, inséparable en Chine de l'idée d'humanité cultivée et de monde. Il s'en est guidé à travers la masse des faits et le fatras des textes. Il en a suivi la formation et la réalisation jusqu'à son épanouissement dans l'empire universel et jusque dans ses crises ; il lui a demandé le sens des événements et la preuve d'une évolution. Le primat qu'il accorde au politique et qui le rattache, pour l'esprit, aux historiens allemands du XIX<sup>e</sup> siècle, a détourné de lui la jeune école et il faut bien admettre que la civilisation, matérielle et intellectuelle, est dans sa compilation embryonnaire, que sa critique s'en tient aux textes les plus accessibles, et que sa construction n'est pas sans inégalité ni lourdeur. Même son interprétation du confucéisme, lié par lui aux tribulations de l'État, ne rend peut-être pas toute justice à la vie puissante et souple de cette philosophie. Franke a cru à tort ne laisser que des compléments à apporter par ses successeurs, alors que le progrès de l'étude anthropologique, archéologique, juridique, économique et sociale de la Chine étaient en train d'en transformer l'aspect. Le choix de Franke en faveur des manifestations de surface est donc susceptible d'être révisé ; mais on ne saurait lui imputer en bloc des faiblesses qui participent de l'état de la science. Il a tâché d'intégrer l'acquis de son temps (1943) déjà loin du nôtre. En s'exposant aux griefs des historiens comme des sinologues, il n'en aura pas moins rendu service à tous. Il donne assez pourvu qu'on ne lui demande pas trop. Son livre peut se lire. Il sera surtout consulté. Son double index, son trésor des notes, où l'auteur indique ses sources et les travaux anciens et récents, discute les questions et fournit les caractères chinois indispensables, en font non seulement un commode répertoire d'histoire chinoise, mais encore un inventaire de sa connaissance en Occident au début du second quart de notre siècle. J'ai analysé ailleurs les deux derniers tomes (*Sinologica*, III, 3, 1953, p. 223-228, et IV, 1, 1954, p. 49-52) et l'on peut les comparer à l'histoire en japonais plus courte, également posthume, de Naitō Torajirō sur la même période (*Chūgaku kinsei shi*, Tokyo, 1947 ; cf. *F. E. Q.*, XII, 2, 1953, p. 208).

E. GASPARDONE.

I. — Portugal and Brazil. An introduction made by friends of Edgar Prestage and Antony Fitz Gerald Bell. In *piam memoriam*, edited by H. V. LIVERMORE, with the assistance of J. ENTWISTLE. Oxford, Clarendon Press, 1953 ; in-8°, XII-414 pages, 4 cartes, 23 planches hors texte. Prix : 42 s.

II. — Charles Ralph BOXER. *Salvador de Sá and the struggle for Brazil and Angola, 1602-1686*. University of London, The Athlone Press, 1952 ; in-8°, XVI-444 p., 7 cartes, 8 reproductions hors texte. Prix : 35 s.

I. — L'intérêt des Anglais pour le monde portugais ne se dément pas (peut-être n'a-t-il jamais été plus utile) : à quelques mois d'intervalle, les plus grands « *scholars* » lusitanisants anglais viennent, en effet, de publier deux livres qui feront date. Le *Salvador de Sá* de Charles Ralph Boxer porte, en effet, un titre qui ne trompera pas quand on sait le goût de l'historiographie britannique pour le genre biographique : il est en fait, à travers et au delà de la vie du grand *fidalgo*, un Atlantique

portugais du xvii<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Quant aux *Mélanges* posthumes dédiés par Oxford à Edgar Prestage et Antony Fitz Gerald Bell, en groupant sur les principaux aspects du lusitanisme les contributions des plus grands spécialistes<sup>2</sup>, ils constituent bien une véritable « Introduction » au Portugal et au monde portugais : véritable « représentation du monde » britannique du passé et du présent lusitaniens<sup>3</sup>.

Tous les principaux aspects d'une civilisation, à l'exception près d'une histoire économique dynamique et quantitative, sont éclairés dans ces livres : entre eux, trait d'union puissant, un commun amour, une même compréhension sympathique des hommes et des choses du Portugal. Or, cette compréhension par sympathie, règle d'or de l'Histoire, est tout particulièrement méritoire à l'égard du monde ibérique de la part d'Anglo-Saxons, inventeurs dans le passé pour l'essentiel de la légende noire antiibérique, commandée non seulement par des intérêts révolus, mais aussi par des oppositions profondes de tempérament, quand les aigreurs de la Réforme et de la Contre-Réforme ne viennent pas s'en mêler. Un des aspects, parmi les plus difficiles, que nos essayistes se sont efforcés de saisir : c'est l'originalité même du Portugal<sup>4</sup>. Unité physique du Portugal, au sein de la péninsule ibérique ? On pourra toujours après coup parler de l'air tiède de l'Océan qui donne à son climat méditerranéen océanique une particulière saveur, si différente de l'Âpre Castille, ou d'une Andalousie pleine de ses affinités de Maghreb ; on évoquera, avec William J. Entwistle, une certaine complicité du relief qui semble avoir disposé, pour servir de frontière, une ligne de crêtes interrompue et médiocre. On évoquera aussi, à l'appui, la stabilité d'une ligne de démarcation dont on ne trouverait nulle part ailleurs en Europe l'exact équivalent. Mais, à l'inverse, l'avocat du diable plaidera pour Lisbonne le rôle d'exutoire naturel des plateaux de Castille ? Ils l'avaient bien vu, à l'époque du Roi Prudent, ces *tratadistas* qui du Portugal et d'Espagne préconisaient de descendre à Lisbonne la capitale de l'empire alors mondial des Ibériques. Le linguiste et le littérateur n'ont pas la tâche plus aisée : la cassure, la chose est bien connue, se fait tout aussi bien, voire mieux, dans la péninsule ibérique entre le castillan, au sens large, et le groupe aragonais-

1. Cf., à ce propos, Huguette et Pierre CHAUNU, *Autour de 1640. Politiques et Économies atlantiques*, *Annales E. S. C.*, 1954, n° 1, p. 44-54.

2. Milton Buchanan, William J. Entwistle, Marcus Cheke, H. V. Livermore, William C. Atkinson, Carlos Estorninho, B. das Vinhal, J. B. Bury, Carlos de Azevedo, Ann Livermore, Charles Ralph Boxer, Kenneth G. Grubbs, Alexander Marchant, R. A. Humphreys, Ronald Hilton, Robert C. Smith, J. de Souza Leão. Plus deux papiers des regrettés Edgar Prestage et Antony Fitz Gerald Bell eux-mêmes.

3. A ces œuvres, il convient d'ajouter — preuve de vitalité — deux livres récents de Ch. R. BOXER, *Fidalgos in the Far East, 1550-1770*, La Haye, in-8°, 1948, xi-297 p. ; *The Christian century in Japan, 1549-1850*, Berkeley, in-8°, 1951, xvi-535 p.

4. L'affirmation du portugais, comme chacun sait, ne s'est faite que lentement : au xvii<sup>e</sup> siècle, elle n'est pas tellement plus décisive que celle des dialectes catalans-valenciens, puisque, au xvi<sup>e</sup> siècle, le plus grand écrivain portugais Camões lui-même écrivait indifféremment en portugais ou en castillan. Ce n'est qu'assez tard, après 1640, que, par un réflexe national bien compréhensible, le Portugais, par haine de l'Espagne, renoncera à son bilinguisme. A telle enseigne que, de nos jours, mieux vaut pour un étranger ignorant le portugais, mais parlant espagnol, renoncer à se faire comprendre que d'avoir à recourir au truchement de l'espagnol que le Portugais même le plus inculte entend sans vouloir l'entendre, petit travers qu'un grand ami espagnol du Portugal, Unamuno, a bien relevé (*Por tierras de Portugal y España*).

catalan-valencien, qu'entre le castillan et le portugais. L'Union des Deux-Couronnes s'est faite pourtant à l'Est, si elle a échoué à l'Ouest. Il faut pousser plus loin la contradiction : pourquoi la cassure entre Portugal et Galice, puisque à l'origine, du moins, on est en présence d'un seul et même dialecte, dont deux branches ont divergé, parce que l'une, la portugaise, au Sud, a été beaucoup plus, plus directement et plus tôt, pénétrée d'abord, puis enrichie par la Renaissance humaniste, et que l'autre, la galicienne, a moins reçu et a reçu le plus souvent le trésor de l'Antiquité à travers le prisme de la Castille? Et, s'il en fut ainsi, c'est parce que, dès le XI<sup>e</sup> siècle, une frontière politique parfaitement affirmée au XVI<sup>e</sup> siècle avait séparé les deux éléments, les vouant l'un et l'autre à des évolutions divergentes. Ici donc c'est le nez de Cléopâtre, ou pour mieux dire le politique, qui a commandé dans l'ouest de la péninsule ibérique une séparation linguistique *a priori* artificielle. Et le Portugais de nos jours puise son originalité, plus encore peut-être que dans l'originalité linguistique, dans l'existence d'une littérature dont il s'enorgueillit à juste titre, alors que ni le Galicien ni le Valencien ni même le Catalan, si fier, lui aussi, de ses idiosyncrasies, ne peuvent pour leur part en revendiquer une semblable. L'originalité du Portugal réside donc dans une histoire qui lui a permis, en demeurant séparé de la Castille, d'affirmer une personnalité qui n'était pas *a priori* plus forte que celle des autres cultures centrifuges de la péninsule ibérique. Sur ce point, la fine étude de H. V. Livermore<sup>1</sup> recense plus qu'elle n'explique. Hasard? Livermore se contente d'un prudent agnosticisme. Peut-être (en conservant suffisamment d'humour à l'égard d'une hypothèse que l'on peut toujours risquer) pourrait-on avancer que l'Atlantique est responsable du destin du Portugal, puisque ce qui importe ce n'est pas tant de comprendre l'individualité du Portugal jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, à une époque où le travail centralisateur de la Castille ne s'est pas encore fait, mais au XVI<sup>e</sup> siècle et par delà le XVI<sup>e</sup> siècle? Or, quand après la préaventure des Canaries-Açores, l'Atlantique, jusqu'alors pratiquement inexistant, fait une première entrée dans la très grande histoire, mais surtout à la charnière des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, la péninsule ibérique débouche sur l'Amérique et, par delà l'Afrique, sur l'océan Indien et sur l'océan Pacifique, il y a deux États ibériques qui ont pris place déjà sur l'Atlantique, c'est le Portugal par Lisbonne et c'est la Castille par l'Andalousie. L'Atlantique est une fortune et pas seulement matérielle; c'est lui peut-être — lui et les aventures coloniales dont il a ouvert la possibilité à ceux qui ont su la prendre — qui a cristallisé les deux seuls États ibériques qui respiraient au bord de cette Méditerranée des temps modernes. Quant au groupe catalan, son élimination est peut-être facilitée parce qu'il respire sur les bords d'une mer usée. En 1640, un fait est certain, l'un recouvre sa liberté, l'autre point. Simple coïncidence peut-être, l'hypothèse en l'air vaut quand même d'être risquée.

Il est un autre aspect qui revient à plusieurs reprises dans le recueil des essais d'Oxford et dont l'importance ne saurait être sous-estimée. Le Portugal, au cours de son histoire, apparaît comme un pays profondément chrétien : il a fait pour la propagation du christianisme sous sa forme catholique romaine plus qu'aucune autre nation, hormis l'Espagne. Pourtant, le Portugal n'est pas et, semble-t-il, n'a jamais été catholique selon la modalité espagnole. William J. Entwistle<sup>2</sup> et Edgar

1. *Mélanges*, p. 48 à 81.

2. *Ibid.*, p. 82-86.



Prestage<sup>1</sup> l'impliquent. Le catholicisme portugais, à la différence du catholicisme espagnol, a été presque toujours, et avec une particulière acuité, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, un catholicisme presque sans prêtres<sup>2</sup>. Or, il ne semble même pas que l'on puisse arguer que le Portugal se soit vidé au détriment de son trop vaste empire colonial : les missionnaires portugais dans l'océan Indien et au Japon furent toujours très peu nombreux. Dans l'évangélisation du Japon par exemple<sup>3</sup>, les Jésuites portugais constituèrent un encadrement et l'on y comptait beaucoup d'Italiens. Au Brésil enfin, même caractéristique. Le Brésil colonial fut toujours presque vide de prêtres et le Brésil actuel, malgré ses quelques 50 millions d'habitants, dont 48 millions de catholiques théoriques, fidèle en cela à la tradition portugaise, est extrêmement mal pourvu. En 1947, par exemple, E. G. Léonard<sup>4</sup> note 2.930 prêtres séculiers, 3.419 prêtres réguliers, dont 2.000 étrangers (soit moins du 1/10 de ce que nous avons vu en France pour une population moins nombreuse et moins dispersée), et de citer tel curé d'Itambacuri, dans l'État des Minas Geraes, pourvu de 250.000 paroissiens. Sous cet angle, le négatif donc du catholicisme espagnol, avec son clergé, toujours pléthorique. E. G. Léonard fait de cette situation un élément qui explique le développement récent au Brésil du protestantisme. La volonté du gouvernement actuel du Portugal explique, peut-être, que même cause n'engendre pas même effet dans le monde lusitanien, de l'autre côté de l'Atlantique. Est-il suffisant d'évoquer pour expliquer cette situation la tradition régaliennne du Pombalisme, ultra-gallicanisme portugais marqué du sceau anticatholique du siècle des lumières ou l'effarante explosion d'anticléricalisme de la Révolution de 1910 et ses conséquences? Au vrai, en ce faisant, il semblerait qu'on aille expliquer plutôt la cause par l'effet. Acceptons donc pour l'heure, faute de mieux, cette étonnante structure du catholicisme portugais, catholicisme profond, mais sans prêtres, partant, théologiquement et intellectuellement fort pauvre<sup>5</sup>. Mais ne conviendrait-il pas de lier cette particularité à une autre particularité du monde portugais, au Portugal et au Brésil : l'importance exagérée de l'analphabétisme<sup>6</sup>; le phénomène prend, en effet, au Portugal une importance tout à fait extraordinaire, même beaucoup plus forte encore qu'en Espagne et dans le sud de l'Italie. Il est difficile de mettre en cause le seul facteur économique, puisque le niveau de vie et le revenu unitaire au Portugal supportent avantagement la comparaison avec les deux autres pays latins. Or, en 1878, on comptait au Portugal 82 % d'illettrés, en 1930, 68 %, et il ne semble pas que le gouvernement Salazar, dans un extrême souci d'orthodoxie financière pour lequel, dans l'ensemble, les auteurs des *Mélanges d'Oxford* ne dissimulent pas leur sympathie, se soit efforcé de donner à cette plaie nationale les thérapeutiques énergiques auxquelles on a eu recours dans d'autres pays. Catholicisme sans prêtres et très bas niveau de culture populaire (s'assortissant au demeurant à une

1. *Mélanges*, p. 1-11.

2. *Ibid.*, p. 11 : en 1943, pour 1.400.000 habitants dans le patriarcat de Lisbonne, 320 prêtres seulement.

3. C. R. Boxer.

4. *L'Illuminisme dans un protestantisme de constitution récente*, Paris, 1953, p. 3. — Compte rendu critique, *R. H.*, t. CCXII, n° 432, juillet-septembre 1954, p. 130 à 132.

5. Cette pauvreté est particulièrement hurlante, si on la compare à la richesse théologique, sinon toujours intellectuelle, du catholicisme espagnol.

6. In *Portugal and Brazil*, op. cit. W. C. ATKINSON, *Institutions and laws*, p. 87-106, et plus particulièrement p. 102 et 103.

extrême culture de l'élite), il serait vain de chercher là, la cause, ici, l'effet, ... concomitance.

II. — La première idée que nous dégagerions volontiers, soit à propos, soit un peu en marge des récents ouvrages de Boxer (et plus particulièrement de son *Salvador de Sá* et de son essai *Portuguese in the East* des *Mélanges d'Oxford*), c'est ce que nous appellerions la succession des océans dans la destinée coloniale portugaise. Jusqu'en 1600, l'empire portugais est un empire indien. Au delà de 1600, la mise en œuvre du Brésil [d'un Brésil dont l'exploitation est inséparable de l'exploitation indirecte des Indes de Castille, au cours d'une union des Deux-Couronnes, le plus souvent économiquement bénie pour le Portugal<sup>1</sup>] en fait un empire atlantique.

Économiquement, les Portugais sont totalement éliminés de l'océan Indien, dans la seconde décennie du XVII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, leur présence est tenace au delà, et les morceaux ne s'en vont que pièce à pièce, ceci essentiellement à cause des petites colonies d'Eurasiens chrétiens qu'à Goa et Macao surtout ils ont su ou plus exactement ils ont implanté, par inadvertance. Parce qu'un petit Portugal d'un million d'âmes n'avait su approvisionner en femmes ses garnisons de *fidalgos* et de soldats<sup>2</sup>.

Empire indien, Empire atlantique, chronologiquement la simplification est trop grande. Empire indien : en fait, il y en a deux, celui d'avant 1550, centré sur les épices, celui d'après 1550, centré sur le commerce d'Inde en Inde. C'est ainsi que subrepticement, comme un troisième épisode, vient s'insérer entre l'Empire indien et l'Empire atlantique l'intermède de l'Empire pacifique. Cet Empire pacifique apparaît avec Macao. Et l'utilisation de plus en plus fructueuse d'une situation unique en Extrême-Orient. Le Japon et la Chine se tournent cordialement le dos. Les Portugais de Macao jettent le pont entre les deux mondes voisins. Ils assurent entre l'argent japonais, la soie, les porcelaines et l'or de Chine, l'indispensable navette.

A la fin donc de l'Indien portugais, dans cette seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle où, comme l'ont bien montré Fernand Braudel et Frederic C. Lane, la vieille route des épices vénitienne et musulmane concurrence, certaines années, avantageusement, la nouvelle route promptement usée entre les mains des Portugais [en 1564, en grande partie pour faire face à la famine des épices, les Espagnols concrétisent leurs ambitions sur ce que l'on appellera bientôt les Philippines<sup>3</sup>], s'inscrit la for-

1. Cf. sur ce point Huguette et Pierre CHAUNU, art. cité, *Annales E. S. C.*, 1954, n° 1, p. 44-54.

2. Charles Ralph Boxer a raison et il se retrouve sur ce point avec les autres collaborateurs des *Mélanges d'Oxford* de ramener à sa juste valeur la prétendue absence portugaise de tout préjugé de couleur (les auteurs ont beau jeu, en effet, de le montrer (peut-être en tant qu'Anglo-Saxons se livrant à une inconsciente auto-justification). En fait, tout ce que l'on peut dire c'est que, dans l'*India portuguesa*, les Portugais ont suppléé en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, plus volontiers peut-être que d'autres, à l'impossibilité de se procurer sur place des femmes de leur race. La remarque est bonne. Nous ne suivrons pas toutefois, en ce qui concerne le Brésil, H. V. Livermore (*op. cit.*, p. 333) dans la polémique qu'il engage avec Gilberto Freyre, à ce propos. On pourrait vraisemblablement concilier les deux points en faisant quand même la part la plus belle contre l'historien, au sens un peu étroit, au sociologue génial qu'est Gilberto Freyre.

3. Cf. notre article sur Le Galion de Manille, *Annales E. S. C.*, octobre-décembre 1951, n° 4, p. 447-452.

tune du Pacifique des Portugais, Pacifique autonome, rattaché seulement à l'Indien portugais jusqu'à l'effondrement de l'Indien portugais. Entre 1560 et 1600, en gros, cet appendice, d'abord modeste, prend de plus en plus de poids, dans l'Empire oriental du Portugal.

Dans la première décade du XVII<sup>e</sup> siècle, l'océan Indien portugais s'effondre, parce que les Hollandais y pénètrent en force. Dans l'ensemble, on suivra volontiers Charles Ralph Boxer dans son étude des causes ; peut-être, toutefois, ne fait-il pas la part assez belle aux facteurs de supériorité technique du matériel naval et maritime des Hollandais ? Peut-être aussi à la supériorité des techniques financières de ces derniers ? Un Portugais, le célèbre économiste Duarte Gomez Solis<sup>1</sup>, ne reconnaissait-il pas implicitement la supériorité technique du grand commerce hollandais, dans l'exploitation meilleure notamment des ressources procurées par le cabotage au service des indigènes : l'Inde en Inde. Mais, et c'est le point que nous nous sommes efforcés jadis de dégager<sup>2</sup>, le Pacifique portugais survit en s'associant étroitement au Pacifique espagnol qui lui sert d'exutoire. Il n'y a pas d'autre recours pour la colonie portugaise, si elle veut que survive sa grande œuvre, puisque depuis 1619, date de l'installation solide des Hollandais à Batavia, on peut considérer<sup>3</sup> que le détroit de Malacca est virtuellement interdit aux navires portugais. Nous pensons que c'est en gros dans la décade qui suit la fermeture de 1619 que la route Macao-Manille-Acapulco-La Vera-Cruz-Séville atteint son apogée. La décadence du Pacifique hispano-portugais est antérieure à la rupture des Deux-Couronnes (elle n'a lieu qu'en 1642 : il faut donc deux ans pour que les événements dramatiques de la péninsule ibérique de 1640 soient connus et confirmés aux antipodes) et nous pensons, quant à nous, que sans cette décadence le soulèvement populaire de Macao, qui contraind le gouverneur hispanophile à se rallier au gouvernement portugais sécessionniste, disons en gros dans les conditions de 1620-1630, eût été impossible.

Entre l'Empire portugais des épices et de l'Indien et l'Empire portugais de l'Atlantique et du sucre, il y a place en surimposition pour un empire du Pacifique : purement portugais d'abord, hispano-portugais, quand le détroit de Malacca est devenu définitivement impraticable aux Ibériques, officiellement en 1619, virtuellement avant.

Et nous persisterons à penser<sup>4</sup> que les vicissitudes de ce Pacifique portugais n'ont pas été sans influencer, sinon toujours sans commander les fortunes diverses de l'évangélisation du Japon. Sur un point plus particulièrement, la collusion dangereuse qui finalement devait se retourner contre eux, des Jésuites portugais du Japon avec la féodalité turbulente des *daimios* du Sud, nous avons eu le plaisir de voir les travaux de Boxer, dont on ne peut suspecter les points de vue, recouper le nôtre. Particulièrement intéressante en effet, en 1595, la déclaration d'un haut fonctionnaire japonais au franciscain Pedro Valdista que son maître Toyotomi Hideyoshi, le tout-puissant shogoun centralisateur, était prêt à tolérer les mission-

1. Duarte Gomez SOLIS, *Alegación en favor de la compañía de la India Oriental*, 1622. Sans indication de lieu.

2. Le Galion de Manille, art. cité.

3. Charles Ralph BOXER, *Portugal and Brazil*, op. cit., p. 227.

4. Les débuts de la Compagnie de Jésus au Japon, *Annales E. S. C.*, avril-juin 1950, n° 2, p. 198-212.

naires au Japon à condition toutefois que les Jésuites cessassent leur collusion avec la grande féodalité du Sud<sup>1</sup>.

Cette simple considération n'ayant d'autre but que de justifier, aux yeux du lecteur, l'importance d'un Pacifique portugais dont on aurait tort de négliger la place primordiale qu'il occupe dans le très grand drame que fut à la charnière des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles l'énorme espoir rapidement défilé d'un Japon chrétien.

Pierre CHAUNU.

**A Mirror for Americans. Life and Manners in the United States, 1790-1870, as recorded by American Travelers.** Compiled and Edited by Warren S. TRYON. The University of Chicago Press, 1952; 3 vol., 782 pages. Prix : 14 doll. 50.

Dans ces trois élégants volumes, M. Tryon a réuni un ensemble de textes relatifs à la vie américaine de la fin de la période coloniale à la guerre civile. Il rend ainsi facilement accessibles des documents utiles à connaître, que personne n'avait encore songé à condenser en un seul recueil. Tous ces textes sont extraits des récits des observateurs, anglais et américains surtout, qui ont parcouru le territoire de l'Union dans ces années où les déplacements étaient peu fréquents. Souvent, par suite, les récits de ces témoins oculaires restent les principaux éléments d'information sur la société de cette époque. Longtemps même, les historiens désireux de reconstituer les conditions d'existence des esclaves sur les plantations ont limité leur documentation aux données fournies par des hommes comme F. L. Olmstead, et, s'ils disposent aujourd'hui de bases plus scientifiques, ils ne peuvent ignorer pour autant l'opinion de ces observateurs.

Entre ces trois volumes il y a une certaine disparité, car les textes ne présentent pas une égale richesse d'information pour toutes les parties du territoire américain. Le premier aura un intérêt relativement restreint. Il contient, certes, beaucoup de choses sur les villes de l'Est, sur New-York, Boston, Philadelphie, Washington, sur les conditions d'existence de leur population, leur système scolaire, leur vie religieuse, leur aspect matériel, sur les voies de communication et les modalités des déplacements... Mais les textes cités n'apportent qu'un ensemble de détails faciles et un peu superficiels. Ça et là quelques données plus importantes apparaissent, telle la description des villages de Shakers par Benjamin Silliman. On notera avec amusement les impressions d'un homme de l'Ouest au contact des raffinements de la vie dans les centres urbains de l'Est. Mais il sera difficile de bâtir sur ces éléments fragmentaires un tableau de la vie dans les États atlantiques.

En revanche, le deuxième volume, consacré au « royaume du coton », sera précieux pour la connaissance du Sud de cette époque. Le sujet, il est vrai, se prêtait à des vues plus élevées. Les multiples observations auxquelles a donné lieu la question de l'esclavage suffiraient à garantir l'intérêt du livre. Or, l'éditeur n'a pas seulement réuni les récits les mieux susceptibles de nous renseigner sur ce problème fondamental : il y a ajouté un choix de textes qui décrivent les aspects sociaux caractéristiques du Sud. Il parvient ainsi à nous présenter un tableau des différents types de plantations qui se répartissent dans les grandes zones agricoles du Sud, une plantation de canne à sucre en Louisiane, une plantation de tabac en Virginie,

1. *Portugal and Brazil*, op. cit., p. 208.

une plantation de riz en Caroline du Sud. A côté des nègres figurent les pauvres blancs, les colonies allemandes du Texas, les créoles de Louisiane, si profondément différents de la société américaine des États à esclaves. Les textes de James K. Paulding, F. L. Olmstead, J. H. Ingraham, permettront au lecteur de se familiariser avec le commerce des noirs, avec les conditions de travail et les modalités de la vie matérielle de la main-d'œuvre servile, avec l'action des « overseers » et des « slave drivers », avec certains types de planteurs enfin, que la plupart des observateurs représentent sous un jour plus sympathique que leurs subordonnés. A ces témoignages, qui ne révèlent point de parti pris contre l'esclavage, s'oppose celui de John S. C. Abbott, qui fait le procès de « l'institution particulière » et de « l'infâme législation » qui en sanctionne l'existence. On lira avec intérêt les descriptions des villes du Sud avant la guerre civile, Savannah, Charleston, la Nouvelle Orléans surtout, dont la physionomie si personnelle explique les nombreux commentaires des voyageurs. Même dans les pages relatives à la guerre, extraites des mémoires d'un correspondant de journal, on trouvera des détails vécus de nature à compléter le tableau des opérations de Sherman.

La vie dans les pays de l'Ouest, qui forme le sujet du troisième volume, offre une moins riche matière. Inévitablement, les récits reproduits par l'éditeur s'étendent sur les conditions d'accès aux terres neuves du bassin du Mississipi, sur les interminables voyages qui conduisent dans l'Illinois ou le Missouri les immigrants des États atlantiques ou des pays européens, sur les difficultés matérielles qu'ils doivent vaincre, sur les logements de fortune qu'ils élèvent, caractéristiques de la frontière. Sur les villes qui commencent à s'édifier, il y avait peu de chose à dire, en dehors de la rapidité de leur croissance, de l'activité fébrile qui s'y manifeste, des possibilités de gain qu'elles assurent aux nouveaux venus. Mais on lira avec profit le tableau qui nous est tracé de la naissance et de l'essor de Chicago, du développement de Saint-Louis, de leurs premières industries. Les paysages de l'Ouest, du Kentucky surtout, au moment où le recul de la frontière était sur le point d'en bouleverser la physionomie, donnent aussi lieu à de bonnes descriptions, et les observations consignées par Horace Greeley apportent les impressions d'un journaliste qui voyait dans ces pays de l'Ouest la terre où une société nouvelle était appelée à s'édifier.

L'ensemble constitue une œuvre bien faite, bien présentée, utile pour quiconque voudra puiser une documentation de première main sur la vie américaine dans les trois sections du territoire de l'Union.

M. GIRAUD.

**L.-M. JOUFFROY. L'ère du rail.** A. Colin, 1953, 224 pages. Prix : 250 fr. (Collection A. Colin, n° 286.)

Le nouveau livre de M. Jouffroy contient une philosophie autant qu'une histoire des transports depuis l'apparition du chemin de fer. Situant « l'ère du rail » dans la succession des époques caractérisées par leur outillage, il décrit la transformation du monde par la voie ferrée et pose pour terminer les problèmes d'une adaptation rendue nécessaire par les progrès techniques contemporains.

Ce petit volume apporte la contribution d'un technicien de l'exploitation commerciale des chemins de fer à l'histoire de l'espace réel, conçu non plus comme une catégorie de l'étendue géographique, mais comme une notion spécifique, intégrant de multiples facteurs concrets et n'ayant que peu de choses à voir avec la figuration



cartographique traditionnelle, pas plus d'ailleurs qu'avec la notion de prix de revient étroitement entendue. C'est la tarification qui construit l'espace, compte tenu des données géographiques et techniques; elle est la composante entre les besoins du commerce et ceux de l'État. L'auteur analyse la physiologie des espaces français, britannique, allemand, russe ou américain. Le chemin de fer anglais est voué au service d'une clientèle industrielle. Le « *railroad* » américain a un « régime caravanier entre oasis par unités massives » et voitures de grande capacité. L'Europe continentale doit adapter sa « technique voiturière » à des pays peuplés antérieurement à l'ère du rail, en fonction d'un espace différent à tous points de vue, où une densité d'occupation supérieure est bien plus étalée. La complexité de l'espace est fluctuante parce que la technique évolue continuellement. Cette évolution obéit à des lois que l'auteur s'efforce avec bonheur de dégager. A la limite, un nouvel espace est créé, dont l'organisation revient toujours à l'État. Pour finir, M. Jouffroy se demande si le progrès indéfini des techniques ne se heurtera pas à une borne inéluctable, celle de l'étendue géographique. Le problème de la perméabilité de l'espace ne naîtrait plus de l'insuffisance des transports, mais de l'inflation des moyens techniques offerts à l'humanité. Les questions d'organisation l'emporteraient sur les besoins de création. On voit l'ampleur des problèmes abordés avec une précision trop rare en cette matière. Cette brève et dense synthèse jette des ponts entre ces domaines trop souvent séparés : géographie, histoire et techniques commerciales. Elle mérite d'attirer l'attention de tous ceux qu'intéresse la structure matérielle des civilisations contemporaines.

LOUIS GIRARD.

- I. — L. E. HARRIS. *Vermuyden and the Fens. A study of Sir Cornelius Vermuyden and the great Level*. London, Cleaver-Hume Press, 1953; in-8°, 168 pages, 9 ill. et cartes, index. Prix : 21 s.
- II. — JOAN THIRSK. *Fenland farming in the sixteenth century*. Leicester, University College, 1953; in-8°, 45 pages, 1 carte. (Department of english local history. Occasional papers, n° 3.) Prix : 6 s.

I. — Depuis quelques années, on s'intéresse beaucoup, en Angleterre, à la conquête des Fens. L'ouvrage de L. E. Harris accroît ainsi une série d'études déjà fort riche. Il est centré sur un personnage haut en couleur : le Hollandais Cornelius Vermuyden, qui, à travers les troubles de la guerre civile, entreprit la grande œuvre de drainage. Ce livre, écrit par un technicien qui a d'ailleurs pu utiliser les précieux documents du Fen Office à Ely, est bien construit, d'une analyse toujours nette et soulevant les problèmes, magnifiquement illustré, et d'une présentation de qualité, dans la meilleure tradition anglaise.

C'est au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle que les Russell, comtes de Bedford, reçoivent les dépouilles des abbayes du Fen. Après avoir esquissé les premiers plans de drainage à la fin du siècle, et notamment celui de Humphrey Bradley, l'auteur introduit le héros de l'« aventure », Vermuyden, arrivé en 1621, à trente et un ans, en Angleterre. Neuf ans de travaux profitables au service du roi, et en 1630, après accord avec Francis Russell, le début du Great Level qui devait durer vingt-cinq ans.

Il suffira de dégager les divers apports de cette vaste étude. La partie relative à la technique est très développée : données naturelles, plans généraux de formation des polders, comparaisons avec les techniques et les projets actuels. On voit bien que l'auteur est lui-même ingénieur.

Mais l'histoire générale trouve, elle aussi, largement son compte, et ce n'est pas le moindre intérêt du livre. On voit passer là un Charles I<sup>er</sup>, qui est pendant quelques années commanditaire de l'entreprise où il se jette avec un vif enthousiasme, suscitant le grand Discours de 1638 où Vermuyden rassemble ses idées sur l'art du drainage ; un Cromwell surtout qui était « essentiellement un produit des Fens », très intéressé par l'affaire en cours.

L'histoire des résistances à Vermuyden est sans doute un des aspects majeurs de l'étude sociale de la conquête des Fens : soulèvement des villageois, opposition des grands propriétaires, heurt des compagnies rivales, animosités contre Vermuyden « l'étranger » : on saisit partout le choc violent des idées et des intérêts matériels, dans cette curieuse colonisation intérieure. *Clash of vital personalities* : c'est ce qu'a bien vu et bien raconté M. Harris, constamment appuyé sur de solides recherches dans les archives anglaises ou hollandaises. Voilà, certes, un essentiel et sûr hommage à l'« homme qui draina les Fens » et qui « servit bien l'Angleterre ». Son beau portrait, attribué à Miereveld, ouvre le livre.

II. — Miss Joan Thirsk vient de donner, dans les Publications d'histoire locale anglaise, une étude de l'exploitation agraire dans les Fens du Lincolnshire au xvi<sup>e</sup> siècle. Petite brochure, grand travail, dont il faut admirer la précision et la densité. Après une enquête rapide sur le peuplement qui lui permet de mettre en valeur les petites villes-marchés de cette Hollande anglaise, l'auteur analyse de près le village (townland) des Fens et son finage. En avant de la digue protectrice, la zone du *saltmarsh* distribuée entre les villages sous forme de lotissements privés ou communaux, pays de pâtures où les landlords, la Couronne elle-même ont su maintenir soigneusement leurs droits. Derrière la digue, l'ancien *marshland*, devenu excellent pâturage et de plus en plus terre à blé ; là s'est ouverte de bonne heure la lutte entre le vieux système de l'openfield et l'enclosure envahissante. Les prés permanents y sont encore rares. Troisième région : le Fen proprement dit, en grande partie resté commun à des groupes de villages ; trois excellentes pages évoquent l'exploitation ancienne de ces pays marécageux où des levées protégeaient des eaux (celle du Holland Fen, par exemple, avait 20 milles de tour).

L'ouvrage se termine par une vue perspective de l'économie du pays, fondée sur la culture des céréales, l'élevage, la pêche. Des statistiques appuient l'exposé qui comporte des comparaisons avec l'économie du Leicestershire à la même époque. Le mouvement d'enclosure à la fin du siècle et ses répercussions sociales, les formes de l'exploitation et de la tenure, le niveau de vie du pays, tout est développé avec un grand sens de l'histoire économique et sociale, dans sa complexité et sa réalité.

L'étude est préfacée par le professeur R. H. Tawney, qui retrace à grands traits l'évolution du Fen, vante les mérites de l'histoire agraire régionale et tout particulièrement ceux de l'*illuminating paper* de Miss Joan Thirsk.

P. DE SAINT-JACOB.

Gerhard Ritter. Friedrich der Grosse. Ein historisches Profil. Heidelberg, Quelle u. Meyer, 1954, Dritte Auflage, 262 pages.

Gerhard Ritter, professeur à l'Université de Fribourg, a été amené à rééditer son ouvrage sur Frédéric II, dont la première édition datait de 1936 et dont l'édition postérieure avait été détruite au cours des bombardements. L'auteur a pris

soin de rappeler que cette œuvre pie à l'égard du plus célèbre des rois de Prusse n'a rien à voir avec l'esprit qui a présidé, le 21 mars 1933, à la cérémonie de Potsdam. La courageuse attitude de Ritter à l'égard de l'hitlérisme, son rôle dans la résistance allemande suffiraient à écarter une pareille hypothèse.

En relisant le livre de Ritter, nous avons repris contact, une fois de plus, avec cette figure, combien vivante, de l'Unique, dont il reste malgré tout si difficile de se faire une idée conséquente. Hohenzollern type ou despote éclairé? Car son système s'appuie sur cette conception du *Dreiständestaat* — noblesse, paysannerie, bourgeoisie — qui le contraint à sacrifier des réformes profondes aux nécessités d'un certain « réalisme » social et aux besoins militaires de l'État. Et, en même temps, son idéal l'amène à renverser entièrement les rapports qui existaient entre le prince et ses sujets dans l'État absolutiste de son temps, à se considérer comme le premier ministre d'une monarchie qui ne lui appartient pas, à se dévouer corps et âme au service d'une collectivité dont il s'enorgueillit d'être le serviteur. Il reste, enfin, malaisé de prononcer un jugement de valeur sur l'œuvre matérielle de la monarchie frédéricienne, qui, par la séparation de la justice et de l'administration, a jeté les bases du *Rechtsstaat* moderne, mais qui a été pourtant incapable de créer les institutions susceptibles de survivre au génial cerveau qui les fit fonctionner.

C'est le chapitre de conclusion : « Frédéric et nous », ajouté à la dernière édition, qui a retenu surtout notre intérêt. Ritter se livre, en effet, ici à un examen de l'influence que la politique du grand Frédéric a pu exercer sur la conscience politique allemande. Ayant cité le jugement de l'historien anglais J. P. Gooch : « Le vol de la Silésie appartient, comme le partage de la Pologne, aux crimes les plus sensationnels de l'histoire moderne », l'auteur se demande si l'idée de raison d'État, telle qu'elle s'est introduite avec Frédéric pour la première fois dans la politique allemande, n'est pas jusqu'à un certain point responsable des abus qui ont été faits de cette notion au cours des siècles suivants. N'est-ce point, d'après Ritter, l'une des dangereuses tendances de l'historiographie allemande que de s'être laissé bercer par la conception hégélienne de la rationalité du réel, d'avoir méconnu le « caractère démoniaque de la puissance » (*Die Dämonie der Macht*), d'avoir noyé la responsabilité personnelle en invoquant la fatalité du destin? Aux historiens allemands qui ont vécu la seconde guerre mondiale, et qui ont vu l'abus fait des notions d'« expansion vitale » et de « peuple sans espace », il n'est plus possible de justifier les actes de violence de Frédéric comme ils l'avaient fait autrefois, et comme Ritter l'avait fait lui-même dans les premières éditions de son livre.

A vrai dire, les préoccupations qui apparaissent dans ce chapitre ne sont point entièrement nouvelles dans l'œuvre de Ritter. Dans son livre *Europa und die deutsche Frage* (Munich, 1948), il avait déjà écrit : « La politique frédéricienne n'est pas brutalement « militariste » ; elle n'a pas été tendue uniquement vers la puissance et la conquête par les armes. » Ritter cherchait déjà à démontrer que les principes humanitaires de Frédéric n'ont pas seulement inspiré ses divers testaments politiques, mais encore sa législation sur la tolérance, sa réforme du droit et de la justice, sa politique de mercantilisme économique, et que c'est précisément cette action de « régent éclairé » qui a fait le plus d'impression en Europe et qui a suscité au roi de Prusse les imitateurs les plus fervents. Il protestait contre la confusion établie, de façon arbitraire, entre le dévouement illimité à l'État réclamé par Frédéric II et la fameuse « *Gefolgschaft* » dont s'enorgueillissaient Hitler et ses lieutenants. Il se refusait à admettre que l'on pût comparer les conquêtes limitées,

faites par Frédéric, et les plans grandioses d'anéantissement des pangermanistes et des hitlériens. Tout récemment encore, dans une conférence prononcée au Congrès des historiens allemands de Brême et publiée par la *Historische Zeitschrift* (février 1954), sous le titre « *Das Problem des Militarismus in Deutschland* », Ritter est revenu sur le même problème : Frédéric n'a jamais fait qu'une « politique de cabinet », menant la guerre avec des moyens et des fins limitées, contrôlant sa volonté de puissance par l'exercice de sa raison, cherchant seulement à assurer à son pays des avantages qui améliorassent sa situation diplomatique et militaire dans le concert des grands États.

Dans ces diverses publications, la pensée de Ritter apparaît clairement : il s'agit d'innocenter Frédéric II, plus tard Bismarck, et d'une façon générale les hommes d'État prussiens, du reproche qui leur a été fait d'avoir développé en Allemagne un esprit de militarisme conquérant. Cet esprit est né au contraire, selon Ritter, de l'idéologie libérale et nationale, issue de la Révolution française, qui a transformé les guerres en « croisades » contre un adversaire détesté et dont on cherche la destruction intégrale. Ritter est amené à distinguer entre les buts poursuivis par la Prusse historique, qui s'affirme en tant que puissance militaire, mais avec des objectifs limités, et ceux qu'ont envisagés les divers représentants de la tendance pangermaniste, dont les députés au Parlement de Francfort ont été les précurseurs.

Il ne nous appartient pas de discuter ici l'ensemble de cette thèse : nous rappellerons qu'une réfutation, du point de vue marxiste, a été tentée par A. Meusel dans la revue *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* (1953, n° 6), qui paraît à Berlin-Est. Nous pensons pour notre part que la distinction établie par Ritter demanderait à être plus fortement soulignée chez nous, dans les livres qui ont trait à l'Allemagne. Pour ce qui est de Frédéric II, la démonstration de Ritter est particulièrement convaincante. Il faudrait noter toutefois que c'est sous Frédéric que la noblesse a acquis en Prusse cette autorité et ce prestige qui lui permettront de résister aux défaites des guerres napoléoniennes et de devenir le cadre social le plus puissant de l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. A cette noblesse, Frédéric a conservé les privilèges les plus étendus, ainsi que le monopole des hautes fonctions militaires et civiles. Ainsi s'est trouvée placée, pour près de deux siècles, à la tête de la Prusse, puis de l'Allemagne, une caste dont l'influence sur la politique générale du pays se manifesta plus d'une fois dans le sens d'un militarisme conquérant : le partage de la Pologne, qui devait lier si longtemps la diplomatie prussienne à la Russie, était conforme aux intérêts économiques du *Junkertum*.

Ce livre sur Frédéric II — et c'est peut-être le plus haut titre à notre intérêt — manifeste la crise de conscience que traversent tant d'historiens allemands à la suite du dénouement de la tragédie hitlérienne. Ce sentiment de responsabilité qui les anime, ce besoin de justifier leur passé national manifestent des préoccupations dignes de retenir l'attention. En renouvelant l'interprétation qu'il avait donnée, il y a vingt ans, de la politique du grand Frédéric, Ritter obéit d'ailleurs à l'un des impératifs les plus pressants qui s'impose à l'historien : celui de remettre sans cesse en chantier les travaux dont les conclusions pouvaient paraître les plus solides ou les plus définitives.

Jacques DAOZ.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

**Histoire générale.** — *Vingt années d'histoire économique et sociale. Table analytique des « Annales »* fondées par Marc BLOCH et Lucien FEBVRE (1929-1948), par Maurice-A. ARNOULD, avec la collaboration de V. CHOMEL, P. LEUILLIOT, A. SCUFFLAIRE. Augmentée des tables et index 1949-1951 (Paris, A. Colin, 1953, in-8°, 345 p.). — Il est bien inutile de souligner l'étonnante richesse en travaux originaux et en indications bibliographiques de la collection des *Annales*, fondée en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre. On se félicitera donc que, grâce à la générosité du C. N. R. S. et au travail patient de M. M.-A. Arnould, professeur à l'Université de Bruxelles, aidé de trois collaborateurs, on puisse maintenant disposer d'un instrument de travail qui permette de puiser sans peine dans cette mine d'or. La table qui nous est présentée se divise en deux parties, un index alphabétique et un répertoire analytique dont le plan a été élaboré de manière à répondre aux idées directrices qui président aux destinées des *Annales*.

— L. SCHMIDT. *Histoire des Vandales* (Paris, Payot, 1953, in-8°, xv-248 p.; prix : 700 fr.). — L'« Histoire des Vandales » de L. Schmidt est la traduction de la *Geschichte der Wandalen* parue à Munich en 1942, et qui constitue la refonte complète de l'ouvrage du même auteur paru sous le même titre en 1901. A vrai dire, on en voit assez mal l'utilité. Il s'agit d'un travail de pure érudition, qui ne présente d'intérêt que pour un cercle assez étroit de spécialistes à qui le texte original était évidemment accessible. Mais cela est affaire d'éditeur et l'on se bornera à souligner la qualité intrinsèque du livre qui est sans doute possible le meilleur qu'on ait écrit sur la question. Il n'empêche qu'il témoigne d'une conception assez étroite de l'histoire et qu'on devra y recourir pour apprendre plus que pour comprendre. La traduction — si du moins j'en crois les sondages auxquels j'ai procédé — est généralement fidèle. On a même respecté les erreurs de références.

Christian COURTOIS.

— C'est en 1885 que Charles W. C. OMAN, alors simple étudiant, publia son premier mémoire sur *The Art of War in the Middle Ages, A. D. 378-1515*. Plus tard, sous le même titre, vinrent un gros ouvrage (1898) ne dépassant pas la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, puis une seconde édition en deux volumes (1924) menant le récit jusqu'à l'aube des temps modernes. M. John H. BELLER procure une nouvelle édition du mémoire primitif, sans doute « classique » de l'historiographie, mais bien dépassé (Ithaca, N.-Y., Cornell University Press, 1953, in-8°, xviii-176 p.; prix : 3 dollars). Quelques additions ou corrections, une introduction bibliographique, à l'usage surtout du lecteur anglo-saxon, ne rajeunissent pas suffisamment un texte au demeurant bien sommaire. Suffit-il, quand Oman affirme l'inexistence de toute stratégie dans les armées féodales, d'ajouter en note que « tout cet aspect de la guerre médiévale devrait être à nouveau examiné à fond », et d'omettre que



les travaux de MM. Prince, Verbruggen et Boussard, pour ne citer que les plus récents, ont déjà poussé assez loin cet examen?

É. PERROY.

— Hans BARON. *Erasmus-Probleme im Spiegel des Colloquium « Inquisitio de fide »*, dans *Archiv. für Reformations-Geschichte*, vol. XLIII (1902), n° 2. — Recension de l'édition réalisée par R. Thompson (Yale University press, 1950) d'un dialogue d'Érasme : l'*Inquisitio de Fide* (1524).

— *Le Leibniz und die europäische Ordnungskrise* de R. W. MEYER, professeur à l'Université de Zurich (Hambourg, Hansischer Gildenverlag, 1948), a été traduit en anglais par J. P. STERN (*Leibnitz and the Seventeenth-Century Revolution*, [Cambridge], Bowes and Bowes, s. d. [1952], in-8°, 227 p.). Non seulement le titre a été modifié, mais l'auteur, en collaboration avec le traducteur, a révisé un assez grand nombre de ses pages. L'analyse des idées de Leibnitz sur la réorganisation de l'Europe au lendemain de la guerre de Trente ans et de son plan d'un « Empire européen » a été précisée. On relira avec profit les chapitres sur l'essai de conciliation entre la « révolution » cartésienne et le traditionalisme aristotélicien de l'Allemagne protestante.

— Edmond PRÉCLIN, avec la collaboration de Victor-L. TAPIÉ. *Le XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, Presses universitaires, 1952, 2 vol. in-12 à pagination continue, xiv-996 p. Coll. *Clio. Introduction aux études historiques*). — Avec son millier de pages, avec les 250 colonnes de son index (12.500 noms ou indications de matières), avec ses 22 chapitres dont chacun est escorté de notes doubles de lui, en moyenne, quant au nombre de lignes, ce *XVIII<sup>e</sup> siècle* donne dès l'abord l'impression d'avoir coûté à ses auteurs un long effort de travail, digne en lui-même d'admiration et de louange.

Le plan et la plupart des chapitres s'inspirent de points de vue fort classiques dans l'ensemble. Destiné à des étudiants français, le manuel accorde la place première et prépondérante à la France, une large place encore aux États européens et aux États-Unis en formation, le reste du monde ne bénéficiant que de développements sensiblement plus sommaires, soit au titre de pays de colonisation européenne, soit au titre d'éléments de ce qu'on appelle le « monde connu », ce qui veut dire, presque toujours, connu des Européens. Beaucoup de « faits » et de dates, peut-être trop, mais d'un choix généralement heureux. Des portraits et des schémas politiques à la Seignobos, soutenus ou complétés par des aperçus économiques. Les questions de structure sociale, dont la plupart sont assez neuves et auxquelles *Clio*, pour cette raison même, devrait avoir pour mission de ménager accès, ont été en grande partie négligées : les auteurs nous en avertissent d'ailleurs très franchement, et s'en excusent, ayant eu conscience de certaines lacunes et ayant sans doute éprouvé le malaise bien connu de l'historien qui, voulant pénétrer l'esprit d'une époque, n'a pas pris soin d'examiner d'abord ses sociétés.

On appréciera particulièrement, au tome I, l'exposé, condensé, mais clair, sur les Treize Colonies. Au tome II — qui porte ce titre, à notre sens, peu heureux : *Forces internationales* — un chapitre sur les explorations et un autre, peut-être trop découpé en petits alinéas numérotés, sur les mouvements et conflits religieux, rendront bien des services. Les arts, eux aussi, sont dignement traités, y compris la musique, ce qui est à approuver.

Malgré leur inégalité très apparente et quelques lacunes inévitables (un ouvrage de Scoville sur la verrerie, des thèses sur l'évolution de la pensée dans les provinces françaises, etc.), les indications bibliographiques dépassent sensiblement

ce dont de jeunes étudiants ont besoin ; il est vrai que *Clio*, sans le dire, s'adresse aussi à d'autres qu'eux. Certains « états de questions » sont remarquablement informés ; d'autres prêteraient à discussion : l'un d'eux, sur la vie de la société (p. 856-858), nous a paru un peu fallacieux.

En somme, le temps n'étant pas encore tout à fait venu de renouveler les vieux cadres dans des manuels qui doivent nécessairement tenir compte des programmes de licence ou de concours tels qu'ils se présentent aujourd'hui et non tels qu'ils seront demain, on peut dire que ce *XVIII<sup>e</sup> siècle*, bien contrôlé, consciencieux dans toutes ses parties, va occuper, dans la série des « *Clio* », qu'il achève de compléter, une excellente place.

H. DROUOT.

— Des *Scritti di sociologia e politica in onore di Luigi Sturzo* émane l'article de M. Eugenio DI CARLO, *Il concetto di giustizia in Voltaire e in Rosmini* (Bologne, Zanichelli, 1950, in-8°, 13 p.). Le distingué professeur de droit de Palerme y suit l'histoire d'un concept difficile et nous le félicitons de sa science érudite au service d'une idée essentielle.

G. BN.

— Il a fallu beaucoup d'ingéniosité à M. C. M. DESTLER pour donner le titre de *Liberalism as a Force in History : Lectures on Aspects of the Liberal Tradition* (New London, Connecticut College, 1953, in-8°, 52 p.) à une élégante plaquette contenant le texte de trois conférences faites par des professeurs d'universités américaines : M. H. HOLBORN traite des défauts et de l'échec des traités de paix de 1919-1921 ; M. P. W. GATES retrace l'histoire des spéculations foncières aux États-Unis et montre comment on a passé de l'individualisme du *xix<sup>e</sup> siècle* au « collectivisme » des grandes entreprises rooseveltiennes ; Miss H. M. CAM tente de dire en quoi les institutions représentatives et parlementaires anglaises, au cours du *xv<sup>e</sup> siècle*, se sont de plus en plus différenciées de celles du continent. L'inconvénient de telles publications est de passer inaperçues des spécialistes qui pourraient profiter de ces chapitres disparates.

É. P.

— Nicolas SVORONOS, *Histoire de la Grèce moderne* (Paris, P. U. F., 1953, 125 p. Collection « Que sais-je ? »). — Les cinq chapitres de ce petit volume sont consacrés successivement à la Grèce asservie — de la domination franque à 1821 — à la guerre d'indépendance (1821-1832) — à la Grèce libérée (1843-1856) — à l'évolution de la Grèce moderne (1856-1910) et à l'européisation du pays (de 1910 à 1950). Les problèmes intérieurs, religieux, politiques ou sociaux sont exposés brièvement, mais fournissent d'utiles bases pour une connaissance plus approfondie de questions complexes et souvent peu familières aux Français.

J. VIDALENC.

— M. LEO VALIANI, auteur précédemment d'un essai sommaire sur l'histoire du socialisme au *xix<sup>e</sup> siècle*, s'est remis à l'œuvre pour publier une histoire documentaire du même mouvement à partir des premières années du *xix<sup>e</sup> siècle*. Le premier volume a paru (*Storia del movimento socialista ; t. I : L'epoca della prima Internazionale*. Florence, La nuova Italia, s. d. [1953], in-8°, II-277 p.). Par œuvre documentaire, il faut entendre un livre fondé sur des lectures étendues et non sur des recherches originales. Ce premier volume traite assez rapidement des premiers socialistes français jusqu'à Blanqui, d'Owen et du chartisme ; il insiste ensuite sur le Manifeste communiste et, enfin, s'étend plus longuement sur Proudhon, Lassalle, Mazzini, sur la première Internationale et surtout sur la Commune. On ne pense

pas que ces chapitres, en général, apparaissent comme bien neufs aux lecteurs français, mais il n'en ira sans doute pas de même, au moins pour beaucoup d'entre eux, pour ce qui est des pages relatives à l'Italie. Déjà le chapitre IV consacre vingt-quatre pages sur quarante-huit à Mazzini; puis tout le chapitre VII concerne les Internationalistes italiens. L'auteur promet de parler, dans le prochain volume, de l'influence de Bakounine dans les autres pays, notamment en Espagne, et de la sociale-démocratie allemande.

G. LEFEBVRE.

**Antiquité.** — Ph.-E. LEGRAND. *Hérodote : Histoires*; VIII (Paris, Les Belles-Lettres, 1953, in-16, 161 p., dont 144 p. doubles). — Cette partie de l'excellent ouvrage du regretté Ph.-E. Legrand présente les mêmes qualités que les précédentes. Le texte et la traduction sont accompagnés de trois notices, où abondent de précieuses remarques. Dans la première, qui concerne le déroulement de la deuxième guerre médique depuis le combat de l'Artémision jusqu'à celui de Salamine, l'auteur signale les erreurs et l'in vraisemblance de certaines assertions d'Hérodote, et il insiste sur l'aspect fort décousu — mais, sans doute, assez fidèle — du récit consacré à la bataille de septembre 480. Les principales sources sont, les unes delphiques, les autres athéniennes; l'historien met en relief les malheurs et la gloire d'Athènes, sans manifester, d'ailleurs, une parfaite estime pour Thémistocle. — La notice suivante intéresse la fuite des vaisseaux barbares et la retraite du Grand Roi; Hérodote se sert principalement des mêmes sources et, en outre, d'indications provenant de Sparte et des régions traversées par Xerxès durant sa retraite. — Une troisième notice, enfin, étudie les chapitres où est racontée la libération définitive de la Grèce: l'exposé d'Hérodote manque parfois de clarté et soulève plus d'une réserve; les sources sont, d'abord, surtout athéniennes et, dans une moindre mesure, samiennes, béotiennes et macédoniennes; puis l'information a pour origines principales Athènes et la Grèce centrale; enfin, la documentation de provenance attique disparaît presque totalement, tandis que les nombreux éloges décernés au régent Pausanias nous donnent le droit de supposer qu'Hérodote a été renseigné par des Lacédémoniens soucieux — pour des raisons personnelles ou nationales — de glorifier le vainqueur de Platées.

— Doris RAYMOND. *Macedonian regal coinage to 413 B. C.* (Numismatic notes and monographs, n° 126) (New-York, The Numismatic society, 1953, in-8°, xi-170 p., 15 pl. h. t.). — Après un bref aperçu sur l'histoire primitive de la Macédoine, l'auteur étudie avec une extrême précision le développement de son monnayage royal jusqu'à l'avènement d'Archélaos. Les différents types et groupes de monnaies sont méticuleusement définis et classés; la chronologie en est fixée aussi strictement que possible; leurs divers caractères techniques et artistiques sont mis en bonne lumière (l'auteur montre, par exemple, comment certains graveurs ont témoigné d'un habile et vigoureux réalisme dans la représentation du vêtement). Les rapports de ce monnayage avec l'histoire extérieure du royaume sont examinés de façon aussi ingénieuse qu'instructive: les monnaies d'Alexandre I<sup>er</sup> attestent d'abord sa tendance à favoriser la cause athénienne, puis son hostilité à l'égard d'Athènes dès que celle-ci entreprend de coloniser la région d'Amphipolis: l'apparition d'une nouvelle monnaie macédonienne en 465-463 révèle ce changement. Peu après la chute de Thasos, d'ailleurs, les nécessités des relations économiques rapprocheront les deux États: d'où de nouvelles transformations monétaires. Perdicas II restera fidèle durant un assez long temps à

la politique de son prédécesseur ; mais il l'abandonnera après la fondation de la colonie d'Amphipolis : la frappe des monnaies de type athénien est alors interrompue pour une vingtaine d'années (435/4-416/5) ; le roi s'efforce de contrecarrer l'impérialisme d'Athènes, notamment en fournissant une aide monétaire aux Chalcidiens ; c'est alors que reprend l'émission de tétraboles lourds dont on avait largement usé sous Alexandre I<sup>er</sup>.

— Charles SELTMAN. *A book of greek coins* (Londres, Penguin books, 1952, in-16, 31 p., 1 carte, 48 pl. h. t. ; prix : 4 s. 6 d.). — M. Seltman consacre à l'histoire des monnaies grecques un bref et dense aperçu, qu'accompagne une abondante illustration. L'auteur met en bonne lumière le double intérêt, commercial et artistique, de ce monnayage et indique fort clairement les principales étapes de son histoire, en la rattachant autant que possible aux grands événements sociaux et politiques. Il montre, par exemple, comment le refoulement des Barbares après la deuxième guerre médique permit à l'activité économique et artistique d'Athènes de prendre ce brillant essor dont les témoignages monétaires se discernent, notamment, en Macédoine et en Sicile, et il insiste sur l'importance de la période qui s'étend entre la fin des guerres médiques et la guerre du Péloponèse et que distingue la prépondérance de la monnaie athénienne. Il attribue à la peste de 430 une influence capitale sur l'histoire de l'art grec au v<sup>e</sup> siècle : ce fléau tua quantité d'artistes (céramistes, architectes, etc.) et provoqua une vaste émigration, en particulier vers l'Italie méridionale ; parmi les émigrés figuraient nombre de graveurs de monnaies ; dès cette époque, des artistes formés en Attique commencèrent à signer des œuvres siciliennes. M. Seltman décrit avec la plus louable précision les beaux résultats de l'activité d'Evainètos à Syracuse et à Catane, d'Héracléidas dans cette dernière ville, la célèbre tête d'Aréthuse, exécutée par Cimon, les tétradrachmes d'Agrigente représentant le quadrigue du Soleil, etc. L'invasion punique de 409-396 obligea d'ailleurs maints artistes à passer de Sicile en Italie ou sur le continent grec. L'auteur mentionne les divinités le plus souvent figurées sur les monnaies d'Alexandre (Athèna, Apollon, Zeus, Nikè, Héraclès, l'ancêtre légendaire des rois de Macédoine), et il rappelle que, vingt-trois ans après la mort d'Alexandre, Lysimaque fera graver sur ses monnaies les traits du roi défunt : c'est « la plus noble reproduction de tête » que l'on trouve sur les monnaies grecques.

— David M. ROBINSON. *A hoard of silver coins from Carystus* (New-York, The american numismatic society, 1952, in-8°, 62 p., 6 pl. h. t. ; prix : \$ 3). — Ce très utile ouvrage examine une collection de 92 monnaies d'argent provenant de Carystos et comprenant 76 pièces eubéennes, 6 tétradrachmes d'Athènes, 2 statères d'Élis, 7 alexandrins et 1 tétradrachme d'Antiochos Hiérax. M. Robinson ne se borne pas à décrire méticuleusement ces monnaies : il en étudie les relations avec l'histoire de l'Eubée, histoire dont il rappelle certains faits essentiels (notamment à l'aide des travaux de Geyer). Il souligne également l'importance économique de Carystos et de sa campagne, riche en pâturages, en champs fertiles, en vergers, en minerais, en carrières de marbre, etc. ; Carystos eut aussi des physiciens, des rhéteurs, des poètes comiques et des musiciens. Les rapports de notre collection — dont le caractère est plus familial que commercial — avec les événements politiques sont finement analysés : nous nous bornerons à rappeler ceux qui, d'après l'auteur, unirent l'histoire de ces monnaies à celle des relations, fort complexes, qui régnerent au iv<sup>e</sup> siècle entre la confédération de Chalcidique, Athènes, Thèbes

et l'Eubée (cf. p. 31-33). M. Robinson fait également observer que la collection ne renferme pas de monnaies de Philippe, et il estime que cette absence est peut-être due au vigoureux patriotisme local des possesseurs de ces monnaies.

— Constantin Emm. PÉRIPHANAKIS. *Les Sophistes et le Droit* (Athènes, 1953, in-8°, 67 p.). — L'auteur examine successivement les « points de vue des sophistes » sur la nature de la connaissance ; leur « positivisme juridique », opposé au « droit naturel » et inspiré de conceptions utilitaires ; la philosophie sociale de Protagoras (celui-ci voit dans l'État surtout une société politique, morale et juridique, que doit gouverner une démocratie fondée sur l'égalité civique) ; les divergences entre sophistes, dont les uns partagent les idées de Protagoras, d'autres préfèrent un régime basé sur la « force » des intérêts, d'autres, enfin, prenant pour règle « l'équité », souhaitent l'institution d'un droit panhellénique, la suppression de l'esclavage, la fraternité ethnique et l'égalité des fortunes. Dans un jugement d'ensemble, M. Périfhanakis souligne les contradictions et les insuffisances de la sophistique, et il conclut en rappelant, très brièvement, ses défauts et ses services : malfaisance de l'individualisme des sophistes, arbitraire de leur « subjectivisme » et de leur positivisme juridique ; importance des progrès dus à leur esprit critique et à leur examen des problèmes sociaux : ils ont ainsi frayé la route à la philosophie du droit. Très méritoire, enfin, est l'œuvre de ceux d'entre eux qui ont flétri l'esclavage et glorifié la fraternité humaine.

Une bibliographie sommaire et des notes abondantes — où cette bibliographie est souvent complétée — sont jointes à cette étude, qui renferme plus d'une analyse intéressante et s'efforce de préciser les distinctions nécessaires. Mais des réserves s'imposent : on regrette de ne pas trouver ici une bibliographie méthodique ; sur divers points, l'auteur eût pu mettre à profit certains ouvrages dont nulle trace n'apparaît dans ses indications bibliographiques : ainsi, l'*Alcibiade* de J. Hatzfeld, dont les arguments sur l'existence de Calliclès pouvaient renforcer les siens (p. 54) ; la consultation du beau livre d'Abel Rey, *La maturité de la pensée scientifique en Grèce*, lui eût permis de mieux distinguer entre les différentes générations de sophistes et, aussi, de se montrer plus équitable pour les avantages matériels, fort légitimes, en somme, qu'ils tiraient de leur enseignement. On ne voit pas non plus que M. Périfhanakis se soit servi du travail capital de G. Bastide, *Le moment historique de Socrate*, où les faiblesses de la sophistique sont mises en bonne lumière. Les très brèves indications consacrées à l'évolution sociale en Grèce du VII<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle (p. 29-30) sont assez confuses et insuffisantes.

— Ida CALABI. *Ricerche sui rapporti tra le poleis* (Florence, La Nuova Italia, 1953, in-16, VIII-165 p. ; prix : 700 lire). — L'idée dominante de ce méritoire ouvrage, c'est que les Grecs, tout en ayant nettement conscience de leur unité, n'ont pu jamais créer une organisation capable de régir souverainement les rapports de leurs cités entre elles. Le congrès hellénique de 481, par exemple, n'eut pour résultat que la formation d'un groupement de résistance contre les Barbares, et il n'en sortit nul organisme durable ; la ligue attico-délienne ne sera guère qu'un instrument des ambitions d'Athènes ; très douteuse est l'existence du décret que Périclès aurait fait voter, selon Plutarque, pour la réunion d'un congrès de la paix ; c'est seulement à des accords très partiels et limités qu'aboutirent les divers congrès helléniques du IV<sup>e</sup> siècle. La même conclusion se dégage d'une méticuleuse enquête sur l'arbitrage international ; maints exemples, il est vrai, nous montrent



qu'un esprit de modération et d'équité anima souvent les Grecs ; mais rien n'atteste la création d'un droit supérieur aux lois des différentes cités ; s'il y eut des médiations, on les regarda uniquement comme des actes diplomatiques, dénués de toute portée juridique. Les analogies que l'on constate entre certains arbitrages de l'antiquité grecque et l'arbitrage international des temps modernes sont de pure forme et ne peuvent intéresser que les juristes. Les Hellènes ont éprouvé, assurément, un besoin profond de justice et de paix ; mais ils n'ont pas réussi à se libérer de la guerre ; si leur conscience morale n'a cessé de s'affiner, elle est demeurée impuissante à triompher des réalités politiques. L'examen des antécédents de la « ligue de Corinthe » suggère les mêmes remarques : le synédriion assemblé par Démosthène en 341-340 n'a pas eu pour effet la formation d'un koinon durable et souverain, mais seulement la conclusion d'un pacte militaire entre quelques États grecs. Enfin, il n'y eut rien d'essentiellement nouveau dans le congrès réuni par Philippe à Corinthe en 338-337, et rien ne nous oblige à y voir un « premier pas » délibérément accompli vers une transformation radicale du monde hellénique.

Un index des sources et un index analytique fort soigné sont joints à cette très utile et intéressante étude, qui rendrait plus de services encore si les notes étaient un peu moins sobres en indications bibliographiques.

-- FR. CARRATA-THOMES. *Egemonia beotica e potenza marittima nella politica di Epaminonda* (Turin, Publications de la Faculté des lettres et de philosophie de l'Université, 1952, in-8°, 53 p., 2 cartes ; prix : 350 lire). — Consacrant d'abord un bref et clair exposé aux préludes de la grande politique navale de Thèbes, l'auteur signale, notamment, les avantages que procurèrent à la flotte béotienne l'appui de l'Eubée et l'annexion des ports de Sicyone et de Pellène. Puis, il montre avec précision comment l'or perse, la technique carthaginoise et les ressources minières et forestières de la Macédoine permirent à Épaminondas de lancer son offensive maritime de 364-363 : cette offensive réussit, non pas à briser la puissance athénienne (ce n'était pas son but), mais à en préparer l'effondrement. Épaminondas voulait assurer aux Thébains l'entière hégémonie de la Grèce ; mais divers obstacles — entre autres le goût ardent des Hellènes pour l'autonomie — firent avorter sa tentative. A l'exemple de M. Guillon, l'auteur s'élève, très justement, contre le « préjugé antibéotien » ; il rappelle les différents échecs infligés aux Athéniens de 362 à 357<sup>1</sup>, sans ajouter, il est vrai, que ces insuccès ne furent pas dus aux forces thébaines ; l'expédition d'Épaminondas n'avait d'ailleurs pas frappé d'un coup décisif la puissance maritime, économique et financière d'Athènes, qui, partiellement reconstituée en 357, eût pu subsister longtemps encore sans les initiatives et l'habileté d'un Mausole et d'un Philippe.

A cette étude fondée sur de copieuses lectures et riche en vues judicieuses et pénétrantes, M. Carrata-Thomes a joint une table chronologique et des indices qui rendront au lecteur les plus grands services.

Paul CLOCHÉ.

**Le monde musulman.** — H. A. R. GIBB. *Mohammedanism* (Londres, Oxford University Press, 1953, viii-206 p. ; prix : 6 s.). — Il est toujours très difficile de traiter en quelques pages un immense sujet, surtout quand on le connaît à merveille. M. Gibb, l'un des plus célèbres parmi les arabisants anglais, n'a pourtant pas hésité

1. Cf. P. CLOCHÉ, *La politique étrangère d'Athènes de 404 à 338 av. J.-C.*, chap. VII ; *La démocratie athénienne*, chap. XXIII.

devant une telle tâche. Il a publié en 1948 ce petit livre sur l'Islam et en donne maintenant une seconde édition mise à jour. L'ouvrage comprend, outre une préface, une bibliographie et un index, les dix chapitres suivants : 1, L'expansion de l'Islam ; 2, Mohammed ; 3, Le Coran ; 4, La doctrine et le rituel dans le Coran ; 5, La tradition prophétique ; 6, La loi ; 7, Orthodoxie et chi'isme ; 8, Le Soufisme ; 9, Les confréries religieuses ; 10, L'Islam dans le monde moderne.

Comme son titre l'indique, ce livre est essentiellement centré sur la religion, de même que son correspondant français, le livre classique de M. Gaudefroy-Demombynes sur *Les institutions musulmanes*. L'originalité n'en est ni dans le sujet, ni dans la composition, mais bien dans quantité de remarques extrêmement perspicaces qui en font tout le prix. On n'y trouvera donc pas seulement un exposé très clair et très complet de la religion musulmane sous tous ses aspects, mais aussi, et peut-être surtout, une compréhension profonde du phénomène musulman, aussi bien dans le présent que dans le passé, par un savant qui est doué, en outre, d'une rare pénétration d'esprit.

— W. M. WATT. *Muhammed at Mecca* (Oxford, Clarendon Press, 1953, xvi-193 p. ; prix : 18 s.). — Si nous sommes relativement bien renseignés sur la période médinoise de la vie du Prophète par de nombreux témoins dont les récits nous ont été conservés, comme par la tradition prophétique et le Coran lui-même, nous le sommes beaucoup moins sur les quelque cinquante années qui ont précédé l'Hégire. Aussi faut-il savoir un grand gré à l'auteur d'avoir tenté de jeter quelques clartés sur une période à la fois si importante et si obscure. Certes, il ne prétend pas tout expliquer, car c'est un savant trop consciencieux pour se lancer dans des hypothèses hardies, mais sans fondement suffisant. Néanmoins, grâce à un examen exhaustif des textes, allié à un très grand respect de ceux-ci et de ce dont il parle, il parvient à établir quelques points importants et à présenter bien des suggestions intéressantes.

Il commence naturellement par un tableau de la société mekkoise à la fin du <sup>vi</sup> siècle, et il croit pouvoir y discerner une sorte de malaise se traduisant par le déclin des institutions sociales, une sorte de crise économique provoquée par la rivalité de la Perse et de Byzance en Arabie, enfin l'apparition de nouvelles croyances sous l'influence du judaïsme et de certaines formes aberrantes du christianisme.

Il expose ensuite ce que nous savons de la vie du Prophète, jusqu'aux premières révélations, c'est-à-dire peu de choses certaines. Il se borne à insister sur l'incontestable sincérité de Mohammed lorsqu'il se considère comme le truchement de Dieu.

M. Watt se livre ensuite à une étude minutieuse des passages du Coran considérés généralement comme les plus anciens ; il y voit une sorte de réponse au malaise mekkois qu'il analysait plus haut, réponse religieuse et non purement humaine ; c'est là, à ses yeux, l'originalité fondamentale du message de Mohammed. Là est certainement l'une des parties les plus suggestives et les plus neuves de ce livre.

L'auteur examine ensuite avec soin la liste des premiers croyants, il croit pouvoir y distinguer d'abord des cadets de familles importantes, ensuite des hommes jeunes pour la plupart, enfin des gens appartenant à des familles peu connues, ce qui ne signifie pas que le petit groupe des premiers disciples de Mohammed puisse être considéré comme un mouvement « populaire ». Au reste, M. Watt affirme que les préoccupations religieuses l'ont emporté de loin sur toute autre parmi les premiers croyants.

C'est bien d'ailleurs sur une question religieuse, précisément celle des idoles vénérées à la Mekke et dans les alentours, que semble être née l'opposition à Mohammed. Elle semble avoir beaucoup plus le caractère d'une pression exercée sur les membres des différents clans devenus musulmans que d'une véritable persécution. Il semble, d'ailleurs, que les opposants essayèrent de trouver un compromis que le Prophète paraît avoir été enclin un moment à accepter, mais il se reprit et l'opposition grandit. C'est alors que nombre de croyants, à l'instigation du Prophète lui-même, émigrèrent en Abyssinie. M. Watt donne de fort intéressantes indications sur cette émigration. Religieuse d'abord, l'opposition au Prophète paraît vite être devenue politique, bien que Mohammed ne semble pas avoir nourri alors d'ambitions politiques.

Privé de son oncle Abou-Talib qui l'avait élevé, puis de son épouse Khadidja qui l'avait toujours soutenu, Mohammed se trouva à la Mekke dans une situation de plus en plus difficile à partir de l'année 619 probablement. C'est alors qu'il songea à émigrer lui-même et qu'en 622 il gagna Yathrib, qui devait prendre le nom de Médine.

Un certain nombre d'appendices fort intéressants et précis accompagnent cette étude dont l'importance ne saurait être sous-estimée.

— Colonel JUSTINARD. *Fawa'id al-jamma bi-isnadi 'ouloumi al-oumma* (Chartres, Publications de la Section historique du Maroc, 1953, 121 pages). — C'est un recueil de biographies de savants et de saints du Sous vivant pour la plupart dans la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, le tout assaisonné sans ménagement de pieux bavardages. On y trouve l'atmosphère religieuse de cette région particulièrement pieuse, mais aucun renseignement historique utilisable. C'est à peine si quelques faits à peine indiqués et d'ailleurs connus, relatifs à l'époque saadienne, se mêlent à cette pauvre Légende dorée.

R. LE TOURNEAU.

— Harold LAMB. *Sulaiman the Magnificent* (London, 1953, in-8°, 308 p.). — Il est difficile de dire jusqu'à quel point les ouvrages de H. Lamb sont de ceux dont il y a lieu de parler dans la *Revue historique*. Il est — en mieux — un Auguste Bailly britannique, spécialisé dans les sujets orientaux. Il a présenté à ses compatriotes Alexandre le Grand, les Croisés, Gengis-Khan, Ivan le Terrible, et d'autres. Il a une documentation honnête, dont les lacunes ne sont pas toujours de sa faute. Il sait rendre vivant ce qu'il écrit, et il faut certainement des hommes de son genre pour initier le grand public à l'existence de morceaux d'histoire qu'il ne chercherait pas chez les spécialistes. Il a fait ici un louable effort pour décrire les Turcs en eux-mêmes et non pas au travers des préjugés déformants de la récente histoire européenne. Peut-être le grand public mériterait-il lui aussi qu'au travers de l'histoire anecdotique on concentre plus fortement son attention sur les vrais problèmes de fond.

Claude CAHEN.

La seconde guerre mondiale. — Mario TOSCANO. *Una mancata intesa italo-sovietica nel 1940-1941. Biblioteca della « Rivista di studi politici internazionali »* (Firenze, Sansoni, 1953, in-8°, 144 p.; prix : 800 lire). — M. Toscano, connaisseur émérite des documents diplomatiques italiens, n'a pas eu de mal à débrouiller l'écheveau des relations italo-soviétiques au début de la seconde guerre mondiale. Il montre avec précision dans ce nouveau volume les raisons qui empêchaient l'Italie d'adopter les vues de la diplomatie soviétique, le rôle joué par Mussolini et Ciano, Anfuso, secrétaire de Ciano, Hitler et Ribbentrop, au cours de conversations et de dé-

marches qui finirent par s'avérer inutiles. On retrouve dans cette étude la méthode prudente et précise avec laquelle M. Toscano opère ses recherches, établit ses recoupements, construit ses travaux.

G. BN.

— *La campagne de France (mai-juin 1940)* (Presses Universitaires de France, 1953, 232 p., avec 11 cartes ; prix : 600 fr.). — Sous ce titre ont été groupées une série d'études, publiées d'abord dans un numéro de la *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, et dues à des spécialistes civils et militaires, dont certains appartenant aux Services historiques militaires français et britannique. Elles apportent des précisions sur les forces en présence au 10 mai, sur l'action des forces aériennes et cuirassées françaises, sur l'entrée des Alliés en Belgique et en Hollande, sur la percée des Ardennes, sur l'étendue des pouvoirs confiés au général Weygand. La critique des sources y est amorcée par un examen serré des textes relatifs au Comité de guerre du 25 mai et par une bibliographie sommaire des ouvrages belges et hollandais.

— Général Ch.-L. MENU. *Lumière sur les ruines* (Paris, Plon, 1953, 384 p., avec 6 cartes ; prix : 795 fr.). — Réquisitoire autant — et même plus encore, qu'étude historique sur la défaite française de 1940. Avec une émouvante ardeur de conviction et une remarquable rigueur de raisonnement, l'auteur démontre que, « le 15 mai à seize heures, la guerre était définitivement perdue pour nous », que cette catastrophe était la résultante nécessaire d'erreurs et de fautes imputables au Haut Commandement et au gouvernement, qu'il est injuste d'en faire porter la responsabilité aux combattants. Sa démonstration s'appuie sur un exposé des événements du 10 au 15 mai aux Armées du Nord, basé sur une documentation très abondante que l'auteur a recueillie dès 1940 auprès de ses compagnons de captivité. D'un point de vue strictement historique, on peut regretter qu'il se soit refusé à recourir à aucune autre source de documentation : il eût sans doute évité certaines inexactitudes de détail, et ses conclusions n'en eussent eu que plus de poids.

— Jean de Lattre, *Maréchal de France* (Paris, Plon, 1953, 411 p., avec 17 illustr. ; prix : 900 fr.). — Bernard SIMIOT, *De Lattre* (Flammarion, 1953, 291 p., avec 3 cartes et 33 illustr. ; prix : 625 fr.). — Ces deux ouvrages rassemblent une documentation précieuse sur un chef militaire « hors série », dont la physionomie morale et intellectuelle fut extrêmement complexe et riche en contradictions apparentes. Le premier groupe soixante-douze témoignages écrits par des hommes les plus divers, Français et étrangers, civils et militaires, journalistes, diplomates et hommes politiques, simples soldats et anciens Présidents du Conseil, dont chacun a mis en lumière un des aspects de l'homme et de son action. Quant à l'émouvante biographie de B. Simiot, trop continûment écrite sur le ton du panégyrique, elle doit, elle aussi, être considérée comme un témoignage, tout au moins pour le récit de certains épisodes (par exemple, le rôle de de Lattre au 6 février 1934 et son aventure du 11 novembre 1942), tant il est évident qu'elle a été documentée de première main et quoique la source de certains renseignements ne soit pas indiquée.

— Christopher BUCKLEY. *Greece and Crete, 1941* (Londres, Her Majesty's Stationery Office, 1952, 311 p., avec 16 cartes et 16 illustr. ; prix : 12 s. 6 d.). — John NORTH. *Nord-West Europe, 1944-1945* (Londres, Ibid., 1953, 270 p., avec 16 cartes et 24 illustr. ; prix : 10 s. 6 d.). — Ces deux volumes font partie de la série d'ouvrages, destinés au grand public, dont le Gouvernement britannique a décidé la publication en attendant la rédaction d'un Historique officiel de la guerre.

Le premier est consacré à l'intervention en Grèce d'avril 1941 et à la défense de la Crète en mai, l'une et l'autre terminées par le réembarquement des troupes. Son importance paraît d'abord hors de proportion, sinon avec le mérite qu'eut le Gouvernement de venir en aide aux Grecs sans en avoir les moyens, et avec le courage des troupes qui tentèrent d'accomplir cette tâche impossible, du moins avec la durée des opérations et avec la faiblesse des effectifs engagés. Mais le développement donné aux détails correspond sans doute à la forte impression que ces événements malheureux produisirent sur l'opinion publique et au désir de mettre en valeur l'action des troupes australiennes et néo-zélandaises. Il présente, d'ailleurs, pour les militaires, un vif intérêt et d'utiles enseignements.

Le second expose l'action des Britanniques, c'est-à-dire du XXI<sup>e</sup> Groupe d'Armées et du maréchal Montgomery à partir du débarquement de Normandie. Cette action a été parfois sous-estimée par rapport à celle des Américains parce qu'elle fut moins « spectaculaire » ; mais elle fut souvent la condition de la victoire alliée. C'est ce que montre l'auteur, sans entrer dans le détail des combats, mais en insistant sur les difficultés de ces combats, voire même sur les échecs apparents, tant en Normandie, dans les dures batailles de Caen, qu'à Arnheim et dans les attaques contre la ligne Maginot et à l'ouest du Rhin. Par réaction contre les récits publiés outre-Atlantique, il lui arrive de critiquer les conceptions stratégiques des Américains, ou certaines de leurs méthodes de combat (tel, par exemple, l'excès des destructions de villes dans la dernière phase de la guerre). Toutefois, ces critiques restent mesurées et sans acrimonie.

Général LESTIEN.

**Allemagne.** — L'excellent manuel de Leo JUST, *Der Aufgeklärte Despotismus* (*Handbuch der deutschen Geschichte*, Lieferung I, Band II, Abschnitt 4, Darmstadt et Marburg, Hachfeld, s. d.), permet de se faire une idée précise des travaux récents publiés sur le despotisme éclairé en Allemagne, à l'aide d'une bibliographie très à jour. L'accent est mis en particulier sur le mouvement des esprits. Il apparaît nettement que l'Aufklärung, jugée par les observateurs superficiels comme une force prédominante à la veille de la Révolution française, est déjà entamée par des mouvements adverses, dans lesquels le mysticisme et le piétisme jouent un rôle essentiel. Les limites du despotisme éclairé de Frédéric II ont été bien définies : ce n'est pas une doctrine qui inspire ses réformes, mais des nécessités militaires et politiques. Il est également mis en évidence que l'œuvre de Joseph II, malgré ses échecs permanents, n'a pris sa signification qu'après sa mort. L'on eût aimé qu'une place plus importante fût laissée aux puissances secondaires.

— C'est précisément à la Bavière à l'époque du despotisme éclairé qu'est consacré l'érudit travail de Hans RALL, *Kurbayern in der letzten Epoche der alten Reichsverfassung 1747-1801* (Munich, Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1952). Il s'agit pour lui de montrer que l'élévation du duché de Bavière au rang de royaume, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ne fut pas seulement l'effet du hasard de la diplomatie napoléonienne, mais qu'elle fut la conséquence d'une longue évolution, au cours de laquelle se transforma l'essence même de la notion d'État en Bavière. A l'origine de cette évolution, l'on trouve les noms de l'historien Lorenz Westenrieder et du juriste Aloys Kreittmayer, qui ont exercé une influence décisive sur la pensée politique bavaroise. A la lumière de cette évolution idéologique s'éclairent les deux chapitres principaux du livre, portant, l'un, sur les rapports de la Bavière et de l'Empire, l'autre sur les prérogatives de la souveraineté ducale, dans la mesure où



elle n'est pas limitée par les États. C'est cette lutte que les États mènent contre l'absolutisme au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et en particulier à l'époque de la Révolution française, qui constitue la partie la plus intéressante de l'ouvrage de H. Rall — conçu par ailleurs d'une façon un peu juridique — et celle qui le rattache le plus étroitement à l'histoire générale. J. DROZ.

**Amérique latine.** — Bien modestes d'apparence, ces cahiers d'histoire sanitaire, publiés par le ministère de la Santé publique cubain, et dont nous avons reçu à la *Revue historique* les fascicules 1 et 5 [*Cuadernos de Historia Sanitaria. Publicación del Ministerio de la Salubridad y Asistencia Social*; n° 1 : *El Protomedicato de La Habana* d'Emerito S. SANTOVENIA (La Habana, 1952, in-8°, 78 p.) ; n° 5 : *Epidemiología (Síntesis cronológica)* du Dr. Jose A. MARTINEZ FORTUN FOYO (La Habana, 1952, in-8°, 51 p.)]. Ils n'en constituent, pourtant, pas moins une appréciable contribution à la très grande histoire.

Les deux fascicules que nous avons entre les mains s'efforcent de replacer, en quelque 130 pages, l'histoire sanitaire de Cuba (corps médical et épidémiologie), dans un contexte d'histoire sanitaire mondiale, au vrai, encore mal établie. Emerito S. Santovenia et le docteur Jose A. Martinez Fortun Foyo peuvent se tourner, comme ils le font, non sans fierté, vers un passé sanitaire, qui permet de mesurer l'ampleur de l'œuvre réalisée dans la plus grande des Antilles. Jadis au cœur de la zone endémiquement tribulaire, et combien lourdement, de la fièvre jaune, terreur mal identifiée des équipages de la *Carrera de Indias*, Cuba n'a-t-elle pas vu sa mortalité passer du chiffre déjà très bas de 11,59 pour 1.000 en 1934 à 7,85 pour 1.000 en 1948? Beau résultat qui, même compte tenu d'une pyramide des âges (ce qu'on ne nous dit pas, mais va de soi...), très évasée à sa base, place Cuba au tout premier rang, désormais, des plus basses mortalités du monde, tout près des Hawaï et des Pays-Bas, avant même la toute proche Puerto Rico, dont l'essor démographique exceptionnel faisait tout récemment encore l'objet des méditations pessimistes de Pierre Gourou [*Éventail de l'Histoire vivante — offert en hommage à Lucien Febvre*, t. I, p. 419-427 ; et nous-même, *Cahiers d'outre-mer*, n° 10, avril-juin 1950, p. 167-176]. Belle réussite à laquelle le corps médical cubain, même indirectement, n'a certainement pas manqué de contribuer au cours de ces dernières décades. En ce sens, Cuba appartient bien à cette Amérique latine, dont le développement démographique dépasse, depuis deux décades, celui de tous les autres continents. Il n'en alla pas toujours de même.

Le *Protomedicato de La Habana* rappelle un XVI<sup>e</sup> et un XVII<sup>e</sup> siècle, où le corps médical était pratiquement absent de la grande île, où les médecins des flottes<sup>1</sup>, de ces convois qui faisaient de leur rendez-vous préféré, La Havane, une zone de haute pression épidémiologique, étaient tout aussi inexistants, du moins par le savoir — même à l'échelle de la médecine scolastico-humaniste du temps. Cuba dépendait alors du corps médical de Mexico, un corps médical de Mexico dont la

1. Les Marines, et pas seulement l'espagnole, ont attendu le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour s'offrir le luxe d'un corps médical qui soit à peu près digne du nom. A l'époque de Navarin, encore, la marine française embarquait comme médecin Eugène Sue, dont l'unique référence était d'appartenir à une lignée d'illustres médecins et incapable, de son propre avou, de distinguer une fièvre quarte d'une entorse. Et le corps médical de la marine de nous apparaître, peu avant 1830 encore, dans le rôle, peu connu, de Bastille, pour fils de famille prodigieux, et Bastille redoutable... (plus que l'ancienne, à coup sûr).

publication récente du *Diario* de Gregorio Martín de Guijo [éd. Manuel Romero Terreros. Editorial Porrúa, Mexico, 2 vol. in-12, 1953, xiii-286 p. et 293 p.] vient nous rappeler la faiblesse et l'évidente inefficacité.

Plus intéressante, encore, l'*Epidemiologia* du Dr. Jose A. Martinez Fortun Foyo, tout particulièrement valable par sa chronologie des épidémies cubaines, ... avec l'extraordinaire densité des années 1649, 1652, 1654, 1658, ... densité dont la correspondance de la *Casa de la Contratación* est pleine, et dont Gregorio Martin de Guijo se fait à Mexico l'écho attristé..., années noires s'il en fût dans un Atlantique espagnol hypersensible à une conjoncture qui, vraisemblablement, le dépasse. L'auteur a puisé ses renseignements aux bonnes sources (*Actas del Ayuntamiento de La Habana*..., notamment). Nous regretterons seulement qu'un système de références plus complet ne permette pas de contrôler efficacement.

Le sujet en valait la peine.

Pierre CHAUNU.

**Belgique.** — *Zestig jaren onderwijs en wetenschap aan de Faculteit van de wysbegeerte en letteren der Rijksuniversiteit te Gent* (Brugge, « De Tempel », 1952, in-8°, 212 p.). — Une loi de 1890-1891 a organisé en Belgique l'enseignement supérieur et la constitution des diverses Facultés. La Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, à cette occasion, a publié un volume d'éphémérides. De solides introductions et des rapports sur la philosophie (E. de Bruyne), sur l'histoire (H. van Werveke), la philologie classique (R. van Pottelbergh), — romane (G. de Poerck), — germanique, et des listes de docteurs et d'œuvres, groupées sous les noms des maîtres qui les ont dirigées, donnent un tableau utile de ces « soixante années d'enseignement et de science ».

— R. VAN SANTBERGEN. *Les boulangers*, fasc. V, — *les brasseurs*, fasc. XI des *Règlements et privilèges des XXXII métiers de la Cité de Liège* (Liège, Commission communale de l'histoire de l'ancien pays de Liège, in-8°, 153, 190 p., et 1952, 202 p.). — L'auteur, qui a publié en 1949 un très bon livre sur *Les bons métiers des meuniers, des boulangers et des brasseurs*, publie ici des recueils des actes les plus importants, de jugements, d'actes privés et de notes administratives, précédés de judicieuses introductions, qui rappellent sommairement leur organisation et leur évolution, et suivies d'index et de glossaires.

E. COORNAERT.

— On retrouve la méthode sûre et les idées scientifiques habituelles de M. Paul HARSIN dans son étude sur *Henri IV et la principauté de Liège* (extrait du *Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXIX, 1953, in-8°, 70 p.). La politique septentrionale du premier Bourbon a toujours paru incertaine. A deux moments seulement de son règne, en 1595 et en 1610, l'évêché de Liège semble avoir retrouvé une partie de l'intérêt qu'on lui trouve pour le xv<sup>e</sup> siècle, mais, couloir d'accès aux forces adverses franco-néerlandaises et hispano-impériales, en même temps que voie de communication remarquable au point de vue commercial, on a vu y pleuvoir les notions de neutralité et de libre passage des belligérants. Des lettres de Henri IV provenant des Archives de La Haye, de Liège, de Munich et des Archives du Nord, publiées avec un soin extrême, complètent la belle étude de M. Harsin.

— M. Paul HARSIN, historien complet, mais connu principalement par ses publications d'ordre économique, a consacré, dans la collection *Notre passé*, que dirige si allègrement M<sup>lle</sup> Tassier, un petit livre sur *La Révolution liégeoise de 1789*

(Bruxelles, la Renaissance du livre, 1954, in-18, 194 p.). L'« orientation bibliographique » qui termine le volume, distribuée selon un plan chronologique et logique, est parfaite, et c'est en raison de cette perfection que M. Harsin a pu écrire que « les ressources des archives françaises » — entre autres — avaient été épuisées : je n'en suis pas aussi sûr que lui, si je me souviens des temps où, présidant la Société d'Histoire moderne lors de sa réunion à Liège, j'essayai de tonifier mon exposé personnel par le recours à notre dépôt du palais Soubise. Mais, après tout, M. Harsin, qui travaille la question ici traitée depuis « un quart de siècle », est mieux habilité que moi pour en traiter.

Petit, le livre de M. Harsin ne peut pas, à chaque détour de l'exposé, alléguer ses preuves, que l'on sent partout sous-jacentes. Et surtout la construction de l'ouvrage est telle qu'il s'impose au lecteur comme une nécessité intellectuelle. En effet, trois parties bien liées entre elles renferment toute la substance historique de la révolution liégeoise, et nous souhaitons qu'elle soit mise à sa place dans le développement d'une Histoire de la principauté de Liège que l'érudite et courageux Paul Harsin est en train d'élaborer. La révolution liégeoise est intéressante par ses ressemblances et ses différences avec la Révolution française, et ce sont ces tendances variées que dégage l'auteur dans la première partie de son livre : institutions politiques et judiciaires évoluées, structure économique et sociale caractérisée, paysannerie exploitée, effervescence intellectuelle marquée par le *Journal encyclopédique* et le *Journal général de l'Europe*. Voici les causes lointaines, qui ont conditionné les causes immédiates : les mauvaises récoltes de 1784 à 1788, le précédent révolutionnaire français, et l'occasion : l'affaire de la réglementation des jeux de Spa. La révolution liégeoise éclate le 18 août 1789 et se termine le 27 juillet 1794 — coïncidant ainsi avec le 9 thermidor où le régime robespierriste s'écroule ; et, entre ces deux dates, se succèdent l'instauration d'un régime radical, la réaction de 1791, une seconde révolution consécutive à la conquête française, faite par Dumouriez ; le prince de Cobourg, après la bataille d'Aldenhoven, permit la restauration à Liège de la domination autrichienne. Série de mouvements contradictoires, marqués, chaque fois, par des sanctions fatalement brutales, dont les moins directes furent l'exil en France de quelques milliers de Liégeois, dont la présence en notre pays ne fut pas sans effet sur la marche de la Révolution française.

G. BN.

— Frans VAN KALKEN. *Histoire de la Belgique et de son expansion coloniale* (Bruxelles, Office de publicité, 1954, 872 p., in-16, 172 illustr., 13 cartes). — Au cours d'une longue et brillante carrière, M. van Kalken avait écrit et renouvelé périodiquement une *Histoire de Belgique* destinée à l'enseignement secondaire, aux étudiants des premières années d'Université et au grand public cultivé. Tout en maintenant un découpage qui la rend parfaitement maniable, il a voulu refondre son œuvre et lui a donné un caractère plus large, plus d'air qu'à un manuel.

Il a repris bon nombre de thèmes essentiels de son sujet : les origines du peuple-ment des provinces belges ; dans quelles conditions deux populations d'origine différente s'y sont juxtaposées ; comment la France et l'Empire se sont partagé les territoires indépendamment des langues et des caractères des habitants ; dans quelles conditions la maison de Bourgogne a fait l'unité, et la grandeur, des Pays-Bas.

Il domine parfaitement l'histoire contemporaine, où il est passé maître. Il mène

jusqu'en 1952 une histoire complexe et consacre des pages lumineuses à l'occupation et la mise en valeur du Congo. Il donne une attention avertie à tous les aspects de la vie nationale, économiques, intellectuels, artistiques, et traite avec un doigté éminemment sympathique les périodes difficiles qu'a traversées la politique belge de 1945 à 1950.

Tout l'ouvrage est animé par un esprit à la fois ferme et serein, particulièrement sensible dans l'histoire du *xvi<sup>e</sup>* siècle et de la vie contemporaine.

Comme il convient à la vocation même de la Belgique, les implications de son évolution politique font souvent de ce bon livre un aide-mémoire commode d'histoire internationale.

E. C.

**États-Unis.** — ERIC ROBSON. *Letters from America, 1773 to 1780* (Manchester University Press, 1951, 85 p.). — Recueil de lettres écrites par le capitaine écossais, Sir James Murray, à sa famille, dont plusieurs intéressent la guerre de l'Indépendance américaine. Ayant participé à de nombreux engagements dans les États du Nord et du Sud, assisté aux premiers succès et aux plus graves échecs de l'armée britannique, telle la défaite de Charlestown, Murray décrit ses réactions à l'égard de l'Amérique et de sa population, et note au jour le jour les sentiments que lui inspire l'évolution des événements au détriment de l'Angleterre. On y trouvera peu d'éléments vraiment neufs pour la connaissance de la guerre elle-même, mais quelques données utiles sur les troupes anglaises et sur l'état d'esprit de leurs officiers.

— JOHN FRANCIS McDERMOTT, editor. *The Early Histories of St. Louis* (Saint-Louis, 1952, 171 p.) (St Louis Historical Documents Foundation, Joseph Desloge Fund, Publication n° 2). — Faisant suite au volume relatif à l'agglomération de Cahokia, le livre de John Francis McDermott présente une série de textes sur les origines de la ville de Saint-Louis. En fait, M. McDermott a réuni toute la documentation dont on dispose sur la naissance de la grande métropole du Missouri. Au premier rang figure naturellement le fragment du journal d'Auguste Chouteau, qui, en 1764, en édifia les premières demeures sur le site choisi par Laclède Liguette. Mais, à ce document essentiel, dont on regrette seulement, comme nous l'avons déjà fait pour les textes sur Cahokia, qu'il ne soit point publié dans sa version française originale, s'ajoutent les notes rédigées par des observateurs qui ont assisté à la croissance de Saint-Louis au début du *xix<sup>e</sup>* siècle. Leur témoignage ne peut que confirmer les notes laissées par Auguste Chouteau. Il y ajoute la description de la ville naissante, de ses premiers monuments, de ses artères disposées parallèlement et perpendiculairement au cours du Mississippi, qui vont en s'élargissant vers la colline autour de laquelle se développe la « ville haute », ainsi que des données sur la population, sur son importance numérique, sur ses personnalités les plus marquantes. Un certain nombre de cartes et de gravures illustrent admirablement les textes.

Indépendamment des documents qu'il reproduit, le livre doit beaucoup de sa valeur à l'introduction critique établie par M. McDermott, qui poursuit depuis de longues années l'étude de la population française des Illinois. Il a soin d'expliquer la genèse de chacun des textes qui figurent dans l'ouvrage et leur vraie portée documentaire. En réalité, tous sont basés sur le journal d'Auguste Chouteau, qui apparaît ainsi comme le premier historien de Saint-Louis : ils se bornent à le compléter par des détails relatifs à une période ultérieure.

— William H. JORDY. *Henry Adams : Scientific Historian* (New-Haven, Yale University Press, 1952, 317 p., + index ; prix : 5 dollars). — Ce solide volume laissera le lecteur passablement perplexe. On y admirera l'étendue des connaissances scientifiques de l'auteur, on rendra hommage à ses efforts pour dégager un nouvel aspect de la très riche personnalité d'Henry Adams. On reconnaîtra une fois de plus l'association intime du grand écrivain avec le mouvement littéraire, philosophique et scientifique du monde de son époque, dont aucun courant de pensée n'était étranger à cet esprit encyclopédique. Mais, de la conclusion de cette longue étude, il ressort que rien n'a subsisté de sa prétention d'élaborer une science de l'histoire basée sur les sciences expérimentales. Sa carrière d'historien tient dans la publication des neuf volumes de son histoire des États-Unis sous l'administration de Jefferson et Madison : et les qualités qu'il y révèle montrent que de grands progrès étaient déjà réalisés sur les conceptions littéraires ou descriptives d'un Michelet ou d'un Macaulay, et qu'Adams était parvenu à une conception relativement scientifique de l'Histoire. Mais, lorsqu'il entreprit d'établir une corrélation entre les faits historiques et les sciences naturelles ou les lois physiques du globe, il n'aboutit qu'à exprimer une vue de l'esprit dont il reconnut lui-même, sur la fin de ses jours, l'inanité, et que les tendances contradictoires de sa personnalité avaient, en son principe même, vouée à l'échec.

— Zoltan HARASZTI. *John Adams and the Prophets of Progress* (Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1952, 352 p., + index ; prix : 5 dollars). — On trouvera des résultats plus positifs dans le livre de M. Haraszti, qui nous présente la personnalité de John Adams sous ses rapports avec les « philosophes » français et anglais. Cet esprit intéressant, trop souvent décrié par la postérité de l'avis de M. Haraszti, devait à l'immensité de ses lectures et aux vicissitudes de sa carrière politique une connaissance étendue des grandes personnalités du XVIII<sup>e</sup> siècle. Versé dans l'étude des sciences politiques non seulement en théoricien, mais en homme préoccupé de réalisations pratiques, il avait conçu lui-même une philosophie politique basée sur un certain nombre d'idées bien arrêtées qui ne pouvaient s'accorder avec celles des écrivains français. Ses convictions religieuses, son admiration pour la constitution britannique, son assiduité à défendre le principe des deux chambres et celui d'un pouvoir exécutif fort, ses conceptions sociales, l'éloignaient fatalement de ces derniers. Aussi se trouve-t-il souvent en conflit avec eux. Il critique âprement Rousseau, Mably, Turgot, Condorcet, tout comme il condamne l'athéisme d'un Bolingbroke. L'intérêt du livre consiste moins dans l'exposé des théories politiques de John Adams que dans la reproduction des commentaires qu'il a inscrits en marge des œuvres de ces différents auteurs. On peut aussi l'envisager comme étant au premier chef un ouvrage de documentation, où des textes inédits permettront d'éclairer la pensée personnelle de John Adams.

**Canada.** — Joseph Kinsey HOWARD. *Strange Empire. A narrative of the Northwest* (New-York, William Morrow and Co, 1952, 565 p. + index et bibliographie). — On ne sait au juste quel jugement porter sur ce livre. Il s'agit, d'après le titre, d'un « récit du Nord-Ouest », et ce récit se limite à l'exposé des insurrections de Riel et à l'étude rapide de la question indienne dans le Nord-Ouest américain et canadien dans ces dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle où l'offensive de la colonisation blanche, les épidémies, l'extinction des troupeaux de bisons menacent de détruire les tribus indigènes.



L'ouvrage est bien écrit, en un style un peu spectaculaire. Étant l'œuvre d'un homme qui connaît bien la région, il fait admirablement revivre certains épisodes du récit, certaines scènes qu'un auteur habitué à l'atmosphère de la Prairie pouvait seul décrire avec une aussi forte puissance d'évocation : telle l'assemblée des métis près du fort Garry, le 19 janvier 1870, dans laquelle s'affrontent Louis Riel et Donald Smith, ou encore le tableau du terrible hiver de 1883 dans le Montana.

Mais le livre a trop tendance à sacrifier au récit facile et brillant, et il apparaît plutôt comme un ouvrage de bonne ou de moyenne vulgarisation, essentiellement préoccupé de retenir de cette histoire son aspect romancé plutôt que son côté scientifique. C'est regrettable, car la bibliographie révèle des connaissances dont l'auteur aurait pu tirer le meilleur parti. Il est vrai que les insurrections de Riel ont fait l'objet de si nombreuses études qu'on se demande en quoi elles auraient pu se prêter à des vues neuves : après les travaux de F. G. Stanley, il resterait peu à dire, par exemple, sur leur aspect politique. Ça et là, le livre de M. Kinsey Howard met en relief quelques points sur lesquels on s'est peu étendu jusqu'ici. Sur le séjour de Riel en territoire américain entre les deux insurrections, il réunit des données utiles et intéressantes. Il attire justement l'attention sur les prix pratiqués par la Compagnie de la baie d'Hudson, sur la disproportion entre les tarifs élevés de ses marchandises et les conditions auxquelles elle achète les fourrures. Mais ce sont là des points de détail. Le livre ne présente pas cet exposé complet de la décadence économique des métis, qui est indispensable à l'intelligence des causes de la deuxième insurrection, et qui s'intègre dans le cadre plus général de l'évolution économique de l'Ouest canadien. En revanche, il consacre aux événements militaires si bien connus de 1885, au soulèvement des Indiens, au massacre de Frog lake, de longs développements un peu fastidieux, qui tendraient à montrer que M. Kinsey Howard a surtout voulu fournir au public un livre d'une lecture attrayante.

M. GIRAUD.

**Extrême-Orient.** — HUA-FAN. *Istoriia revoliutsionnoi voiny Taipinskogo gosudarstva* (Histoire de la guerre révolutionnaire de l'État Taiping). Traduit du chinois par A. G. GATOV (Moscou, 1952, in-8°, 304 p. ; prix : 12 r. 15 k.). — Destiné au grand public et dépourvu donc d'appareil critique ou de bibliographie, cet ouvrage présente un récit complet de la naissance de l'État Taiping, de son œuvre constructive, de son échec final. Les bases sociales du mouvement (paysannerie, commerçants et petits landlords mécontents du régime mandchou, « préprolétariat ») y sont analysées de façon approfondie.

— E. M. ЖУКОВ. *Mejdunarodnye otnošenija na dalnem vostoke (1870-1945)* (Les relations internationales en Extrême-Orient, 1870-1945) (Moscou, 1951, in-8°, 790 p. ; prix : 12 r. 75 k.). — Cet important manuel, rédigé avec la collaboration de sept historiens soviétiques spécialisés dans l'étude de l'Extrême-Orient, est suivi d'une importante chronologie, d'un index et d'une bibliographie comportant à la fois les plus récents ouvrages russes et les principaux travaux anglo-saxons.

Son caractère général ne permet pas à cet ouvrage de renouveler l'étude de tel ou tel problème particulier. Mais sur bien des points il apporte des précisions suggestives : ainsi la politique des Occidentaux vis-à-vis de Yuan Che-kai, ou leurs manœuvres pendant la révolution de 1925-1927 ; ainsi la persistance d'une tendance pro-japonaise au sein du Kouo-Min-Tang pendant toute la durée de la

guerre ; ainsi la rivalité politique et militaire anglo-américaine en 1943-1944, en particulier à propos des opérations dans le Sud-Est asiatique.

— B. MASLENNIKOV. *Mongolskaia narodnaia respublika na puti k sotsializmu* (La République populaire mongole sur la route du socialisme) (Moscou, 1951, in-8°, 176 p. ; prix : 2 r. 10 k.). — L'extrême rareté de tout document sur la république de Mongolie extérieure depuis sa fondation en 1921 donne tout son prix à ce petit précis historique, dû à un spécialiste de l'Extrême-Orient contemporain.

— M. F. KORIEV. *Rol revoliutsionnoi armii na pervom etape kitaiskoi revoliutsii* (Le rôle de l'armée révolutionnaire dans la première étape de la révolution chinoise) (Moscou, 1952, gr. in-8°, 142 p. ; prix : 6 r. 30 k.). — En s'appuyant sur la presse chinoise et soviétique, et sur les principaux ouvrages et documents chinois, l'auteur présente un tableau très précis d'un important épisode de la guerre civile chinoise : la formation en 1924-1925 d'une armée populaire dirigée par le mouvement révolutionnaire de Canton, et où la participation des syndicats ouvriers, des paysans pauvres, des éléments communistes, était importante. Il décrit l'organisation de cette armée et sa marche victorieuse vers le Nord en 1926-1927, jusqu'à la prise de Han-kéou, Nankin et Changhaï. Il montre ainsi comment la révolution agraire déclenchée à son passage a contribué à la scission du Kouo-Min-Tang en 1927 (parallèlement aux manœuvres des occidentaux).

— E. A. PIGOUDEVSKAIA. *Koreiskii narod b borbe za nezavisimost i demokratiu* (Le peuple coréen en lutte pour l'indépendance et la démocratie) (Moscou, Éditions de l'Institut d'Économie de l'Académie des Sciences, 1952, in-8°, 360 p. ; prix : 15 r. 70 k.). — Ce précis, très bien documenté et appuyé sur un important appareil critique, de l'histoire de la Corée depuis 1876, n'a pas son équivalent dans la littérature historique occidentale. Après l'analyse des rivalités des grandes puissances autour de la Corée indépendante, de l'occupation japonaise, du mouvement de libération nationale pendant ce demi-siècle, la seconde partie de l'ouvrage étudie de façon plus approfondie l'évolution de la Corée depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

— G. ERMOV. *Otcherki po novoi i noveichei istorii Kitaia* (Essais sur l'histoire moderne et contemporaine de Chine) (Moscou (2<sup>e</sup> édition), 1951, in-8°, 579 p.). — Complété par une chronologie et une bibliographie très importantes, ce manuel d'histoire de Chine couvre la période qui s'étend de l'avènement de la dynastie mandchoue à l'établissement de la République populaire en 1949. Nombreux sont les problèmes sur lesquels il apporte des précisions nouvelles : sur les relations sino-russes à l'époque mandchoue, sur le rôle des insurrections des paysans et de la plèbe urbaine dans la révolution de 1911, sur les débuts du mouvement ouvrier en Chine, etc.

— LIU TA-NIAN. *Istoria amerikanskoi agressii b Kitae* (Histoire de l'agression américaine en Chine). Traduit du chinois par D. N. ZILBERG (Moscou, 1951, in-8°, 154 p. ; prix : 4 r. 85 k.). — Cette brève revue des relations sino-américaines depuis 1840 se présente en fait comme une réplique aux premiers chapitres du « Livre Blanc » publié en 1949 par le secrétaire d'État Dean Acheson sur le même sujet. L'auteur, utilisant largement la presse, les documents et les principaux ouvrages en langue chinoise (auxquels il renvoie fréquemment en note), montre comment, si la forme de l'intervention américaine en Chine a été différente de celle à laquelle

les Occidentaux ont eu recours, son objectif réel était analogue : l'établissement d'un contrôle économique étroit et le soutien aux gouvernements hostiles au progrès.

— G. B. ERENBURG. *Otcherki natsionalno-osvoboditelnoi borby kitaiskovo naroda k noveichee vremia* (Essais sur la lutte de libération nationale du peuple chinois pendant la période contemporaine) (Moscou, 1951, in-8°, 239 p. ; prix : 6 r. 45 k.). — Destiné au grand public, cet ouvrage, dû à un spécialiste, retrace l'histoire intérieure de la Chine de 1919 à 1949. Son analyse détaillée de la révolution de 1925-1927, de la formation de la République soviétique du Sud, de la Longue Marche, des luttes de guérillas contre le Japon, de l'organisation des premières « régions libérées », fait le point de questions sur lesquelles la documentation occidentale est souvent sommaire.

— WANG YI-TUNG. *Official relations between China and Japan 1368-1549* (Harvard University Press, 1953, in-8°, xi-128 p.). (Harvard-Yenching Institute Studies, IX.) — Munie du très solide appareil scientifique et critique qui a fait la réputation des *Harvard-Yenching Institute Studies*, l'étude de M. Wang retrace l'évolution des relations sino-japonaises, de l'avènement des Ming à la chute de la maison féodale des Ouchi, dont la fortune s'était étroitement identifiée aux <sup>xv<sup>e</sup></sup> et <sup>xvi<sup>e</sup></sup> siècles avec le commerce japonais en direction de la Chine.

Les relations politiques sino-japonaises à cette époque sont un bon exemple du fonctionnement du système du tribut, que les Japonais acceptèrent d'envoyer à peu près régulièrement, après quelques hésitations initiales. Et les précisions que M. Wang apporte sur le commerce entre les deux pays (à la fois d'après les annales chinoises et japonaises) sont très importantes. Ce commerce fut assez actif, surtout après le traité de commerce signé par l'empereur Yong-Lo en 1404 ; son analyse permet de corriger certaines vues trop simplistes sur « l'isolement » et le « repliement » de la Chine avant l'arrivée des Occidentaux.

— Paul F. LANGER et A. Rodger SWEARINGEN. *Japanese communism an annotated bibliography of works in the Japanese language, with a chronology, 1921-1952* (New-York, Institute of Pacific Relations, 1953, in-8°, xii-95 p.). — Les 242 titres de cette bibliographie comprennent presque exclusivement des ouvrages publiés par des dirigeants du parti communiste japonais ou favorables à celui-ci. Classés systématiquement (histoire du mouvement communiste, organisation du parti, politique générale, relations internationales), ils sont chacun complétés par une brève analyse. Ce document est complété par une chronologie de l'activité du parti depuis sa fondation en 1922 jusqu'en 1952.

— Rodger SWEARINGEN et Paul LANGER. *Red Flag in Japan — international communism in action 1919-1951* (Harvard University Press, 1952, in-8°, xii-276 p. ; prix : 5 \$). — De 1945 à 1950, le caractère légal et les larges activités du parti communiste japonais lui avaient permis de publier sur sa propre histoire un très important matériel documentaire ; et les auteurs ont ainsi pu présenter un tableau assez précis de l'évolution du parti de 1921 à la fin de la guerre mondiale : premières activités, discussions d'orientation, tentative de suppression en 1927 par Tanaka, regain d'activité au lendemain de la crise économique (les « insurrections du riz » de 1931-1932), répression complète, activités clandestines désormais, rôle du groupe des réfugiés japonais à Yenan.

Cette première partie de l'ouvrage, malheureusement la plus courte, reflète, certes, le ralliement des auteurs aux vues prévalant actuellement outre-Atlantique sur le sens historique du mouvement communiste dans le monde (primauté des « plans de Moscou », importance des « rivalités de tendances » entre individus dirigeants, négation de tout lien avec les préoccupations authentiques de la masse de la population, perspective mécanique d'une « lutte pour la prise du pouvoir », considérée comme une fin en soi). Mais, en dépit de ce conformisme, ils présentent un tableau intéressant et utile.

Mais ils se sont beaucoup plus étendus — et ceci est significatif de l'inquiétude croissante de la puissance occupante, face aux progrès du communisme dans le Japon d'après-guerre — sur la réorganisation du parti depuis 1945 et sur ses activités récentes. Ils tracent ainsi tour à tour le tableau de son organisation, le portrait de ses principaux chefs, et décrivent la pénétration de son influence dans les milieux ouvriers, pêcheurs, intellectuels, féminins, sans cacher d'ailleurs leur embarras à expliquer ce succès, dans le cadre des postulats admis par eux. On peut toutefois relever une lacune : le rôle joué par le parti communiste depuis 1945 dans l'organisation du large mouvement d'opposition à la présence américaine, qui a retenu l'attention de tous les observateurs étrangers, n'a pas fait l'objet d'un chapitre particulier, pour lequel les matériaux n'eussent cependant pas fait défaut.

L'exposé de la politique de « défense de la sécurité intérieure » adoptée depuis 1950 est une contribution très intéressante. Il permet de constater combien, sur le seul plan de la politique intérieure japonaise, le déclenchement de la guerre de Corée a facilité la tâche des autorités du S. C. A. P. Les progrès rapides du mouvement communiste, qu'elles avaient dû en 1945 laisser libre de son activité, de peur d'être accusées de reprendre la politique autoritaire du Japon impérial, les mettaient dans une situation de plus en plus embarrassante. Et seul un événement de l'importance de la guerre de Corée pouvait fournir l'occasion de mesures de répression depuis longtemps souhaitées.

— Ronald HSIA. *Price control in Communist China* (Institute of Pacific Relations, 1953, in-4°, iv-96 p. (document ronéographié) ; prix : sl. 50). — Malgré l'hostilité de ce pays au régime de la Chine populaire, il semble que les quotidiens et périodiques économiques chinois sont plus aisément accessibles aux États-Unis que dans les pays d'Occident. L'étude de M. Hsia est, en effet, basée sur un dépouillement très attentif de la presse de Pékin et Changhaï depuis 1950.

Précédée d'une introduction importante de Douglas S. Paauw, qui définit les bases générales de la politique économique du gouvernement populaire, elle décrit les mesures que celui-ci a adoptées pour stabiliser les prix : tant sur le plan strictement monétaire (limitation de l'inflation, effort pour augmenter les dépôts dans les banques, création de « l'unité standard de marchandise », à équivalent monétaire variable, utilisée dans les échanges) que sur le plan économique général. Les compagnies commerciales d'État ont, en particulier, joué un rôle important dans cette politique de stabilisation, en obligeant le commerce de détail (dont le volume était cependant beaucoup plus considérable que le leur) à s'aligner sur leurs propres prix.

D'utiles statistiques complètent cet ouvrage, en particulier un tableau de la variation mensuelle du « *piao-tchoen che-wou tan-wei* » (unité standard de marchandise), qui met en valeur sa complète stabilisation à partir de juillet 1951 : 1,56 caties de riz moyen étant stabilisés au prix moyen de 5.500 dollars environ.

— SOONG CHING LING. *The struggle for new China* (Pékin, Foreign language Press, 1952, in-8°, xiii-398 p.). — Peu de personnalités politiques chinoises se sont aussi étroitement identifiées à l'évolution de leur pays au xx<sup>e</sup> siècle que la veuve de Sun Yat-sen. Issue d'une de ces familles de « compradores » qui édifièrent leur fortune sur les débris de l'Ancien Régime chinois, elle fut associée à la fondation du Kouo Min-tang dans le cadre même de son milieu familial le plus étroit. Mais, après la mort de son mari, elle s'efforça en vain d'orienter le parti dans une direction opposée à celle qu'avait choisie son frère et ses deux beaux-frères. Et elle traversa toute la période « nationaliste » en vivant dans une semi-retraite, préservée par son nom de toute répression contre une attitude d'opposition qu'elle ne dissimulait guère. Dès 1949, elle se rallia à la République populaire, dont elle est aujourd'hui vice-présidente.

Ce volume présente un recueil de ses principaux discours et écrits politiques, de juillet 1927 (date de la dissolution de l'éphémère gouvernement du « Kouo Min-tang de gauche », organisé à Hankéou en mai après la rupture à Changhaï entre Chiang et les communistes, et auquel elle avait participé) à juillet 1952.

Ces textes sont successivement consacrés à l'analyse de la « trahison » par Chiang de la révolution en 1927, à la critique du caractère totalitaire du régime nationaliste instauré la même année, à des appels lancés en 1931 pour une large résistance nationale contre le Japon, aux efforts de Soong Ching-ling entre 1937 et 1945 pour organiser la lutte contre l'agresseur et, enfin, à la construction du nouveau régime populaire depuis 1949.

— HOU CHIAO-MOU. *Trente années du parti communiste chinois* (Pékin, Éditions en langues étrangères, 1952, in-8°, 93 p.). — Cette traduction de ce précis d'histoire, rédigé en 1951 en chinois pour le trentième anniversaire du parti, donne une analyse autorisée de son évolution, due à la plume du sous-directeur de sa section de propagande.

L'ouvrage reprend la division maintenant communément adoptée par les historiens chinois contemporains : « première guerre civile révolutionnaire » (1921-1927), « deuxième guerre civile révolutionnaire » (1927-1937), « guerre de résistance à l'agression japonaise » (1937-1945), « troisième guerre civile révolutionnaire » (1945-1949). A travers ces différentes périodes, il ne retrace pas seulement le rôle politique du parti communiste, animant le mouvement syndical, la lutte politique contre les *toukiuns*, la résistance contre le Japon et contre les traités inégaux, la révolte contre le régime totalitaire du Kouo Min-tang après 1927 ; mais il donne aussi d'importantes indications sur l'évolution intérieure du parti, sur l'élimination des tendances « opportunistes » ou « putschistes » entre 1927 et 1934, sur l'élaboration progressive de la politique d'alliance entre le mouvement ouvrier et la paysannerie, sur le rôle propre de Mao-Tse-Tung.

— TCHEN PO-TA. *Otcherk zelelnoi renty b Kitae* (Essai sur la rente foncière en Chine). Traduit du chinois par D. H. ZILBERG (Moscou, 1952, in-16, 110 p. ; prix : 3 r. 40 k.). — En dépit de ses dimensions réduites, cet ouvrage revêt une double importance. Du fait de la personnalité de son auteur, le meilleur spécialiste chinois de l'histoire économique contemporaine de son pays. Et du fait de la rareté des études jusqu'ici consacrées à la structure agraire de la Chine d'ancien régime.

Les réformes agraires de 1947 et 1950 ont résolu radicalement le grand problème de l'agriculture chinoise, celui du landlordisme. Et l'ampleur qu'elles ont revêtu



a montré combien cet aspect de la vie rurale chinoise avait été jusqu'ici négligé par la majorité des spécialistes. Les études abondaient sur les particularités techniques de l'agriculture chinoise, sa minutie, la faible étendue des exploitations, leur faible rentabilité. Le meilleur exemple de ces monographies admirablement consciencieuses, basées sur l'analyse détaillée de milliers de cas individuels suivis presque quotidiennement pendant des années selon les meilleures règles du « field work », est fourni par les travaux de John Lossing Buck. Mais l'accent n'y est pas mis sur le problème de la concentration financière de la terre, contre-partie de son morcellement technique. Rares sont les études, telles celles de Chen Han-seng (*Peasant and landlord in China*, New-York, 1936) ou de Hsiao Tung-lei (*Peasant life in China*, Londres, 1947), qui abordent sous l'angle des relations économico-sociales entre landlords et paysans la description de la vie rurale chinoise. Et la conséquence de cet état de choses fut sensible lors des réformes de 1947 et 1950 : non seulement la surprise fut fréquente, mais le scepticisme ; et certains avancèrent même la thèse (en particulier certains spécialistes américains) que ces réformes n'étaient qu'une opération politique « tactique » qualifiée au passage d'entorse à l'orthodoxie marxiste, et non pas la réponse à un impératif économique majeur.

D'où l'intérêt de la monographie de Tchen Po-ta, rédigée en 1945-1946 sous une forme exigüe qui lui permit une large diffusion clandestine dans les zones à ce moment contrôlées par le Kouo Min-tang.

En s'appuyant sur de nombreuses données statistiques, l'auteur décrit l'importance de la concentration foncière, les formes et le montant de la rente, le prix de la terre dans les diverses régions de Chine vers les années 1940. Il montre la croissance progressive de la rente depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle, toutefois sans aborder encore cet autre grand problème, celui de la progression de la concentration foncière elle-même pendant la même période, et de la disparition progressive des petits exploitants propriétaires. Les données qu'il fournit permettent ainsi de faire cesser toute équivoque sur la situation réelle de l'agriculture chinoise à la veille des deux réformes agraires.

— WING TSIT-CHAN. *Religious Trends in Modern China* (New-York, Columbia University Press, 1953, in-8°, xv-327 p. ; prix : \$ 4.25). — Sur la base de ses investigations personnelles et de ses entretiens nombreux avec les ministres des différents cultes, de même qu'en s'appuyant sur une très riche bibliographie d'ouvrages en chinois et en anglais, M. Wing a pu présenter un intéressant tableau, très bien documenté, de l'évolution religieuse de la Chine au xx<sup>e</sup> siècle.

Négligeant le christianisme, et se limitant aux religions dites « nationales », il décrit d'abord les attaques vigoureuses dont le confucianisme fut l'objet, parallèlement à l'ancien régime politique et social, et qui culminèrent vers 1920 à l'époque du mouvement de la « Nouvelle Jeunesse ». On aimerait toutefois connaître quels milieux politiques favorisèrent, vers 1930-1940, les tentatives qu'il mentionne, de restauration d'un idéalisme néo-confucianiste.

Les deux chapitres sur le bouddhisme et sur l'Islam montrent bien le contraste entre la vitalité de ces deux grandes religions organisées, et la dégénérescence des cultes magiques paysans, des sociétés secrètes politico-religieuses, du taoïsme. Mais peut-être aurait-on pu souligner comment le déclin de ces courants religieux populaires, qui en fait dans l'ancienne Chine représentaient une certaine forme élémentaire de protestation des milieux les plus déshérités contre l'ordre établi confu-

cialiste, est lié à la progression dans ces mêmes milieux populaires d'idéologies proprement politiques (nationalisme vague, puis communisme).

L'auteur arrête son analyse à 1949. Mais il indique en termes précis, quoique sommaires, les grands traits de la politique religieuse du nouveau régime : aucune disposition officielle ne concerne le confucianisme et le taoïsme, dont la disparition est ainsi consacrée. Tandis que bouddhisme et Islam sont reconnus légalement, bénéficient de la liberté de culte et se sont vus attribuer des sièges dans l'Assemblée provisoire formée en 1949.

— Lowell THOMAS. *Back to Mandalay* (Londres, Frederick Müller, 1952, in-8°, 255 p. ; prix : 15 s.). — La campagne du général britannique Wingate, organisant en 1944 derrière les lignes japonaises en Birmanie du Nord une base de guérilla reliée seulement par air au gros des forces anglo-américaines, a tenté l'écrivain militaire L. Thomas. Mais son récit romancé n'est pas celui d'un témoin oculaire ; et l'absence de toute référence, même de toute date, rend difficile de le considérer ni comme une étude ni même comme un document.

— Edgar S. KENNEDY. *Mission to Korea* (Londres, Derek Verschoyle, 1952, in-8°, ix-182 p. ; prix : 16 s.). — Fonctionnaire de l'I. R. O. (Organisation internationale des réfugiés), M. Kennedy fut « prêté » par cet organisme, en 1951, pour être adjoint à la VIII<sup>e</sup> armée américaine en Corée et organiser l'aide aux réfugiés en Corée du Sud ; et le récit de son activité constitue un témoignage de valeur. Sans jamais mettre en question la thèse officielle de la majorité des Nations-Unies sur les événements de Corée, il ne cherche pas à dissimuler ses déceptions, ses critiques du comportement des militaires qui l'entourent, ses mésaventures de « civil » britannique peu secondé, malgré son rang fictif de colonel, sa conviction de la faible efficacité de l'œuvre qu'il croyait pouvoir accomplir.

— Maurice COLLIS. *Into hidden Burma* (Londres, Faber and Faber, 1953, in-8°, 268 p. ; prix : 18 s.). — Destinés au grand public et présentés sous une forme quasi romancée, les ouvrages de M. Collis n'en reposent pas moins sur une solide information. Rédigés sans complaisances, ils ont souvent révélé le véritable aspect d'épisodes importants de l'histoire de l'Extrême-Orient, tels la guerre de l'opium (*Foreign mud*) ou l'insurrection nationale birmane de 1930 (*Trials in Burma*).

*Into hidden Burma*, qu'il présente comme son autobiographie, se limite en fait au séjour qu'il fit en Birmanie de 1919 à 1934 comme fonctionnaire de l'Indian Civil Service. Les anecdotes et les descriptions pittoresques s'y combinent avec d'intéressantes observations sur le fonctionnement réel du régime colonial dans le pays.

Jean CHESNEAUX.

**France.** — Nous n'avons pas reçu le n° 1 du *Bulletin du Centre d'information de la Recherche d'histoire de France* dont le n° 2 (semestriel), paru en mars 1954, est entre nos mains. C'est sur les renseignements fournis par les archivistes en chef des départements et les secrétaires des diverses Facultés de province qu'il est établi. Les divisions méthodiques entre lesquelles se répartissent les Lettres permettent de déterminer, approximativement, les sujets abordés et les auteurs de travaux achevés ou en cours. Je n'ai pas encore trouvé le moyen de déterminer comment l'on sait l'état des travaux repérés — sont-ils en projet, en exécution, parus, et cela n'est certain, semble-t-il, que pour certains d'entre eux. Tout de même, l'effort réalisé

par la Direction des Archives de France et M. Mahieu, archiviste, mérite d'être connu et encouragé.

— Le t. II du recueil de *Documents d'histoire de France*, paru en 1954 à la demande du ministre de l'Éducation nationale avec le concours des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale et du Centre national de documentation pédagogique, a été établi par une commission d'archivistes, de bibliothécaires et d'administrateurs présidée par l'inspecteur général Albert Troux (Paris, Éditions de la documentation française, in-4°, 47 p., 100 reproductions, index et tables). Depuis le cheval peint de la grotte de Lascaux à un avis allemand d'exécution et de peines diverses de patriotes français en 1941, c'est un magnifique rassemblement de documents de toute nature et de valeurs diverses, qui servent à matérialiser par des textes reproduits dans les meilleures conditions les grands instants de l'histoire nationale.

— Le fascicule 3 du t. III de la *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques*, applicable aux départements Bas-Rhin à Haute-Savoie, est paru (Paris, 1953, in-4°, p. VIII-589 à 832). Le rythme régulier, l'ampleur et la précision des dépouillements opérés, le soin de l'impression font de la publication un succès qui s'inscrit dans la série déjà longue des heureux travaux de M. René GANDILHON.

G. BN.

---

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES<sup>1</sup>

### I. HISTOIRE GÉNÉRALE ET INSTRUMENTS DE TRAVAIL

Robert Valois. L'École des chartes. [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, septembre 1953.] — *Bürger Steckzén*. La conservation des archives privées en Grande-Bretagne. (En suédois.) [*S. T. H.*, 1952, 3.] — *Johan Hvidtfeldt*. Les archives des Augustenbourg et des Glücksbourg. (Ouvrtes en 1951 ; en danois.) [*D. H. T.*, 11, 3, 4, 1952.] — *Björn Hemfrid*. Les archives centrales de la société Holmen. (Importante entreprise de papier journal et de textiles à Norrköping dont la fondation remonte à 1625 ; en danois.) [*E. Å.*, 1951.] — *Holger Hjelholt*. La société pour la publication des sources de l'histoire danoise, 1887-1952. (Aperçu de son activité ; en danois.) [*D. H. T.*, 11, 3, 4, 1952.] — *J. M. Romein*. L'histoire des temps modernes aux Pays-Bas. Aperçu bibliographique, 1945-1950. (En suédois.) [*S. H. T.*, 1952, 1.] — *Franz Blatt*. *Studia hibernica*. (Note que la bibliothèque publique d'Armagh possède de nombreux manuscrits latins d'origine française, provenant notamment de

1. Liste des périodiques analysés dans le présent fascicule : *American historical review* (juillet et octobre 1953). — *Annales E. S. C.* (avril-juin 1953). — *Annales de Bourgogne* (avril-juin 1953). — *Annales du Midi* (avril-juin 1953). — *Archivio hispalense* (1953, nos 58-59, 60). — *Atti della Accademia dei Lincei, Rendiconti* (vol. VIII, fasc. 1-2, janvier-février 1953). — *Bulletin de Correspondance hellénique* (1953, fasc. 1). — *Bulletin de l'I. F. A. N.* (juillet 1953). — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* (avril-juin 1953). — *Bulletin of the International Institute of social history* (1953, n° 2). — *Cahiers de Tunisie* (1953, nos 1 et 2). — *Classica et mediaevalia* (1953, fasc. 1-2). — *Erhørvshistorisk Årbog* [*E. Å.*] (1951 et 1952). — *Hesperis* (1953, nos 1-2). — *Hispania* (1952, n° 48). — *Historische Zeitschrift* (Bd. 176, 1953, nos 1 et 2). — *Historisk Tidskrift, Stockholm* [*S. H. T.*] (1951, nos 3 et 4 ; 1952, nos 1 et 2). — *Historisk Tidskrift, Copenhagen* [*D. H. T.*] (1951, nos 3 et 4 ; 1952). — *Historisk Tidskrift, Oslo* [*N. H. T.*] (1952, 1953, n° 1). — *History* (février 1953). — *Information historique* (mai-juin 1953). — *Journal des Savants* (octobre-décembre 1953). — *Journal of economic history* (printemps 1953). — *Journal of modern history* (septembre 1953). — *Journal of the history of ideas* (juin et octobre 1953). — *Movimento operaio* (mars-avril et mai-juin 1953). — *Nuova rivista storica* (janvier-avril 1953). — *Politique étrangère* (mai à octobre 1953). — *Population* (avril-juin 1953). — *Provence historique* (avril-juin 1953). — *Rassegna storica del Risorgimento* (janvier-mars et avril-juin 1953). — *Review of politics* (juillet 1953). — *Revue archéologique* (avril-juin 1953). — *Revue belge de philologie et d'histoire* (1953, n° 1). — *Revue de Défense nationale* (juillet à septembre 1953). — *Revue d'histoire de l'Église de France* (janvier-juin 1953). — *Revue d'histoire de l'Amérique française* (septembre 1953). — *Revue d'histoire des religions* (avril-juin 1953). — *Revue d'histoire économique et sociale* (1953, n° 2). — *Revue d'histoire des colonies* (1953). — *Revue française de Sciences politiques* (avril à octobre 1953). — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle* (juillet 1951 à décembre 1953). — *Revue de la Méditerranée* (mai-juin 1953). — *Revue maritime* (août à octobre 1953). — *Rivista storica italiana* (1953, n° 1). — *Speculum* (1953). — *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte* (juillet 1953). — *Welt (Die) als Geschichte* (1953, nos 2 et 3).

l'abbaye de Pontigny.) [*Classica et mediaevalia*, 1953, t. XIV, fasc. 1-2.] — *Beatrice Reynolds*. Shiftings currents in historical criticism. [*J. of the hist. of ideas*, octobre 1953.] — Argomenti delle tesi di storia discusse nell'U. R. S. S. dal 1945 al 1950. [*Movimento operaio*, mai-juin 1953.] — *W. Maas*. Une promenade historique-bibliographique à travers les Indes. [*Annales E. S. C.*, avril-juin 1953.]

*Harry J. Marks*. Ground under our feet : Beard's relativism. [*J. of the hist. of ideas*, octobre 1953.] — *Aloys Wansl*. Die philosophischen Grundlagen von Toynbees Geschichtsbild. [*Welt als Gesch.*, Bd. 4, Heft 2, 1953.] — *E. John*. Some questions on the materialist interpretation of history. [*History*, février 1953.] — *Karl A. Wittfogel*. The ruling bureaucracy of oriental despotism : a phenomenon that paralyzed Marx. [*Rev. of politics*, juillet 1953.] — *Leonard Krieger*. Marx and Engels as historians. [*J. of the hist. of ideas*, juin 1953.] — *Paul M. Sweezy*. Three Works on Imperialism. (Analyse critique de trois ouvrages de R. Luxembourg, Hallgarten et Sternberg.) [*J. of Econ. Hist.*, printemps 1953.]

*Raoul Busquet*. La chasse aux erreurs. [*Prov. hist.*, avril-juin 1953.] — *Louis Henry*. Une richesse démographique en friche : les registres paroissiaux. [*Pop.*, avril-juin 1953.] — *Wolfgang Hörmann*. Zur Hellenisierung des Christentums. [*Welt als Gesch.*, 1953, Heft. 3.] — *R. Bultmann*. Humanismus und Christentum. [*Hist. Zeitschrift*, 1953, Bd. 176, Heft 1.] — *Michel Roblin*. Paganisme et rusticité. Un gros problème, une étude de mots. [*Annales, E. S. C.*, avril-juin 1953.] — *Paul Leuilliot*. La franc-maçonnerie « fait social ». [*Ibid.*] — *E. Croso*. L'idée de la Constitution dans l'antiquité classique. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, juillet-décembre 1951.] — *Bernhard Sticker*. Weltzeitalter und astronomische Perioden. [*Welt als Gesch.*, 1953, Heft. 3.] — *Wolfgang Zorn*. Zur Geschichte des Wortes und Begriffes Fortschritt. [*Ibid.*] — *Herbert Ludat*. Farbenzeichnungen in Völkernamen. [*Ibid.*, Heft. 2.] — *Alois Schmaus*. Zur altslawischen Religionsgeschichte. [*Ibid.*] — *Theodor Heuss*. Zur Frage einer europäischen Geschichtsforschung. [*Ibid.*] — *Herbert Franke*. Das Begriffsfeld des Staatlichen im chinesischen Kulturbereich. [*Ibid.*] — *Helmuth von Glasenapp*. Der Buddhismus in der Krise der Gegenwart. [*Ibid.*, Heft. 3.] — *Josef Matl*. Okzidentale oder eurasische Auffassung der slawischen Geschichte. [*Ibid.*] — *Helmut Hoffmann*. Die Begriffe König und Herrschaft im indischen Kultur Kreis. [*Ibid.*] — *Ralph L. Rusk*. Wandlungen des amerikanischen Europabildes. [*Ibid.*, Heft 2.] — *Arnold Bergsträsser*. Deutsche und amerikanische Soziologie. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, juillet 1953.] — *Paul Ostwald*. Japan und die westliche Ideenwelt. [*Ibid.*] — *W. Schlesinger*. Herrschaft und Gefolgschaft in der germanisch-deutschen Verfassungsgeschichte. [*Hist. Zeitschrift*, octobre 1953, Bd. 176, Heft 2.]

*Peter Meinhold*. Goethes Deutung der Religionsgeschichte. [*Welt als Gesch.*, Bd. 4, Heft. 2, 1953.] — *Abbé Raymond Boyer*. Le fonds hébraïque du « Musée Arelaten ». [*Prov. hist.*, avril-juin 1953.] — *G.-C. Scholem*. Le mouvement sabbatiste en Pologne. (2<sup>e</sup> article.) [*R. de l'hist. des rel.*, avril-juin 1953.] — *Robert Pelouz*. L'Allemagne et les Allemands. [*R. fr. de Sc. pol.*, avril-juin 1953.] — *Fr. Mauro*. De Madère à Mazagan, une Méditerranée atlantique. [*Hesperis*, XL, 1953, 1-2.] — *G.-H. Bousquet*. Un qanoûn de l'Aurès. [*Ibid.*]

*Mac Beothet*. Dans le Haut-Jura : toitures, transports, incendies. [*Annales, E. S. C.*, avril-juin 1953.] — *Jean Despois*. Les plaines des Hodna. [*R. de la Méd.*, mai-juin 1953.] — *Hannah Arendt*. Ideology and terror : a novel form of government. [*Rev. of politics*, juillet 1953.]



## II. ORIENT CLASSIQUE ET ANTIQUITÉ

J. Roche. Note préliminaire sur les fouilles de la grotte de Taforal (Maroc oriental). [*Hesperis*, XL, 1953, 1-2.] — G. Malhomme. Aperçu sur les gravures rupestres de Marrakech. [*Ibid.*] — H. Lhote. Le cheval et les chameaux dans les peintures et gravures rupestres du Sahara. [*Bull. de l'I. F. A. N.*, juillet 1953.] — J. Richard-Mollard et R. Mauny. Contribution à la préhistoire de l'Adrar mauritanien septentrional et du Makheir. [*Ibid.*] — O. de Puygaudeau et M. Sénones. Gravures rupestres de l'oued Tamanart (Sud marocain). [*Ibid.*] — Jean Blanc. Le gîte d'Elliane, Cassis (Bouches-du-Rhône). [*Prov. hist.*, avril-juin 1953.]

Adam Falkenstein. Die babylonische Schule. [*Welt als Gesch.*, 1953, Bd. 4, Heft 2.] — J.-G. Février. Chez les Palmyréniens. [*Annales, E. S. C.*, avril-juin 1953.]

H. Gallet de Santerre. Chronique des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1952. [*B. C. H.*, LXXVII, 1953, 1.] — B. Baudat. Terres cuites de l'École française d'Athènes. [*Ibid.*] — Travaux de l'École française d'Athènes. [*Ibid.*] — J. Bérard. Les fouilles américaines de Troie. [*R. A.*, XLI, avril-juin 1953.] — J. Deshayes. Les vases mycéniens de la Deiras (Argos). [*B. C. H.*, LXXVII, 1953, 1.] — A. Roes. Fragments de poterie géométrique trouvés dans la citadelle d'Argos. [*Ibid.*] — A. Xenaki Sakellariou. La représentation du casque en dents de sanglier (époque minoenne). [*Ibid.*] — P. Lévêque. Péplophore de Gortys d'Arcadie. [*Ibid.*] — G. Roux. Deux études d'archéologie péloponésienne. (Autel à triglyphes bas d'Argos — le chapiteau corinthien de Bassae.) [*Ibid.*] — P. de La Coste-Messelière. Trois notules delphiques. (Cléobis et Biton, palmettes du trésor des Athéniens, les « navarques »). [*Ibid.*] — Fr. Braemer-J. Marcade. Céramique antique et pièces d'ancres trouvées en mer (baie de Marathon). [*Ibid.*] — H. van Effenterre. Inscriptions de Delphes. (Proxénies pour des Messéniens, décrets d'acceptation des Leucophryéna.) [*Ibid.*] — J. Treheux. 'Επ' Ἀμφοτέρα. (Dans les clauses de baux.) [*Ibid.*] — Ch. Picard. A quoi servaient les « dromoi » des Sarapieia? [*R. A.*, XLI, avril-juin 1953.] — A. Gitti. L'età di Clitarco. [*Atti Acc. Lincei, Rendiconti*, vol. VIII, fasc. 1-2, janvier-février 1953.] — E. Will. Sur la nature de la mantique pratiquée à l'Héraion de Pérachora. [*R. de l'hist. des rel.*, avril-juin 1953.] — Antonio Maddalena. Tempo ed eternità in Tucidide. [*Riv. st. ital.*, 1953, n° 1.] — G. E. M. de Sainte-Croix. Demosthenes' Τῆρηται and the Athenian εὐνορία in the 4th century B. C. [*Classica et mediaevalia*, 1953, vol. XIV, fasc. 1-2.] — G. Zuntz. The altar of Mercy. [*Ibid.*] — Albino Garzetti. Plutarco e le sue *Vite parallele*. Rassegna di studi 1934-1952. [*Riv. st. ital.*, 1953, n° 1.] — R. Goossens. Deux notes critiques sur les *Moralia* de Plutarque. [*R. belge de phil. et d'hist.*, 1953, n° 1.]

E. de Saint-Denis. *Falz vinitoria*, archéologie et philologie. [*R. A.*, XLI, avril-juin 1953.] — E. Volterra. Un'ipotesi intorno all'originale greco del libro sironiano di diritto. [*Atti Acc. Lincei, Rendiconti*, vol. VIII, fasc. 1-2, janvier-février 1953.] — M. Ortolani-N. Alfieri. Sena Gallica (Senigallia). [*Ibid.*, fasc. 3-4, mars-avril 1953.] — J. Formigé. Les officines romaines de marbrerie artistique à Carrare. [*R. A.*, XLI, avril-juin 1953.] — F. Giancotti. Il posto della biografia nella problematica seneciana. [*Atti Acc. Lincei, Rendiconti*, vol. VIII, janvier-février et mars-avril 1953.] — J. Gagé. Aruns de Clusium et l'appel aux Gaulois (?). A propos d'une tradition haruspicaline sur la vigne et l'olivier. [*R. de l'hist. des rel.*, avril-juin 1953.] — M. Renard. Aspects anciens de Janus et de Junon. [*R. belge*

de phil. et d'hist., 1953, n° 1.] — J. Heurgon. L'esprit de la peinture pompéienne. [J. de S., octobre-décembre 1952.] — L. Balsan. Nouveaux poinçons-matrices de La Graufesenque. [R. A., XLI, avril-juin 1953.] — A. Merlin. La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine. [J. de S., octobre-décembre 1952.]

J. Carcopino. Les tablettes Albertini. [Ibid.] — E. Boucher-Colozier. Une statue de doryphore à Cherchel. [R. A., XLI, avril-juin 1953.] — R. Étienne. Nouveaux bronzes volubilitains. [Ibid.] — R. Thouvenot. Sur une inscription latine de Volubilis (22 avril 245). [Hesperis, XL, 1953, 1-2.] — Ernst Schwarz. Die Krimgoten. [Welt als Gesch., 1953, Bd. 4, Heft 2.]

### III. LE MOYEN AGE

P. Courcelle. Sur quelques textes littéraires relatifs aux grandes invasions. [R. belge de phil. et d'hist., 1953, n° 1.] — André Lestocquoy. De l'unité à la pluralité : le paysage urbain en Gaule du v<sup>e</sup> au ix<sup>e</sup> siècle. [Annales, E. S. C., avril-juin 1953.] — Franz König. Die Bedeutung der Vetus Latina. [Welt als Gesch., 1953, Heft 3.] — Olaf Pedersen. The development of natural philosophy, 1250-1350. [Classica et mediaevalia, 1953, vol. XIV, fasc. 1-2.] — Guy de Valous. La poésie amoureuse en langue latine au Moyen Age. [Ibid.] — Tue Gad. Die Marienlegende von Beatrix als Katharinenlegende. [Ibid.] — L. Génicot. De la « noblesse » au « lignage ». Le cas des Boneffe. [R. belge de phil. et d'hist., 1953, n° 1.] — Brian Tierney. The canons and the medieval state. [Rev. of politics, juillet 1953.] — H. Silvestre. Sur une des causes de la grande expansion de l'ordre canonial dans le diocèse de Liège aux x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles. [R. belge de phil. et d'hist., 1953, n° 1.]

Robert Boutruche. Le monde scandinave au Moyen Age. [Annales, E. S. C., avril-juin 1953.] — Ina Friedlaender. Publications récentes concernant le Moyen Age polonais. (En suédois.) [S. H. T., 1953, 2.] — C. Backois. Rapports entre la Pologne et l'Occident, tout particulièrement l'Empire germanique au Moyen Age. [R. belge de phil. et d'hist., 1953, n° 1.]

E. Appolis. La juridiction spirituelle de Saint-Guilhem-le-Désert et les évêques de Lodève, 1284-1784. [A. du Midi, avril 1953.] — G. Astre. Pierre et brique des piliers de l'église des Jacobins de Toulouse. [Ibid.] — Marc Bloch. Mutations monétaires dans l'ancienne France. [Annales, E. S. C., avril-juin 1953.] — Ch.-E. Perrin. Metz aux xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles. [Ibid.]

E. L. G. Stones. Historical revision : the treaty of Northampton, 1328. [History, février 1953.] — Helen M. Cam. The theory and practice of representation in medieval England. [Ibid.] — Georges Gougenheim. Les archers anglais de la guerre de Cent ans. [R. de Déf. nat., août-septembre 1953.] — Mario M. Rossi. I primi Tudor e la « Storia di Oxford ». [Nuova riv. st., janvier-avril 1953.] — Arnold Williams. Chaucer and the Friars. (Écho des polémiques contre les Mendiants.) [Speculum, t. XXVIII, 1953.]

Marcel Pacaud. Louis VII et Alexandre III (1159-1180). [R. d'hist. de l'Égl. de Fr., janvier-juin 1953.] — Roberto Sabatino Lopez. Settecento anni fa : il ritorno all'oro nell'occidente duecentesco. I : I fatti numismatici. [Riv. st. ital., 1953, n° 1.] — Lucien Febvre. Le Dante d'Augustin Renaudet. [Annales, E. S. C., avril-juin 1953.] — Francisco Collantes de Terán. Los Castillos del reino de Sevilla. [Arch. hisp., 1953, n° 58-59.] — Aurelio Alvarez Jusué. La Justicia sevillana desde Alfonso XI hasta la Audiencia de los Grados. [Ibid., n° 60.] — Luis Sudrez Fernán-

dez. Nobleza y monarquía en la política de Enrique III. [*Hispania*, 1952, n° 48.] — Alfred H. Sweet. The Apostolic See and the Heads of English Religious Houses. (xiii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles.) [*Speculum*, t. XXVIII, 1953.] — Charles E. Nowell. The Historical Prester John. (Tente la synthèse des différentes hypothèses relatives à la légende du Prêtre Jean.) [*Ibid.*] — Bernhard Sinogowitz. Die byzantinische Rechtsgeschichte im Spiegel der Neuerscheinungen. [*Welt als Gesch.*, 1953, Heft 3.] — A. Huici Miranda. La invasion de los Almoravides y la batalla de Zalaca. [*Hispania*, XL, 1953, 1-2.] — Georges Marçais. Sidi 'Ugha, Abû I-Muhâjir et Kusaila (vii<sup>e</sup> siècle). [*Cahiers de Tunisie*, 1953, n° 1.] — Kjell Runquist. Les unités d'évaluation du prix de la terre au Danemark au Moyen Age. (Suite ; en danois.) [*D. H. T.*, 11, 3, 4, 1952.] — Johan Schreiner. Puissance militaire et gouvernement du royaume. (En Norvège au Moyen Age ; en norvégien.) [*N. H. T.*, 1952, 2.] — Einar Carlsson. L'historicité de la légende de saint Erik. (En suédois.) [*S. H. T.*, 1952, 3.] — Asgaut Steinnes. Utskyld. (Redevance attestée seulement dans le sud-ouest de la Norvège. Elle serait un vestige de l'organisation d'un royaume existant dans cette région vers 800.) [*N. H. T.*, 1953, 1.] — Waldemar Lendin. Le problème du Vinland. Aperçu de la littérature récente concernant les sources. (Discussions sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves au xi<sup>e</sup> siècle ; en suédois.) [*S. H. T.*, 1951, 3.] — Adolf Schück. Contribution à l'histoire de la famille de saint Erik. (Entre 1150 et 1250 ; en suédois.) [*Ibid.*, 1953, 1.] — Allan Hohlin. Le lien entre la Chronologia Anonymi et la Chronique du Jutland. (En suédois.) [*Ibid.*, 1953, 2.] — Stefan Söderlind. Le programme de construction de la cathédrale d'Upsal au xiii<sup>e</sup> siècle. (En suédois.) [*Ibid.*, 1952, 3.] — Adolf Schück. Études sur les Annales de Skänninge. (Faussement rattachées à Sigtuna, xiii<sup>e</sup> siècle ; en suédois.) [*Ibid.*, 1952, 1.] — Sven Tunberg. Quelques problèmes discutés du xiii<sup>e</sup> siècle suédois. (Sur la position de l'Église dans le conflit dynastique à l'égard de Magnus Ladals. Origines de la noblesse ; en suédois.) [*Ibid.*, 1951, 4 ; 1952, 2.] — Arne Odd Johnsen. Où les évêques Arne et Audfinn firent-ils leurs études ? (A Orléans — il s'agit de deux frères, évêques de Bergen au début du xiv<sup>e</sup> siècle ; en norvégien.) [*N. H. T.*, 1952, 2.] — Sven Tunberg. Contribution à l'histoire de l'ordalie dans le Nord. (Dernier exemple au xiv<sup>e</sup> siècle ; en suédois.) [*S. H. T.*, 1952, 4.] — C. A. Christensen. Les deux listes de paroisses dans le cadastre de l'évêque de Roskilde. (Vers 1370 — renseignements sur le « cathedraticum » ; en danois.) [*D. H. T.*, 11, 3, 4, 1952.] — Gottfrid Carlsson. Quand Erik de Poméranie devint-il majeur ? (En 1396 — il serait donc né en 1381 ; en suédois.) [*S. H. T.*, 191, 4.] — Johan Schreiner. L'assemblée de Kalmar en 1397. (Opposition norvégienne contre l'Union ; en norvégien.) [*Ibid.*, 1951, 3.] — Gottfrid Carlsson. Le skattebok de 1413. (Ce document caméral perdu se rattache à un voyage en Suède d'Erik de Poméranie ; en suédois.) [*Ibid.*, 1953, 1.] — Nils Ahnlund. La « lettre du procès » du 7 août 1471. Contribution à l'histoire des préliminaires de la bataille de Brunkeberg ; en suédois.) [*Ibid.*, 1952, 2.]

P. Bonenfant et J. Stengers. Le rôle de Charles le Téméraire dans le gouvernement de l'État bourguignon en 1465-1467 (II). [*A. de B.*, avril-juin 1953.] — René Girard. Marriage in Avignon in the second half of the fifteenth century. (D'après les archives notariales.) [*Speculum*, t. XXVIII, 1953.] — Francisco Torrella Niubó. Vida económico-social de un gremio textil en una villa catalana de los siglos xv y xvi [Tarrasa]. [*Hispania*, 1952, n° 48.] — Arthur Davies. The loss of the Santa Maria, Christmasday, 1492. [*A. hist. rev.*, juillet 1953.]

IV. LE XVI<sup>e</sup> SIÈCLE ET L'ANCIEN RÉGIME

Wallace K. Ferguson. The Church in a changing world : a contribution to the interpretation of the Renaissance. [*A. H. R.*, octobre 1953.] — Franco Catalano. Natura e ragione in Leonardo. [*Nuova riv. st.*, janvier-avril 1953.] — Mario Montuori. Filosofia e vita civile nel Rinascimento italiano. [*Ibid.*] — P. Bastid. Althusius et le droit public moderne. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, janvier-mars 1953.] — G. Destreich. Der römische Stoizismus und die oranische Heeresreform. [*Hist. Zeitschrift*, Bd. 176, Heft 1, 1953.] — P. Albert Duhamel. The Oxford lectures of John Colet. [*J. of the hist. of ideas*, octobre 1953.] — Eva-Maria Jung. Evangelism in 16th Century Italy. [*Ibid.*] — José E. Mora. Suárez and modern philosophy. [*Ibid.*]

Monbail. Jehan de Boucicault, maréchal de France. [*R. de Déf. nat.*, juillet 1953.] — M.-A. Béra. Montet de Salmonet, historien des Troubles et écrivain inconnu. [*Annales E. S. C.*, avril-juin 1953.] — P.-E. Hughes. Un portrait peu connu d'Agrippa d'Aubigné. [*Bull. de la Soc. d'hist. du Prot. fr.*, avril-juin 1953.] — Fritz Blanke. La réformation contre l'alcoolisme (au XVI<sup>e</sup> siècle). [*Ibid.*, juillet-septembre 1953.] — Cyprien Gabriel. La Cadière dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. [*Prov. hist.*, avril-juin 1953.]

Le Fr. Juan Meseguer Fernández, O. F. M. Iñigo de Mendoza y Antonio de Marchena en un documento de 1502. [*Hispania*, 1952, n° 48.] — Juan de Mata Carriazo. Bibliografía del Gran Capitán. El « Breve parte » de Fernán Pérez del Pulgar (Sevilla, 1527). [*Arch. hisp.*, 1953, n° 60.] — Celestino López Martínez. Gonzalo Argote de Molina, historiador y bibliófilo (1552-1596). [*Ibid.*, n° 58-59.] — José Hernández Diaz. Aportaciones al estudio de la imaginaria barroca andaluza. [*Ibid.*, n° 60.] — Carlos Cid Priego. Cuatro siglos de arte y danza en la Lonja de comercio de Barcelona (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle). [*Hispania*, 1952, n° 48.] — Ch. Dartigue-Peyrou. A travers les renseignements donnés à Philippe II par Jérôme Brun, agent indicateur du Roi Catholique à Bordeaux. [*A. du Midi*, avril 1953.]

Richard Matz. Comment le commerce à la campagne était-il puni au XVI<sup>e</sup> siècle? (Faiblement, malgré la législation renforçant le privilège des villes ; en suédois.) [*S. H. T.*, 1952, 2.] — Wilhelm K. Støren. Les attaques (suédoises) contre la région de Trondhjem pendant la guerre de Sept ans nordique (1563-1570). (En norvégien.) [*N. H. T.*, 1952, 1.]

Lucien Febvre. Le grand domaine au Mexique. (Au XVI<sup>e</sup> siècle.) [*Annales E. S. C.*, avril-juin 1953.] — Asby. Retour sur « la fondation au XVI<sup>e</sup> siècle du comptoir français d'Albreda ». [*Bull. de l'I. F. A. N.*, juillet 1953.] — G. Pianel. Les préliminaires de la conquête du Soudan par Moulay Ahmad al-Manсур. [*Hesperis*, XI, 1953, 1-2.] — R. Ricard. Inscription portugaise trouvée à Azemmour. [*Ibid.*] — R. Le Tourneau. Un humaniste à Fès au XVI<sup>e</sup> siècle (II). [*R. de la Médit.*, mai-juin 1953.]

Pierre Goubert. Un problème mondial : la vénalité des offices. [*Annales E. S. C.*, avril-juin 1953.] — Jean Meuwret. Conjoncture et crise au XVI<sup>e</sup> siècle : l'exemple des prix milanais. [*Ibid.*] — Roger Labrousse. Hobbes et l'apologie de la monarchie. [*R. fr. des Sc. pol.*, juillet-septembre 1953.] — Jean Rudel. Le peintre Georges du Mesnil de la Tour (1593-1652). [*Inf. Hist.*, mai-juin 1953.] — Richard H. Popkin. Sorbière's translation of Sextus Empiricus. [*J. of the hist. of ideas*, octobre 1953.] — M. Holley-Williams. Jean Guiton, écuyer. [*R. marit.*, octobre 1953.] — J. Allier. Un procès au cadavre en Bas-Poitou (1687). [*Bull. de la Soc. de l'hist. du Prot. fr.*,

avril-juin 1953.] — *Charles D. Hérisson*. Les réfugiés huguenots du XVII<sup>e</sup> siècle et la survivance française en Afrique du Sud. [*Ibid.*] — *Luigi Bulferetti*. Sogni e realtà nel mercantilismo di Carlo Emanuele II. [*Nuova riv. st.*, janvier-avril 1953.] — *A. de Rubertis*. Intorno a una nuova pubblicazione sulla congiura spagnuola del 1618 contro Venezia. [*Ibid.*] — *Eduard Vischer*. Über politische Beredsamkeit im demokratischen Kleinstaate vom 17 bis 19 Jahrhundert. [*Welt als Gesch.*, 1953, Heft 2.]

*G. Debien et autres*. Recherches collectives : Chronique documentaire pour une nouvelle histoire coloniale : Les papiers privés et l'Amérique française (fin). [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, septembre 1953.] — *Marie-Claire Daveluy*. Le drame de la recrue de 1653. [*Ibid.*] — *André Surprenant*. Le Père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, missionnaire de la Huronie (suite). [*Ibid.*]

*Johannes Elgvin*. Le « leidang » dans les villes au XVII<sup>e</sup> siècle — en Norvège. (En norvégien.) [*N. H. T.*, 1952, 1.] — *Erik Abrahamson*. Les carnets de Charles XI pour 1696 — les derniers complets. (En suédois.) [*S. H. T.*, 1951, 4.]

*Pierre Léon*. La naissance de la grande industrie dans le Dauphiné (fin du XVII<sup>e</sup> siècle-1869). (Résumé de sa récente thèse par l'auteur.) [*Inf. Hist.*, mai-juin 1953.] — *Hubert Elie*. La spéculation sous la Régence. [*Prov. hist.*, avril-juin 1953.] — *M. Thomas*. Une épave des papiers du P. Quesnel. [*R. d'hist. de l'Égl. de Fr.*, janvier-juin 1953.] — *Amédée Outrey*. Histoire et principes de l'administration française des Affaires étrangères. [*R. fr. de Sc. pol.*, avril-juin et juillet-septembre 1953.] — Commandant *Emmanuel Davin*. Un Toulonnais, Jean-Louis Barallier, ingénieur de la marine, constructeur d'un port et de vaisseaux anglais (1751-1834). [*Prov. hist.*, avril-juin 1953.] — *Philippe Ariès*. Sur les origines de la contraception en France. [*Population*, juillet-septembre 1953.] — *Emmanuel Davin*. Suffren aux Indes : l'affaire du *Sévère* au combat naval de Negapatam (6-7 juillet 1782). [*R. marit.*, août 1953.] — *Cl. Anglade*. Un exemple de réaction nobiliaire dans le Comminges à la veille de la Révolution : les procès entre la communauté de Villeneuve-de-Rivière et le seigneur Estrémé. [*A. du Midi*, avril 1953.] — *P.-H. Thore*. Le Tiers État de Toulouse à la veille des élections de 1789, querelles intestines et requêtes partisans (mai-décembre 1788). [*Ibid.*] — *Carlo Baudi di Vesme*. L'influenza del potere marittimo nella guerra di successione d'Austria. [*Nuova riv. st.*, janvier-avril 1953.]

*Andreas Sørghensen*. Histoire de l'institution consulaire (au Danemark) au XVIII<sup>e</sup> siècle. (Échange de consuls avec l'Espagne en 1641, l'Angleterre en 1670, la France en 1742 ; en danois.) [*E. Å.*, 1951.] — *Birger Sallnäs*. Quelques réflexions à propos d'une trouvaille d'archives. (Lettres de Carl Fredrik et Ulrik Scheffer, 1751-1758, interceptées par les Anglais — trouvées dans les papiers de Newcastle ; en suédois.) [*S. H. T.*, 1951, 4.] — *Eric Tengberg*. La mission de Meijerfelt après Poltava. (Tentative suédoise de négociation.) [*Ibid.*, 1952, 3.] — *Olle Stridsberg*. La position des Chapeaux et des Bonnets sur la question de la liberté de la presse aux Riksdag de 1760-62 et de 1765-66. (En suédois.) [*Ibid.*, 1953, 2.] — *Dagobert de Levie*. Patriotism and clerical office : Germany 1761-1773. [*J. of the hist. of ideas*, octobre 1913.]

*Guy Frégault*. La guerre de Sept ans et la civilisation canadienne. [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, septembre 1953.] — Généalogie : Messire Pierre Mennard (1739-1792) était-il bien canadien ? [*Ibid.*] — *T. Thayer*. The Land-Bank System in the American Colonies. [*J. of Econ. Hist.*, printemps 1953.]



*E. Battisti.* Lione Pascoli scrittore d'arte (1674-1744). [*Atti Acc. Lincei, Rendiconti*, vol. VIII, fasc. 3-4, mars-avril 1953.] — *Lester G. Crocker.* Truth and falsehood in the Enlightenment. [*J. of the hist. of ideas*, octobre 1953.] — *Roger B. Oake.* Montesquieu's religious ideas. [*Ibid.*] — *S. Cotta.* Montesquieu, la séparation des pouvoirs et la Constitution fédérale des États-Unis. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, juillet-décembre 1953.] — *J.-J. Chevallier.* Jean-Jacques Rousseau : essai de synthèse. [*R. fr. de Sc. pol.*, janvier-mars 1953.] — *A. Zottoli.* Rousseau e l'Arcadia. [*Atti Acc. Lincei, Rendiconti*, vol. VIII, fasc. 1-2, mars-avril 1953.] — *Gordon H. McNeil.* The anti-revolutionary Rousseau. [*A. hist. rev.*, juillet 1953.] — *Donald F. Lach.* Sinophilism in Christian Wolff (1679-1754). [*J. of the hist. of ideas*, octobre 1953.]

#### V. RÉVOLUTION ET PREMIER EMPIRE

*Anita Fage.* La Révolution française et la population. [*Pop.*, avril-juin 1953.] — *Albert Soboul.* Classi e lotte delle classi durante la Rivoluzione francese. [*Movim. operaio*, mars-avril 1953.] — *R. Pellou.* Le régime électoral des États-Généraux de 1789. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, janvier-mars 1953.] — *A. Bayet.* Le suicide héroïque sous la Révolution française. [*Ibid.*] — *H. D. Schmidt.* The idea and slogan of « perfidious Albion ». (Idée ancienne, mais l'utilisation officielle date de la Révolution française.) [*J. of the hist. of ideas*, octobre 1953.] — *Russel Kirk.* Burke and the philosophy of prescription. [*Ibid.*, juin 1953.] — *Octave Festy.* La place de l'agriculture dans le gouvernement de la France sous le Directoire et le Consulat. [*R. d'hist. écon. et soc.*, 1953, n° 2.] — *M. Flory.* « L'appel au peuple » napoléonien. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, juillet-décembre 1952.] — *Gabriel Ardant.* Napoléon et le rendement des services publics. [*R. de Déf. nat.*, août-septembre 1953.] — *Antonio Capogrossi.* Metternich e Napoleone. [*Nuova riv. st.*, janvier-avril 1953.] — *Sture M. Waller.* Contribution à la connaissance du prélude et de la première phase du Riksdag de 1809-1810. (En suédois.) [*S. H. T.*, 1953, 1.] — *Fernand Grenier.* Un plagiaire illustre : François Perrin du Lac. (Auteur de récits de voyages en Amérique du Nord parus en 1805 qui « emprunta » beaucoup au Canadien J.-B. Trudeau.) [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, septembre 1953.]

#### VI. LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

*L. Einaudi.* Di una nuova edizione delle opere di Davide Ricardo. [*Atti Acc. Lincei, Rendiconti*, vol. VIII, fasc. 3-4, mars-avril 1953.] — *M. Leroy.* Le romantisme social. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, juillet-décembre 1951.] — *Crane Brinton.* Something went wrong : three views of the heritage of the early nineteenth century. [*R. of the hist. of ideas*, juin 1953.] — *Oscar Hammen.* Spectre of Communism in the 1840's. [*Ibid.*] — *Stephen A. Fischer-Galati.* The nature and immediate origins of the treaty of Holy Alliance. [*History*, février 1953.] — *Salvo Mastellone.* Un aristocratico in esilio : Santorre di Santarosa. [*Riv. st. ital.*, 1953, n° 1.] — *Marc Raeff.* An american view of the decembrist revolt. [*J. of mod. hist.*, septembre 1953.] — *Elmer H. Cutts.* The background of Macaulay's minute. [*A. hist. rev.*, juillet 1953.] — *F. C. Mather.* The railways, the electric telegraphs and public order during the Chartist period, 1837-48. [*History*, février 1953.] — *W. S. Shepperson.* Industrial Emigration in Early Victorian Britain. [*J. of Econ. Hist.*, printemps 1953.]

*Erling Ræksten*. Christian Magnus Falsen et son projet de constitution dans les années 1820. (Précisions sur l'évolution dans un sens conservateur de la pensée du père de la constitution de 1814 ; en norvégien.) [*N. H. T.*, 1952, 4.] — *Magnus Mardal*. La mission diplomatique du comte Wedel à Londres en 1828. (Pour obtenir une réduction du tarif anglais sur les bois ; en norvégien.) [*Ibid.*, 2.] — *Per G. Andreen*. Études concernant « l'affaire Skogman », (Secrétaire d'État se livrant à des opérations de bourse sur l'ordre de Bernadotte (1821-1827) et qui se trouva à partir de 1826 en grandes difficultés.) [*S. H. T.*, 1953, 2.] — *Luis Bramsen*. Aspects de la vie commerciale au XIX<sup>e</sup> siècle. (Souvenirs de Bramsen, négociant danois, revenu en 1844 des États-Unis à Copenhague, 1844-1854 ; en danois.) [*E. Å.*, 1951 et 1952.] — *E. Piscitelli*. Il Cardinale Lambruschini e alcune fasi della sua attività diplomatica. (Analyse de l'activité diplomatique du cardinal Lambruschini lorsqu'il exerça les fonctions de nonce à Paris. Élucide quelques aspects de la politique religieuse des gouvernements français à la fin du règne de Charles X et au lendemain de la révolution de 1830.) [*Ras. Stor. del Risorg.*, avril-juin 1953.] — *A. Galante Garrone*. Filippo Buonarroti e i Convenzionali in esilio (Dalle carte inedite della famiglia Vadier). [*Movimento operaio*, mai-juin 1953.]

*Jean Bonnerot*. Une biographie du P. Lacordaire. [*A. de B.*, avril-juin 1953.] — *L. Capperon*. Bouet-Willauze en Afrique occidentale et au Gabon, 1836-1850. [*R. marit.*, septembre 1953.] — *L. Lepagnot*. Les théâtres en Algérie de 1830 à 1860. [*R. d'hist. des col.*, 1952.] — *R. Levene*. Les idées politiques de San Martin. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, janvier-mars 1953.] — *George Paul Schmidt*. Colleges in ferment. (Aux États-Unis.) [*A. H. R.*, octobre 1953.] — *Elbert B. Smith*. Thomas Hart Benton : southern realist. [*Ibid.*, juillet 1953.] — *Frère Marcel-Joseph*. Les Canadiens veulent conserver le régime seigneurial. (2<sup>e</sup> partie : Au début du XIX<sup>e</sup> siècle.) [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, septembre 1953.]

*J.-L. Puech*. L'idée féministe en 1848. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, juillet-décembre 1951.] — *E. Chapuisat*. Les États-Unis et la Constitution suisse de 1848. [*Ibid.*, juillet-septembre 1952.] — *Guido Porzio*. La guerra regia in Italia nel 1848-49. [*Nuova riv. st.*, janvier-avril 1953.] — *David H. Pinkney*. Garibaldi's claim to american citizenship, some unpublished documents. (Production de quelques lettres retrouvées à la « Western Historical Manuscripts Collection » de l'Université du Missouri ; il semble que, lors de sa première arrestation, en 1867, Garibaldi aurait invoqué la qualité de citoyen américain pour obtenir son élargissement. Un passeport délivré à Garibaldi, à New-York, en 1851, lui conférerait la qualité de citoyen de l'Union.) [*Ras. Stor. del Risorg.*, janvier-mars 1953.] — *L. Pastor*. Osservazioni sull'edizione nazionale degli scritti di Mazzini. (Critique de la compilation des lettres de Mazzini s'étageant de 1837 à 1846. Sur cinquante lettres collationnées, cinq seulement ont été exactement reproduites dans l'*Appendice dell'Edizione Nazionale* publié en 1838-1839.) [*Ibid.*] — *Alberto M. Ghisalberti*. L'Archivio dell'ambasciata di Spagna presso la Santa Sede. (Intérêt des archives de l'ambassade d'Espagne près le Saint-Siège, particulièrement en ce qui concerne le rôle de l'ambassadeur, Martinez de la Rosa, lors de la fuite de Pie IX à Gaète et au cours des conférences diplomatiques tenues à Gaète en 1849-1850.) [*Ibid.*, avril-juin 1953.] — *Emilia Nobile*. La censura borbonica contro il « Gustavo III o un Ballo in maschera » di G. Verdi. (Sur les démêlés de G. Verdi avec la censure napolitaine en 1858 au sujet de la représentation du *Bal Masqué*. L'assassinat du roi de Suède, Gustave III, sur la scène provoqua le veto du gouverne-

ment de Ferdinand II.) [*Ibid.*, janvier-mars 1953.] — *R. Cessi*. Il problema veneto dopo Villafranca. (Les conditions morales et matérielles des populations de la Vénétie après l'armistice de Villafranca. Les projets de vente au nouveau royaume d'Italie de cette province, caressés par certains milieux financiers viennois. Les vues de Palmerston et Cobden.) [*Ibid.*, janvier-mars et avril-juin 1953.] — *G. Ferretti*. Cavour e le annessioni nelle lettere di Abraham Tourte. (Lettres d'Abraham Tourte avec J. Fazy conservées à la Bibliothèque de l'Université de Genève; écrites au cours de l'année 1860, elles révèlent la pensée intime de Cavour sur la cession de la Savoie devant les prétentions de la Suisse sur le Chablais et le Faucigny.) [*Ibid.*, avril-juin 1953.] — *P. Pedrotti*. Alcune lettere di M. R. Imbriani a F. Campanella. (Elles contribuent à la connaissance de l'état d'esprit des disciples immédiats de Mazzini et des ex-compagnons de Garibaldi durant la période comprise entre la signature du traité de Berlin (1878) et la conclusion de la Triple-Alliance (1882).) [*Ibid.*] — *R. Marmiroli*. Studenti toscani alla guerra del 1848. (Historique du bataillon universitaire toscan, constitué le 22 mars 1848 et décimé en mai lors du combat de Curtatone.) [*Ibid.*] — *Pier Carlo Masini*. Autografi del fondo De Gubernatis interessanti il Movimento operaio. [*Movim. operaio*, mai-avril 1953.] — *Giuseppe Del Bo*. Charles Fourier e la scuola societaria nella raccolta della Biblioteca G. G. Feltrinelli. [*Ibid.*] — *Gaetano Arfé*. Per la storia del socialismo napoletano. Atti della Sezione del P. S. I. di Napoli dal 1908 al 1911. [*Ibid.*] — *Gino Cerrito*. Saverio Friscia nel primo periodo di attività dell' Internazionale in Sicilia. [*Ibid.*, mai-juin 1953.] — *Raffaele Molinelli*. Il movimento repubblicano a Jesi dal 1900 al 1914. [*Ibid.*]

*Marcel Prélot*. Signification constitutionnelle du Second Empire. [*R. fr. de Sc. pol.*, janvier-mars 1953.] — *Pierre Genevray*. Le gouvernement de Napoléon III et l'évangélisation protestante sous le régime autoritaire. [*Bull. hist. et litt. de la Soc. de l'Hist. du Prot. fr.*, juillet-septembre 1953.] — *André Latreille*. Autour d'une aumônerie d'école normale : prêtres et instituteurs dans les dernières années du Second Empire. [*R. d'hist. de l'Égl. de Fr.*, janvier-juin 1953.] — *R. Taveneaux*. Le Père Jandel au Concile du Vatican. [*Ibid.*] — *Yvette Nolle*. A Dijon au début du Second Empire. Aspects de la vie ouvrière dans une ville bourgeoise. [*A. de B.*, avril-juin 1953.] — *Willard A. Smith*. Napoleon III and the spanish revolution of 1868. [*J. of mod. hist.*, septembre 1953.] — *Aimé Dupuy*. Histoire sociale et manuels scolaires. Les livres de lecture de G. Bruno. [*R. d'hist. écon. et soc.*, 1953, n° 2.] — *R. Arambourou*. Saint-Ferre au temps de la Troisième République, étude de sociologie électorale d'une commune girondine. [*A. du Midi*, avril 1953.] — *Manté Dogan*. La stabilité du personnel parlementaire sous la Troisième République. [*R. fr. de Sc. pol.*, avril-juin 1953.] — *A. Zévès*. Le cinquantenaire du ministère Combes. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, janvier-mars 1953.] — *John C. Cairns*. International politics and the military mind : the case of the french republic, 1911-1914. [*J. of mod. hist.*, septembre 1953.] — *L. von Muralt*. Über Bismarcks Glauben. [*Hist. Zeitschrift*, Bd. 176, Heft 1, 1953.]

*St. Skolseid*. Ranke and Bismarck. [*Ibid.*, Heft 2.] — *W. Hubatsch*. Der Kulminationspunkt der deutschen Marinepolitik im Jahre 1912. [*Ibid.*] — *Charlotte Sempell*. The constitutional and political problems of the second chancellor, Leo von Caprivi. [*J. of mod. hist.*, septembre 1953.] — *Robert Lewis Kahl*. Colonialism inside Germany, 1886-1918. [*Ibid.*]

*Tage Kaarsted*. Un échouement sur la côte occidentale (du Jutland) en 1858.

(Exemple des complications administratives et juridiques en pareil cas ; en danois.) [*E. Å.*, 1951.] — *Finn H. Lauridsen*. Aspects de l'histoire du commerce du Limfjord. (Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ; en danois.) [*Ibid.*, 1952.] — *Vagn Dybdahl*. Une maison de commerce danoise en Australie. Melchior and Co, 1853-1862. (En danois.) [*Ibid.*] — *Erik Gullberg*. La propagande d'Oscar I<sup>er</sup> à l'étranger pendant la guerre de Crimée. (En suédois.) [*S. H. T.*, 1952, 4.] — *David Lundström*. Manderström et les émigrants en Suède en 1863. (Polonais, Finlandais, Bakounine ; en suédois.) [*Ibid.*, 1953, 1.] — *Harald Jørgensen*. C. N. David a-t-il falsifié son rapport du 2 décembre 1863? (Rapport sur ses négociations avec Christian IX et Sir Augustus Paget, en liaison avec l'avènement du roi ; en danois.) [*D. H. T.*, 11, 3, 4, 1952.] — *Ingrid Semmingsen*. Ludvig Daae et les formations politiques dans les années 1870 — en Norvège. (En norvégien.) [*N. H. T.*, 1952, 1.] — *Johan Schreiner*. Georg Sæviq en 1884. (Ancien ministre norvégien, ministre de Suède Norvège à Paris, 1878-1884 ; en suédois.) [*Ibid.*, 1953, 1.] — *Haldan Koht*. Souvenirs des derniers jours du ministère Sverdrup (1888). (En norvégien.) [*Ibid.*, 1952, 2.] — *Axel Nyborg*. Aspects de l'activité d'un « conseiller agricole » (Landbrugs-konsulent) dans les années 1890. (Au Danemark — problèmes de l'exportation de beurre vers l'Angleterre ; en danois.) [*E. Å.*, 1951.] — *Trygve Mathisen*. L'idée de neutralité dans la politique norvégienne depuis les années 1890 jusqu'à l'entrée de la Norvège à la S. D. N. (En norvégien.) [*N. H. T.*, 1952, 1.] — *Torvald Høer*. Hugo Hamilton et la crise de la marche des paysans en 1914. (En suédois.) [*S. H. T.*, 1952, 2.] — *Reidar Omang*. La situation internationale de la Norvège après la conclusion du traité du 2 novembre 1907. (Problème de l'accord sur la mer du Nord du 13 avril 1908 — relations suédo-norvégiennes, question du Spitzberg ; en norvégien.) [*N. H. T.*, 1952, 4.] — *Vagn Dybdahl*. La naissance de l'idée de concurrence déloyale. (Au Danemark — les petits commerçants ont imposé en 1912 une loi contre certaines formes de concurrence et de publicité ; en danois.) [*E. Å.*, 1952.]

*Helmut Hirsch*. Briefwechsel und Nachlass von Moses Hess. [*Bull. of the Int. Institute of soc. hist.*, 1953, n° 2.] — *Carnaps Bencht* über die Elberfelder Versammlungen. [*Ibid.*] — *Fr. de J.* De eerste socialistische studenten vereniging in Nederland. [*Ibid.*]

*Thomas T. Mc Avoy*. The american catholic minority in the later nineteenth century. [*Rev. of politics*, juillet 1953.] — *Benjamin Wolstein*. The romantic Spiroza in America. [*J. of the hist. of ideas*, juin 1953.] — *D. L. Mc Murry*. Labor Policies of the General Managers' Association of Chicago, 1886-1894. [*J. of Econ. Hist.*, printemps 1953.] — *Whitney R. Cross*. Ideas in politics : conservation politics of two Roosevelts. [*J. of the hist. of ideas*, juin 1953.] — *Stanley Hoffmann*. Tendances et formation de la politique extérieure américaine. [*R. fr. de Sc. pol.*, janvier-mars 1953.]

*B. Uzel*. La fondation de Djibouti. [*R. d'hist. des col.*, 1952.] — *Marcel Blanchard*. Administrateurs d'Indochine (1880-1890). [*Ibid.*] — *G. Désiré-Vuillemin*. A propos du rapport de l'interprète Bou el Mogdad sur sa mission dans l'Adrar en 1900. [*Ibid.*] — *Jh.-J. Delaye*. Quand nos marins, les premiers, débarquèrent à Dar-el-Beida (1907). [*R. marit.*, octobre 1953.] — *Pierre Rondot*. L'émigration ancienne des Meknâ, 1880-1890. [*Cahiers de Tunisie*, 1953, n° 1.] — *Jean Despois*. Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord. [*Ibid.*] — *G.-H. Bousquet*. Note sur les survivances du droit coutumier berbère en Tunisie. [*Hesperis*, XL, 1953, 1-2.] —

J. Chaumeil. Le mellah de Tahala au pays des Ammeln. (Anti-Atlas.) [*Ibid.*] — J.-L. Mège. Les origines du développement de Casablanca. [*Ibid.*] — W. M. Carlgren. Les « Informationsstücke » des dernières années du gouvernement d'Abdul Hamid. (Intrigue vraisemblable du sultan pour brouiller les pistes par des renseignements souvent faux ; attitude russe et autrichienne à l'égard de ceux-ci ; en suédois.) [*S. H. T.*, 1952, 1.]

VII. LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Robert Lewis Kehl. A prelude to Hitler's Greater Germany. (Pendant la première guerre mondiale.) [*A. H. R.*, octobre 1953.] — John L. Snell. Socialist unions and socialist patriotism in Germany 1914-1918. [*Ibid.*] — Immanuel C. Y. Hoü. Notes concerning the Chinese seals on the peace treaty with Germany, 1919. [*Ibid.*, juillet 1953.] — Ludwig Zimmermann. Die Pariser Friedenskonferenz von 1919 und die Neuordnung Europas. [*Welt als Gesch.*, 1953, Heft 2.] — Felix E. Hirsch. Stresemann in historical perspective. [*Rev. of politics*, juillet 1953.] — Piero Pieri. La politica estera di Mussolini dal 1922 al 1932. [*Nuova riv. st.*, janv.-avril 1953.] — Hans Schneider. Das Ermächtigungsgesetz vom 24 März 1933. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, juillet 1953.] — Dokumentation Zum Sturz Brüning's. [*Ibid.*] — Übersicht über ausländische Institute auf dem Gebiet zeitgeschichtlicher Forschung. [*Ibid.*] — Thils Vogeleang. Bibliographie zur Zeitgeschichte. [*Ibid.*] — Madeleine Schnerb. La défaite de 1940. (Analyse des dépositions devant la Commission parlementaire d'enquête.) [*Inf. Hist.*, mai-juin 1953.] — Vice-amiral Kurt Assmann. L'opération « Seelöwe ». [*R. marit.*, octobre 1953.] — Mitsuo Fuchida. J'ai conduit l'attaque sur Pearl Harbor. [*Ibid.*, septembre 1953.]

Raymond Aron. En quête d'une philosophie de la politique étrangère. [*R. fr. de Sc. pol.*, janvier-mars 1953.] — R.-E. Charlier. Le renouvellement de la politique étrangère. [*Ibid.*] — M. Chrétien. Quelques réflexions sur les Constitutions de l'Europe. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, janvier-mars 1953.] — V. E. Orlando. La forme de gouvernement en vigueur en Italie aux termes de la Constitution de 1948. [*Ibid.*, juillet-décembre 1951.] — Pierre Laroque, Georges Vedel, François Goguel, Olga Raffalovitch. Les élections sociales comparées aux élections politiques. [*R. fr. de Sc. pol.*, avril-juin 1953.] — Robert Girod. Facteurs de l'abstentionnisme en Suisse. [*Ibid.*] — Christian Saintes. L'Irlande et ses problèmes. [*Ibid.*, janvier-mars 1953.] — L. Krusius-Ahrenberg. Les partis et la situation politique actuelle en Finlande. [*Ibid.*, juillet-septembre 1953.] — Sten Sparre Nilson. Aspects de la vie politique en Norvège. [*Ibid.*] — Stanley Hoffmann. Une étude de sociologie politique en Suède. [*Ibid.*] — L. Léontin. L'économie de la zone soviétique de l'Allemagne. [*R. de Déf. nat.*, août-septembre 1953.]

J.-B. Duroselle. L'énigme soviétique. [*R. fr. de Sc. pol.*, juillet-septembre 1953.] — Capitaine de vaisseau M. Peltier. Le testament politique de Staline. [*R. marit.*, août 1953.]

J. Nicod. Les origines de la culture du riz en Camargue. [*Prov. hist.*, avril-juin 1953.] — Georges Vedel. Y a-t-il une Quatrième République? [*R. fr. de Sc. pol.*, juillet-septembre 1953.] — Henry Germain-Martin. La défense nationale et la Banque. [*R. de Déf. nat.*, juillet 1953.] — Général Catroux. L'Union française, son concept, son état, ses perspectives. [*Pol. étr.*, septembre-octobre 1953.] — XXX. Union française et institutions européennes. [*Ibid.*] — René Servoise. L'Union



française devant l'intégration économique européenne. [*Ibid.*] — *Henri Géralin*. Le problème de l'alcoolisme dans les territoires d'outre-mer. [*Pop.*, avril-juin 1953.]

*R. Barre*. Études économiques sur le Moyen Orient. [*Cahiers de Tunisie*, 1953, n° 1.] — *Édouard Dolléans*. La Méditerranée et le monde méditerranéen. L'Oural. [*R. d'hist. écon. et soc.*, 1953, n° 2.] — *Georges Aymard*. L'Afghanistan, carrefour de l'Asie centrale. [*R. de Déf. nat.*, août-septembre 1953.] — *P. Dubois*. Notes sur L. Sabatier, résident du Darlac (1913-1926). [*R. d'hist. des col.*, 1952.] — *Charles Grosbois*. Quatre mois en Corée. [*Pol. étr.*, mai-juillet 1953.] — *Jean Lacouture*. Le « contre-feu » vietnamien. [*Ibid.*] — *A. Rottier*. La Birmanie nouvelle. [*Ibid.*] — *Roger Lévy*. Viet-Nam et Asie du Sud-Est. [*Ibid.*] — Contre-amiral *A. Lepotier*. L'Indochine et la mer. [*R. marit.*, août 1953.] — Général *L.-M. Chassin*. Guerre en Indochine. [*R. de Déf. nat.*, juillet 1953.]

*François Bourricaud*. La sociologie du « leadership » et ses applications à la théorie politique. [*R. fr. de Sc. pol.*, juillet-septembre 1953.] — *Michèle Langrod*. Les forces politiques au Brésil. [*Ibid.*] — *Jean Gottmann*. La campagne présidentielle de 1952 aux États-Unis. [*Ibid.*, janvier-mars 1953.] — *G.-J. Friedrich*. Considérations générales sur la Constitution de Porto-Rico. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, juillet-décembre 1951.] — *J.-L. Auguste*. La séparation des pouvoirs dans la Constitution haïtienne. [*Ibid.*, juillet-décembre 1952.] — *Pierre Jacobsen*. Le problème des excédents de population en Europe. [*Pol. étr.*, mai-juillet 1953.] — *Mario Levi*. Les mineurs italiens en Belgique. [*Ibid.*] — *René de Lacharrière*. L'action des Nations-Unies pour la sécurité et pour la paix. [*Ibid.*, septembre-octobre 1953.] — Général *de Larminat* et *Olivier Manet*. La communauté européenne de défense. [*Ibid.*, mai-juillet 1953.]

---

## CHRONIQUE

---

### NÉCROLOGIE

FRIEDRICH MEINECKE

(1862-1954)

Avec Friedrich Meinecke disparaît non seulement le premier des historiens allemands, mais encore l'une des personnalités les plus représentatives de l'Allemagne contemporaine. Il n'appartient pas, en effet, au seul domaine de la science, qu'il illustra cependant par une œuvre d'une étonnante ampleur ; mais, dans la crise de conscience qu'a traversée l'Allemagne avant, pendant et après la première guerre mondiale, il a non seulement exprimé les repentirs ou les aspirations de ses concitoyens, mais encore cherché à fournir des solutions et à préserver l'avenir. Sur tous les problèmes touchant les responsabilités de son pays, ses chutes et ses redressements, le devoir national et la solidarité européenne, il a voulu que l'historien en lui conseillât le citoyen. Son collègue Louis Dehio, célébrant à Berlin son quatre-vingt-dixième anniversaire, a dit de lui qu'il était « l'historien dans la crise ».

• • •

Né le 30 octobre 1862 à Salzwedel, dans l'Altmark brandebourgeoise, fils d'un haut fonctionnaire des postes dont la carrière devait s'achever à Berlin, Meinecke fut élevé dans une famille d'esprit conservateur, où la pratique protestante et le loyalisme à l'égard de la Couronne étaient de rigueur. Il ne chercha pas à se libérer, jeune, de l'emprise de ce milieu conventionnel. Sa vocation d'historien ne fut pas moins lente à se dessiner, bien qu'il ait eu des maîtres aussi remarquables que Moritz Ritter à l'Université de Bonn, Droysen, Treitschke, Mommsen, Koser et Dülthey à celle de Berlin. Il semble avoir longtemps hésité entre la germanistique et l'histoire, et s'être décidé pour cette dernière sans aucune attirance particulière.

Il commença sa carrière d'historien comme archiviste. Mais en 1889 Sybel, qui dirigeait alors les Archives prussiennes d'État, lui demanda s'il était disposé à travailler sur les généraux Boyen et Grolmann. Événement décisif dans son existence : en étudiant, à propos de ces puissantes personnalités, la pénétration de l'éthique kantienne et du dévouement librement consenti dans la conscience politique allemande, il s'est intéressé au problème qui devait le préoccuper jusqu'à la fin de sa vie : celui des liens qui doivent exister entre la politique et la morale, entre la liberté spirituelle et les exigences étatiques. Son livre *Das Leben des Generalfeldmarschalls Hermann v. Boyen* (2 vol., Stuttgart, 1896-1899), qui lui valut son habilitation, attestait déjà la hauteur de ses vues. Il devait en élargir les conclusions dans un second ouvrage : *Das Zeitalter der deutschen Erhebung 1795-1815* (Bielefeld, 1906). Dès 1893, d'ailleurs, Sybel lui avait confié la direction de la *Historische Zeitschrift*, qu'il devait garder sans interruption pendant quarante ans.

La carrière universitaire lui fut ouverte en 1901, date où il fut appelé à enseigner l'histoire moderne à l'Université de Strasbourg, alors au sommet de sa gloire. Il s'attacha à l'Alsace, comprenant d'ailleurs que l'influence française, dont il mesurait la profondeur, ne pouvait être combattue par la violence, s'efforçant d'attirer à ses cours, ce qui n'était point alors facile, un public d'étudiants alsaciens, cherchant le contact avec les sociétés locales. Cependant, un conflit avec la Faculté de théologie catholique — qui exigea la nomination, à ses côtés, d'un professeur pratiquant la religion romaine — l'amena à accepter l'invitation que lui adressa en 1906 l'Université de Fribourg, où il put poursuivre ses études dans une atmosphère de paix. C'est ici qu'il devait écrire le livre qui devait fixer sa réputation : *Weltbürgertum und Nationalstaat* (Munich, 1908), que devait suivre un essai plus modeste sur *Radowitz und die deutsche Revolution* (Berlin, 1913).

La guerre le trouva à Berlin, où l'Université venait de faire appel à ses services. L'épreuve qu'allait traverser l'Allemagne fut l'occasion pour lui de mettre sa vocation d'historien au service de son pays. Non qu'il désirât jouer un rôle actif dans la politique ; mais, secouant le pessimisme de son maître Jacob Burckhardt, il pensait que l'historien n'avait pas le droit de s'enfermer dans une tour d'ivoire, mais qu'il avait le devoir de s'adresser à l'opinion, éventuellement même de conseiller les hommes d'État. Déjà, à Fribourg, il s'était lié avec Frédéric Naumann, qui le convertit à son libéralisme national et social. A Berlin, dans la *Deutsche Gesellschaft von 1914*, fondée par H. Delbrück, il rencontra toute une série de personnalités — Dernburg, Tröltzsch, Naumann — qui comprirent de bonne heure qu'il ne pouvait s'agir pour l'Allemagne d'obtenir une paix de victoire, et qui combattirent par conséquent, dans la mesure de leurs faibles moyens, les prétentions exorbitantes de la Ligue pangermaniste et du *Vaterlandspartei*. Au risque de se faire traiter de « défaitiste » par plusieurs de ses collègues de l'Université, Meinecke mit sa plume au service d'une politique de modération, qui servait les vues du chancelier Bethmann-Holweg. Il eut également pendant la guerre de fréquentes relations avec v. Kühlmann, l'un des diplomates les plus lucides de l'Allemagne impériale, et qui préconisait la signature, en temps utile, d'une « paix d'Hubertsburg ». Il n'en resta pas moins que la brutale défaite de l'Allemagne, en 1918, fut pour Meinecke un coup inattendu ; il devait exprimer dans son petit ouvrage : *Nach der Revolution. Geschichtliche Betrachtungen über unsere Lage* (Munich, 1919), les réflexions que lui suggéraient les erreurs de la période impériale.

C'est dorénavant à délimiter ce qui peut être conservé de l'œuvre de Bismarck — sur laquelle il se refuse à prononcer une condamnation globale — puis à redonner un élan aux forces intellectuelles et morales, que veut se consacrer Meinecke. Ces préoccupations ne sont pas étrangères à son ouvrage *Die Idee der Staatsräson in der neueren Geschichte* (Munich, 1924), dans lequel il cherche une solution au problème des rapports de la politique et de l'éthique. Les conversations qu'il avait eues avec son ami Tröltzsch, mort en 1923, avaient également attiré son attention sur les problèmes que comportait l'histoire même de la science historique ; il devait sortir de ces réflexions son dernier grand ouvrage, *Die Entstehung des Historismus* (2 vol., Munich, 1936), dans lequel il s'efforçait de montrer, au déclin de sa vie, comment l'histoire pouvait être source d'énergie morale.

L'Allemagne courait alors vers une seconde catastrophe. Avec le national-socialisme, Meinecke ne voulut avoir aucun contact. Le régime le ménagea personnellement, mais lui retira la direction de la *Historische Zeitschrift*, sans parvenir

d'ailleurs à effacer l'empreinte que Meinecke avait exercée sur les études historiques allemandes à travers cette revue ; et il prononça la dissolution de la *Historische Reichskommission*, dont il avait la présidence depuis 1928. Meinecke ne participa pas, pendant les années de victoire, à l'illusion de ceux de ses compatriotes qui pensèrent que l'Allemagne pourrait fonder sa puissance sur la brutalité et le mensonge. Bien qu'il ait eu parmi ses amis de nombreux résistants, il échappa à la répression qui s'abattit sur le pays après le 20 juillet 1944. Il a cherché dans son dernier ouvrage, *Die deutsche Katastrophe* (Wiesbaden, 1946), à donner une explication totale de la tragédie dont il venait d'être témoin : sans nier les fautes et les responsabilités récentes, il voyait la source du mal dans l'abandon, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, de l'esprit goethien et de la tradition de l'idéalisme cosmopolite.

Ainsi s'achevait une vie de labeur, de réflexion et d'honnêteté intellectuelle. Meinecke en retraçait lui-même les principales étapes dans deux ouvrages qui parurent à quelques années de distance : *Erlebtes 1862-1901* (Leipzig, 1941) ; *Strassburg, Freiburg, Berlin 1901-1919* (Stuttgart, 1949) : sa principale préoccupation, disait-il, avait été de toujours dire la vérité à ses compatriotes. Presque aveugle, mais entouré de la vénération des innombrables disciples qu'il avait formés et qui occupent aujourd'hui les chaires d'histoire dans les Universités allemandes, Meinecke est décédé dans sa maison de Berlin-Dahlem, le 6 février 1954.

Trois œuvres dominent ce riche ensemble. Tout imprégnées des grandes leçons de Ranke, de Dilthey, de Burckhardt, elles expriment les divers moments de la pensée de Meinecke — d'une pensée qui ne prétend d'ailleurs pas être une nouvelle philosophie de l'histoire, mais dont les investigations ont été constamment suscitées par la triple antithèse : individualité et collectivité ; liberté et nécessité ; valeur humaine et déterminisme causal<sup>1</sup>.

Dans *Weltbürgertum und Nationalstaat*, Meinecke raconte comment l'État, qui n'était pour un Guillaume de Humbolt qu'un « mal nécessaire » relégué aux fonctions de police, est apparu à peu près comme un instrument indispensable de puissance ; comment de l'idéal de la *Kultur* l'Allemagne est passée à celui d'État national ; comment l'indifférence aux destinées politiques a fait place au besoin d'unité. Dans des pages très neuves, Meinecke avait dégagé notamment les termes du problème Prusse-Allemagne, montrant comment Gagern et les partisans de la petite Allemagne au Parlement de Francfort estimaient souhaitable que la Prusse, appelée à réaliser l'unité, se dissolve finalement dans l'Allemagne unifiée. L'ouvrage respirait tout entier un solide optimisme : à cette époque de sa vie, Meinecke demeurait encore convaincu que le Reich bismarckien réalisait une sorte de conciliation entre l'esprit et la puissance, entre les préoccupations idéalistes issues de l'*Aufklärung* et les exigences de la vie politique.

Ces illusions pouvaient-elles survivre à la première guerre mondiale ? Meinecke apprend à connaître dans la guerre et l'après-guerre l'appel à la violence, l'excès du pouvoir, la négation de la raison. Son livre sur *l'Idée de raison d'État dans le cours de l'histoire moderne* poursuit l'étude d'une certaine forme de la réflexion politique depuis Machiavel jusqu'aux philosophes et historiens allemands du XIX<sup>e</sup> siècle, en passant par les contemporains de Richelieu et de Frédéric II. Réfléchissant sur ce riche apport, Meinecke ne croit pas que l'on puisse, en définitive,

1. Cf. W. HOFER, *Geschichtsschreibung und Weltanschauung. Gedanken zum Werke Friedrich Meineckes* (Munich, 1950).

nier la valeur éthique de l'État, qui demeure à ses yeux comme le garant de la justice et du droit ; mais il montre les dangers que comporte toute idéalisation de la politique de puissance. En somme, l'État lui apparaît comme constamment déchiré, du fait de sa nature « dualiste », qui le fait participer au monde de la nature comme à celui de l'éthique. Mais, dans une conclusion pessimiste, Meinecke indiquait que la triple apparition du militarisme (idéal de la nation armée), du nationalisme et du capitalisme dans l'histoire du xix<sup>e</sup> siècle excluait l'usage salutaire de la raison d'État : les passions populaires, qui ont maintenant à leur disposition les moyens gigantesques que leur fournissent la science et l'industrie, tendant à annihiler les fertiles résultats de la réflexion politique.

En présence des déceptions que lui donne un monde qui court à sa ruine, Meinecke se réfugie dans l'étude de la science historique elle-même. Son troisième grand ouvrage : *Die Entstehung des Historismus*, cherche à définir ce que nous appellerions le développement du sens de l'histoire à travers les âges. Comment est né et comment s'est développé le sentiment, aujourd'hui si vif, de l'individualité historique des grandes nations : tel est le problème qu'évoque Meinecke. La base philosophique de toute compréhension de l'histoire, montre-t-il, n'a été jetée que dans le courant du xviii<sup>e</sup> siècle : auparavant, la philosophie des lumières, liée à l'idée du droit naturel, voilait les particularités individuelles des personnalités historiques et des grandes collectivités. La compréhension historique du monde a été annoncée par les travaux de Leibnitz, de Shaftesbury, de Vico et de l'historien piétiste G. Arnold ; elle s'est poursuivie grâce aux philosophes anglais et français du xviii<sup>e</sup> siècle, mais les véritables pionniers ont été les Allemands Möser, Herder et Goethe, celui-ci, avec son sens admirable de l'individuel et du concret, ayant fait plus que tout autre pour émanciper l'intelligence d'un universalisme trop formaliste. Méditant, enfin, sur le développement de la pensée historique, Meinecke se refusait à conclure par je ne sais quelle déclaration de scepticisme relativiste, mais montrait, au contraire, comment l'intelligence universelle a été fructifiée par le travail de l'historien et comment celui-ci a pu proposer à chaque génération des devoirs nouveaux vis-à-vis de l'humanité.

Nous est-il permis en guise de conclusion d'émettre un vœu ? Il serait, en effet, infiniment souhaitable que les trois grandes œuvres dont nous venons de rappeler l'esprit soient traduites en langue française. L'on est d'autant plus honteux d'exprimer ce souhait que de nombreux ouvrages de Meinecke ont déjà été traduits en italien, en espagnol, en anglais, en japonais ! Il n'existe à notre connaissance aucune étude en langue française sur Meinecke, et c'est à peine si ses livres ont fait l'objet dans les revues scientifiques de comptes rendus rapides et tardifs. Il est regrettable que les traductions des ouvrages historiques étrangers les plus importants, en particulier des ouvrages allemands, soient trop souvent négligées en France. Par l'ensemble de ses préoccupations humaines et politiques, Meinecke est d'ailleurs trop engagé dans l'histoire elle-même et ses ouvrages sont trop l'écho des préoccupations de notre temps, pour que nous puissions nous permettre de passer à côté de lui sans chercher à le comprendre.

Jacques Droz.

**France.** — *Un Centre d'études supérieures de Civilisation médiévale à Poitiers.* — Sur l'initiative de M. Gaston Berger, directeur général de l'Enseignement supérieur, vient d'être créé à Poitiers, sous la forme d'un Institut d'Université, un Centre international de Civilisation médiévale. La présidence du Conseil de perfectionnement est



exercée par MM. André Loyen, recteur de l'Université de Poitiers, Paul Deschamps et Mario Roques, membres de l'Institut. Le directeur et le directeur adjoint sont respectivement MM. René Crozet et Edmond-René Labande, professeurs à la Faculté des lettres de Poitiers.

L'objet essentiel de cette institution est de fournir aux étudiants parvenus au stade des recherches personnelles un ensemble d'activités : conférences, entretiens, direction de travaux, exercices pratiques, visites de monuments, en rapport avec l'étude de l'Art roman et de son contexte historique. Ce dernier sera envisagé sous ses multiples aspects : histoire politique, économique et sociale, littérature, philosophie, etc. Le choix de Poitiers comme siège de ces activités met à la disposition des étudiants un important matériel artistique et historique sous forme de monuments, de bibliothèques, de dépôts d'archives. Ce matériel est appelé à se développer par la création d'une photothèque consacrée à l'art roman, d'une bibliothèque spécialisée, ainsi que d'un centre de documentation.

— L'exposition organisée à la Bibliothèque nationale par la municipalité d'Anvers, sous le haut patronage des gouvernements belge et français, et consacrée à Anvers comme centre artistique de la fin du xv<sup>e</sup> au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, a publié un catalogue<sup>1</sup> qui est un fort utile instrument de travail. Non seulement une note critique est affectée à chaque objet ou œuvre d'art exposé, mais encore des notices brèves, mais substantielles, sont consacrées aux différents aspects de l'art anversois, de l'œuvre de Christophe Plantin et des Moretus, aux relations entre Rubens et l'officine plantinienne, à l'influence de la gravure anversoise sur le livre français, etc... Et on ne saurait trouver meilleure illustration du rôle éminent d'Anvers au xvi<sup>e</sup> siècle, non seulement métropole économique de l'Occident, mais aussi centre artistique d'une étonnante richesse.

— La Bibliothèque nationale a publié aussi une élégante plaquette qui est un hommage à Jean-Émile Laboureur (1954, 24 p. et 4 pl.) ; on sait que ce « prince de la gravure » était un grand ami de notre grande Bibliothèque. A. Dunoyer de Segonzac, Ed. Goerg, Marcel Gromaire ont rappelé des souvenirs de leur maître et de leur ami, et Jean Prinnet lui a consacré une brève et érudite notice biographique.

M. C.

#### Soutenances de thèses en Sorbonne.

M. E. WILL, *Le relief cultuel gréco-romain. Contribution à l'étude de l'art sous l'Empire romain* (thèse principale). — *Le dodécathéon de Délos* (thèse complémentaire) : le 16 mai 1953.

M. Will a présenté au jugement de la Faculté un « travail énorme et décisif », déclarait M. Ch. Picard, président du jury. En dehors même de son ampleur, le sujet de la thèse principale n'était pas sans péril ; il était parfois délicat de faire le départ entre le relief cultuel et l'image votive, et M. Demargne estime que la distinction ne peut être établie de façon sûre que pour le culte de Mithra. Mais M. Will n'est pas de ceux que les embûches intimident et lieux communs ou témoignages confus ont subi l'épreuve de sa hardiesse et de sa vaillance.

1. *Anvers, ville de Plantin et de Rubens. Catalogue de l'Exposition organisée à la galerie Mazarine (mars-avril 1954). Paris, Bibliothèque nationale, 1954, in-8°, 244 p., 24 planches.*

Dans son étude si riche de substance, M. Will s'est efforcé de lutter contre le mirage oriental qui, trop souvent, risque d'altérer l'appréciation du relief cultuel. Bien au contraire, il a toujours cherché à replacer les monuments dans leur cadre régional, à déceler le rôle des centres provinciaux dans l'élaboration de cette imagerie. Celle-ci appartient à des cultes divers : stèles en l'honneur de Mithra, du cavalier danubien, et répond à la préoccupation de fixer l'acte sauveur de la divinité. La qualité artistique de ces reliefs est médiocre, mais révèle tout un aspect populaire de l'art impérial, riche de témoignages sur l'histoire de la civilisation ; la technique emprunte largement aux arts mineurs. Ces « icones » ont été minutieusement étudiées par M. Will, tant au point de vue des symboles, du costume — souvent conventionnel — que de l'habileté de l'exécution et de la frontalité. Leur destination reste difficile à préciser. M. Heurgon serait curieux de déterminer si les icones du cavalier thrace jouaient un rôle domestique et si les médaillons danubiens servaient à une collectivité ou à un seul fidèle.

Cherchant à jalonner d'un bout à l'autre de l'Empire les routes des apports religieux, en particulier pour le culte de Mithra, M. Will a pu suivre le cheminement de ceux-ci de l'Anatolie au Rhin en délaissant Rome. Quant au culte de Mithra, les agents de sa diffusion ont été non point les soldats comme on le croit communément, mais les commerçants. M. Heurgon ne manque pas de souligner l'importance de cette conclusion. Le rôle si souvent allégué des pirates dans cette affaire se serait borné à faire naître l'occasion d'une rencontre entre Mithra et l'Occident. Toutefois, M. Heurgon estime dangereux de le sous-estimer à cause de leurs liens avec Mithridate : Mithra cavalier figure sur les monnaies de ce prince et M. Heurgon irait volontiers chercher dans le royaume du Pont l'un des berceaux de la religion mithriaque. En attendant que cette hypothèse puisse se vérifier, il s'accorde avec M. Will pour préférer la Cilicie à la Phrygie comme lieu d'origine de Mithra. En Phrygie, le culte prépondérant de Cybèle ne lui eût guère permis de prendre le développement qu'on lui connaît.

Un sujet semblable oblige à brasser et à réviser quantité de notions. M. Ch. Picard ne manque pas de suggérer des rapprochements possibles avec l'imagerie des cultes de Sabazios, Jupiter Dolichenus, voire du dieu au taureau, du Men anatolien ou du géant anguipède des régions rhénanes. Les ouvertures, on le voit, sont multiples. M. Will ne les a pas négligées.

La place même, dans le culte, d'un relief se confondant avec l'image divine a retenu son attention. Dans le monde romain, en effet, le relief et l'image divine demeurent généralement distincts. Il s'agit donc ici d'un fond religieux nouveau. Or, les dieux des reliefs cultuels ne sont ni grecs ni romains. On est donc en présence, comme le souligne M. Ch. Picard, d'une interprétation gréco-romaine de divinités étrangères au panthéon classique. A cet égard, M. Demargne aimerait savoir s'il y a eu « lutte » entre la statue et le relief. Il constate qu'à l'origine, la statue semble avoir été préférée comme étant plus vivante : elle était le dieu lui-même. La vogue du relief serait une marque de l'influence orientale sur l'art grec bien plutôt que le résultat d'une évolution interne. M. Will défend son interprétation : il ne conteste pas l'emprunt de motifs, mais traités dans le style grec, et démontre que le prétendu costume phrygien est un simple costume de théâtre conventionnel dont seuls quelques détails sont empruntés au costume phrygien authentique. D'ailleurs, pour lui, l'art grec à partir de l'époque classique exerce une prépondérance si écrasante que la possibilité même d'une quelconque influence est à écarter.

Une trace toutefois d'influence orientale : les deux registres que comportent beaucoup de ces reliefs. M. Demargne reconnaît volontiers que le motif du combat de cavaliers cher aux imagiers des reliefs culturels est plus hellénique qu'oriental ; quant à la solution du problème de la frontalité, l'art grec, avant l'art romain, ne l'a pas ignorée. Cependant, des contacts religieux anciens en dehors du monde hellénique restent probables. Ainsi, l'iconographie de Jupiter Dolichenus, que le dieu soit debout sur un animal ou réduit à un buste porté par des dragons ailés, gagnerait, selon M. Demargne, à être rapprochée des couteaux magiques égyptiens, et il n'est pas indifférent que Memphis aussi ait renfermé un mithraeum, avec des Cerbères entourés de serpents. Ainsi, d'un bout à l'autre de l'Empire, les stèles mithriaques constituent des groupes qui forment pendants, aussi bien que le font, note M. Ch. Picard, Men l'Anatolien et le géant anguipède des régions rhénanes.

Dans de telles conditions, les apports étrangers semblent indéniables, mais élaborés, métamorphosés, au point que ces reliefs culturels ont pu devenir, privés de toute marque d'origine trop précise, un élément important de l'ambiance gréco-romaine.

Un ouvrage d'une pareille ampleur entraîne à échanger une foule de remarques ; si grande est la richesse qu'elle déborde parfois, comme dit M. Demargne. Mais, au demeurant, M. Will a su faire montre tout au long de son étude hardie et novatrice d'« un esprit de critique et d'historien qui force le respect » ; ce sont les propres paroles de M. Ch. Picard ; et l'éminent archéologue d'ajouter qu'il n'a « jamais trouvé à reprendre sur cette documentation prodigieuse ». Un tel compliment dans la bouche d'un tel maître donne la classe de ce travail exceptionnel.

M. A. BRUHL, *Liber Pater. Origine et expansion du culte dionysiaque dans le monde romain* (thèse principale). — *Monuments du culte de Liber Pater, recueil épigraphique* (thèse complémentaire) : le 29 juin 1953.

Depuis longtemps déjà, Dionysos et Bacchus ont tenté les chercheurs ; en 1951 encore, ce dernier dieu faisait l'objet d'une étude de la part de M. Jeanmaire. *Liber Pater* avait été plus négligé. En se mesurant avec ce sujet difficile et complexe — au sentiment de M. Ch. Picard, président du jury — M. Bruhl vient fort heureusement combler cette lacune.

Sans figurer au premier rang du panthéon romain, *Liber Pater* a reçu l'hommage des fidèles jusqu'aux derniers temps du paganisme. Représenté sur de nombreux monuments comme dieu rustique et bientôt associé à la vigne et au vin, chanté par les poètes comme l'une des sources de leur inspiration, en même temps que dispensateur de l'ivresse et de la gaité, voire des joies de l'au-delà, il se dérobe sous un trop grand nombre d'aspects pour qu'on puisse d'emblée saisir sa véritable nature. Dans les provinces orientales, il souffre le voisinage ambigu de Dionysos, de sorte que l'historien se trouve placé face à un redoutable problème de critique des sources.

Sous ce nom qui paraît couvrir tant de concepts divers, les Anciens avaient-ils le sentiment de n'adorer qu'un seul et même dieu ? M. Bruhl estime qu'ils sentaient peut-être moins que nous ces différences et qu'ils s'accommodaient de l'indétermination, de la souplesse d'un tel culte. L'une et l'autre s'accordaient bien avec la tendance au syncrétisme religieux qui marque la fin de l'Empire et auraient contribué, en permettant une interprétation platonicienne des anciens rites, à la longévité d'un culte si primitif par ses origines.

L'attitude des Anciens en la circonstance n'efface pas le double problème de l'antiquité du Liber et de sa position par rapport à Dionysos.

Les sources concernant le Liber italique sont rares. Varron, M. Boyancé le souligne, ne peut être utilisé qu'avec prudence et ses exégèses de théologien nourri de philosophie grecque ne constituent pas sur la religion romaine primitive des renseignements incontestables. M. Boyancé, pour sa part, tient la fortune du Liber Pater pour bientôt liée à celle de l'hellénisme ; la religiosité populaire s'en soucie relativement peu à la haute époque et, si le dieu reçoit les offrandes rustiques de Varron et de Virgile, il est absent du *De agricultura* de Caton. Le nom même de Liber Pater est-il ancien ? Si l'épithète n'avait été donnée au dieu que par assimilation à Dionysos, ce serait assez grave pour le Liber italique.

On ne cesse donc de rejoindre la question capitale des rapports avec Dionysos. M. Bruhl estime que le culte de Liber, en entretenant une « réceptivité pré-dionysiaque », favorisa la fortune postérieure de la divinité hellénique. Mais en ce domaine les difficultés se révèlent à peu près inextricables, M. Ch. Picard, président du jury, le reconnaît. Elles s'accumulent à plaisir lorsqu'on essaie de déterminer les places respectives de Liber et de Dionysos auprès des deux déesses d'Éleusis. La triade Demeter, Korè, Dionysos serait, pour M. Bruhl, fort différente de la triade aventine Cérès, Liber, Libera ; celle-ci, comme la triade capitoline, serait d'origine étrusque. M. Seston le conteste. M. Boyancé, pour sa part, tient la dualité Liber-Libera pour spécifiquement italique. En tout cas, pour la triade Cérès, Liber, Libera, M. Bayet a mis en relief des éléments rituels fort anciens, comme le lâché de renards au Cirque, qui marquent la célébration des *Cerialia*. Les origines de la triade seraient à rechercher du côté des cultes chthoniens. Dionysos lui-même, que les Orphiques disaient fils de Demeter, comme Cicéron, se référant aux « *mysteria* », faisait de Liber et Libera les enfants de Cérès, n'est pas demeuré étranger aux cultes funéraires. Une inscription ancienne de Cumes, en accord avec les tablettes de Locres, le confirme. Sans doute, M. Ch. Picard le rappelle, est-il rare de trouver Dionysos groupé avec les deux déesses et convient-il toujours de faire prudemment le tri entre le phénomène religieux et les hasards de l'imagerie. Pourtant, il n'est pas sans intérêt de noter que l'endroit où Dionysos est Liber-enfant est au Serapieion de Memphis, où il chevauche les animaux sacrés. Une fois de plus, on décèle l'influence majeure de la mystérieuse et complexe Alexandrie. Elle a beaucoup fait pour la transformation de Liber et bien des problèmes attendent leur solution d'une meilleure connaissance de la poésie alexandrine. A cet égard, M. Ch. Picard estime que M. Bruhl a peut-être, dans ses recherches, trop mesuré la place du monde grec et surtout de la grande cité hellénistique.

L'association Dionysos-Héraklès est ancienne en Thrace et en Macédoine, signale M. Ch. Picard ; les Ptolémées l'ont introduite à Alexandrie. A Rome, dans le cadre du culte impérial, c'est avec Hercule cette fois que Liber se rencontre, ayant l'un et l'autre quelque lien avec le salut de l'empereur. La fortune de Liber Pater sous Hadrien et encore sous Antonin ne peut manquer de frapper. Ensuite, Hercule prend l'avantage, à mesure que l'Empire devient moins constitutionnel. M. Bruhl a d'ailleurs consacré à l'étude de Liber Pater sous l'Empire les pages les plus solides, au dire de M. Seston. Au soir du paganisme, le panégyrique de Pacatus associe Liber Pater au châtimement de l'usurpateur Maximus, et cette association éveille un écho bien lointain.

La république, bien avant Pacatus, n'avait pas ignoré la valeur politique de la

vieille divinité ; le *carmen saeculare* d'Auguste l'invoquait, selon toute vraisemblance, comme garant de la pérennité du nom romain, et les libertés civiques se placent traditionnellement sous son patronage. N'est-ce pas le 17 mars, au cours des *Liberalia* où l'on sacrifie à Liber Pater in *Capitolio*, que l'on prend la *toga libera*, et est-ce par simple coïncidence que les Italiens ont élevé un temple à Jupiter Liber au moment même où Clodius transformait la demeure de Cicéron en sanctuaire de la Liberté ? M. Boyancé pose la question en indiquant qu'il ne serait pas inutile de serrer de près les rapports de Jupiter et de Liber. M. Bruhl reporte au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., sous l'influence grecque, l'introduction de Liber dans la vie politique comme gardien de la Liberté, et de citer comme exemples du domaine nouveau attribué à ce dieu les monnaies de Pansa où se lit la légende *Libertas*. Ce point délicat n'est pas sans soulever quelque désaccord au sein du jury ; problème très difficile, M. Seston, rapporteur de la thèse, l'accorde volontiers. La Liberté sur les pièces du césarien Pansa ou sur celles de Volteius, *III<sup>e</sup>oir monetalis*, au temps de Sylla lui semble devoir moins à l'exaltation des libertés civiques qu'à des préoccupations proches des thèmes éleusiniens, dont la diffusion se serait trouvée grandement favorisée par l'angoisse qui accompagna la guerre sociale. Ce n'est pas le sentiment de M. Boyancé qui admet l'interprétation de M. Bruhl ; les césariens ne se donnaient-ils pas pour le parti démocratique ? Le nom de César est traditionnellement associé aux « *sacra Liberi* » qu'il aurait introduits à Rome. Sous cette forme, il est vrai, la glose de Servius est difficile à admettre, puisque le culte de Liber est, à Rome, bien antérieur ; il faudrait comprendre qu'il s'agit de mystères de Dionysos. Il n'en reste pas moins que César voyait sans déplaisir l'assimilation de Liber à la Liberté. Munda avait eu lieu le 17 mars, jour des *Liberalia*. La coïncidence ne passa pas inaperçue ; on fit remarquer, comme l'atteste Plutarque, que c'était à peu près l'anniversaire du jour où Pompée, sortant de Rome pour jamais, avait rendu à la Ville sa liberté.

Au gré des circonstances politiques et sociales, le dieu connu des alternatives de popularité et de demi-disgrâce. L'indétermination même de sa personnalité le sauva d'une éclipse définitive. C'est du moins ce qui ressort des faits et des détails juxtaposés par M. Bruhl dans la très importante contribution qu'il nous livre à quelques aspects de la religion romaine, domaine où, pour reprendre les paroles de M. Boyancé, il est plus facile d'atteindre une vérité négative que positive.

M. J. BEAUJEU, *La politique religieuse des Antonins* (thèse principale) : le 9 décembre 1953.

Les points de vue possibles pour embrasser le vaste sujet choisi par M. Beaujeu étaient multiples ; M. Bayet, rapporteur de la thèse, évoque les oppositions Orient-Occident, rationnel-irrationnel, que l'auteur d'un tel ouvrage pouvait être tenté d'adopter comme fils conducteurs. Ce n'était pas exactement le dessein de M. Beaujeu, qui, cette fois, a préféré mettre l'accent sur la politique plus que sur la religion. Car sa thèse, déjà fort dense, n'est que la première partie d'une entreprise plus considérable ; d'autres volumes nous sont, en effet, promis, consacrés à la vie religieuse et au phénomène religieux proprement dit au cours de la même période. Tel quel, son travail donne déjà à M. Bayet « l'impression d'avoir beaucoup appris ».

M. Beaujeu s'est attaché à mettre en relief le conservatisme tolérant de la politique impériale. Sans doute pressé de se consacrer à ces analyses psychologiques



où il excelle, il a, au gré de M. Seston, passé un peu vite sur les pouvoirs des empereurs en matière religieuse. Il a tendance à admettre trop facilement que le titre de Grand Pontife confère au prince tous les moyens d'agir en ce domaine. M. Seston rappelle que les pouvoirs du Grand Pontife sont, en réalité, fort réduits et, recourant au texte de la *lex de imperio Vespasiani*, il attribuerait plus volontiers à l'*auctoritas* dont l'empereur est revêtu le droit des princes de légiférer en matière religieuse.

Les Antonins n'ont pas été des réformateurs. Peut-on même parler à leur propos d'une politique religieuse au sens strict? M. Seston, qui en doute, estime qu'un Hadrien, par exemple, a eu assurément une certaine conception de son rôle, de son pouvoir, mais non point de véritable politique et moins encore de programme. Ont-ils même cherché à exercer une influence quelconque sur les croyances de leurs sujets? C'est fort douteux, sauf peut-être, et dans une faible mesure, pour le culte de Mithra. M. Beaujeu, qui flairer le danger, se hâte de faire ressortir qu'Hadrien s'est efforcé de faire passer dans les faits une certaine conception d'ensemble, que les empereurs ont tout de même créé des cultes — ceux de Vénus et de Rome au premier rang — restauré et fondé des temples, utilisé enfin de leur mieux cet admirable instrument de propagande que constituent les emblèmes monétaires. La numismatique offre, en effet, pour cette période un reflet précieux de la pensée religieuse impériale, et M. Beaujeu n'a pas manqué d'utiliser d'excellente façon cette source de premier ordre. M. Seston persiste à croire qu'il ne s'agit généralement que d'objectifs limités, que l'attitude des empereurs a le plus souvent été guidée par des intérêts épisodiques, immédiats ou personnels, qu'ils se sont bornés à utiliser pour leurs propres fins des forces qui existaient déjà et dont ils ne méconnaissaient pas l'efficacité. Ainsi l'Hercule de Gadès aurait dû sa fortune nouvelle aux ambitions orientales de Trajan. Le type de cet Hercule est carthaginois; il pouvait servir à la propagande impérialiste du prince en Orient et devenait un élément non négligeable dans la préparation psychologique de la guerre parthique. M. Beaujeu est tout près de le penser, car bien des entreprises camouflées de prétextes religieux lui sont apparues n'être, dans une large mesure, que des affaires avant tout politiques — la grande expédition parthique de Trajan au premier chef, qui n'aurait eu de religieux que les apparences.

Loin d'être novatrice, la politique religieuse des Antonins n'offre rien qui permette de déceler en elle une tendance volontaire au syncrétisme dont la faveur alors va croissant. C'est bien le sentiment de M. Seston, pour qui l'idée d'imposer à leurs États une unité religieuse est demeurée foncièrement étrangère aux empereurs. Bien plus, et non sans en souffrir parfois, ils ont eu conscience de cette impossible unité spirituelle au sein de l'Empire entre Orient et Occident; l'hellénisme occidental, remarque M. Bayet, est en porte à faux: Romains et Grecs ne mûrissent pas les problèmes de la même façon. Le biais auquel recourt Hadrien cherchant à faire du groupe Rome-Vénus l'équivalent occidental de ce qu'est pour l'Orient l'association Hadrien-Zeus en serait l'aveu.

Quelles que puissent être leurs convictions personnelles, les empereurs ne sont pas étrangers à la religiosité de leur temps, encore que, bien souvent, ils se refusent à suivre pour leur propre compte les errements mystiques de leurs sujets. Ainsi, la défiance de Marc-Aurèle à l'égard des thaumaturges prendrait la valeur d'une défense contre l'engouement irraisonné de ses contemporains pour les mages trop riches de promesses et de fabuleux pouvoir. Cela ne signifie certes pas que l'empe-

reur n'ait pas vécu l'inquiétude de son temps. Toujours à propos de Marc-Aurèle, M. Beaujeu note avec finesse que l'empereur se serait fait initier à Éleusis pour se prouver à lui-même qu'il était pur des catastrophes que sa politique attirait sur l'Empire. Son stoïcisme serait une sauvegarde contre sa propre angoisse, garde-fou personnel comme le sont pour l'ensemble des sujets du prince les mesures prises contre les thaumaturges.

Cependant, la tradition romaine demeure vivace, même sous un revêtement inattendu ; M. Bayet souligne ce trait jusque chez un Commode. Rome, devenue de par sa volonté impériale *Colonia Commodiana Herculiana*, ne se rattache-t-elle pas ainsi de façon plus éclatante à la tradition qui place sous le patronage d'Hercule sa préfondation ?

Reste l'épineux problème de l'attitude des empereurs à l'égard du christianisme. M. Seston rejette formellement l'*Institutum Neronianum* et souhaiterait qu'on étudiat le sens d'*institutum* chez Tertullien. Il ne viendrait pas à l'esprit d'un Romain d'isoler le christianisme en tant que tel, et d'ailleurs c'est seulement au cours du II<sup>e</sup> siècle que la notion de *corpus* se précise non sans subir des remaniements. C'est plutôt comme « problème naissant » qu'il conviendrait de poser le christianisme, estime M. Bayet. Il ajoute que, si Trajan réagit, c'est parce que Rome prend de plus en plus figure de déesse et que le culte impérial s'affirme ; à ses exigences accrues, répond le durcissement des chrétiens, bientôt suivi d'un durcissement égal de l'autorité politique.

Un tel foisonnement de phénomènes si complexes et si divers semait d'écueils la route de M. Beaujeu. Il n'en a pas moins cheminé avec une magistrale aisance, peut-être obtenue, glisse en toute bienveillance M. Durry, président du jury, au prix d'une simplification parfois excessive. Son érudition impressionnante n'altère en rien l'élégance d'un ouvrage où M. Bayet aime à découvrir une « délicatesse de jugement qui est un vrai plaisir ».

M. FRÉZOULS-FASCIATO.

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Abadal I de Vinyals (Ramon d').* Catalunya carolingia. Vol. II : Els Diplomes carolingis a Catalunya, 73.
- Aberdeen Council Letters*, vol. III, ed. by L. B. Taylor, 331.
- Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, Deel VI, 111.
- Ame de l'Iran (l')*, 348.
- Amrein (Wilhelm)*. Urgeschichte des Vierwaldstätter Sees und der Innerschweiz, 183.
- Anvers, ville de Plantin et de Rubens*, 416.
- Applebaum (Samuel I.)*. Clemenceau, thinker and writer, 164.
- Appolis (Émile)*. Un pays languedocien au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le diocèse civil de Lodève. Étude administrative et économique, 115.
- Arleta (Miguel)*. Los Afrancesados, 122.
- Ashley (Maurice)*. England in the Seventeenth Century, 1603-1714, 330.
- Ashton (T. S.)*. Voir Letters of a West African Trader.
- Aspinall-Oglander (Cecil)*. Roger Keyes, 176.
- Aubert (Marcel)*. Suger, 79.
- Bachi (Ricardo)*. Israele disperso e ricostruito, 148.
- Bailly (Auguste)*. Les grands Capétiens, 71.
- Baker (Eric W.)*. A herald of the evangelical revival. A critical inquiry into the relation of William Law to John Wesley and the beginnings of Methodism, 318.
- Barlé (Ottavio)*. Idee e dottrine imperialistiche nell' Inghilterra vittoriana, 176.
- Baron (Hans)*. A struggle for liberty in the Renaissance : Florence, Venice and Milan in the early Quattrocento, 107.
- Die politische Entwicklung der italienischen Renaissance, 107.
- The Anti-Florentine discourses of the Doge Tommaso Mocenigo (1414-1423) : their date, and partial forgery, 107.
- (Salo Wittmayer). A social and religious history of the Jews, 148.
- Baron David Hume's Lectures*, publ. par G. C. H. Paton, 167.
- Barral (P.)*. Les forces politiques sous le Second Empire dans le département de l'Isère, 163.
- Barth (Karl)*. Die protestantische Theologie im XIX. Jahrhundert. Ihre Vorgeschichte und ihre Geschichte (édition française abrégée : Images du XVIII<sup>e</sup> siècle), 324.
- Baudi di Vesme*. La Politica Mediterranea Inglese durante la cosiddetta « Guerra di Successione d'Austria », 1741-1748, 346.
- Béguin (Pierre)*. Le balcon sur l'Europe. Petite histoire de la Suisse pendant la guerre 1939-1945, 185.
- Bell (H. E.)*. An introduction to the history and records of the Court of Wards and Liveries, 171.
- Beloff (M.)*. The Debate on the American Revolution, 1761-1783, 328.
- Soviet Policy in the Far East, 1944-1951, 147.
- Béraud-Villars (Jean)*. Les Normands en Méditerranée, 87.
- Berg (C. C.)*. De geschiedenis van pril Mapajahit, 160.
- Bodmer (W.)*. Der Einfluss der Refugianteneinwanderung von 1550-1700 auf die schweizerische Wirtschaft, 293.
- Bolin (S.)*. Mohammed, Charlemagne and Ruric, 232.
- Bonjour (Edgar)*. Englands Anteil an der Lösung des Neuenburger Konflikts 1856-1857, 184.
- (E.), *Offler (H. S.)*, *Potter (G. R.)*. A Short History of Switzerland, 183.
- Bonmarchand (Georges)*. Le commerce de la Chine. Le commerce du Japon, 160.
- Bosher (Robert S.)*. The making of the Restoration settlement. The influence of the Laudians, 1649-1662, 170.
- Boswell (James)*. Vie de Samuel Johnson, 344.
- Boudet (Jacques)*. Voir Monde des affaires en France.
- Bourgoin (Georges)*. La Commune, 163.
- Boxer (Charles Ralph)*. Salvador de Sá and the struggle for Brazil and Angola, 1602-1686, 363.
- Brandt (Conrad)*, *Schwartz (Benjamin)*, *Fairbank (John K.)*. A documentary history of Chinese communism, 144.
- Briggs (Lawrence Palmer)*. The Ancient khmer Empire, 157.

- Brion (Marcel)*. De César à Charlemagne, 71.
- Brown (A. F.)*. Voir English History from Essex Sources.
- Bryson (Gladys)*. Man and Society. The Scottish Inquiry of the Eighteenth Century, 342.
- Buckley (Christopher)*. Greece and Crete, 1941, 384.
- Bulferetti (Luigi)*. Introduzione alla storiografia socialista in Italia, 182.
- Bulletin du Centre de recherche sur l'histoire des entreprises des Archives nationales, 2<sup>e</sup> fasc. (octobre 1953), 162.
- Bulletin du Centre d'information de la Recherche d'histoire de France, n° 2 (mars 1954), 397.
- Burne (Colonel *Alfred H.*). The Noble Duke of York, 347.
- Burnet (George B.)*. The story of Quakerism in Scotland, 1650-1850, 172.
- Burnett (J. G.)*. Voir Powis papers.
- Butterfield (H.)*. George III, Lord North and the People, 1779-1780, 338.
- Cadbury (Paul S.)*. Birmingham. Fifty years on, 176.
- Calabi (Ida)*. Ricerche sui rapporti tra le poleis, 380.
- Calmette (Joseph)*. La question des Pyrénées et la marche d'Espagne au Moyen Âge, 86.
- La trilogie de l'histoire de France. Le Moyen Âge, 67.
- Les grands ducs de Bourgogne, 86.
- et *Higounet (Charles)*. Textes et documents d'histoire. Moyen Âge, 62.
- Campagne de France (La) (mai-juin 1940), 384.
- Caraman (Philip)*. John Gerard. The Autobiography of an Elizabethan Recusant, 286.
- Carpenter (Edward)*. Thomas Tenison, archbishop of Canterbury; his Life and Times, 334.
- Carrata-Thomé (Fr.)*. Egeonia beotica e potenza marittima nella politica di Epaminonda, 381.
- Chakravarti (K. C.)*. Ancient Indian Culture and Civilization, 178.
- Challaye (Félicien)*. Péguy socialiste, 134.
- Chalmers (Rear-Admiral W. S.)*. The Life and Letters of David Beatty, Admiral of the Fleet, 176.
- Champdor (Albert)*. Cyrus, 348.
- Chaplais (Pierre)*. Some documents regarding the fulfilment and interpretation of the treaty of Bretigny (1361-1369), 74.
- Chen Shih-hsiang*. Biography of Ku K'ai-chih, 154.
- Churchill (Sir Winston S.)*. Marlborough, sa vie et son temps, 332.
- Ciampini (Raffaele)*. Gian-Pietro Vieusseux. I suoi viaggi, i suoi giornali, i suoi amici, 124.
- Cipolla (Carlo M.)*. Mouvements monétaires dans l'État de Milan (1580-1700), 180.
- City and County of Kingston upon Hull. Calendar of Ancient Deeds, Letters and Miscellaneous Documents, 329.
- Civilisation iranienne (La), 348.
- Clark (Ronald H.)*. Chronicles of a Country Work, being a History of Messrs. Charles Burrell and Sons Ltd of Thetford, the famous traction engine builders, 173.
- Clifford (James L.)*. Dr. Campbell's Diary of a visit to England in 1775, 345.
- Cobban (A.)*. The Debate on the French Revolution, 1789-1800, 328.
- Codès (G.)*. Inscriptions du Cambodge, éditées et traduites, 161.
- Collis (Maurice)*. Into hidden Burma, 397.
- Copeland (Thomas W.)*. Edmund Burke. Six Essays, 344.
- Cordonnier (Chanoine Ch.)*. Monseigneur Fuzet, archevêque de Rouen. II : L'épiscopat à Rouen et les grandes questions politiques de l'époque, 1899-1915, 164.
- Correspondance d'Antoine Court, t. I (1720-1748), 306.
- Courcelle (Pierre)*. Histoire littéraire des grandes invasions germaniques, 68.
- Cranmer-Byng (J. L.)*. Pattee Byng's Journal, 1718-1720, 345.
- Cuadernos de Historia Sanitaria. N° 1 : El Protomedicato de La Habana, d'Emilio S. Santovenia. — N° 5 : Epidemiologia (Sintesis cronologica), du Dr Jose A. Martinez Fortun Foyo, 386.
- Curtin (C. J.)*. Crashaw, a great religious Port, 286.
- Dankbaar (W. F.)*. De Kerkvisitatie in de Nederlands Gereformeerde Kerk in de 16de en 17de eeuw, 284.
- David (Marcel)*. Le serment du sacre du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Contribution à l'étude juridique de la souveraineté. 1<sup>re</sup> partie : Le serment comme élément du sacre, 76.
- Davies (Collin)*. The private correspondence of Lord Marcartney, 347.
- Defourneaux (Marcelin)*. Les Français en Espagne aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, 87.
- Delisle Burns (C.)*. The first Europe. A study of the establishment of Medieval Christendom (400-800), 69.
- Description of Caernavonshire (A) (1809-1811), by Edmund Hyde Hall; edited by Emyr Gwynne Jones, 175.
- Destler (M. C. M.)*. Liberalism as a Force in History : Lectures on Aspects of the Liberal Tradition, 377.

- Déignes (G.)*. Ici le monde changea de maître (Attila), 69.
- Dhondt (Jean)*. Études sur la naissance des principautés territoriales en France, ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles, 83.
- Dieperynck (F. H. J.), Enklaar (D. Th.) et Jappe Alberts (W.)*. Studien betreffende de geschiedenis van Oost-Nederland van de dertiende tot de vijftiende eeuw, 106.
- Dion (Roger)*. Grands traits d'une géographie viticole de la France. 2<sup>e</sup> partie : La viticulture méditerranéenne, 96.
- Les frontières de la France, 97.
- Diplomazia del Regno di Sardegna durante la prima guerra d'indipendenza (La). III : Relazioni con il Regno delle Due Sicilie (1848-1849), a cura di Guido Quazza, 126.
- Documents d'histoire de France, t. II, 398.
- Douglas (D.)*. The rise of Normandy, 86.
- Duke (Winifred)*. The Rash Adventurer, 336.
- Duncan (A. A. M.)*. Voir *Webster (J. M.)*.
- Dupraz (Louis)*. Le royaume des Francs et l'ascension politique des maires du Palais au déclin du vii<sup>e</sup> siècle, 656-680, 77.
- Eckhardt (K. A.)*. Voir *Lex Salica*.
- Edwards (A. O.)*. Voir English History from Essex Sources.
- Efimov (G.)*. Essais sur l'histoire moderne et contemporaine de Chine, 392.
- Ehrman (John)*. The Navy in the War of William III, 1689-1697, 334.
- Eland (G.)*. Shardeloes Papers of the xviii<sup>e</sup> and xix<sup>e</sup> Centuries, 341.
- Ellis (Aytoun)*. Three Hundred Years on London River. The Hay's wharf story, 1651-1951, 173.
- English History from Essex Sources. T. I : 1550-1750, par A. C. Edwards. — T. II : 1750-1900, par A. F. Brown, 329.
- English Industrial Development. The Walkers Family. Iron Founders and Lead Manufacturers, 1741-1893, edited by A. H. John, 174.
- Enklaar (D. Th.)*. Voir *Dieperynck (F. H. J.)*.
- Entwistle (J.)*. Voir Portugal and Brazil.
- Erenbourg (G. B.)*. Essais sur la lutte de libération nationale du peuple chinois pendant la période contemporaine, 393.
- Erne (Lord)*. Histoire rurale de l'Angleterre, 166.
- Études roussillonnaises. Revue d'histoire et d'archéologie, t. II, nos 1-2, 162.
- Evans (G. Nesta)*. Religion and Politics in Mid-Eighteenth Century Anglesey, 341.
- Eyck (Erich)*. Die Pitts und die Fox, 343.
- Fairbank (John K.)*. Ch'ing Documents, 155.
- Voir *Brandt (Conrad)*.
- Feis (Herbert)*. The China Tangle; the American effort in China from Pearl Harbour to the Marshall Mission, 143.
- Ferguson (Sir James)*. Argyll in the Forty-Five, 336.
- Feuchère (P.)*. Essai sur l'évolution territoriale des principautés françaises (x<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles). Étude de géographie historique, 85.
- Fichtenau (Heinrich)*. Grundzüge der Geschichte des Mittelalters, 67.
- Finberg (H. P. R.)*. Voir *Hoskins (W. G.)*.
- First Minute book of the Gainsborough Monthly Meetings of the Society of Friends, 1669-1717 (The). T. III : 1709-1719, 333.
- Fonzi (Fausto)*. I cattolici e la società italiana dopo l'unità, 182.
- Forlière (M. et L.)*. Qui fut Jeanne d'Arc? Les énigmes de sa vie et de sa mort, 80.
- Foxcroft (H. C.)*. A Character of the Trimmer, being a short life of the First Marquis of Halifax, 331.
- France (R. Sharpe)*. The registers of estates of Lancashire Papists, 1717-1788, 313.
- Franke (O.)*. Geschichte des chinesischen Reiches, 362.
- Fréville (Henri)*. L'Intendance de Bretagne (1689-1790). Essai sur l'histoire d'une intendance en pays d'États au xviii<sup>e</sup> siècle, 118.
- Gagnebin (Bernard)*. Voir *Voltaire*. Lettres inédites aux Tronchin.
- Galères de France (Les) et les galériens protestants des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, 302.
- Gandilhon (René)*. Inventaire des affiches de la Marne, 162.
- Ganshof (Fr. L.)*. Éginhard, biographe de Charlemagne, 78.
- Les origines du concept de la souveraineté nationale en Flandre, 86.
- Génicot (Léopold)*. Les lignes de faite du Moyen Age, 62.
- Gibb (H. A. R.)*. Mohammedanism, 381.
- Gillespie (Frances Elma)*. Voir *Journal of Benjamin Moran*.
- Gokhale (D<sup>r</sup> B. G.)*. Ancient India. History and Culture, 178.
- Görliß (Walter)*. Der Zweite Weltkrieg, 141.
- Grafenauer (Bogo)*. Ustolicevanje koroških vojvod in Država Karantanskih Sloveney, 185.
- Granes (Marcel)*. La féodalité chinoise, 353.
- Haley (K. H. D.)*. William of Orange and the English Opposition, 1672-1674, 331.
- Hall (Edmund Hyde)*. Voir *Description of Caernavonshire*.
- Han Shih Wai Chuan*. Han Ying's illustrations of the didactic application of the



- « Classic of Songs » (éd. par J. R. Hightower), 154.
- Haraszi (Zoltan)*. John Adams and the Prophets of Progress, 390.
- Harris (L. E.)*. Vermuyden and the Fens. A study of Sir Cornelius Vermuyden and the great Level, 371.
- Harsin (Paul)*. Henri IV et la principauté de Liège, 387.
- La Révolution liégeoise de 1789, 387.
- Hart (A. T.)*. Life and Time of John Sharp, archbishop of York, 334.
- Hartmann (Cyril Hughes)*. The Angry Admiral. The Later Career of Edward Vernon Admiral of the White, 336.
- The Quest forlorn. The Story of the Forty-five, 336.
- Hatton (Ragnhild)*. Diplomatic Relations between Great Britain and the Dutch Republic, 1714-1721, 345.
- Hay (Denys)*. From Roman Empire to Renaissance Europe, 66.
- Herbert (Lord)*. The Pembroke Papers, 1780-1794, 340.
- Hicks (John D.)*. Voir *Saloustos (Ta.)*.
- Hightower (J. R.)*. Voir *Han Shih Wai Chuan*.
- Hignett (C.)*. A history of the athenian constitution to the end of the fifth century b. C., 109.
- Higounet (Charles)*. Voir *Calmette (Joseph)*.
- Hill (J. W. F.)*. The Letters and Papers of the Banks Family of Revesby Abbey, 1704-1760, 340.
- (Sir George). A History of Cyprus, t. I, II, III et IV, 105.
- Hoàng Xuân-Hàn*. Lữ Thu'ng-Kiệt. — La-so'n phu-tu', 157.
- Hole (Christina)*. The English Housewife in the Seventeenth Century, 169.
- Hölk (Gösta)*. Zinzendorfs Begriff der Religion, 322.
- Hoskins (W. G.) et Finberg (H. P. R.)*. Devonshire Studies, 173.
- Hou Chiao-Mou*. Trente années du parti communiste chinois, 395.
- Howard (John Kinsey)*. Strange Empire. A narrative of the North-west, 390.
- Hsia (Ronald)*. Price control in Communist China, 394.
- Hua-Fan*. Histoire de la guerre révolutionnaire de l'État Taiping, 391.
- Hughes (Edward)*. North Country Life in the Eighteenth Century. — The North East, 1700-1750, 341.
- (H. Stuart). The United States and Italy, 182.
- Indian Historical Records Commission. Proceedings, vol. XXVIII, 178.
- Inglis-Jones (Elizabeth)*. Peacocks in Paradise, 341.
- Jappe Alberts (W.)*. Voir *Dieperynck (P. H. J.)*.
- Jean de Lattre, maréchal de France*, 384.
- John (A. H.)*. Voir *English Industrial Development*.
- Joll (James)*. Britain and Europe. Pitt to Churchill, 328.
- Jones (Emyr Gwynne)*. Voir *Description of Caernavonshire*.
- (M. G.). Hannah More, 345.
- Jordy (William H.)*. Henry Adams : Scientific Historian, 390.
- Jouffroy (L.-M.)*. L'ère du rail, 370.
- Joukoe (E. M.)*. Les relations internationales en Extrême-Orient, 1870-1945, 391.
- Journal of Benjamin Moran, 1857-1865* (The), ed. by Sarah Agnes Wallace and Frances Elma Gillespie, 127.
- Joyce (Michael)*. Edinburgh. The Golden Age, 1769-1832, 342.
- Edward Gibbon, 344.
- Jucker (Ninetta S.)*. The Jenkinson Papers, 1760-1766, 337.
- Juilliard (Étienne)*. La vie rurale dans la plaine de Basse-Alsace. Essai de géographie sociale, 89.
- Jullian (René)*. Les sculpteurs romans de l'Italie septentrionale, 179.
- Just (Leo)*. Der Aufgeklärte Despotismus, 385.
- Justinard (Colonel)*. Fawald al-jamma bi-isnadi' ouloumi al-oumma, 383.
- Keir (David)*. The House of Collins. The Story of a Scottish Family of Publishers from 1789 to the Present Day, 175.
- Kelly (Amy)*. Eleanor of Aquitaine, and the four Kings, 79.
- Kennedy (Edgar S.)*. Mission to Korea, 397.
- Kerridge (Eric)*. Survey of the manors of Philip, first earl of Pembroke and Montgomery, 1631-1632, 171.
- Ketton-Kremer (R. W.)*. A Norfolk Gallery. — Country Neighbourhood, 340.
- King (E. M.)*. Voir *Trewin (J. C.)*.
- (J. Clemens). Generals and Politicians, 164.
- Koriov (M. F.)*. Le rôle de l'armée révolutionnaire dans la première étape de la révolution chinoise, 392.
- Kracker (E. A.)*. Jr. Civil Service in Early Sung China, 960-1067, 154.
- Kurat (Akdes Nimet)*. The Despatches of Sir Robert Sutton, ambassador in Constantinople, 1710-1714, 335.
- Lajeunie (J.-E.-M.)*. Voir *Nouveaux documents sur l'Escalade de Genève*.
- Lamb (Harold)*. Sulaiman the Magnificent, 383.
- La Monte (John L.)*. The world of the

- Middle Ages. A reorientation of Medieval History, 66.
- Langer (Paul) et Swearingen (A. Rodger).* Japanese communism, an annotated bibliography of works in the Japanese language, with a chronology, 1921-1952, 393.
- Latouche (Robert).* Textes d'histoire médiévale, v<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècles, 62.
- Legrand (Ph.-E.).* Hérodote : Histoires, VIII, 378.
- Lehmann (M<sup>me</sup> Andrée).* Le rôle de la femme dans l'histoire de France au Moyen Age, 72.
- Léonard (E. G.).* Histoire ecclésiastique des réformés français au xviii<sup>e</sup> siècle, 305.
- L'illuminisme dans un protestantisme de constitution récente (Brésil), 130.
- Lessa (Vicente Themudo).* Mauricio de Nassau, o Brasileiro, 283.
- Letters of a West African Trader. Edward Grace, 1767-1770, with an Introduction by T. S. Ashton, 174.
- Lever (Sir Trasham).* Godolphin. His Life and Times, 332.
- Lex Salica, éd. par K. A. Eckhardt, 103.
- Ligny (Humbert).* L'Occident médiéval. La Belgique et l'Europe, 66.
- Lingat (Robert).* Les régimes matrimoniaux du sud-est de l'Asie. T. I : Les régimes traditionnels, 160.
- Lion Yu-Nian.* Histoire de l'agression américaine en Chine, 392.
- Livemore (H. V.).* Voir Portugal and Brazil.
- Lloyd (Arnold).* Quaker Social History, 1669-1738, 333.
- Lockhead (Marion).* The Scots Household in the xviii<sup>th</sup> Century. A Century of Scottish Domestic and Social Life, 342.
- Lot (Ferdinand).* La fin du monde antique et le début du Moyen Age (nouvelle édition, 1951), 71.
- Naissance de la France, 71.
- Łośki (F.).* Wesley, apôtre des foules, pasteur des pauvres. — La « conversion » de Wesley, 318.
- Luccioni (J.).* Xénophon et le socratisme, 349.
- Mc Dermott (John Fr.).* editor. The Early Histories of St Louis, 389.
- Mc Grath (Patrick).* Records relating to the Society of Merchant Venturers of the city of Bristol in the seventeenth century, 172.
- Majumdar (R. C.) et Pusalker (A. D.).* The History and Culture of the Indian People. The Vedic Age, 177.
- Manni (Eugenio).* Voir Plutarchi Vita Demetri Poliorcetes.
- Marder (Arthur S.).* Portrait of an Admiral. The Life and Papers of Sir Herbert Richmond, 177.
- Martimort (Aimé-Georges).* Le gallicanisme de Bossuet, 113.
- Martinez Fortuá Foyo (Dr José A.).* Voir Cuadernos de Historia Sanitaria.
- Maslennikov (B.).* La République populaire mongole sur la route du socialisme, 392.
- Medley (D. J.).* Voir Pargellis (St.).
- Meloni (P.).* Perseo e la fine della monarchia macedone, 351.
- Menu (Général Ch.-L.).* Lumière sur les ruines, 384.
- Meyer (R. W.).* Leibnitz and the Seventeenth-Century Revolution (édition anglaise par J. P. Stern), 376.
- Milne (A. T.).* Writings on British History. Années 1937, 1938 et 1939, 327.
- Mira (Giovanni).* Voir Salvatorelli (Luigi).
- Mirgeler (Albert).* Geschichte Europas, 357.
- Mirror for Americans (A). Life and Manners in the United States, 1790-1870, as recorded by American Travelers, ed. by Warren S. Tryon, 369.
- Mitchell (Ch.).* Hogarth's Peregrination, 341.
- Monde des affaires en France de 1830 à nos jours (Le), publié sous la direction de Jacques Boudet, 165.
- Musset (Lucien).* Les peuples scandinaves au Moyen Age, 354.
- Myres (John L.).* Herodotus Father of History, 99.
- Namier (Sir Lewis).* Monarchy and the Party System, 338.
- Nanninga (J. G.).* Bronnen tot de geschiedenis van den Levantschen handel. Derde deel : 1727-1765, 121.
- Nilssen (Anders).* Biskop Eyler Hagerup, 1685-1743, 321.
- North (John).* Nord-West Europe, 1944-1945, 384.
- Norton (Yan-E.).* Guide to the National and Provincial Directories of England and Wales published before 1856, 327.
- Nouveaux documents sur l'Escalade de Genève. Correspondance entre Henri IV et Béthune, ambassadeur de France à Rome, 1602-1604, publ. par J.-E. Lajeunie, 292.
- Offler (H. S.).* Voir Bonjour (E.).
- Okada (Kunio).* Economic Organization to the Li Tribes of Hainan Island, 158.
- Oman (Ch. W. C.).* The Art of War in the Middle Ages, A. D. 378-1515 (nouvelle édition, 1953), 375.
- Onslow (The Rt. Hon. the Earl of).* The dukes of Normandy and their origin, 86.
- Oppenheimer (Sir Fr.).* Frankish Themes and Problems. — The legend of the Sainte Ampoule, 77.
- Orcibal (Jean).* État présent des recherches sur la répartition géographique des « Nou-

- veaux Catholiques : à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, 301.
- Orcibal (Jean)*. Louis XIV et les protestants. « La cabale des accommodateurs de religion », la Caisse des conversions, la Révocation de l'Édit de Nantes, 300.
- Ornano (Comte d')*. La vie passionnante du comte Walewski, fils de Napoléon, 163.
- Pange (Jean de)*. Le roi très chrétien, 74.
- Pares (Richard)*. King George III and the Politicians, 339.
- Pargellis (Stanley) et Medley (D. S.)*. Bibliography of British History. The Eighteenth Century, 1714-1789, 327.
- Patou (G. C. H.)*. Voir Baron David Hume's Lectures.
- Penrose (Boies)*. Travel and discovery in the Renaissance 1420-1620, 359.
- Pope (Gabriele)*. Il Medioevo barbarico in Europa, 70.
- Percival Spear*. Twilight of the Mughals. Studies in late Mughul Delhi, 178.
- Péripheanekia (Const. Emm.)*. Les Sophistes et le Droit, 380.
- Perroy (Edouard)*. The Anglo-French negotiations at Bruges (1374-1377), 74.
- Petrie (Sir Charles)*. The Jacobite Movement. The First Phase, 1688-1716, 336.
- The Marshal Duke of Berwick. — The Duke of Berwick and his Son, 335.
- Pieri (Piero)*. La guerra franco-spagnuola nel mezzogiorno (1502-1503), 180.
- Pigoudeskaia (E. A.)*. Le peuple coréen en lutte pour l'indépendance et la démocratie, 392.
- Pia (Marcel)*. Madame de Maintenon et les protestants. Contribution à l'étude de la Révocation de l'Édit de Nantes, 300.
- Pioger (André)*. Saint Jean Eudes, 299.
- Plant (Marjorie)*. The Domestic Life of Scotland in the Eighteenth Century, 342.
- Plutarchi Vita Demetri Poliorcetes*, éd. par *Eugenio Manni*, 102.
- Portugal and Brazil*. An introduction made by friends of Edgar Prestage and Anthony Fitz Gerald Bell. In *pian memorandum*, éd. by *H. V. Livermore et J. Entwistle*, 363.
- Potter (G. R.)*. Voir *Bonjour (E.)*.
- Powis papers, 1507-1894*, par *J. G. Burnett*, 343.
- Prichin (Edmond) et Tapié (Victor-L.)*. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, 376.
- Prokopowicz (Serge)*. Histoire économique de l'U. R. S. S., 137.
- Pusalker (A. D.)*. Voir *Majumdar (R. C.)*.
- Puttkamer (Jens von)*. Von Stalingrad zur Volkspolizei. Geschichte des National-Komitees Freies Deutschland und der Volkspolizei, 145.
- Quazza (Guido)*. Voir *Diplomazia del Regno di Sardegna*.
- Rall (Hans)*. Kurbayern in der letzten Epoche der alten Reichsverfassung 1747-1801, 385.
- Ramat (Raffaello)*. Il Guicciardini e la tragedia d'Italia, 361.
- Rappard (William E.)*. Du renouvellement des Pactes confédéraux (1351-1798), 184.
- Rashbone (Maurice G.)*. List of Wiltshire Borough Records earlier in date than 1836, 329.
- Rausier-Fontayne (L.)*. Claude Brousson, défenseur des Églises opprimées, 301.
- Raymond (Doris)*. Macedonian regal coinage to 413 B. C., 378.
- Reischauer (Edwin O.) et Yamagiwa (Joseph K.)*. Translations from Early Japanese Literature, 155.
- Riché (Pierre)*. Les invasions barbares, 68.
- Ridolfi (Roberto)*. Vita di Girolamo Savonarola, 360.
- Ritter (Gerhard)*. Friedrich der Grosse, 372.
- Roberts (B. D.)*. Mitre and Musket. John Williams, lord keeper, archbishop of York, 1582-1650, 290.
- Robinson (David M.)*. A hoard of silver coins from Carystus, 379.
- Roblin (Michel)*. Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque. Peuplement et défrichement dans la « civitas » des Parisii (Seine et Seine-et-Oise), 93.
- Robson (Eric)*. Letters from America, 1773 to 1780, 389.
- (*R. S.*). The Oxfordshire Election of 1754, 337.
- Rogers (Betsy)*. Cloak of Charity, 320.
- Rohde (Jorge Mazimo)*. Lorenzo el magnifico, 180.
- Rousseau (Georges)*. Histoire des Églises baptistes dans le monde, 315.
- Rouse (A. S.)*. An Elizabethan garland, 169.
- Russell (G. E.)*. Village Life in the XVIII<sup>th</sup> Century, 341.
- Salvatos (Theodore) et Hicks (John D.)*. Agricultural Discontent in the Middle West, 1900-1939, 132.
- Salvatorelli (Luigi) et Mira (Giovanni)*. Storia del fascismo. L'Italia dal 1919 al 1945, 135.
- Santovenia (Emerito S.)*. Voir *Cuadernos de Historia Sanitaria*.
- Schmidt (L.)*. Histoire des Vandales, 375.
- Schwartz (Benjamin)*. Voir *Brandt (Conrad)*.
- Scott-Thomson*. Family Background, 339.
- Segar (M. G.)*. Essays from Eighteenth Century Periodicals, 342.
- Seltman (Charles)*. A book of greek coins, 379.

- Shearer (Andrew)*. Extraits from the Burgh Records of Dumfries in the 16th and 17th Centuries, 331.
- Sherrard (O. A.)*. Lord Chatham. A War Minister in the Making, 343.
- Shipley Duckett (Eleanor)*. Alcuin, friend of Charlemagne. His world and his work, 78.
- Shiratori Yoshirô*. Sur l'invasion mongole en Birmanie, 159.
- Simiot (Bernard)*. De Lattre, 384.
- Slesser (Sir Henry)*. The Middle Ages in the West, 66.
- Soden (Geoffrey)*. Godfrey Goodman bishop of Gloucester, 1585-1656, 168.
- Soong Ching Ling*. The struggle for new China, 395.
- Stanley Reed (Sir)*. The India I knew 1897-1947, 179.
- Stern (J. P.)*. Voir *Meyer (R. W.)*.
- Stratford (Wingfield)*. Charles King of England, 1600-1637 — King Charles and King Pym, 1637-1643 — King Charles the Martyr, 330.
- Sutherland (Lucy S.)*. The East India Company in Eighteenth Century Politics, 346.
- Svoronos (Nicolas)*. Histoire de la Grèce moderne, 377.
- Swearingen (A. Rodger) et Langer (Paul)*. Red Flag in Japan-international communism in action, 1919-1951, 393.
- Tapié (Victor-L.)*. Voir *Préclin (Edmond)*.
- Taylor (Louise B.)*. Voir *Aberdeen Council Letters*.
- Tchen Po-Ta*. Otcherk zeletnoi renty b Kitae (Essai sur la rente foncière en Chine), 395.
- Thirsk (Joan)*. Fenland farming in the sixteenth century, 371.
- Thomas (Lovell)*. Back to Mandalay, 397.
- Thompson (E. A.)*. A history of Attila and the Huns, 69.
- Toscano (Mario)*. Una mancata intesa italo-sovietica nel 1940-1941, 383.
- Trewin (J. C.) et King (E. M.)*. Printer to the House. The Story of Hansard, 175.
- Tryon (Warren S.)*. Voir *Mirror for Americans*.
- Turner (E. S.)*. The Shocking History of Advertising, 151.
- (*F. C.*). James II, 330.
- Twelfth annual report of the archivist of United States, for 1945-1946, 208.
- Valiani (Léo)*. Storia del movimento socialista. I : L'epoca della prima Internazionale, 377.
- Valous (Guy de)*. Jean de Bourbon, 80.
- Van Kalken (Frans)*. Histoire de la Belgique et de son expansion coloniale, 388.
- Van Santbergen (R.)*. Règlements et privilèges des XXXII métiers de la cité de Liège. Fasc. V : Les boulangers. Fasc. XI : Les brasseurs, 387.
- Venturi (Franco)*. Il populismo russo, 128.
- Viala (André)*. Le Parlement de Toulouse et l'administration royale laïque (1620-1525 environ), 81.
- Viereck (Peter)*. Conservatism revisited, 328.
- Vingt années d'histoire économique et sociale. Table analytique des « Annales », 375.
- Voltaire. Lettres inédites aux Tronchin, éditées par B. Gagnebin, 308.
- Wallace (Sarah Agnes)*. Voir *Journal of Benjamin Moran*.
- Wallace Hadrill (J. M.)*. The Barbarian West, 400-1000, 70.
- Wang Yi-Tung*. Official relations between China and Japan, 1368-1549, 393.
- Watt (W. M.)*. Muhammed at Mecca, 382.
- Waugh (Evelyn)*. Edmund Campion, 168.
- Webster (J. M.) et Duncan (A. A. M.)*. Regality of Dunfermline Book 1531-1538, 172.
- White (R. J.)*. The Conservative Tradition, 328.
- Whiting (C. E.)*. Durham Civic Memorials, 167.
- Willan (T. S.)*. The Muscovy merchants of 1555, 109.
- Williamson (Hugh Ross)*. The Gunpowder Plot, 285.
- (*James A.*). The Tudor age, 108.
- Wilmot (Chester)*. La lutte pour l'Europe, 142.
- Wing Tsai-Chang*. Religious Trends in Modern China, 396.
- Wiskemann (Elizabeth)*. The Rome-Berlin Axis. A history of the relations between Hitler and Mussolini, 139.
- Writings on British History, 1939, 166.
- Wyndham (Hon. H. A.)*. A Family History, 1688-1837, 340.
- Yamagiwa (Joseph K.)*. Voir *Reischauer (E. O.)*.
- Yamamoto Tatsurô*. Annan shi no kenkyû, 159.
- Yang (Lien-sheng)*. Money and Credit in China. A short history, 153.
- Your Government's Records in the National Archives, 208.
- Zestig jaren onderwijs en wetenschap aan de Faculteit van de wysbegeerte en letteren der Rijksuniversiteit te Gent, 387.

## TABLE DES MATIÈRES DU TOME CCXII

### ARTICLES DE FOND

	Pages
DION (R.). Viticulture ecclésiastique et viticulture princière au Moyen Age. . . . .	1
WILL (Édouard). De l'aspect éthique des origines grecques de la monnaie. . . . .	209

### MÉLANGES

DENOUGEOT (Émilienne). A propos des interventions du pape Innocent 1 <sup>er</sup> dans la politique séculière . . . . .	23
France et Angleterre en 1895. Lettres de A. de Courcel. . . . .	39
PERROY (Édouard). Encore Mahomet et Charlemagne. . . . .	232
DERMIGNY (Louis). Circuits de l'argent et milieux d'affaires au XVIII <sup>e</sup> siècle. . . . .	239

### BULLETINS HISTORIQUES

Histoire de France au Moyen Age (v <sup>e</sup> -xv <sup>e</sup> siècles). Publications des années 1947-1953 (1 <sup>re</sup> partie), par <b>Robert Boutruche</b> . . . . .	61
Histoire du protestantisme (1939-1952) (3 <sup>e</sup> partie), par <b>Émile G. Léonard</b> . . . . .	279
Histoire de la Grande-Bretagne (Période moderne). XVII <sup>e</sup> et XVIII <sup>e</sup> siècles (1 <sup>re</sup> partie), par <b>Paul Vaucher</b> . . . . .	327

### COMPTES RENDUS CRITIQUES

Algemene Geschiedenis der Nederlanden. Deel VI ( <b>J. Godard</b> ) . . . . .	111
Ame de l'Iran (L') ( <b>Maurice Lambert</b> ) . . . . .	348
APPOLIS (Émile). Un pays languedocien au milieu du XVIII <sup>e</sup> siècle. Le diocèse civil de Lodève. Étude administrative et économique ( <b>Henri Drouot</b> ) . . . . .	115
ARTOLA (Miguel). Los Afrancesados ( <b>Marcelle Defourneaux</b> ) . . . . .	122
BACMI (Ricardo). Israeli disperso e ricostruito ( <b>L. Pollakov</b> ) . . . . .	148
BARON (Hans). The Anti-Florentine discourses of the Doge Tommaso Mocenigo (1414-1423) : their date and partial forgery ( <b>Jean Delumeau</b> ) . . . . .	107
ID. Die politische Entwicklung der italienischen Renaissance ( <b>Id.</b> ) . . . . .	107
ID. A struggle for liberty in the Renaissance : Florence, Venice and Milan in the early Quattrocento ( <b>Id.</b> ) . . . . .	107
BARON (Salo Wittmayer). A social and religious history of the Jews ( <b>L. Pollakov</b> ) . . . . .	148
BELOFF (Max). Soviet Policy in the Far East, 1944-1951 ( <b>Jean Chesneaux</b> ) . . . . .	147
BOXER (Charles Ralph). Salvador de Sá and the struggle for Brazil and Angola, 1602-1686 ( <b>Pierre Chaunu</b> ) . . . . .	363
BRANDT (Conrad), SCHWARTZ (Benjamin), FAIRBANK (John K.). A documentary history of Chinese communism ( <b>Jean Chesneaux</b> ) . . . . .	144
CHALLAYE (Félicien). Péguy socialiste ( <b>Georges Bourgin</b> ) . . . . .	134



CHAMPDOR (Albert). <i>Cyprus</i> (Maurice Lambert) . . . . .	348
CIAMPINI (Raffaele). <i>Gian-Pietro Vieusseux. I suoi viaggi, i suoi giornali, i suoi amici</i> (Georges Bourgin) . . . . .	124
Civilisation iranienne (La) (Maurice Lambert) . . . . .	348
DIEPERYNCK (F. H. J.), ERELAAR (D. Th.) et JAPPE ALBERTS (W). <i>Studiën betreffende de geschiedenis van Oost-Nederland van de dertiende tot de vijftiende eeuw</i> (J. Godard) . . . . .	106
Diplomazia del Regno di Sardegna durante la prima guerra d'Indipendenza (La). III : Relazioni con il Regno delle Due Sicilie (1848-1849) (D. Tintant) . . . . .	126
FEIS (Herbert). <i>The China Tangle; the American effort in China from Pearl Harbour to the Marshall Mission</i> (Jean Chesneaux) . . . . .	143
FRANKE (O.). <i>Geschichte des chinesischen Reiches</i> (E. Gaspardone) . . . . .	362
FRÉVILLE (Henri). <i>L'Intendance de Bretagne (1689-1790). Essai sur l'histoire d'une intendance en pays d'États au XVIII<sup>e</sup> siècle</i> (A. Rebillon) . . . . .	118
GÖRLITZ (Walter). <i>Der Zweite Weltkrieg</i> (Général Lestien) . . . . .	141
GRANET (Marcel). <i>La féodalité chinoise</i> (E. Gaspardone) . . . . .	353
HARRIS (L. E.). <i>Vermuyden and the Fens. A study of Sir Cornelius Vermuyden and the great Level</i> (P. de Saint-Jacob) . . . . .	371
HIGNETT (C.). <i>A history of the athenian constitution to the end of the fifth century b. c</i> (Paul Cloché) . . . . .	100
HILL (Sir George). <i>A history of Cyprus. T. I, II, III et IV</i> (Cl. Cahen) . . . . .	105
JOUFFROY (L.-M.). <i>L'ère du rail</i> (Louis Girard) . . . . .	370
<i>Journal of Benjamin Moran, 1857-1865</i> (The) (M. Giraud) . . . . .	127
LÉONARD (Émile G.). <i>L'illuminisme dans un protestantisme de constitution récente</i> (Brésil) (Pierre Chaunu) . . . . .	130
<i>Lex Salica</i> (Folz) . . . . .	103
LUCCIONI (J.). <i>Xénophon et le socratisme</i> (Paul Cloché) . . . . .	349
MARTINOT (Aimé-Georges). <i>Le gallicanisme de Bossuet</i> (J. Leflon) . . . . .	113
MELONI (P.). <i>Perseo e la fine della monarchia macedone</i> (Léon Homo) . . . . .	350
MIRGELER (Albert). <i>Geschichte Europas</i> (A. Meyer) . . . . .	357
<i>Mirror for Americans</i> (A). <i>Life and Manners in the United States, 1790-1870, as recorded by American Travellers</i> (M. Giraud) . . . . .	369
MUSSET (Lucien). <i>Les peuples scandinaves au Moyen Age</i> (Michel de Boüard) . . . . .	354
MYRES (John L.). <i>Herodotus Father of History</i> (Paul Cloché) . . . . .	99
NANNINGA (J. G.). <i>Bronnen tot de geschiedenis van den Levantschen handel. Derde deel : 1727-1765</i> (J. Godard) . . . . .	121
PENROSE (Boies). <i>Travel and discovery in the Renaissance, 1420-1620</i> (J. Delumeau) . . . . .	359
Plutarchi <i>Vita Demetri Poliorcetis</i> (Paul Cloché) . . . . .	102
Portugal and Brazil. <i>An introduction made by friends of Edgar Prestage and Antony Fitz Gerald Bell. In piam memoriam</i> (Pierre Chaunu) . . . . .	363
PROKOPOWICZ (Serge). <i>Histoire économique de l'U. R. S. S.</i> (R. Portal) . . . . .	137
PUTTKAMER (Jesco von). <i>Von Stalingrad zur Volkspolizei. Geschichte des National-Komitees Freies Deutschland und der Volkspolizei</i> (A. Meyer) . . . . .	145
RAMAT (Raffaello). <i>Il Guicciardini e la tragedia d'Italia</i> (J. Delumeau) . . . . .	361
RIDOLFI (Roberto). <i>Vita di Girolamo Savonarola</i> (Id.) . . . . .	360
RITTER (Gerhard). <i>Friedrich der Grosse. Ein historisches Profil</i> (Jacques Droz) . . . . .	372
SALOUTOS (Theodore) et HICKS (John D.). <i>Agricultural Discontent in the Middle West, 1900-1939</i> (M. Giraud) . . . . .	132
SALVATORELLI (Luigi) et MIRA (Giovanni). <i>Storia del fascismo. L'Italia dal 1919 al 1945</i> (Georges Bourgin) . . . . .	135

THIRSK (Joan). Fenland farming in the sixteenth century (P. de Saint-Jacob) . . .	371
TURNER (E. S.). The Shocking History of Advertising (Robert Schnerb) . . .	151
VENTURI (Franco). Il populismo russo (J. Droz) . . . . .	129
WILLAN (T. S.). The Muscovy merchants of 1555 (Roger Portal) . . . . .	109
WILLIAMSON (James A.). The Tudor age (Roger Chauvire) . . . . .	108
WILMOT (Charles). La lutte pour l'Europe (Général Lestien) . . . . .	142
WISKEMANN (Elizabeth). The Rome-Berlin Axis. A history of the relations between Hitler and Mussolini (J.-B. Duroselle) . . . . .	139

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES. — Histoire générale, 375; Antiquité, 378; Le monde musulman, 381; La seconde guerre mondiale, 383; Allemagne, 385; Amérique latine, 386; Belgique, 387; Canada, 390; États-Unis, 389; Extrême-Orient, 153, 391; France, 162, 397; Grande-Bretagne, 166; Inde, 177; Italie, 179; Suisse, 183; Yougoslavie, 185.

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

Histoire générale et instruments de travail, 186, 399.

Orient et Antiquité classiques, 188, 401.

Moyen Age, 189, 402.

xvi<sup>e</sup> siècle et Ancien Régime, 191, 404.

Révolution et xix<sup>e</sup> siècle, 194, 406.

Depuis 1914, 197, 410.

Histoire religieuse, 199.

CHRONIQUE. — Nécrologie : MEINECKE (Friedrich), par Jacques Droz, 412. — Soutenances de thèses en Sorbonne : M. E. WILL : *Le relief culturel gréco-romain. Contribution à l'étude de l'art sous l'Empire romain* (thèse principale); *Le dodécatéon de Délos* (thèse complémentaire), par M. Frézouls-Fasciato, 416. — M. A. BRUHL : *Liber Pater. Origine et expansion du culte dionysiaque dans le monde romain* (thèse principale); *Monuments du culte de Liber Pater, recueil épigraphique* (thèse complémentaire), *Id.*, 418. — M. S. BEAUJEU : *La politique religieuse des Antonins* (thèse principale), *Id.*, 420. — Diplômes soutenus en 1953 dans les Facultés des lettres, 201. — États-Unis, 208; France, 415.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE, 423.

TABLE DES MATIÈRES, 430.

*Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.*

20